

Lauren

Baratz-Logsted



RED
DRESS
I N K[®]

Un très gros mensonge

A quoi s'attendre...

... quand une toute petite

envie devient un très

gros mensonge !



LAUREN BARATZ-LOGSTED

**Un très
gros
mensonge**



**RED
DRESS
I N K®**

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Dédicace](#)

[Prologue](#)

[Le premier trimestre](#)

[Le premier mois](#)

[Le deuxième mois](#)

[Le troisième mois](#)

[Le deuxième trimestre](#)

[Le quatrième mois](#)

[Le cinquième mois](#)

[Le sixième mois](#)

[Le troisième trimestre](#)

[Le septième mois](#)

[Le huitième mois](#)

[Le neuvième mois](#)

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 2003, Lauren Baratz-Logsted. © 2004, 2007, Traduction française : Harlequin S.A.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS — Tél. : 01 42 16 63 63

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47
978-2-280-85003-2



Cet ouvrage a été publié en langue anglaise
sous le titre :

THE THIN PINK LINE

Traduction française de
CÉCILE DESTHULLIERS

HARLEQUIN®

et Red Dress Ink® sont des marques déposées du Groupe Harlequin

— ISSN 1761-4007

A Jackie Si ça n'avait pas été pour toi, je n'aurais jamais eu cette idée.

Prologue

— Enfin, Jane, tu es complètement cinglée !

Moins élégant que « Longtemps, je me suis couché de bonne heure... », ou que « C'était à Megara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar... », je vous l'accorde. Mais la vraie vie, ce n'est pas du Proust ni du Flaubert. Surtout la mienne.

— Enfin, Jane, tu es complètement cinglée !

Quoique... A la réflexion, ceci n'est peut-être pas la meilleure façon d'entamer mon récit. Reprenons.

Je n'avais pas prémédité cette grosseur, parole de scout, bien que je sois capable de tout, et surtout du pire, pour parvenir à mes fins. A l'époque, j'ai plutôt considéré ce qui m'arrivait comme la conséquence d'une folle passion, doublée d'une regrettable erreur de manipulation. Ne riez pas, ce sont des choses qui arrivent, même chez les gens bien. Notez que je fais allusion à la première fois où je suis tombée enceinte, c'est-à-dire celle où, en réalité, je ne l'étais pas.

Vous avez du mal à suivre ? Alors remontons un peu en arrière. (La régie ! Rembobinage rapide, s'il vous plaît !)

Le jour où tout a commencé, Trevor et moi revenions du énième mariage de copains depuis le début de l'année. J'étais donc passablement déprimée, ce qui est bien compréhensible. Après tout, je n'étais ni une célibataire traînant dans son sillage une nuée de satellites beaux comme des joueurs de football, riches comme des joueurs de football et fous d'amour, ni une de ces exaspérantes Just married qui exhibent leur binôme comme moi ma dernière paire de Christian Louboutin. La vie m'ayant doté d'un amant superbe et généreux mais affligé d'une allergie aiguë au mariage, je n'étais qu'une de ces pauvres créatures de second ordre errant dans les limbes du non-mariage, une métèque de la citoyenneté conjugale, une future vieille fille rancie avant l'âge. Bref, je me sentais aussi désirable qu'un camembert oublié depuis six mois au fond d'un placard mal aéré. Ce soir-là Trevor, dans le but louable d'alléger mes souffrances, se montra plus superbe et plus généreux que jamais.

Je dois l'avouer, l'orgasme et la mélancolie font bon ménage. Peut-être pas dans votre cas personnel mais nous sommes ici pour parler de moi, ce qui soit dit en passant est fort agréable — pour une fois, personne ne viendra m'interrompre pour me parler des résultats du rugby du week-end dernier ou des chances de Leeds contre Bradford en quart de finale. Mieux : pendant que vous me lisez, vous ne pouvez pas être plongé en même temps dans la lecture de l'Equipe ou la retransmission de la dix-huitième saison d'Urgences.

Mais revenons à Trevor, à ses exploits sur canapé et aux conséquences de nos sauvages étreintes.

Nous étions donc étendus, savourant l'euphorie consécutive à la torride nuit de noces d'un autre couple (toutes les occasions sont bonnes pour prendre du bon temps, pas vrai ?), lorsque je me fis la réflexion que non seulement, a) tous les gens que je connaissais avaient désormais la bague au doigt, mais que par-dessus le marché, b) depuis quelque temps, ils s'étaient mis à procréer. C'est alors qu'une idée s'imposa à moi, aussi soudaine que déconcertante. Et si je tombais enceinte ? A

peine avais-je formulé cette angoissante/réjouissante/ intéressante (cochez la case correspondante) perspective que Trevor effleurait d'une main experte l'une de mes zones érogènes dûment répertoriées par de longues semaines d'exploration. Une demi-minute plus tard, mes méditations avaient pris un tour nettement moins intellectuel.

Jusqu'au jour où, environ trois semaines plus tard, je me suis aperçue que je n'avais pas mes règles. Je n'ai pas perdu une seconde pour en parler, et je suis donc allée directement trouver David. Non, pas Trevor, David. Mon meilleur ami et voisin de palier — ou plutôt d'escalier puisqu'il habite l'étage au-dessus.

— Mais voilà une heureuse nouvelle, n'est-ce pas, Jane ? m'a-t-il demandé.

David s'exprimait dans un Oxford english qui aurait fait passer la reine d'Angleterre pour une vendeuse de poisson ivre morte. En dépit (à cause ?) de son passé militaire dans l'armée israélienne, David était un authentique boute-en-train. Question vestimentaire, il était à lui tout seul un poème à la gloire des Village People — T-shirts au ras des biscottos, qu'il a fort beaux, et jean plus moulant qu'un préservatif sur son fessier au galbe impeccable. Il laissait retomber ses longues boucles noires sur ses épaules, ce qui accentuait son profil de médaille — une médaille d'or, bien sûr, rapport à son teint naturellement mat. Je suppose qu'à ce stade de la description de mon meilleur ami, il est inutile d'ajouter qu'il est le plus bel homme que je connaisse. Je précise en revanche qu'il est homo, ce pourquoi il n'était que mon meilleur ami, et non mon fiancé officiel. Retraité de l'armée israélienne, il avait à l'époque où commence mon récit entamé une reconversion à cent quatre-vingt degrés puisqu'il s'appropriait à ouvrir un restaurant dans Covent Garden, où il envisageait de jouer les chefs cuistots.

— Dans l'armée israélienne, Jane, tout le monde a sa place, y compris les femmes, les gays, ou n'importe qui d'autre capable de manier un Uzi.

Il m'avait expliqué ceci un soir autour d'un excellent bourgogne, destiné à accompagner un bœuf en daube prévu en l'honneur d'un de ses amis qui n'était finalement pas venu. Le bœuf en daube avait fini au congélateur et je m'étais chargée personnellement de régler son compte au bourgogne — un meursault 1976 premier cru dont je ne me souviens pas sans une vive émotion.

En comprenant que David considérait ma toute jeune grossesse comme « une heureuse nouvelle », je posai un regard différent sur ma situation. Après tout, je n'avais pas volontairement piégé Trevor... même si le résultat avait des chances d'être le même. Trevor avait des défauts, mais c'était un garçon bien élevé. J'étais sûre qu'il s'empresserait de réparer, comme on disait autrefois. Faut-il le préciser ? A l'époque, je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvait représenter l'irruption d'un enfant dans ma vie, pas plus que je n'envisageais les diverses répercussions de l'annonce de la bonne nouvelle à d'autres personnes que le futur papa... jusqu'à ce que j'annonce la bonne nouvelle au futur papa.

Encore un exemple à ajouter à la rubrique : « Ce n'est pas comme ça que je voyais les choses, mais... » Il se trouve qu'à l'époque où ces événements eurent lieu, Trevor était en voyage d'affaires à Singapour. Galvanisée par l'enthousiasme de David, j'avais commencé à informer de ma grossesse un certain nombre de personnes de mon entourage. Attention, je n'avais pas perdu la tête au point d'en parler à ma mère, à ma sœur ou même aux collègues du bureau. Mais le marchand de journaux pakistanais en bas de l'immeuble était au courant, ainsi que le serrurier venu

déverrouiller la porte de l'appartement que j'avais refermée en oubliant mon sac à main à l'intérieur, et quelques barmans et serveurs des pubs du quartier. A force de voir leurs visages s'éclairer de sympathie, j'en étais presque venue à considérer 1) que la grossesse était un état de grâce, une expérience unique et fabuleuse sans laquelle ma vie serait restée désespérément terne et sans joie, et 2) que Trevor ne pourrait que bondir de joie dès qu'il serait mis dans la confidence et se ruer chez le premier bijoutier pour m'acheter une bague de fiançailles.

C'est vers cette époque que je me suis mise à suivre des femmes enceintes dans la rue. Il fallait bien que je me fasse une idée de ce à quoi ma vie allait ressembler d'ici à quelques mois, n'est-ce pas ? Je passai donc le dernier samedi précédant le retour de Trevor en filature derrière toutes les dames au ventre rond que je croisais, jusqu'à ce que je m'attache à l'une d'entre elles, tellement enceinte qu'elle en paraissait gonflée à l'hélium.

Vous n'imaginez pas comme cette petite virée fut instructive. Suivant ma proie qui venait de passer une lourde porte, j'eus la surprise de voir un homme qui marchait devant nous revenir sur ses pas pour lui tenir la porte et attendre patiemment qu'elle traverse, ce qui n'alla pas sans effort étant donné la circonférence de la dame à ce stade avancé (dépassé ?) de sa grossesse. Surprise autant que charmée par le geste de l'homme, je franchis la porte à mon tour, mais trop tard pour éviter le lourd battant qu'il venait de m'envoyer à la figure. Manifestement, le fait de ne pas porter l'équivalent d'un sac de cinquante kilos de farine sur le ventre me rendait invisible, ou du moins indigne d'un minimum de courtoisie. Un vrai handicap social !

Durant ma promenade au hasard des rues à la remorque de mon inconnue, je fus frappée non seulement par les marques de sympathie dont elle faisait l'objet constant — la scène où un vieil alcoolique lui céda sa place dans le métro pour qu'elle « repose ses jambes de Madone » reste gravée dans ma mémoire comme un morceau d'anthologie —, mais aussi par la facilité avec laquelle les gens lui adressaient la parole. Des types que je n'aurais pas aimé croiser le soir au coin d'un bois se tournaient vers elle pour lui demander avec un sourire attendri pour quand était le bébé, si elle savait si c'était une fille ou un garçon, ou encore si c'était son premier enfant. Ahurissant. Même le vieil ivrogne du métro y était allé de son petit couplet. « Les bébés du printemps sont tellement plus mignons. Des anges tombés du ciel, vraiment ! »

A croire que la fée Clochette avait saupoudré son chemin de poussière magique. Plus l'après-midi passait, plus j'étais impatiente de voir si ma propre grossesse ferait également de moi cette créature rayonnante à qui tout souriait.

Mais tout ne se passa pas exactement comme je l'avais prévu. Au moment précis où je m'apprêtais à révéler la grande nouvelle à Trevor, lequel, tout juste rentré de Singapour, m'attendait attablé devant le dîner aux chandelles que je lui avais concocté pour l'occasion, au moment exact où, la louche à la main, je choisissais le meilleur morceau de la blanquette de veau que m'avait préparée David pour que je fasse semblant de l'avoir mijotée moi-même à l'intention de mon futur époux, une fulgurante douleur me traversa les reins.

— Aïeee !

Je manquai de peu d'envoyer la louche de blanquette à la figure du père de mon enfant.

— Que se passe-t-il, Jane ?

— Rien, c'est fini. Juste une petite douleur dans le dos.

— Mmm, marmonna-t-il tout en parcourant sa pile de courrier. Tu devrais peut-être prendre une aspirine ?

— Merci, ça va passer. Donne-moi ton assiette.

— Délicieux ! s'exclama Trevor quelques instants plus tard. Tu m'avais caché tes talents de maîtresse de maison ! Tu devrais cuisiner plus souvent.

Voilà qui semblait prometteur.

Trevor ouvrit le journal et, les yeux rivés sur les dernières frasques de Charles et Camilla, me demanda d'un ton absent :

— Je croyais que tu avais quelque chose à me dire ?

Il étouffa un bâillement avant de lever vers moi un regard fatigué. Manifestement, le décalage horaire se faisait sentir.

— Au fait, que fêtons-nous ? reprit-il en désignant d'un coup de menton la nappe blanche et les bougies que j'avais déployées pour l'occasion.

— Je crois qu'on appelle ça un heureux événement, répondis-je, récitant mot pour mot la formule que j'avais préparée.

Je marquai la pause destinée à aiguïser la curiosité de Trevor avant de lui asséner l'estocade finale :

— J'ai du retard. Il se pourrait bien que je sois enceinte.

Puis j'attendis que ma bombe atteigne sa cible.

— Ne t'inquiète pas, dit Trevor en tournant une page de son journal. C'est assez fréquent, on s'affole souvent trop tôt. Tiens, regarde Dolly. Elle se croyait enceinte, et c'était juste un gros coup de fatigue associé à des problèmes digestifs.

Enfin, il consentit à lever les yeux. Pour se servir une nouvelle part de blanquette.

— Mais si ça peut te rassurer, achète-toi donc un de ces tests qu'on vend au drugstore. Ça devrait te tranquilliser.

Ce n'était pas exactement l'explosion de joie que j'avais espérée, mais c'était un début.

Dans mon scénario, Trevor, ivre de joie à la perspective de sa paternité, m'emportait dans ses bras musclés pour me déposer sur le lit presque conjugal et me faire l'amour jusqu'à l'aube. J'avais tout prévu pour l'événement — costumes (lingerie sexy), décors (draps de satin rose) et éclairages (lampe de chevet tamisée à l'aide d'un foulard de soie rose parfumé au patchouli, souvenir de mon adolescence débridée).

Pas de chance, une fois que nous fûmes couchés, c'est Trevor qui improvisa les dialogues, et ils n'avaient rien à voir avec les murmures tendres et les gémissements torrides que j'avais imaginés.

— Désolée, chérie. J'ai une migraine épouvantable.

Puis il tapota mon épaule avant de se retourner en marmonnant :

— Le décalage horaire, tu sais... Et les plats en sauce, c'est bon mais un peu lourd... Demain soir, je...

Sa phrase s'acheva dans un ronflement sonore. Je soupirai :

— C'est bon...

Certes, j'aurais préféré prononcer ces paroles dans un contexte différent. Mais, pensai-je en écoutant Trevor ronfler à mon côté, je n'avais pas le droit de me plaindre. Que signifiait une nuit de folle passion à côté du grand dessein de la vie ? Trevor et moi allions avoir un bébé ! J'allais enfin faire comme les autres, me marier, avoir beaucoup d'enfants et vivre heureuse jusqu'à la fin de mes jours !

Oserai-je le dire ? Je me sentais d'humeur terriblement sentimentale. Etendue au côté du père de mes nombreux enfants à venir, je me laissai aller à une douce rêverie. Trevor et moi penchés sur le berceau avec attendrissement, Trevor poussant le landau où gazouillait son héritier dans les allées du parc tandis que je partais faire les soldes chez Harrod's, Trevor applaudissant notre fils sur le terrain de rugby — ou bien notre fille à son récital de piano — pendant que je m'accordais une sieste bien méritée... Enfin, j'allais accéder à ce monde parfait que j'avais entrevu la veille alors que je suivais les autres femmes enceintes.

J'étais enfin membre du Club ! Après une éternité à errer dans le purgatoire des nullipares, j'entrais dans le cercle des élues, de celles qui parlaient de... de... je ne sais pas exactement, « d'érythème fessier », ce genre de choses. Au fond, peu importait de quoi j'allais parler avec les autres. L'important était que j'appartenais désormais au groupe.

J'en étais là de mes méditations nocturnes lorsqu'un nouvel élancement dans les reins me coupa le souffle. La douleur gagnait l'abdomen pour irradier dans tout le bassin. Je me levai dans un soupir de résignation. Sans doute était-il plus sage de suivre les conseils de mon futur époux et de prendre un calmant. Je me rendis à la salle de bains en tâtonnant, allumai la lumière et prit un tube d'aspirine dans l'armoire à pharmacie. Je m'apprêtais à avaler un comprimé quand je stoppai net, saisie d'un doute. Les femmes enceintes n'étaient-elles pas supposées éviter tout un tas de substances dangereuses type aspirine, anti-inflammatoires, tequila frappée et autres ? J'hésitai un instant, puis je remis le comprimé dans son tube. Pas question de faire courir le moindre risque à mon enfant. Je pouvais bien supporter une légère douleur, non ?

Puis une autre idée me traversa l'esprit. Puisque j'étais levée, autant en profiter pour faire pipi.

Une minute plus tard, je savais d'où venaient mes douleurs au ventre. Les Anglais avaient finalement débarqué. Et moi, je n'avais jamais été enceinte.

Je serais bien en peine d'expliquer ce qui m'est passé par la tête ensuite, mais après avoir tiré la chasse d'eau, sans même réfléchir aux conséquences de mon acte, je roulai en boule mes sous-vêtements tachés, les emballai dans un sac et, ayant traversé l'appartement sur la pointe des pieds, j'enfouis le tout dans la poubelle de la cuisine, sous les restes du dîner. Puis je revins à pas de loup dans la chambre à coucher, passai des sous-vêtements propres, retournai à la salle de bains mettre une protection et réintégrai le lit sans faire de bruit.

En me glissant entre les draps, je sentis que Trevor s'étirait. Il se réveillait ? Tant mieux. J'allais pouvoir lui annoncer que, comme il s'en était douté, je n'étais absolument pas enceinte. Je tendis la main vers son épaule... et me figeai net. Une idée folle venait de me traverser l'esprit.

Vous avez sûrement entendu parler des expériences de mort rapprochée. Vous savez, ces gens que l'on a cru morts et qui, miraculeusement revenus à la vie, ont revécu leur passé dans un film en accéléré. Eh bien, il m'arriva exactement le contraire. Dans un flash, je vis se dérouler non pas

mon passé, mais mon avenir. Attention, je ne fais pas allusion à mon futur de célibataire condamnée à errer indéfiniment au purgatoire des Et toi, toujours pas trouvé chaussure à ton pied ? Ce futur-là était révolu, si je puis dire. Je veux parler du fabuleux destin qui m'attendait une fois que Trevor m'aurait épousée et aurait donné quelques petits frères et sœurs à l'héritier que je n'allais pas tarder à mettre au monde. Je veux parler de l'avenir radieux qui serait le mien une fois que j'aurais poussé la porte du Club des Mères, de ce monde parfait que je n'avais fait qu'apercevoir jusqu'à présent... et qui, je le pressentais, me serait définitivement fermé dès l'instant où j'aurais avoué à Trevor qu'il n'y avait pas de bébé.

Puis je pensai au calme désespérant avec lequel Trevor avait accueilli l'annonce de sa future paternité. En réalité, je ne sais pas exactement quel fut le facteur déclenchant. Peut-être la froideur de Trevor, ou bien le fait que j'avais déjà commencé à annoncer autour de moi la nouvelle de ma grossesse — même si Trevor se faisait un devoir de ne jamais adresser la parole à David, et si les quelques individus que j'avais mis au courant de mon état étaient pour lui de parfaits inconnus — ou encore une configuration particulière des constellations dans le ciel cette nuit-là...

Toujours est-il que je pris la décision la plus délirante de ma vie, qui en comptait pourtant déjà un certain nombre. Lorsque Trevor marmonna un pâteux : « Tu ne dors pas ? Tout va bien ? », je lui répondis que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Pour apaiser ma conscience, laquelle ne protestait qu'assez mollement, je me dis que je ne commettais pas un acte odieux en m'accordant un délai avant d'avouer la vérité à Trevor. Il n'avait tout de même pas hurlé d'horreur à la perspective d'avoir un bébé avec moi. Il avait seulement eu l'air contrarié, un peu comme quand la retransmission d'un match est remplacée à la dernière minute par un récital de free jazz.

Incapable de trouver le sommeil, je me levai et, m'étant faufilée sans bruit sur le palier, je montai chez David.

— Alors, tu lui as dit ? me demanda mon ami.

— Oui.

Je me pelotonnai dans un fauteuil, un de ces instruments de torture en métal et toile de jute que David semblait affectionner. Très tendance, et scandaleusement inconfortable. J'allais à coup sûr me coincer une vertèbre à cause de cette saleté de mobilier moderne, mais à présent que je n'étais plus enceinte, qu'importait ?

— Pourquoi fais-tu cette tête d'enterrement ?

— Eh bien... je...

— Jane ?

Il avait parlé sur ce ton mi-alarmé mi-menaçant qu'on emploie avec un garnement qu'on soupçonne d'avoir volé un pot de confiture.

— Parce que je ne suis plus enceinte. Je ne l'ai jamais été.

L'ai-je déjà précisé ? J'aime David d'un amour total, inconditionnel. Quitte à avoir un ami homo, autant se donner à fond, non ? Au bout du compte, les gays sont bien les seuls à vous dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

— Enfin, Jane, tu es complètement cinglée !

Je m'agitai, mal à l'aise.

— Arrête-moi si j'ai mal compris, reprit-il. Tu viens de t'apercevoir que tu n'es pas enceinte mais tu négliges d'informer Trevor de cet insignifiant détail ? Puis-je avoir l'audace de te demander ce que tu comptes faire ensuite ? Pour ton information, une femme ne peut pas feindre une grossesse aussi facilement qu'un agent double pourrait... que sais-je, se coller une fausse moustache !

A l'époque, David ne mesurait pas la portée prémonitoire de ses paroles. Mais n'anticipons pas.

Je haussai les épaules, un peu gênée par ses accusations.

— Feindre une grossesse ? demandai-je, faussement naïve. Tiens, tu me donnes une idée.

Une expression horrifiée se peignit sur ses traits.

— Jane ? Ne me dis pas que tu as l'intention de...

— Ecoute, je ne sais absolument pas ce que je vais faire. Je vais me donner un peu de temps avant de prendre une décision.

— Combien de temps exactement ? Tu te doutes bien que Trevor finira par comprendre qu'il n'y a jamais eu de bébé à l'horizon !

— A l'horizon ? Tu veux dire, dans mon ventre ?

David poussa un soupir agacé.

— C'était une image.

— Bon, bon... D'accord, je n'y ai pas vraiment réfléchi. Mais ton idée de faire semblant d'être enceinte est géniale.

— Je n'ai jamais dit cela !

— Ecoute-moi au lieu de m'interrompre. Maintenant que j'ai annoncé la nouvelle à Trevor, et puisqu'il n'a pas eu l'air de s'évanouir d'horreur, pourquoi ne pas continuer à faire comme si j'étais enceinte et essayer de l'être pour de bon ? Ce n'est pas lui tendre un piège au sens propre du terme dans la mesure où il n'a pas réagi comme quelqu'un qui se sent pris au piège.

— Si tu veux mon avis, il y a une meilleure solution. Dire la vérité à Trevor. Ce sera plus simple.

Je refoulai un soupir de frustration. Pourquoi David refusait-il de me comprendre ? J'essayai de lui expliquer tout ce que cette grossesse représentait pour moi, de lui décrire le monde parfait qui s'ouvrait à moi.

— Voilà pourquoi, dis-je en conclusion, je ne peux pas renoncer à ce rêve.

— Justement, Jane. Ce n'est qu'un rêve ! Tu n'es pas enceinte.

Je haussai les épaules, agacée.

— Ne m'ennuie pas avec ces détails.

— Détails ?

— Evidemment.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais. Je vais tomber enceinte. Bon, j'ai un peu modifié l'ordre des événements, et alors ? Fais-moi confiance, ça va marcher. De toute façon, je n'ai pas le choix.

Le premier trimestre

Le premier mois

Au fond, c'est à cause de Trevor que tout a commencé. N'est-ce pas lui qui m'a suggéré d'acheter un test de grossesse ?

Si ce qui va suivre peut s'apparenter, même de loin, à une lamentable recherche de circonstances atténuantes, rappelons tout de même que la plupart des gens refusent de reconnaître leurs propres erreurs de jugement. En ce qui me concerne, je suis pleinement consciente de mes petites faiblesses. Pour autant, cela signifie-t-il que je doive en être absoute sans confession ? Aucunement. Mais au moins faut-il porter à mon crédit mon désir de me montrer telle qu'en moi-même. Et si telle qu'en moi-même n'est qu'une pauvre sotte gaspillant son temps en projets aussi vains que fumeux, elle ne supporte tout de même pas la comparaison avec un authentique affreux comme Gengis Khān, Jack l'Eventreur ou Maggie Thatcher.

Je vous le concède, j'ai toujours été ce que vous pourriez appeler une égoïste et je n'essaie même pas de le cacher, du moins pas à moi-même. Notez que lorsque je parle d'égoïsme, il ne s'agit pas de celui qui consiste à faire main basse sur la plus grosse part de pizza quand j'invite des copains à la maison. Ce n'est pas du tout mon genre. Cela risquerait de ternir mon image. Je ne fais pas non plus allusion au fait de bousculer les vieilles dames dans le métro pour arriver avant elles à la dernière place libre dans le wagon. Le sprint est une activité bien trop épuisante pour moi. Je veux parler de l'égoïsme diabolique qui est le fléau de mon existence depuis que j'ai l'âge de trois ans.

C'est à cette époque lointaine que je vis pour la première fois ma sœur Sophie jouer avec une poupée — une mégère à la tignasse rousse qui tirait la langue chaque fois qu'on lui tapait sur le ventre, le genre d'horreur à vous donner des cauchemars. Va savoir pourquoi, j'eus le coup de foudre pour la rouquine. Je décidai sur-le-champ que cette poupée était pour moi. Pour parvenir à mes fins, je ne reculai devant aucune bassesse, comme d'attendre que ma sœur s'endorme pour lui prendre le jouet des bras et lui expliquer, alors qu'elle se réveillait en pleurant, qu'il était en réalité à moi et qu'elle avait seulement rêvé que papa et maman le lui avaient offert, avant de serrer mon trophée contre moi tout en décochant un regard sévère à Sophie, toujours en larmes, et de lui dire : « Maintenant que tu es réveillée et que tu ne rêves plus, tu vois bien que cette poupée n'a jamais été à toi. C'est mon bébé. »

Je m'aperçois qu'il est temps que je vous présente Sophie. A mes yeux, Sophie était une déesse lisse et blonde, l'incarnation de la perfection féminine, l'english rose dans toute sa beauté. C'était une vraie blonde, avec des cheveux couleur de blé droits comme des baguettes. D'un an mon aînée, elle a toujours été pour moi un modèle inaccessible et un rappel constant de mes insuffisances. Elle avait toujours de bonnes notes à l'école, toujours un petit ami, toujours le meilleur morceau de ce qu'il y avait à prendre dans la vie. Et bien sûr, c'était la préférée des parents. D'ailleurs, comme ils me l'ont avoué eux-mêmes, ils ne m'ont conçue que pour donner une petite sœur à Sophie afin qu'elle ne s'ennuie pas.

C'est de notoriété publique, pour ce qui est de la beauté physique, je suis la plus mal dotée des filles Taylor. Sophie a toujours été la jolie et moi la vilaine. Même bébé, il paraît qu'elle ne bavait pas. Moi, on me surnommait « la limace ». C'est tout dire.

A présent, vous avez compris qu'avoir Sophie pour grande sœur était à peu près aussi frustrant que d'avoir la reine d'Angleterre comme sœur aînée, sans les avantages. A part Elizabeth et Margaret, je ne vois pas deux sœurs aussi furieusement rivales que Sophie et moi. La différence, c'est que Sophie n'a jamais daigné faire mine de s'en apercevoir. Non, je ne joue pas les pauvres victimes. Mon enfance a été un calvaire. Et je suis très bien placée pour comprendre pourquoi Margaret a failli sombrer dans l'alcoolisme.

Mais revenons à la poupée aux cheveux rouges. Je l'ai traînée avec moi un bon moment, jusqu'au jour où elle s'est perdue, sans doute après une chute mortelle dans le gouffre sans fond derrière le dossier du grand canapé du salon, ce trou noir qui a marqué mon enfance de sa béance terrifiante et peuplée d'araignées velues. Puis Sophie a eu un nouveau jouet qu'il me fallut aussitôt posséder — c'était une question de vie ou de mort. Ne me demandez pas de quoi il s'agissait, je n'en ai aucun souvenir.

Entre-temps, j'étais devenue une adulte, du point de vue de l'âge du moins, et je travaillais pour une maison d'édition londonienne. Mais au fond, rien n'avait changé. Bien sûr, je ne volais plus les poupées de ma sœur. J'avais dépassé ce stade : ma jalousie était une jalousie d'adulte. Et à présent que je frisais la trentaine, le dernier objet de mon ressentiment était le mariage, au grand dam de Trevor Rhys-Davies, l'agent de change beau à tomber par terre avec qui je partageais un appartement dans Knightsbridge depuis deux ans, soit la durée exacte depuis laquelle Sophie nageait dans le bonheur le plus parfait avec son mari, Tony. Ah, Tony ! Tony qui lui mijotait des petits plats italiens le dimanche, Tony qui pensait à lui offrir des fleurs toutes les semaines, Tony qui l'invitait à s'étendre pour se reposer lorsqu'il lui trouvait l'air fatigué, ce qui arrivait de plus en plus souvent pour cause de — Courage, Jane, dis-le ! Dis-leur le pire ! — grossesse sérieusement avancée.

Vous allez argumenter que, d'un point de vue purement technique, le mariage aurait dû être le sujet de jalousie de l'année précédente, et je ne peux pas vous donner tout à fait tort. C'est d'ailleurs bien à cette époque que j'ai remporté haut la main le trophée du pire lancer de riz à la sortie de l'église. C'est également depuis cette triste période que j'ai commencé à fondre en larmes à tous les mariages de mes amies, non pas de joie devant leur bonheur conjugal, mais de dépit quant à l'échec de ma propre vie sentimentale. Je me souviens avoir sangloté comme une malheureuse sur l'épaule de Trevor toute une soirée, après avoir assisté au spectacle déchirant de l'héroïne du jour découpant la pièce montée après avoir jeté son bouquet à une autre que moi, une péronnelle assez rusée pour déjouer mon croche-pied et me coiffer au poteau au terme d'une course où j'avais souffert d'un injuste handicap du fait des talons aiguilles que je portais ce jour-là. (J'ai bien envisagé d'assister aux mariages suivants en chaussures de sport, mais j'ai trop le respect de moi-même et de mes adversaires pour en venir à une telle extrémité.)

D'un point de vue pratique, donc, le sujet de jalousie de cette année n'était plus le mariage mais la grossesse. Ou plus exactement, l'envie de grossesse. Cette fixation, pour celles et ceux d'entre vous qui n'en auraient pas entendu parler, relève d'un processus similaire à celui de l'envie de pénis chère à ce vieux Sigmund : l'envie réside non pas dans l'objet en lui-même mais dans sa représentation — un peu comme de porter une croix en pendentif sans éprouver la moindre conviction religieuse, ou d'acheter au mètre des livres reliés en cuir pour en garnir les rayonnages de sa bibliothèque, mais de ne plus avoir lu un seul bouquin depuis le baccalauréat.

Notez que je parle de grossesse, pas d'enfant. Le raisonnement est assez subtil, aussi je vous prie de bien vouloir suivre avec attention. Nous n'étions qu'en avril mais j'avais déjà été invitée — et m'étais sentie obligée d'assister — à sept fêtes de naissance depuis le début de l'année. Trois chez des collègues de travail que je n'aurais pas reconnus si je les avais croisés ailleurs que dans les couloirs de Churchill & Stewart, deux chez des gens au mariage desquels j'avais assisté en compagnie de Trevor durant l'année précédente (de chauds lapins, non ?), une chez une femme dont le nom ne m'évoquait absolument rien mais dont le carton précisait que le buffet serait assuré par le meilleur traiteur chinois de la ville (j'ai un faible pour les traiteurs chinois) et la dernière d'une ancienne camarade de classe. Ma mère prétend que celle-ci était ma meilleure amie, mais je me souviens au contraire avoir éprouvé un mépris sans bornes pour cette gourde qui votait conservateur et ne portait que des jupes bleu marine. D'accord, j'exagère peut-être un peu la précocité de l'éveil de ma conscience politique, mais en tout cas, cette fille était un vrai bonnet de nuit. Je me suis tout de même rendue à son invitation dans l'espoir d'y trouver un buffet bien garni, et munie de ce que je considérais comme un généreux bon d'achat à Au Bonheur de Bébé, la boutique des premiers gazouillis. Durant tout le trajet jusqu'à Brighton, je ne cessai pas un instant de me chamailler avec ma mère.

« C'était ta meilleure amie ! » « Cette gourde ? Jamais de la vie ! » « Eh bien, elle aurait dû l'être. » « Et pour quelle raison, je te prie ? » « Elle aurait peut-être eu une bonne influence sur toi. » « Pour que je ressemble à une vieille fille flétrie avant l'âge ? Pitié ! », etc.

Quoi qu'il en soit, même si aucune autre fête de naissance n'obscurcissait alors l'horizon, je savais que je ne pourrais pas échapper à celle que Sophie organiserait pour l'arrivée de son bébé, environ trois mois plus tard.

Bref, à présent que je frçais la trentaine au fer à boucler très fin, mon radar intérieur se focalisait sur le cap grossesse, bien que l'aspect technique de la chose m'échappât encore. Rejoindre le Club des Mères sans passer par la case mariage, très bien. Mais quelle était au juste la marche à suivre ?

Vous savez à présent comment s'étaient déroulées ma première grossesse ratée, l'annonce faite au futur papa (également ratée) et la suggestion de ce dernier d'acheter un test de grossesse. Avant de faire l'emplette dudit test, je décidai toutefois d'effectuer quelques recherches documentaires.

En premier lieu, je fis l'acquisition de ce monument de la littérature que toute future maman se doit de potasser depuis les vingt dernières années : A quoi s'attendre quand on attend un enfant. A en juger par l'immense succès de cet ouvrage en librairie, je me sentais légitimement en droit d'espérer que les dénommés Eisenberg, Murkoff et Hathaway, auteurs du manuel et médecins de leur état, savaient de quoi ils parlaient. Si ce n'était pas le cas, j'étais dans une belle panade.

Je plaçai le livre dans le tiroir du bas de mon bureau, au travail, de façon à pouvoir m'informer, dans les rares moments où mon emploi du temps surchargé m'en laisserait le loisir, au cours des journées laborieuses consacrées à faire fructifier le capital en Bourse de Churchill & Stewart, la maison d'édition où j'ai été recrutée au poste d'assistante depuis que j'ai brillamment obtenu mon diplôme de littérature française à l'université d'Essex. Je venais d'aborder le sujet qui me tenait particulièrement à cœur, sous la rubrique Le Test de grossesse à la maison, lorsque je fus interrompue.

— Taylor !

C'était ma chef directe, Lana Lane, qui aboyait. Pardon, qui m'appelait. Lana Lane était le genre de femme à qui devaient penser des auteurs misogynes tels que Raymond Chandler ou Ernest Hemingway lorsqu'ils écrivaient des phrases commençant par Madame X était le genre de femme... Dans le cas qui nous occupe à présent, Lana Lane était le genre de femme que les autres femmes haïssaient et que les hommes craignaient. Les premières se gaussaient de sa propension à arborer des robes ultramoulantes qui lui donnaient la silhouette d'une vamp tout droit sortie d'un dessin animé façon Jessica Rabbit et qu'elles n'auraient jamais pu porter elles-mêmes sans passer pour des tortues emballées dans un gant à vaisselle. D'une certaine façon, c'était une bonne chose pour moi de n'avoir jamais trop misé sur mon apparence : Lana était le genre de femme à posséder une beauté assez fracassante pour faire verdir de jalousie Claudia Schiffer. Quant aux seconds, ils se méfiaient d'elle comme de la peste bubonique. Non seulement ils avaient l'air de misérables vermisseaux à côté de cette déesse de la beauté, mais celle-ci les ridiculisait à un jeu qui avait autrefois été leur apanage : la chasse à l'auteur à succès. Devant son prestigieux tableau de chasse éditorial, plus d'un avait sérieusement envisagé de se retirer dans un monastère tibétain. Aphrodite et Artémis en une seule femme, c'était trop pour eux.

En punition de tous ses péchés, les hommes l'avaient surnommée Dodo, et toutes les filles du bureau avaient suivi... comme un seul homme. Puisque, à l'instar du dodo, elle appartenait à une espèce aujourd'hui disparue — en l'occurrence celle des blondes intelligentes (aujourd'hui elles sont toutes stupides, vous n'avez qu'à demander à Sharon Stone ou Jodie Foster ce qu'elles en pensent) — ils étaient ravis de leur petit jeu de mot, qui leur donnait l'impression d'avoir réussi l'exploit de se montrer bienveillants avec elle tout en ayant l'air d'en dire des horreurs. En ce qui me concerne, j'ai peur de ne pas partager leur sens de l'humour. Ou plutôt, je m'en réjouis.

Au demeurant, et bien que la féministe que je suis ait du mal à l'admettre, je dois reconnaître que Dodo n'était pas un sobriquet complètement inapproprié.

Car en dépit d'un flair éditorial qui aurait fait passer monsieur Antoine Gallimard pour un pauvre amateur, Lana Lane était gravement handicapée de la socialisation. A trente-cinq ans, elle vivait seule et n'avait jamais eu une seule amie. Le croirez-vous ? Moi, sa subalterne depuis sept ans, j'étais pour elle ce qui s'en rapprochait le plus ! Mais si elle comptait sur moi pour lui enseigner les rudiments de la vie sociale, elle avait misé sur le mauvais cheval...

— Taylor ! cria-t-elle de nouveau depuis son bureau.

C'était un vendredi, jour de congé de Constance, notre réceptionniste-standardiste, et Dodo était à peu près aussi à l'aise avec notre nouvelle installation téléphonique que dans la vraie vie.

— Colin Smythe au téléphone ! hurla-t-elle. Il est en train de s'énerver à propos de son dernier bouquin, je crois qu'il essaie de faire une imitation de John Wayne, mais je ne comprends rien à ce qu'il veut exactement. Sois gentille, prends-le sur la deux !

Ayant glissé l'enveloppe de la barre chocolatée aux arachides nappée de caramel qui me servait de marque-pages entre les pages de : Le Test de grossesse à la maison et Les examens complémentaires en laboratoire, je rangeai mon manuel dans son tiroir. Puis, encore tout à mes instructives lectures, je pianotai sur mon téléphone pour prendre Colin Smythe en ligne. Celui-ci était l'auteur distingué de cinq best-sellers historiques scrupuleusement documentés consacrés à la

Régence anglaise, dont aucun ne comprenait une once de sexe, mais qui avaient tous fait un malheur auprès du grand public, probablement saturé de sexe par la presse quotidienne et les frasques du Prince de Galles. Il avait également écrit un sixième ouvrage, malgré toutes nos réticences, relatant les aventures d'un surfeur californien qui, ayant émigré à Chicago, y rencontrait le grand amour dans des circonstances particulièrement étranges. Plus ou moins inspiré d'un récit entendu à l'occasion du mariage d'une des amies de son épouse dans cette même ville de Chicago, ce roman avait été édité par nos soins l'année précédente et n'était pas devenu un best-seller, en dépit de l'accueil étonnamment favorable que lui avait réservé la critique. L'ouvrage devait à présent être réédité en poche en Grande-Bretagne, tandis que son édition en grand format allait paraître prochainement aux USA. On espérait que les ventes outre-Atlantique, où Colin comptait de nombreux partisans parmi les lecteurs de Maeve Binchy, seraient assez bonnes pour booster nos ventes de la version de son ouvrage en livre de poche. Après tout, les Américains ont un talent fou pour vendre au reste de la planète des produits que personne n'aurait eu l'idée de vouloir acheter auparavant. Voyez par exemple l'admirable travail de marketing qu'ils ont fait avec Arnold Schwarzenegger.

— Bonjour, Colin.

J'avais toujours l'impression que j'aurais dû lui donner du Sir Colin, et quelque chose me disait qu'il partageait cet avis. Pourtant, malgré l'image que ses lecteurs se faisaient de lui — un Barbara Cartland au masculin, sans les robes rose bonbon ni les caniches assortis —, Sa Gracieuse Majesté ne l'avait pas encore anobli, bien qu'elle fût l'une de ses admiratrices les plus fidèles et qu'elle l'eût invité à plus d'une de ses garden parties.

— Ici Jane Taylor. Que puis-je faire pour vous ?

— Vous avez lu le Times ?

— Je pense bien. Je n'arrive pas à croire que Tony Blair ait dit une bêtise pareille. Vous ne croyez pas que les journalistes ont exagéré cette histoire ?

— Je - ne - parle - pas - de - notre - Times ! éructa Colin. Je parle du New York Times.

— Oh, mon Dieu !

Dans un réflexe, je consultai ma montre. Ce qui était aussi stupide qu'inutile. Comme si la grande aiguille pouvait m'aider à rattraper ma gaffe ! Puis, sur une inspiration, je demandai :

— Aurais-je confondu les dates ? Ne me dites pas que votre ouvrage est déjà sorti !

— La réponse est oui, et oui.

Il n'avait pas ajouté « pauvre gourde », mais il avait dû le penser très fort car il me sembla l'entendre distinctement.

— Et le Times, leur Times, me l'a déjà massacré. A croire qu'ils ne confient aux critiques que des livres dont ils sont sûrs qu'ils vont les détester, histoire de donner un peu de piment à leurs comptes rendus. Vous avez vu le carnage qu'ils ont fait dans Femmes d'Affaires de ce premier polar dont le détective est une employée de maison ex-pom pom girl ?

— Oui, c'était vraiment cruel.

— Et vous avez remarqué que quand l'un de leurs critiques a la mauvaise idée d'aimer un livre, l'ouvrage est descendu au lance-flammes dans l'édition du dimanche ?

— En effet, on s'en est ému dans la profession.

Aussi passionnante que fût cette conversation, j'étais impatiente que Colin Smythe en vienne au fait. Plus vite je serais débarrassée de lui, plus vite je pourrais revenir à mes lectures.

— Tout ceci est très intéressant, Colin, mais que dit exactement le Times à propos de Surf the Wind ?

J'entendis le froissement des pages du journal sur le bureau de Duck's End, la maison de campagne de Colin, suivi de la petite toux qui indiquait qu'il chaussait ses lunettes de vue et s'apprêtait à lire à haute voix.

— Vous écoutez ?

Que répondre à une question pareille ? « Désolée, Colin, c'est l'heure de mon feuilleton radiophonique » ? Avouez que cela aurait été délicat.

— Je ne fais que ça, dis-je en essayant d'infuser un peu d'enthousiasme dans ma voix.

Je m'attendais à un article assez agressif. Je me trompais. C'était de l'assassinat avec préméditation.

— Je précise que le critique littéraire est un historien américain diplômé d'Oxford. Son nom ne me dit rien mais je suppose qu'il sait très bien où il veut en venir.

Mais je vous laisse apprécier. « Comment qualifier autrement que de crime littéraire outrepassant les pires excès un ouvrage dont l'auteur décide de situer le récit dans un pays dont il n'est pas citoyen ? Un tel forfait est déjà suffisamment scandaleux en soi lorsque l'auteur se contente de s'en tenir à une forme narrative stricte. Mais lorsque celui-ci a l'outrecuidance de prétendre maîtriser les nuances de schémas linguistiques typiques du pays qu'il insulte gravement, il se discrédite définitivement aux yeux de tout lecteur sérieux. C'est le cas avec Surf the Wind, la dernière tentative littéraire de Colin Smythe, un roman sentimental grotesque, tellement truffé de provincialismes du style Je pense bien ! qu'on ne peut que supposer que Colin Smythe s'imagine que tous les Américains ne sont que des rustres texans. Si l'une des connaissances de ce monsieur tombait par hasard sur ces lignes, que cette personne soit assez aimable pour l'éclairer sur ce point. Contrairement à une croyance répandue dans certaines îles des Caraïbes et, apparemment, chez quelques Anglais mal informés, tous les Américains ne vivent pas au Texas. Nous ne parlons pas tous avec une tige de foin coincée entre les dents. Chaque région des USA possède un langage idiomatique qui lui est propre, de même qu'en Angleterre, par exemple, on n'attend pas d'un ouvrier de Liverpool qu'il prononce le h aspiré comme un étudiant de Cambridge... » Je continue ?

Je ne pouvais donner entièrement tort au critique américain. Il me semblait en effet qu'un auteur anglais essayant de se faire passer pour un Américain prenait autant de risques que, par exemple, un Américain s'imaginant qu'il pourrait imiter un romancier anglais en se contentant de truffer son texte de clichés censés faire couleur locale. Il fallait plus qu'une louche de fog, une pincée de mint jelly et un bon five o'clock tea pour peindre un Londres convaincant. Mais il était difficile d'avouer cela à Colin Smythe. Je choisis donc de biaiser.

— Etait-ce dans l'édition normale ou dans l'édition du dimanche ? demandai-je d'un ton de compassion qui impliquait que si le Daily Times avait ainsi massacré Surf the Wind, le Sunday

Times au contraire l'encenserait, et inversement.

J'espérais qu'il s'agissait du Daily, car l'avis du Sunday était en général plus décisif pour les ventes des best-sellers. A la place de l'explosion verbale que j'attendais, j'entendis le soupir qui d'ordinaire accompagnait le geste de Colin lorsqu'il ôtait ses lunettes.

— Les deux.

— Pardon ?

— J'ai réuni les deux critiques pour vous les lire comme s'il s'agissait d'une seule. Le critique du Sunday ajoute que, je cite, « ce serait un immense soulagement de voir Monsieur Smythe s'intéresser à d'autres sujets que ces romans historiques insipides dont il a le secret. Si seulement une bonne âme pouvait le convaincre de se débarrasser du Stetson qu'il se visse sur la tête — c'est une métaphore — pour écrire ses livres ! » J'avoue que cette phrase me déprime particulièrement. [Soupir] Moi qui ai tant aimé l'Amérique quand j'y suis allé ! Dire que je m'y croyais apprécié ! Ne comprennent-ils pas que je n'essaie de singer personne ? que nous parlons tous comme ça, et qu'il nous arrive à tous de dire je pense bien ?

— Je pense bien que non !

[Gros soupir]

— Dommage que ni vous ni Lana n'ayez soulevé cette question au moment de la relecture. Cela m'aurait évité bien des déconvenues.

Je m'abstins de remarquer que c'était lui qui, ayant voyagé aux USA, avait eu amplement l'occasion d'étudier les schémas linguistiques des Américains. En ce qui me concernait — bien que j'eusse adoré visiter la Californie, Chicago ou même le Texas, dont le gouverneur continuait pourtant d'envoyer des innocents à la chaise électrique avec une consternante régularité —, je n'étais jamais allée plus à l'ouest que Gloucester. Mais je promis à Colin de faire ce qui serait en mon pouvoir pour limiter les dégâts de l'article de l'inconnu du Times et, coupant court à une nouvelle série de soupirs, je raccrochai.

J'allais enfin pouvoir me plonger de nouveau dans ma lecture.

Je compris rapidement que les sujets d'inquiétudes étaient nombreux. Je ne parle pas de la santé du bébé — il serait toujours temps de m'en soucier quand je tomberais enceinte — mais de tous les aspects qui risquaient de déraiser si, disons, une personne ne maîtrisant pas réellement la situation et n'étant pas réellement enceinte (au hasard, moi) avait l'idée de se prétendre enceinte alors qu'elle ne l'était pas. Prenons un exemple pratique, pour les besoins de la démonstration. Que répondra la personne (moi) si d'aventure on lui demande comment elle s'est aperçue de sa grossesse ? Elle peut bien sûr opter pour la solution de facilité et répondre par une banalité du genre « Parce que je n'ai pas eu mes règles, pauvre niais ! », ce qui serait frappé au coin du bon sens, surtout si son interlocuteur est effectivement un pauvre niais. Mais si la personne a la banalité en horreur et préfère une réponse plus personnelle et donc plus authentique, elle peut être tentée de s'exclamer « Oh, j'ai vomi mes cookies toute la journée ! », ou « J'ai été prise d'une folle envie de fraises en plein milieu de la nuit », ou encore « J'ai remarqué un changement de texture de mes glaires cervicales ». Certes, c'est ingénieux. Toutefois, l'inconvénient de cette tactique est qu'un interlocuteur un tant soit peu futé peut facilement trouver des raisons autres que la grossesse à ces symptômes. « Tu n'as pas pensé qu'il pouvait s'agir d'une intoxication alimentaire ? », ou «

Normal, tu étais au restaurant et le serveur venait d'apporter la tarte aux fraises », ou encore « Tu sais, Jane, tu n'es pas obligée te t'examiner jusque-là avec un miroir tous les jours ! »

Bref, j'étais fermement convaincue que le seul argument définitif pour faire taire les malveillants au cas où ils se montreraient trop curieux était encore de leur mettre sous le nez un bon vieux test de grossesse. Exactement comme Trevor me l'avait suggéré.

En rentrant à la maison, ce soir-là, je m'arrêtai chez M. Singh pour acheter un curry à emporter à la maison, dans le but d'apaiser la faim de loup que je n'allais pas tarder à ressentir. Pendant qu'on préparait ma commande, je fis un tour à la pharmacie voisine. Là, ayant repéré le rayon des tests de grossesse, je lus dans leur intégralité les informations portées sur toutes les boîtes, jusqu'à ce que je trouve un test qui affirmait être utilisable à n'importe quel moment de la journée. (Pour celles et ceux qui ne le sauraient pas, je rappelle que les tests de grossesse traditionnels se pratiquent avec la première urine du matin. Amis de la poésie...) Puis je choisis une pochette de feutres aux couleurs de l'arc-en-ciel — très joli —, passai à la caisse régler mes emplettes, retournai chez M. Singh prendre mon curry et rentrai à la maison.

Ce n'était pas à proprement parler de la provocation de ma part, à l'époque où je me suis installée dans cet appartement avec Trevor, de le repeindre (l'appartement, pas Trevor) d'une couleur qui trancherait joyeusement avec sa personnalité un peu terne (Trevor, pas l'appartement. Suivez un peu, s'il vous plaît). C'était tout simplement parce que j'aimais la couleur rose. Cela dit,

j'estime qu'il est bon au commencement d'une relation de voir jusqu'à quel point un homme est prêt à faire des concessions pour me garder dans son lit. J'entendais des filles au bureau raconter leurs manigances pour obtenir de leurs fiancés qu'ils leur offrent des diamants, les emmènent en vacances aux Caraïbes ou laissent un autre type jouer dans leur lit (et je ne parle pas de jouer à la belote). A côté de tels exploits, ce n'était pas placer la barre trop haut que de demander à Trevor de repeindre l'appartement en rose.

D'autant qu'il s'est empressé de prendre sa revanche en m'imposant la présence d'une horreur de bestiole orange répondant au doux sobriquet de Punch le Chat, auquel il vouait un amour démesuré. De l'orange dans un appartement rose, je vous demande un peu. Moi qui adore la gent féline, je pris Punch en haine dès son intrusion dans l'appartement. Je ne pouvais le croiser sans que mon pied me démange d'une formidable envie de lui botter le train, surtout lorsqu'il venait s'enrouler autour de mes jambes en poussant son insupportable miaulement sur l'air de Et alors, mes croquettes ! Aujourd'hui je peux bien l'avouer, j'ai toujours détesté cette version diabolique du Chat Botté. Ce devait être la couleur orange qui ne passait pas.

Quoi qu'il en soit, ce soir-là en poussant la porte de l'appartement, ma vieille démangeaison au pied se réveilla, aussi vigoureuse que d'habitude, à la vue de l'affreux Punch qui mettait le cap sur moi, tel le Grinch se ruant vers les décorations de Noël sans même toucher le sol. Si je m'étais écoutée, je l'aurais expédié dans la cheminée en colis express. Mais ce n'était pas le moment de commettre une telle bévue, alors que je m'apprêtais à lancer une vaste campagne de communication destinée à recentrer mon image aux yeux de Trevor. Désormais, je devais apparaître à celui-ci comme la mère de son enfant, une créature douce, maternelle et responsable. Pas une harpie projetant le chat telle une fusée à travers l'appartement en vomissant des imprécations haineuses.

— Salut, Punchy chéri !

Prenant mes sacs de courses dans une seule main, je me fendis d'une caresse à l'intention de mon ennemi et roucoulai, en lui flattant le dos :

— Papa est rentré ?

Evidemment, je savais que Trevor était là. J'avais vu sa voiture garée en bas. Vous n' imaginez tout de même pas que je me serais ainsi dépensée en vains efforts si mon cœur de cible n'avait pas été dans les parages ?

— Bonsoir ! s'exclama ce dernier en sortant de la salle de bains, les cheveux encore humides et vêtu seulement d'un jean.

Trevor est un adepte des deux douches par jour, ce qui me convient fort bien. Non seulement cela m'offre le loisir d'admirer son anatomie parfaite, mais c'est pour moi l'occasion de me féliciter d'avoir su séduire un blond aux yeux bleus — exactement le type d'homme que j'imaginai dans le rôle de prince charmant depuis l'âge de cinq ans et demi. Quelqu'un a dit que réussir sa vie c'est réaliser ses rêves d'enfant. Si ma campagne de communication réussissait, je pourrais affirmer sans forfanterie avoir réussi ma vie.

Je déposai les sacs de courses sur la table de la cuisine et me blottis dans les bras de Trevor.

— Mon amour ! Quelle chance de te trouver à la maison !

N'en faisais-je pas un peu trop ? Je chassai mes doutes d'un revers de la main métaphorique. Quelqu'un d'autre a dit que qui veut la fin veut les moyens. C'était le moment de mettre le paquet. Je poursuivis donc sur le même ton :

— La journée s'est bien passée au bureau ?

Même dans les sit-coms, les épouses retrouvant leur cher mari après une rude journée de labeur n'en font pas autant. Mais qui veut la fin...

— Pas de nouveau Nick Leeson pour te saper le moral ?

— Non, tout s'est bien passé.

Trevor s'écarta de moi pour inspecter le contenu du sac de chez M. Singh.

— Chouette, du curry ! J'ai essayé de t'appeler plusieurs fois aujourd'hui pour te proposer d'en acheter mais j'étais interrompu chaque fois, ensuite j'ai failli en prendre sur le chemin du retour mais je me suis dit que tu avais peut-être déjà fait les courses et je ne voulais pas contrarier tes plans, alors j'ai préféré ne rien faire.

Il m'adressa un sourire charmeur.

— Tu es la meilleure.

Quelquefois, les choses sont presque trop faciles.

— Tu ne crois pas si bien dire... Tiens, si tu mettais la table ? Pendant ce temps, je fais un saut à la salle de bains pour me laver les mains et...

Je tapotai le sac de la pharmacie en prenant un air mystérieux.

— ... et régler une petite question de fille.

Trevor était si intéressé par le contenu du sac de curry qu'il ne prêta pas une seconde d'attention

à celui de la pharmacie. Les hommes sont vraiment d'étranges créatures. C'était pourtant bien lui qui m'avait suggéré d'acheter la bombe à retardement qui se trouvait dans ce sac. J'étais sur le point de faire usage de l'engin qui allait peut-être révolutionner son existence, mais rien d'autre ne semblait l'intéresser que les barquettes de poulet au curry. Je renonçai à comprendre.

Une fois dans la salle de bains, je m'enfermai à double tour, ce qui en soi constituait déjà une grande première, et ouvrit le sac. Ayant pris le test de grossesse, j'en parcourus une nouvelle fois les instructions. Sans raison, en fait, puisque tout ce que j'avais à faire, c'était de prendre le feutre rose dans sa pochette arc-en-ciel et de tracer une petite ligne bien droite sur la fenêtre de lecture du test. Mais, soucieuse d'authenticité et perfectionniste comme vous commencez à me connaître, je décidai qu'il serait judicieux d'uriner sur le test, afin de lui conférer une odeur plus réaliste.

Je m'installai donc sur la cuvette des toilettes pour procéder à la manœuvre selon les instructions du fabricant. Puis je me lavai les mains en pestant contre ce système idiot et salissant, et décapsulai mon feutre pour tracer la fameuse petite ligne rose... sur le support humide.

La ligne rose se transforma en une vilaine tache rougeâtre, sans le moindre rapport avec le dessin signifiant Vous avez gagné ! dont le modèle figurait au dos de la boîte du test. Le résultat était d'autant plus désastreux que, n'ayant jamais été particulièrement douée en arts plastiques, j'avais massacré ma ligne horizontale, laquelle avait l'aspect d'un tronc d'arbre tordu par un coup de vent de force dix, sans aucune similitude avec quoi que ce soit d'indiqué sur le dos de la boîte, pas même avec le schéma indiquant Tentez de nouveau votre chance. Coup de chance, j'avais eu la bonne idée d'acheter un emballage contenant deux tests. Sans doute une initiative du laboratoire à l'intention des femmes excessivement perfectionnistes ou de celles qui, comme moi, faisaient des trucs bizarres avec leur premier test.

Je fourrai donc le bâtonnet saboté dans le placard sous le lavabo en le dissimulant derrière un paquet de serviettes hygiéniques — imaginez la tête de Trevor s'il découvrait l'objet du délit dans la poubelle — et, me promettant de me débarrasser dès que possible de cette dangereuse pièce à conviction, j'ouvris le second test. Cette fois-ci, pas question de jouer avec le feu, ou plutôt avec l'... eau. Si j'abîmais aussi celui-ci, il faudrait tout recommencer le lendemain soir, et je risquais d'y perdre ma spontanéité.

— Jane ? qu'est-ce que tu fiches ? Le poulet va refroidir !

Trevor n'était peut-être pas le prince charmant de mes cinq ans et demi sur tous les points, celui qui, dans mes rêves, mettait un genou à terre pour me demander ma main d'une voix vibrant d'émotion, mais c'était un garçon bien élevé. Jamais il ne lui serait venu à l'idée de passer à table sans m'attendre.

— J'arrive ! Donne-moi juste une petite seconde !

M'étant donc abstenue de toute initiative malheureuse cette fois-ci, je plaçai la boîte du test perpendiculairement sur la fenêtre de lecture du test afin de l'utiliser comme règle, pris mon feutre rose, bloquai ma respiration et traçai une ligne quelques millimètres sous la ligne témoin, comme indiqué sur le mode d'emploi. Puis je rangeai le feutre dans le sac, envoyai le tout rejoindre le premier test au fond du placard et m'écriai :

— Trevor ? J'ai une surprise pour toi !

J'attendis, le cœur battant. Enfin, un raclement de chaise sur le plancher se fit entendre dans la

salle à manger, suivi d'un soupir qui disait clairement Mais j'ai faim, moi ! Cependant, Trevor avait trop d'éducation pour manifester son agacement de façon aussi directe.

Il tourna la poignée de la porte, sans succès.

— Si tu veux vraiment que j'entre, Jane, j'ai peur que tu ne doives tirer le verrou de cette porte.

Où avais-je la tête ? M'efforçant de contenir ma nervosité, j'ouvris le battant tout grand — dans la mesure où l'exiguïté de la pièce le permettait.

— Regarde !

Et, élevant le bâtonnet à la hauteur de ma poitrine telle une hôtesse de jeu télévisé présentant un chèque à dix zéros, je désignai les deux lignes parallèles qui s'affichaient dans la fenêtre de lecture. Du coin de l'œil, je vis Punch se faufiler à la suite de son maître dans l'étroit espace de la salle de bains. Si cette saleté s'imaginait que je ne l'avais pas remarqué ! Il ne perdait rien pour attendre !

— Regarde ! Là, cette ligne rose sous la ligne témoin ! Oh, mon chéri, si tu savais combien je suis heureuse !

En ce qui le concernait, en revanche, je savais très bien combien il était heureux. Grosso modo, autant qu'un condamné à mort à qui on vient d'annoncer sa sentence. D'un air hébété, il agrippa le montant de la porte pour se retenir.

— Seigneur Dieu, Jane... Est-ce que ça veut dire ce que je pense que ça veut dire ?

— Si ce que tu penses que ça veut dire est que tu vas pouvoir me dorloter dans les mois à venir parce que j'attends un heureux événement, alors la réponse est oui.

— Oh, mon Dieu. Oh, mon Dieu, Janey...

Si ses paroles pouvaient à la limite passer pour l'expression d'une heureuse émotion, son visage en revanche signifiait clairement toute l'angoisse qu'il ressentait à la perspective d'être bientôt papa. Il me prit dans ses bras et me serra fort, si fort que je me demandai un instant si ce n'était pas lui qui avait besoin de réconfort.

— Bien sûr, me dit-il d'une drôle de petite voix, je te soutiendrai.

Je l'enlaçai tendrement, aussi rayonnante qu'une Madone en gloire, tandis que d'un coup de pied discret, j'envoyai promener Punch hors de la pièce. Il n'y avait pas de place pour nous trois dans cette salle de bains. C'était Punch, ou moi.

Selon les calculs officiels que j'annoncerai plus tard aux amis et à la famille au cours des semaines et des mois à venir, au moment de l'annonce faite au futur père dans la salle de bains, j'avais deux toutes petites semaines de retard dans mon cycle. Je dois reconnaître que Trevor tint sa parole. Il me soutint effectivement. Ce qu'il n'avait pas précisé — bien que, pour lui rendre justice, il ne possédait pas tous les éléments de l'histoire à cette époque — c'était la durée exacte de cette belle solidarité. Je peux le dire aujourd'hui, son soutien dura très précisément deux mois, treize jours et dix-neuf heures, ce qui m'amena au seuil de mon second trimestre, époque à laquelle nous projetions de nous marier, mais aussi époque où Trevor apprit le reste des éléments de l'histoire.

Mais nous y viendrons plus tard.

Ma grande aventure n'en était qu'à son premier mois ; mon bébé, qui n'avait pas encore atteint la taille d'un grain de riz, n'était qu'un embryon de têtard se préparant à dérouler d'ici à environ deux semaines ses bras et ses jambes à partir de sortes de bourgeons qui lui poussaient du tronc, tandis qu'à l'intérieur se formaient le canal neural — ébauche du cerveau et de la moelle épinière — ainsi que le cœur, le tube digestif et les organes sensoriels. Quant à Trevor, il me traitait avec le soin qu'on réserve en général à un vase Ming.

J'étais sur le point d'embarquer pour la partie la plus agréable de mon Voyage au pays de la procréation.

Le deuxième mois

Le lendemain de ma petite mise en scène destinée à confirmer l'heureuse nouvelle à Trevor, je m'éveillai en m'étirant avec grâce et paresse, tel n'importe quel chat au monde à l'exception de Punch. Encore vaguement assoupie, je me blottis contre le père de l'enfant que je ne portais pas encore.

Puis je me souvins qu'il était temps d'aller changer ma serviette hygiénique.

Je me précipitai à la salle de bains et ôtai ma culotte « Satin Champagne » de chez Victoria's Secret. Horreur ! J'étais toute tachée de sang ! Emportée par mon rôle de future maman tout à la découverte de son heureux état, j'avais oublié que mes règles n'étaient pas terminées.

Lorsque je m'étais couchée l'avant-veille après avoir annoncé à Trevor que j'étais enceinte et à David que je ne l'étais pas, j'avais longuement réfléchi aux subterfuges à employer afin de dissimuler mes règles à Trevor, du moins jusqu'à ce qu'elles s'interrompent d'elles-mêmes puisque je serais alors enceinte pour de bon.

La principale pierre d'achoppement était la question des serviettes hygiéniques. Si la plus belle époque de ma vie devait un jour s'achever dans le psychodrame collectif, je savais déjà qui en serait le responsable. Ou plutôt, la responsable. Ma mère.

Explication. A sa mort, mon père laissa à ma mère deux petites filles de sept et six ans, ainsi qu'un héritage considérable, qu'elle s'employa à dilapider avec une constance qui ne peut que forcer l'admiration. A l'époque — souvenez-vous que je n'avais que six ans — je me suis souvent demandé si ce n'était pas le mariage avec ma mère qui avait précipité la fin de mon pauvre père. Aujourd'hui je ne me le demande plus : j'en suis sûre. Mère a toujours été une dangereuse immature, tout juste capable de gâter Sophie comme une princesse et de m'oublier dans les magasins. Jamais il ne lui est venu à l'idée de m'éduquer, ni de m'enseigner les rudiments de la vie dans le monde. Comme de mettre un tampon hygiénique.

Entendons-nous bien. Je ne suis pas de ces lâches qui rejettent sur les épaules de leurs géniteurs la responsabilité de toutes leurs erreurs, grandes ou petites. J'ai assez de jugeote pour comprendre que si je pointe un revolver chargé sur mon voisin de palier et que j'appuie sur la détente, le divorce de papa et maman n'aura aucune responsabilité dans l'affaire. Et j'ai de moins en moins d'indulgence envers les faibles qui accusent leurs parents de leur propre incapacité (à mettre en place des relations satisfaisantes avec leur partenaire sexuel, à fonctionner autrement que sur le mode passif-agressif, à faire cuire une omelette sans la cramer... le choix est vaste). Il m'arrive même de retenir à grand-peine des rugissements d'exaspération du genre « Ce n'est pas la faute de tes géniteurs si tu n'es pas fichue de baiser le samedi soir ! C'est parce que tu n'es qu'une pauvre noix ! »

Où en étais-je ? Ah oui, les protections internes. Autant il est vrai, donc, que ma mère n'était pour rien dans ma stratégie qui consiste à feindre une grossesse pour piéger un fiancé naïf, autant je pense que nos parents portent la responsabilité de notre éducation, ou plutôt des lacunes de notre éducation. Et ma mère était gravement coupable de mon incapacité à utiliser autre chose que ces bonnes grosses serviettes hygiéniques. D'accord, elle avait des circonstances atténuantes. Etant elle-même la fille pas très dégourdie d'une mère franchement vieux jeu, elle n'a sans doute jamais

reçu beaucoup d'aide lors de la grande révolution qu'a connue sa génération à l'occasion de l'avènement de la serviette adhésive. Pensez, à l'époque on attachait sa serviette avec des ficelles ! Je ne sais pas comment Sophie a géré cette question de son côté, mais nous n'avons jamais été assez proches pour que j'aborde franchement le problème avec elle. Quant à mes amies, elles n'étaient pas du tout le genre de filles à qui je pouvais dire : « Au fait, Sally ! Peux-tu me donner un coup de main ? Ma mère est nulle question protections hygiéniques et j'ai peur de faire une fausse manœuvre avec ce Tampax. Et si j'allais l'égarer dans mon pancréas ou quelque chose comme ça ? »

Le résultat est qu'aujourd'hui, n'ayant pas eu de Sally dans ma jeunesse pour me conseiller utilement, j'ai toujours eu peur d'utiliser ce genre d'articles.

Bref, la situation réclamait une idée géniale de toute urgence. Trevor n'était pas un spécialiste en gynécologie, mais il savait parfaitement que les petits sacs de plastique bleu qui encombraient la poubelle de la salle de bains quelques jours par mois ne contenaient pas des épluchures de pommes de terre. Pourtant, la marée bleue allait continuer d'envahir la poubelle de la salle de bains tous les vingt-huit jours jusqu'à ce que ma grossesse commence pour de bon. Comment faire ? Je ne voyais qu'une solution : apprendre à utiliser ces fichus tampons, beaucoup plus discrets que des serviettes, et donc plus faciles à dissimuler à Trevor.

J'inscrivis donc le mot Tampax en tête de la liste de mes priorités de la semaine. Puis je passai à un autre problème. Comment allais-je expliquer à Trevor que je ne pouvais pas avoir de rapports avec lui ? Aucune solution ne s'imposant à mon esprit, je décidai de m'en remettre à mon légendaire sens de l'improvisation. J'invoquerais un prétexte médical au moment voulu si la question se posait. Tiens, je pourrais toujours dire que j'avais des nausées.

D'ailleurs, alors que Trevor était toujours surexcité lors de ses retours de voyages d'affaires, il faisait preuve d'une totale chasteté depuis son retour de Singapour. Peut-être l'équation « Sexe = grossesse = bébé = Em... bêtement maximal » l'avait-elle quelque peu refroidi ? Si c'était le cas, tant mieux.

Pour l'instant. Car il ne perdait rien pour attendre...

C'est vers cette époque-là que je décidai qu'il était grand temps pour moi d'avoir une meilleure amie. A présent que j'étais une future future maman, il me fallait impérativement une confidente, une épaule sur qui pleurer, une complice sur mon lieu de travail.

Au terme d'un soigneux processus d'élimination, je portai mon choix sur Dodo. Elle présentait tous les avantages requis pour le poste, à savoir qu'elle n'avait pas d'enfant, donc aucune expérience en la matière, pas de sœurs, donc personne pour lui ouvrir les yeux sur les gaffes que je ne manquerais pas de commettre au cours des prochaines semaines, et que toutes les filles du bureau la détestaient cordialement. (Elles me méprisaient presque autant puisqu'elles voyaient en moi un satellite mineur de Dodo, son poisson pilote en quelque sorte, mais cela ne me gênait nullement puisque je n'éprouvais aucune envie de commenter le feuilleton télé de la veille devant la machine à café avec ces pimbêches.)

Si je parvenais à coopter Dodo comme meilleure amie, non seulement je me doterais de toutes les apparences d'une femme enceinte partageant cette merveilleuse expérience avec sa confidente, mais surtout je tiendrais à distance les harpies du bureau. C'est fou l'énergie et l'ingéniosité que la

malhonnêteté vous oblige à déployer, quand on y pense.

Jusqu'à présent, j'avais été un modèle de discrétion quant à mon nouvel état. Je n'avais en réalité qu'une seule envie : faire main basse sur le premier haut-parleur venu pour annoncer la bonne nouvelle à la Terre entière. Mais je savais d'expérience que les futures mères sont en général dans des dispositions plus modérées. Elles couvent amoureusement leur secret, attendent le troisième mois pour révéler l'existence de leur bébé, le temps d'être sûres que leur fœtus a franchi le cap du premier trimestre et ne risque plus de venir grossir le chiffre d'une triste statistique.

Oui, j'avais été jusque-là un modèle de discrétion. Au cours de la sixième semaine, en revanche, ayant décrété que je ne courais aucun risque de perdre ce bébé, je décidai d'annoncer la bonne nouvelle autour de moi. Au diable les précautions inutiles !

Dodo se montra étonnamment touchée de mon bonheur, au point qu'elle me promit de cesser sur-le-champ de m'appeler Taylor. Mieux, puisque nous étions un vendredi, jour où il est traditionnellement admis que les responsables de collection rangent leurs trombones plus tôt que d'ordinaire pour aller s'en jeter une au pub du coin, Dodo, qui n'était admise à ces libations que parce qu'elle possédait dans son écurie plus d'auteurs à succès que tous les autres réunis, s'exclama soudain :

— Pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous ce soir, Jane ? Il faut dignement célébrer l'événement !

A peine avait-elle prononcé le point d'exclamation que j'avais déjà mon sac sur l'épaule. Une virée au pub avec les directeurs de collection ? Je prenais ! Maintenant que j'avais pratiquement mon ticket d'entrée pour le Club des Mères, mon autre grand rêve était d'intégrer une autre loge très fermée, celle des Directeurs de Collection. Mère de famille et directrice de collection... la tête m'en tournait rien que d'y penser !

Ma joie fut toutefois de courte durée. J'entendis Dodo pousser un soupir de déception.

— Mais non, que je suis sotté, Jane ! s'exclama-t-elle en se frappant le front du plat de la main dans un geste théâtral. Tu ne peux pas boire d'alcool, dans ton état.

Dans un bel ensemble, mon sac à main et ma belle humeur plongèrent en chute libre vers le plancher. Adieu ma soirée de beuverie avec les grands de ce monde (je parle du monde éditorial londonien, une très petite planète où la vie est un rude combat dont n'émergent que les meilleurs) ! Manifestement, ma grossesse allait poser quelques petits problèmes avec lesquels je n'avais pas compté.

Tout en passant son sac à l'épaule, Dodo me jeta un regard de consolation dans lequel se lisait clairement « pas de chance, ma vieille ! ». Elle me serra le bras d'un geste affectueux, puis son visage s'éclaira.

— Ecoute, me dit-elle, la semaine prochaine, on déjeune ensemble, d'accord ? On mangera une salade, des yaourts, enfin, tout ce qui est bon pour le bébé. Qu'est-ce que tu en dis ?

J'en disais que ce n'était pas avec Dodo que je risquais de prendre des kilos superflus.

Mais je n'étais toujours pas enceinte. Il allait falloir agir, et vite. En rentrant à la maison, j'achetai deux steaks et deux bonnes bouteilles de bordeaux. Je ne suis pas très portée sur la viande mais j'ai constaté que le fait de mâcher un steak encore rouge au milieu possède l'étonnante

propriété de transformer un homme par ailleurs tout à fait civilisé en un sauvage capable de se ruer avec passion sur le premier être vivant doté d'une dose même infinitésimale d'œstrogènes. Quant à la vague excuse qu'avait marmonnée Trevor le soir où je lui avais fait de vaines avances, ce n'était rien d'autre que cela : une vague excuse. C'est un fait, la viande rouge réveille les instincts les plus primaires chez tout homme normalement constitué — à moins qu'il ne soit végétarien. (David affirme que dans le cas des gays la théorie n'est valide qu'avec le filet mignon mais je suppose que cette variation est liée au fait qu'on soit ici en présence de testostérone de part et d'autre.) Les bouteilles de vin étaient également destinées à l'intention exclusive de Trevor puisque, comme me l'avait fait remarquer Dodo, je n'étais pas supposée boire d'alcool. Et dans le but de parfaire l'illusion qu'il s'agissait d'un vrai dîner et non d'une tentative de séduction, j'achetai une boîte de frites surgelées que je passerais rapidement au micro-ondes et une salade supposée apporter la note diététique du repas. Le dessert ? Ce serait moi !

Je sais, ma vie commençait à ressembler furieusement à un cliché, façon Fais-moi un bébé que je t'attrape. Mais au point où j'en étais, difficile de faire machine arrière, pas vrai ? D'un point de vue purement logique, au moment où j'avais annoncé pour la première fois à Trevor que je pensais être enceinte, j'en étais fermement convaincue moi-même, et par conséquent, il ne s'agissait pas de mensonge stricto sensu.

— Le verre n'est pas un peu grand pour du vin rouge ? demanda Trevor, que je venais de servir.

De fait, dans ma volonté de mener à bien la mission que je m'étais impartie, j'avais remplacé les verres habituels par des chopes de bière ornées d'une sérigraphie Souvenir d'Alsace. Il devait y avoir un bon demi-litre de vin dans celle de Trevor. Celui-ci but une gorgée de bordeaux.

— Excellent. Tu n'en bois pas ?

Je secouai la tête en signe négatif tout en désignant les régions inférieures de mon abdomen, là où était supposé se développer le fruit de nos amours. Mais Trevor avait déjà le nez dans son assiette.

— Délicieuses, ces petites pommes de terre. Comment prépares-tu ça ?

— Oh, je les passe vite fait à la poêle.

Avec leurs coins carrés et leur dorure uniforme, mes patates sautées ressemblaient à tout sauf à des pommes de terre passées vite fait à la poêle. Pour faire bonne mesure, je me crus obligée d'ajouter :

— C'est une recette que m'a donnée David.

— Ah.

Trevor venait de froncer les sourcils d'un air contrarié.

— Franchement, je ne vois pas ce que tu lui trouves.

— Je lui trouve que c'est mon meilleur ami, point.

La discussion prenait un tour dangereusement opposé à mes prévisions. Il était temps de redresser la barre. Ayant empli de nouveau la chope de Trevor, je désignai son assiette du bout de ma fourchette.

— Ton steak est assez, hum, saignant à ton goût ?

— Il est parfait.

— Si tu veux, je peux te donner aussi le mien ?

Trevor leva les yeux de l'édition du soir du Times qu'il tenait ouverte à côté de son assiette.

— Pardon ?

— Mon steak. Je te demande si tu le veux.

— Tu n'as pas faim ?

— Pas vraiment. J'en ai acheté deux en pensant que tu serais peut-être affamé après ta dure journée de travail. Et d'ailleurs, je ne sais pas si c'est bon pour le bébé, toute cette viande rouge.

— Ah oui. Le bébé.

Et il plongeait de nouveau dans le récit des récents déboires de Tony Blair avec sa cote de popularité. Il était temps de passer à la vitesse supérieure. Je vidai le reste de la première bouteille dans la chope de Trevor et débouchai la seconde.

— Je ne sssais pas si c'est une bonne... bonne idée, Janey.

— Mais si. Tu as besoin de te détendre un peu.

Je dénouai sa cravate et commençai mes travaux d'approche. Si je voulais ce bébé, c'était le moment de passer aux choses sérieuses.

— Trop dét... détendu. C'est ça le problème. Chuis trop dét... dét... tendu.

Trop détendu ? D'une certaine façon, Trevor n'avait pas tort. Je tentai de tirer dessus...

— Je n'crois pas qu'ce soit prévu pour s'ét... s'ét... s'étirer autant, Janey.

Puis de pousser.

— Mauvaise direc... direc... mauvais sens. Mais très... très agréable.

Je regardai l'objet pendre sous mes yeux...

— Marche pas.

Je m'assis dessus.

— Ouch ! gémit Trevor.

Au final, ce ne fut pas une expérience sexuelle au sens classique du terme, mais je peux affirmer sans rougir que j'avais partiellement atteint mon but. Shakespeare avait raison, songeai-je en écoutant les ronflements de Trevor : le vin et les performances au lit — au tapis, en l'occurrence — ne font pas bon ménage. Et comme aurait dit un athlète au micro d'un journaliste sportif, j'avais fait de mon mieux mais l'adversaire s'était bien défendu.

C'était l'une de ces journées parfaites dont Londres a le secret (gardé à double tour dans un coffre-fort blindé) et qui attire les touristes du monde entier en quête de pittoresque. Je ne parle pas du sempiternel après-midi d'août au ciel aussi bleu qu'une cravate de politicien conservateur et marqué par des températures records qui donnent à la ville de faux airs de San Diego. Non, je parle de ce genre de journée de mai où la pluie tombe si dru que, n'étaient les affiches publicitaires entrevues dans le fog, vous jureriez errer dans les décors d'un bon vieux Sherlock Holmes, avec Basil Rathbone dans le rôle éponyme et Nigle Bruce campant un Moriarty des plus convaincants — le genre de journée qui fait dire aux touristes : « Ouais, je pense bien que c'est

aussi humide qu'on le dit. Et ils ne savent vraiment pas cuisiner, pas moyen de se réchauffer avec un bon steak grillé. »

Donc, c'était l'une de ces journées parfaitement miasmatiques dont Londres a le secret et j'étais à la recherche de Dodo dans l'espoir qu'elle m'éclairerait quant à la réponse à donner aux doléances de Colin Smythe. Je la trouvai enfin blottie sous l'arche de ce chef-d'œuvre de l'architecture contemporaine qui abritait les bureaux de Churchill & Stewart, tentant avec un succès relatif de conserver au sec à la fois sa sculpturale personne et sa cigarette extra-longue.

Ce cirque avait commencé environ six mois auparavant, à l'époque où un homme d'affaires de Seattle était arrivé sur son jet privé (version moderne du cheval blanc) pour empêcher notre maison d'édition d'être avalée par un grand groupe de communication, selon le schéma désormais classique dans la profession, où les plus gros croquent les plus petits sans se soucier de savoir s'ils sont comestibles ou non, d'où une sacrée pagaille dans le métier et un grave bouleversement de la chaîne alimentaire. Pardon, éditoriale. Certains affirment qu'un jour il ne restera plus que cinq maisons d'édition. Et le lendemain, plus qu'une. Et avec qui allait-elle jouer, toute seule, sans petits camarades, je vous le demande ?

Mais je m'égare. L'homme d'affaires en question s'appelait Steve Johnson. D'après la rumeur, sa mère avait eu une aventure durant la guerre avec le premier Churchill de Churchill & Stewart, et il y avait donc une part de sentimentalisme dans sa décision d'apporter à la maison d'édition alors agonisante une perfusion de capitaux personnels frais, d'autant plus qu'il était persuadé que son vrai père n'était autre que M. Churchill. La seule condition qui accompagnait le geste chevaleresque dudit M. Johnson — outre son insistance à entrer au conseil d'administration avec une voix comptant double — était que nos locaux soient désormais exclusivement non-fumeurs. De la part d'un Américain qui avait consommé régulièrement du steak (mal) grillé dans les restaurants de Londres et avait paru l'apprécier autant que le fromage de Stilton et toutes les autres gâteries sur lesquelles il avait pu faire main basse durant son séjour londonien (au moins il ne risquait pas de contracter le cancer du poumon tandis qu'il soignait son taux de cholestérol et préparait son infarctus du myocarde), cette condition avait un petit quelque chose d'indécent qui me restait en travers du gosier. Mais bien que Stevie n'eût plus mis les pieds dans le pays depuis qu'il avait enfourché son jet à l'aéroport d'Heathrow au terme des huit jours passés à Londres six mois plus tôt, et bien que rien ne laissât présager de son retour imminent, tout le personnel de Churchill & Stewart suivait religieusement son diktat.

A présent, nous savons ce que faisait Dodo dans le fog londonien de cette journée de printemps. Avant d'aborder mes préoccupations concernant Colin Smythe, je sortis une Silk Cut de mon sac, la glissai entre mes lèvres et cherchai mon briquet.

— Jane, tu es enceinte ! Tu n'as tout de même pas l'intention d'allumer cette cigarette ?

Sans attendre ma réponse, elle tendit la main vers moi pour arracher ma cigarette de mes lèvres, jeta l'objet du délit sur le pavé mouillé et l'écrasa d'une élégante torsion de talon aiguille (fruit d'une longue pratique, à n'en pas douter).

Ravalant de justesse un juron bien senti, je répliquai :

— Non, tu penses bien ! J'en prends une de temps en temps sans l'allumer, telle une métaphorique flamme éternelle à la mémoire des sacrifices que je consens pour la santé de mon

enfant à naître.

Mais où allais-je chercher ces bêtises ?

Encore un coup des Yankees, qui se croient obligés d'exporter de notre côté de l'Atlantique les pires produits de leur culture aseptisée ! A cause d'eux, il n'était plus question de boire un verre ni de m'accorder une petite cigarette, et je ne parlais pas des futures mères condamnées à passer neuf mois de leur vie dans l'angoisse de se voir accuser par le premier venu de saboter la santé de leur futur enfant, ce qui est d'autant plus rageant que ce même premier venu trouvera parfaitement normal d'envoyer son rejeton dans une école où on lui dispensera des cours de tir, au risque d'en faire un tueur fou dans un pays où il est plus facile de se procurer une arme à feu qu'un café noir ou un beignet au sucre digne de ce nom. Et puisqu'on parle de la police de la grossesse diététique, j'allais devoir faire une croix sur le régime de grignotage que je suivais scrupuleusement depuis quelques mois. US go home !

Je jetai un regard envieux à Dodo, qui tétait toujours sa Benson & Hedges.

— Trevor n'est pas inquiet de te voir te promener avec une cigarette aux lèvres, même éteinte ? Tu pourrais être tentée de l'allumer, non ?

Non. Pour la bonne raison qu'à la maison, la cigarette que j'avais aux lèvres était déjà allumée, et à présent que j'y songeais, Trevor n'avait pas manifesté la moindre opinion à ce sujet. J'avais prétendu que le médecin supposé suivre ma grossesse me trouvait en excellente santé, et Trevor avait paru s'en contenter.

— Non, dis-je d'un air vertueux. Trevor sait parfaitement que je ne ferais jamais de mal à notre enfant.

Et pour cause ! Il aurait fallu pour cela que je sois enceinte, ce qui n'était pas encore le cas. Cependant, je notai que j'allais devoir m'abstenir de fumer en public. Ce n'était qu'une bonne habitude à prendre, me dis-je pour me consoler. Après tout, une fois que je serais réellement enceinte, je devrais cesser de fumer pour de bon, en public ou en privé.

— Tu voulais me parler de quelque chose, Jane ? s'enquit Dodo en allumant une seconde cigarette avec la première. Tu n'es pas venue dans ce froid humide au risque de faire attraper le rhume à ton bébé pour le seul plaisir de me tenir compagnie ?

J'étais venue en griller une, pauvre niaise ! faillis-je répondre. Une fois de plus, je dus réfréner mon impulsivité. A présent que Dodo était ma meilleure amie et que j'étais une femme enceinte rayonnant de douceur et de sérénité, plus question de me permettre un tel langage. Je poussai un petit soupir délicat.

— Oh, je voulais seulement te demander un conseil par rapport à Colin Smythe. Mais ce n'est pas urgent.

Je tapotai mon ventre d'un geste tendre.

— Et tu as raison, il ne faudrait pas laisser le fœtus se mouiller.

*
* *

Après cet épisode, et dans le but bien compréhensible de me remonter le moral, je m'inventai un utérus rétroversé, une trouvaille pêchée dans A quoi s'attendre.

— Un utérus quoi ? demanda Minerva, du service Publicité.

D'après la légende, Minerva était dans la maison depuis si longtemps qu'à l'époque lointaine où le premier M. Churchill avait poussé la porte des bureaux, elle était déjà là, attendant sa venue. Elle était aussi la dernière à rester dans les locaux le soir, ce qui n'était pas sans conforter son image de fossile vivant. Cela dit, même sans cette particularité (pré)historique, Minerva était en elle-même une curiosité locale, avec son chignon façon Tour infernale — un monument capillaire tout en hauteur, couleur rouge feu, audacieusement perché sur le sommet de son crâne — et ses lunettes aux montures étirées sur les côtés et incrustées de strass.

Je tentais de la convaincre depuis quelques minutes, sans grand succès, d'effectuer pour moi une revue de presse destinée à prendre la température de l'accueil réservé au bouquin de Colin Smythe, et si possible d'envoyer à celui-ci une copie de tous les articles qui lui étaient favorables (ceux des critiques anglais, a priori). Afin d'éveiller la sympathie de l'honorable antiquité, et tout en lui confiant mes déboires avec l'auteur phare de Churchill & Stewart, je me massai les reins en me composant une expression supposée signifier Je souffre le martyr mais je n'en laisserai rien paraître. C'est à ce moment que je plaçai ma petite remarque sur mon utérus rétroversé, d'un air réticent destiné à bien faire comprendre que ma modestie souffrait de devoir aborder une question si personnelle.

— Un utérus quoi ?

Je lui révélai la statistique, que je venais de découvrir, selon laquelle une femme sur cinq était dotée d'un utérus tourné vers l'arrière au lieu de pointer vers l'avant.

— Il n'y a pas de quoi en faire toute une histoire, ajoutai-je d'une petite voix courageuse. Il paraît que dans la plupart des cas, tout se remet en place dès la fin du premier trimestre.

— Ah, me voilà soulagée.

— Mais il arrive que l'ensemble se bloque au niveau du pelvis, ce qui entraîne une forte pression sur la vessie et oblige à placer un cathéter pour évacuer les urines, puis à remettre manuellement l'utérus en place.

— Eh bien, dit-elle sans une once de compassion, tenez-moi au courant si vous en arrivez là.

Elle tapota la pile de coupures de presse en attente sur son bureau.

— J'espère que tout se passera bien pour vous, reprit-elle. Si j'ai bien compris, il y a de fortes chances que tout rentre dans l'ordre d'ici à quelques semaines. Mais pour Smythe, la réponse est non. Je n'ai pas le budget. Bonne chance, ma petite Jane.

Visiblement, il en fallait plus qu'une misérable rétroversion d'utérus pour attendrir le fossile. Je me retirai avec dignité tout en me promettant de chercher au plus tôt dans ma documentation un argument plus frappant.

Et flûte ! Toujours pas enceinte.

Je sortis de la salle de bains de l'appartement de David, jetai le test de grossesse négatif dans la poubelle sous l'évier de sa cuisine et me servis une solide rasade du magnum de vin australien au goût de vinaigre qu'il gardait dans son frigo.

Nous étions d'accord depuis belle lurette sur ce point : pas question de gâcher les bonnes choses dans les moments de cafard. Puisque dans ce genre de cas on finit généralement ivre mort, à

quoi bon se ruiner en alcools fins par-dessus le marché ? D'un autre côté, cela valait assurément le coup de supporter la cuite mémorable qu'entraîne toujours la consommation de mauvais vin si cela pouvait vous convaincre de ne jamais sombrer dans l'alcoolisme.

— Si tu me disais ce qui te tracasse, Jane ?

— Je commence à en avoir assez. Pas moyen de tomber enceinte !

Il pointa un doigt accusateur vers moi.

— C'est tout simplement ignoble, ce que tu fais !

— Pardon ?

Je suspendis dans les airs la cuiller de crème glacée que je m'apprêtais à engloutir.

— Ce que tu fais, répéta-t-il. Mélanger de la glace et du vin. C'est dégoûtant. Tu vas te rendre malade.

— Et alors ?

J'achevai mon geste interrompu, avalai ma cuillerée de glace et soupirai.

— Qu'est-ce que ça peut faire que je sois malade ? Je n'aurai qu'à dire à Trevor que ce sont des nausées matinales qui m'arrivent le soir.

Nouvelle cuillerée. Nouveau soupir.

— De toute façon, il s'en fiche.

— Comment, il s'en fiche ?

En quelques mots, j'expliquai à David combien Trevor s'était refroidi vis-à-vis de moi depuis que je lui avais parlé du bébé.

— Parce qu'il lui est déjà arrivé d'être chaleureux ?

Je suivis David dans la salle de bains, car c'était l'heure de son rasage bi-quotidien. S'il ne se rasait pas à une telle fréquence, David aurait rapidement ressemblé à un orthodoxe posant pour une publicité pour Calvin Klein.

— Tu es trop dur avec lui.

— Sans doute parce que je ne vois pas ce que tu lui trouves.

Je m'appuyai sur le montant de la porte et plongeai de nouveau ma cuiller dans mon pot de crème glacée.

— C'est marrant, il dit exactement la même chose de toi.

— Oui, mais dans mon cas, mes conclusions sont le résultat d'une observation rationnelle, pas l'expression d'un mépris gratuit.

— Tu dis ça parce que tu ne le connais pas. Il est très gentil.

— Pour un homophobe, peut-être, répliqua David en passant son rasoir sur sa joue couverte de mousse.

— Combien de fois faudra-t-il que je te le dise ? Trevor n'a rien contre les homosexuels. D'accord, il est assez conservateur dans ses idées. Et il n'est pas un chaud partisan de la politique d'Israël.

Il rinça son rasoir dans l'eau du lavabo.

— Oh, si c'est seulement du racisme...

— Je t'en prie, ce n'est pas le moment. C'est moi qui ai un problème.

— Evidemment, moi je n'en ai jamais, marmonna-t-il en prenant une serviette propre pour s'essuyer.

De stupeur, je manquai de m'étouffer avec ma glace.

— Pardon ? Oserais-tu suggérer que je ne m'intéresse qu'à moi ?

— Pas du tout. Je l'affirme haut et fort.

Je réprimai un grognement énervé.

— Très bien, dis-je. Où en es-tu, de l'ouverture du restaurant ?

— RAS.

— Les artisans ?

— Présents.

— Les associés ?

— Présents.

— C'est bien la peine de te plaindre que je ne m'intéresse pas ! Qu'est-ce que tu veux, que j'aille à Covent Garden pour voir où en sont les travaux ?

David éteignit la lumière et sortit de la salle de bains.

— Tu en es bien incapable. Même si tu es morte de curiosité, ta personnalité est trop fragile pour que tu prennes le risque d'expérimenter ne serait-ce qu'une fois dans ta vie l'autre aspect du facteur surprise.

Je souris malgré moi.

— Si c'était un crime de malmener la langue anglaise comme tu le fais, tu serais passible de la prison à vie.

— Et toi, si c'était un crime de se faire passer pour une petite sainte, on rouvrirait les guillotines rien que pour toi.

— Oh, pitié !

Je jetai le pot de glace vide dans la poubelle sous l'évier et me servis une nouvelle rasade de vinaigre.

— Je suis si méchante que ça ?

— Non, tu es encore pire.

Il posa son bras autour de mes épaules et me donna une pression amicale.

— Mais je t'aime quand même.

— Pourquoi ?

— Parce que tu ne ressembles à personne. Parce que tu as l'énergie d'un cyclone.

— Je préférerais avoir l'énergie de faire un clone. Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à avoir

un bébé ?

Il haussa les épaules d'un air fataliste.

— Je ne sais pas. Peut-être parce que, au fond, tu n'en as pas autant envie que tu le prétends.

— C'est idiot. Bien sûr, je veux être enceinte. Je ne rêve que de ça depuis des semaines !

— Justement, tu ne fais qu'en rêver. Tu ne passes pas à l'acte.

— Pardon ?

Il me regarda droit dans les yeux.

— Quand on veut vraiment atteindre un but, on ne se met pas soi-même des bâtons dans les roues.

— Quel genre de bâtons ? demandai-je, suspicieuse.

— Par exemple, soûler Trevor avant d'avoir des rapports avec lui. Quiconque a lu les œuvres de Shakespeare sait que...

— L'alcool et les performances au lit, je sais, merci. En ce qui concerne Trevor, je te rappelle que je n'avais pas l'intention de lui faire perdre tous ses moyens.

— Mais c'est quand même ce que tu as fait. En psychanalyse, on appelle ça un acte manqué. Ton comportement correspond à ton désir profond, quoi que tu affirmes par ailleurs. Si tu voulais vraiment cet enfant, tu agirais en conséquence. Tu comprends, le fait de boire et de fumer en cachette n'y change rien : tu bois et tu fumes quand même.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant simple. Tu veux être enceinte mais pas trop.

— C'est délirant !

— C'est toi qui es délirante.

Puis, après un moment de réflexion :

— Dis-moi, Jane. S'il était possible d'être enceinte sans porter d'enfant, ça ne te tenterait pas ?

Comme il fallait s'y attendre, ma cote auprès des filles du bureau grimpa d'un bon cran lorsque, peu après leur avoir révélé ma grossesse, je leur annonçai que Trevor m'avait demandée en mariage.

— Tu plaisantes ! s'exclama Louise en me donnant une tape amicale dans le dos.

Jamais je n'avais imaginé que Louise, qui avait toujours paru me haïr copieusement, pût se montrer amicale. Louise était la définition même de la blonde froide, dans tous les sens du terme. Aussi blonde — et donc aussi exaspérante — que ma sœur Sophie, elle était si refroidissante qu'elle avait même réussi à décourager Stan, de la compta. Sur l'organigramme de Churchill & Stewart, elle se situait dans une position latérale à la mienne puisque, comme moi, elle cravachait dans l'ombre d'un glorieux directeur de collection. Si Louise avait été différente, ou si j'avais été différente, nous aurions pu nous entendre, comme ces camarades de tranchées solidaires dans l'adversité. Mais nous n'étions pas différentes. Elle me détestait depuis notre première poignée de main et je le lui rendais bien.

— Je n'ai jamais été aussi sérieuse ! répondis-je en lui tapotant l'épaule de mon mieux.

Puis les autres filles s'assemblèrent autour de moi, exactement comme le jour où j'avais annoncé ma grossesse, et nous effectuâmes des bonds de joie façon saut au trampoline, jusqu'à ce que Dodo fasse remarquer que ce n'était pas très bon pour le bébé. D'ailleurs, notre enthousiasme fut rapidement refroidi par Stan de la compta qui, passant le nez par la porte à ce moment, et louchant sur nous d'un air concupiscent, s'écria qu'il s'en serait voulu de rater ce spectacle réjouissant, d'autant qu'il devait d'habitude payer pour voir des femmes s'envoyer en l'air.

Faut-il le préciser ? Nous détestions toutes l'affreux Stan, un maigrichon vêtu de costumes trop chic pour son salaire, coiffé en brosse et chaussé de lunettes cerclées d'acier derrière lesquelles brillaient ses petits yeux bleus cruels. Stan avait le profil du malheureux que les autres garçons battaient dans la cour de récré en le traitant d'homosexuel — ce qui n'était pas le cas si j'en jugeais à sa manie de pincer le derrière des filles. Sans ses incontestables compétences dans le domaine des chiffres, qui faisaient économiser à Churchill & Stewart des sommes astronomiques à chaque exercice comptable, nous l'aurions très certainement accusé de harcèlement et obtenu qu'il soit mis à la porte avec perte et fracas, ce qu'il méritait amplement.

Mais revenons à mon mariage.

Comme je ne l'avais pas laissé entendre à mes collègues, la demande de Trevor n'avait pas été la déclaration romantique que Louise semblait imaginer. Nous avons laissé Punch tout seul à la maison et étions allés dans le restaurant préféré de Trevor, celui où ils servaient un gratin d'aubergine au parmesan cuit comme il l'aimait. A la lueur de la bougie qui répandait ses rigoles de cire fondue par-dessus les précédentes coulures, bleues et vertes, sur la bouteille de chianti, Trevor était occupé à vider une autre bouteille de chianti, celle-ci dépourvue de bougie et de cire brûlante. Le garçon venait d'emporter les assiettes des entrées et s'apprêtait à lui servir son gratin d'aubergine. Bref, tout était pour le mieux dans le monde de Trevor, si l'on fait exception de l'absence de Punch et de la présence d'une petite amie enceinte. Pour ma part, j'avais commandé des pâtes aux épinards, sans tenir compte de l'avis de Trevor qui jugeait ce plat « pas assez italien ». Tout cela ne m'aurait pas dérangée si les haut-parleurs n'avaient diffusé du Andrea Bocelli, une chanson qui passait en boucle au supermarché où je faisais mes courses et que j'associais inmanquablement à des rangées de petits pois en boîte et de poisson surgelé.

— Tu sais, Jane, déclara Trevor en attaquant son gratin d'aubergine d'un air plus concerné par son assiette que par son vis-à-vis (moi), quand je t'ai dit que je soutiendrais, je le pensais vraiment.

D'une certaine façon, on pouvait considérer cette entrée en matière comme à peu près rassurante.

— Tu avais une idée précise en tête ?

— Eh bien, tu sais, j'ai pensé que ce serait correct par rapport au môme de prendre le temps de réfléchir sérieusement à cette histoire de mariage.

— Vraiment ?

— Bien sûr.

— Je croyais t'avoir entendu dire un jour que tu ne te marierais pas avant d'avoir trente-cinq ans, et à la condition impérative d'avoir mis de côté un milliard de livres sterling ?

— C'était dans une autre vie. Avant que tout ça n'arrive. Mais ça change les données du problème.

— Dans quel sens ?

— Pas dans le bon sens, c'est sûr. Quelle tuile, hein ?

— Pas pour moi.

— D'accord. Très bien. Peu importe. La seule réponse possible, c'est d'affronter le problème. On ne peut pas faire comme s'il ne se passait rien, n'est-ce pas ?

— Tu plaisantes ?

Trevor me jeta un regard surpris.

— Pas du tout.

D'un coup, je me demandai pourquoi je me montrais aussi dure avec lui. Pourquoi faisais-je semblant de ne pas voir où il voulait en venir ? Après tout, j'étais sur le point d'obtenir ce que j'espérais depuis plus d'un an. Trevor me demandait en mariage. En prenant conscience de l'importance et de la solennité de l'instant, je sentis mon humeur s'adoucir. Lâchant ma fourchette pleine de pâtes vertes, je pris la main de Trevor, solidement refermée sur son couteau et prête à attaquer le gratin d'aubergine par la face Sud. Je tentai de glisser mes doigts entre les siens, sans succès.

— Ce n'est rien, dis-je. Si c'est vraiment ce que tu veux, Trevor, bien sûr, je suis d'accord pour t'épouser.

En l'espace de moins d'une seconde, mon humeur massacrant venait de céder la place à une incroyable euphorie.

— Tu avais pensé à une date ? demandai-je, transportée de bonheur. Maintenant ? Si nous attendons, même un peu, je ne rentrerai même plus dans une robe taille empire ! Je sais que les créateurs de robes de mariées font maintenant des modèles pour femmes enceintes, mais à mesure que les semaines vont passer, je risque d'être de plus en plus fatiguée, et même enceinte, j'ai encore ma coquetterie. J'aimerais mieux pouvoir porter une jolie robe, tant que mon état ne se voit pas encore.

— Seigneur Dieu, non, Jane !

Sa réaction me surprit quelque peu, mais je poursuivis, emportée par l'enthousiasme de voir enfin la ligne bleue de mon grand projet se profiler à l'horizon.

— Tout à fait d'accord. Le mariage d'abord, l'arrivée du bébé ensuite. C'est tellement plus satisfaisant de faire les choses dans l'ordre ! D'ailleurs, une cérémonie toute simple me convient parfaitement. La famille, quelques amis, c'est bien suffisant, non ?

— Ce n'est pas cela que je voulais dire, Janey.

Il retira sa main de la mienne et l'agita dans les airs comme pour chasser une mouche, dans un geste qui avait le don de m'exaspérer.

— Quand je t'ai promis que je te soutiendrais et que je parle de réagir correctement à la situation, je veux dire que je ne vois aucune raison de précipiter les choses. Je ne vois pas l'intérêt de nous marier tant que le gamin n'est pas encore né.

En règle générale c'était toujours moi, avec mes déclarations intempestives, qui faisais s'étouffer les autres convives à table. Mais à ce moment précis, à l'instant exact où je sentis un pignon de pin se coincer dans mon gosier, je compris que mon tour était venu de découvrir cette désagréable expérience. Je bus précipitamment une gorgée d'eau, inondant au passage le top ultra moulant que j'étreignais pour l'occasion.

— Je dois prendre ça au pied de la lettre ? Tu préfères attendre que j'aie accouché et me voir arriver à la noce encore toute gonflée de partout ? Je vais ressembler à un boa constrictor en pleine digestion !

— Bien entendu, si tu préfères, on peut aussi attendre que tu aies retrouvé ta ligne. Tant que ça se passe après la naissance, peu m'importe la date.

— Je peux savoir pourquoi c'est si important pour toi d'attendre que le bébé soit né pour m'épouser ?

Telle la voyageuse perdue dans le désert qui voit s'éloigner dans la brume l'oasis qu'elle croyait toute proche, je commençais à comprendre que j'étais encore loin du but.

— Tu sais bien...

Il prit sa serviette pour essuyer sa bouche.

— Tu es mieux placée que moi pour le savoir, reprit-il après une hésitation. On ne sait pas ce qui peut arriver. Neuf mois, c'est long. Il arrive que tout ne se passe pas bien pour le bébé...

— Arrête-moi si je n'ai pas compris. Tu veux bien m'épouser pour que ton enfant ne soit pas un bâtard, mais seulement si je le mets effectivement au monde, pour être sûr qu'il est bien en vie et que tu ne te maries pas pour des prunes ?

Il eut la délicatesse de se montrer honteux de mes soupçons. Ce qui ne changeait pas grand-chose, au fond.

— Enfin, Jane, évidemment, si tu présentes la situation sous cet angle, j'ai l'air d'un épouvantable cynique. Tout ce que je veux dire...

Mais je ne l'écoutais plus. Tandis que les échos de sa voix se perdaient au loin, je songai à la façon dont cette conversation avait commencé, puis à ma cruelle prise de conscience du pragmatisme avec lequel le futur marié protégeait ses arrières. Sans doute la raison de mon hésitation à aborder le sujet n'était-elle pas sans rapports avec le doute qui s'était insinué en moi depuis cette fameuse scène dans la salle de bains, le jour où j'avais fièrement exhibé devant Trevor mes deux petites lignes roses. Même à cette époque, sa promesse de me soutenir, quoique très noble en elle-même, avait eu un je-ne-sais-quoi de désespéré qui n'était pas exactement l'explosion d'enthousiasme que j'aurais pu attendre dans de telles circonstances.

Je suis en général une fille pragmatique, une as du système D. Jusqu'au plus loin que peuvent remonter mes souvenirs, il me semble que j'ai toujours réussi à me débrouiller avec ce que la vie me donnait. Dans l'existence, il faut être inventif. J'en conviens volontiers, ma créativité a parfois pu prendre des allures d'expédition punitive, surtout envers Sophie, à l'époque lointaine de notre enfance. Mais comme dit l'un, nécessité fait loi. Et comme dit l'autre, qui vole un œuf... Bref, il était assez prévisible que je suive la mauvaise pente amorcée dans ma jeunesse, et que je ne recule pas devant les procédés les moins avouables pour parvenir à mes fins : chantage, larmes,

mensonges éhontés... Cependant, mon intuition me soufflait que dans le cas présent, le plus sage était de me contenter de ce qu'on me proposait. D'autant que Trevor avait horreur des conflits.

D'un geste de la main, j'interrompis les explications dans lesquelles il s'embourbait depuis quelques minutes.

— Très bien, dis-je en m'arrachant un sourire. Comme tu voudras. J'accepte ta proposition. A tes conditions.

Une expression d'indicible soulagement se peignit sur ses traits.

— Tu ne le regretteras pas, Jane. Tu vas voir. Tout se passera au mieux si on fait comme ça.

Quelques instants plus tard, alors que le pingouin venait débarrasser nos assiettes — celle de Trevor raclée jusqu'au motif central, la mienne intacte —, Trevor se leva pour faire un tour aux toilettes. Une fois seule, je m'abîmai dans mes pensées. A quoi allaient ressembler les mois à venir ?

A bien y réfléchir, la situation n'était pas aussi désespérée qu'elle paraissait. J'allais devoir prendre patience ? La belle affaire ! Même si Trevor m'avait épousée sur-le-champ, je savais très bien qu'il n'aurait jamais voulu maintenir ce mariage si par malheur je ne parvenais pas à tomber enceinte, ou qu'il apprenait que je ne l'avais jamais été. Et avec la solution qu'il proposait, je ne me priverais pas du plaisir de préparer la noce durant les mois à venir. Si mon idée première avait abouti, je serais déjà mariée, ou presque, mais je vivrais dans la crainte permanente que Trevor demande le divorce. Oui, tout se présentait au mieux.

Cela dit, j'aurais apprécié qu'il montre un peu plus d'enthousiasme à l'idée de m'épouser. J'aurais aimé qu'il le fasse pour moi. Pas pour le bébé, ni pour n'importe quoi d'autre.

Trevor était toujours aux toilettes lorsque le garçon apporta la carte des desserts.

— Le signor prendra une douceur, ce soir ?

Sans même me fatiguer à vérifier sur la carte s'ils avaient bien la mousse au chocolat préférée de Trevor, je me penchai pour prendre le verre de chianti de Trevor que je vidai d'un trait avant de le déposer sur le plateau du serveur.

— Il a assez mangé comme ça. Apportez-lui l'addition.



J'avais passé la période critique des deux premiers mois de ma grossesse sans perdre mon bébé. A présent, il (ou elle) commençait à ressembler à un être humain, et était bien plus grand que le grain de riz du mois dernier. Il mesurait environ trois centimètres d'un bout à l'autre (difficile encore de parler de tête et de pieds à ce stade) et pesait une dizaine de grammes. Pas grand-chose, vraiment. A l'époque où je fréquentais l'université, il m'était arrivé de fumer à moi toute seule la même quantité de marijuana un soir de semaine ordinaire.

A présent, mon bébé était doté d'un petit cœur qui battait tout seul. Ses cartilages commençaient à se solidifier pour devenir des os. Des bras et des jambes lui avaient poussé là où il n'y avait le mois précédent que des bourgeons. Désormais, il s'activait à développer des doigts aux mains et aux pieds — aux mimines et aux petons, comme les appelait Oncle Jack en chatouillant les miens ou ceux de Sophie, sans se préoccuper une seconde de savoir si nous en avons envie.

Assurément, nous avons là à l'œuvre le solide commencement de quelque chose.

Le troisième mois

Au risque de vous surprendre, je peux affirmer que je n'ai pas toujours haï ma sœur Sophie.

Il fut même un temps où, nonobstant l'épisode de la poupée aux cheveux rouges, je m'imaginai que j'avais une grande sœur bienveillante qui m'expliquerait les mystères de la vie sur cette planète folle ; une grande sœur qui serait aussi mon ange gardien et ma meilleure amie, et qui n'aurait jamais la cruauté de se pencher avec mépris sur mes errements, du haut de sa tour d'ivoire.

A la place, j'avais Sophie.

Il y a eu une époque, d'une durée approximative de six heures, où je n'ai pas détesté Sophie. C'était quelques années après la mort de papa. Maman était sortie avec Chance Reynold, le premier (et le dernier) flirt qu'elle ait eu après son veuvage, nous laissant seules à la maison, ayant décidé que Sophie, alors âgée d'une douzaine d'années, était assez mûre pour me surveiller. Maman ne se lassait pas de répéter que je devais prendre modèle sur ma grande sœur. Sophie n'était-elle pas « le plus cher ange qui fût jamais descendu sur terre » ?

A peine les lumières de la voiture de Chance avaient-elles disparu au coin de l'allée que je me tournai vers Cher Ange.

— Viens, on va s'amuser un peu.

Sophie me jeta un regard méfiant.

— A quoi ?

Je sortis quelque chose de ma poche.

— Tu vas voir, tu vas adorer.

— Mon Dieu !

Elle avait piqué cette expression à maman, mais dans la bouche d'une gamine de son âge, j'ai toujours trouvé que l'effet était assez ridicule.

— Tu as volé la clé du placard à alcools ? s'écria-t-elle.

Tout en parlant, elle louchait sur l'objet accroché à une petite chaîne que je balançais sous ses yeux dans un mouvement lent et hypnotique (du moins, je l'espérais : pour entraîner Cher Ange dans une bonne partie de rigolade, mieux valait mettre toutes les chances de mon côté). Je la félicitai :

— Gagné ! Tu sais quoi ? On va jouer à un jeu très chouette. Ça s'appelle « la barmaid et la cliente ».

Sur ce, je l'entraînai à ma suite à travers la maison, jusqu'au placard du grand salon. J'avais l'impression d'emmener une otarie vers une piste de cirque. Sauf qu'avec ses cheveux blonds comme les blés sagement tressés, sa longue chemise de nuit de coton blanc impeccablement repassée et son teint de lait, Sophie n'avait rien de ce sympathique mammifère marin, et tout de la parfaite petite Anglaise. Il ne lui manquait qu'une peluche style teddy bear sous le bras.

Par contraste j'avais l'air d'une bohémienne, avec mes joues brûlées par le soleil, mes cheveux coupés à la diable et mon pyjama imprimé léopard que j'avais convaincu ma tante Harriet de

m'offrir un jour où elle m'avait emmenée chez Harrod's.

— Je pense qu'il serait plus logique que je sois la barmaid, déclarai-je en me glissant d'autorité derrière le bar en acajou. J'ai la tenue parfaite pour le rôle, tandis que toi, eh bien... tu as tout à fait l'air de quelqu'un à qui un petit verre ne ferait pas de mal.

J'insérai la clé dans la serrure qui fermait le placard à alcools. Rappelons que cette scène se déroulait à une époque où l'on n'avait pas honte de boire autre chose que du vin ou de la bière, et que le placard de maman était admirablement fourni en breuvages de toutes sortes. Il s'agissait en réalité du placard de papa, un homme qui savait apprécier les bonnes choses et en faire profiter ses invités. A l'image de cette époque bénie où l'on savait vivre, il y avait devant le bar quelques confortables tabourets hauts recouverts de cuir, comme si c'était une habitude chez nous de s'offrir un petit verre à n'importe quel moment de la journée, bien que plus personne n'eût levé le coude ici depuis la disparition de papa.

Je désignai à Sophie l'un des tabourets, sur lequel elle s'assit docilement, balançant dans le vide ses petits pieds blancs aux ongles taillés avec soin.

— Parfait ! dis-je en sortant un gobelet de cristal que j'époussetai avant de le poser devant ma cliente. Et pour madame, ce sera... ?

— Eh bien...

Elle fronça les sourcils dans une expression d'intense concentration, puis je vis son visage s'éclairer.

— Un sherry ? suggéra-t-elle d'une petite voix timide.

— Tu dois pouvoir faire mieux que ça ! Tu peux goûter du sherry chaque fois que tante Harriet vient à la maison. Tu n'as pas envie de profiter de l'occasion pour essayer un truc plus rigolo ?

Tandis que Sophie recommençait à froncer les sourcils, je me penchai vers le placard pour faire l'inventaire des flacons couverts de poussière.

— Aha ! m'écriai-je d'un ton de triomphe.

M'étant redressée, je déposai ma trouvaille sur le bar avant de me tourner vers ma cliente :

— Que dis-tu de ça, camarade ?

Sophie se pencha par-dessus le bar pour déchiffrer l'étiquette ornée d'un rassurant buisson de mûres.

— Eau de ville de mur, ânonna-t-elle avec l'air d'une parfaite idiote.

Puis elle leva les yeux vers moi, un sourire timide aux lèvres et le regard soudain brillant de malice.

— Tu crois que c'est mal ?

— Ah, quand même ! m'écriai-je, ravie de la voir se prendre enfin au jeu.

Pour être honnête, je n'avais pas la moindre idée de la quantité d'eau de vie que je lui donnais lorsque je remplis son gobelet à ras bord. Quant au pourcentage d'alcool que titrait la boisson, pourtant clairement indiqué sur l'étiquette, je dois admettre qu'à cette lointaine époque de mes jeunes années, je n'en avais cure.

Sophie but une gorgée, puis elle plissa son nez d'un air délicat.

— Beuh ! commenta-t-elle en essuyant ses lèvres du revers de la main, comme si cela allait suffire à chasser le goût de l'alcool.

Pourtant, au lieu de repousser le verre avec dégoût, comme je m'y étais attendue, elle le prit de nouveau et l'observa avec la concentration d'un biologiste découvrant sous la lentille de son microscope une molécule inconnue au bataillon.

— C'est bizarre, murmura-t-elle. Au début, le goût est vraiment infect. Mais ensuite, la mûre explose dans le palais et alors là, c'est superchouette comme expérience !

C'était bien la première fois que Sophie la coincée utilisait l'expression superchouette. La situation prenait un tour drôlement intéressant, et commençait à ressembler à l'idée que je m'étais faite de cette soirée. N'allez pas croire que j'avais en tête un plan bien précis en dérobant la clé du placard à alcools ! Disons que j'avais envie d'une soirée sympa entre filles, d'un moment de complicité, voire de franche rigolade, dont on se souviendrait longtemps, Sophie et moi. Surtout, je voulais qu'il se passe quelque chose.

De ce point de vue, je n'allais pas être déçue.

Sophie prit une deuxième gorgée, plus franche, puis elle fit un geste dans ma direction sans lâcher son verre, déjà bien entamé.

— Sers-t'en un ! dit-elle. C'est ma tournée !

Je n'en revenais pas. Il suffisait donc de quelques gorgées d'eau de ville de mur pour transformer Cher Ange en Joyeux Démon ? Si j'avais su ça plus tôt ! Obtempérant à l'ordre de ma cliente, je me penchai vers le placard pour y prendre un verre. Il y avait là onze gobelets identiques à celui de Sophie mais, sur une intuition, je choisis un tout petit verre à liqueur. J'avais beau ne pas être très avertie des subtilités de la teneur en alcool des flacons contenus dans ce placard, je faisais tout de même la différence entre un litre d'eau-de-vie de mûre et un litre de jus de mûre.

— Zut, mentis-je sans le moindre scrupule, il n'y a plus de verre comme le tien ! Tant pis, je vais en prendre un plus petit et je me servirai plusieurs fois.

Ayant ainsi assuré mes arrières, je me servis à mon tour une dose d'eau-de-vie.

— A ta santé ! dis-je en levant bien haut mon verre.

Evidemment, je me gardai bien de mettre ma promesse à exécution. Au cours de la soirée, je pris soin de remplir nos verres au même rythme. Par chance, Sophie ne s'aperçut pas de l'arnaque : chaque fois qu'elle consommait un verre d'alcool, j'en prenais environ dix fois moins, soit environ l'équivalent d'un dé à coudre. Lorsque nous attaquâmes notre troisième tournée générale, je commençai à me sentir merveilleusement bien. L'idée m'effleura un instant que si l'eau-de-vie avait sur moi un tel effet, Dieu seul savait dans quel état Sophie pouvait se trouver.

Manifestement, Sophie se trouvait, elle aussi, dans l'état de quelqu'un qui se sent merveilleusement bien. Elle était étendue sur le canapé, ou plutôt renversée, un peu dans la position de cette carte des Tarots de Marseille, Le Pendu, si ma mémoire est bonne. Son dos se trouvait là où aurait dû être son derrière, et ses cheveux à présent tout emmêlés retombaient le long de la banquette en s'éparpillant sur le tapis. Sa chemise de nuit froissée, toute maculée de taches

pourpres, avait glissé sur ses hanches, dénudant ses jambes appuyées au dossier du canapé. De ses doigts de pied, elle jouait un air endiablé qui ressemblait fort à du charleston. Il semble que c'était le seul effort qu'elle fût alors en mesure, et sans fausse note, de fournir, car chacune de ses tentatives pour prendre la parole, et elles furent nombreuses, se déroula grosso modo de la façon suivante. Sophie commençait par agiter sa main, celle qui tenait le gobelet d'eau de ville de mur, dans ma direction, menaçant chaque fois d'asperger de taches pourpres du plus bel effet le nouveau canapé de cuir ivoire de maman. Puis elle marmonnait « T'chais, Chane » d'une voix pâteuse, cherchait la suite de sa phrase, avant de renoncer dans un soupir d'aise.

— T'chais, Chane... Jane..., parvint-elle finalement à prononcer.

— Attention à ton verre, Soph' !

D'un geste vif, dans la mesure où l'on peut qualifier de vif un mouvement effectué dans l'état d'ébriété prononcée où je me trouvais, j'immobilisai la main de ma sœur. J'étais assise sur le sol en tailleur au pied du canapé, assez proche d'elle pour garder un œil — et une main — sur son verre. Avec son visage renversé en arrière sur le canapé et ses joues enflammées d'une jolie couleur rose, elle avait soudain l'air sympathique et détendu de la grande sœur de mes rêves.

— T'sais, Jane, articula-t-elle au prix d'un effort manifeste, ce n'est pas spécialement marrant d'être la préférée de maman. Je ne sais pas pourquoi c'est comme ça, d'ailleurs. Mais si tu t'imagines que c'est agréable de devoir être parfaite tout le temps !

C'est à cet instant très précis que je sentis prendre corps le sentiment diffus qui grandissait en moi depuis le début de la soirée. Pour la première fois de ma vie, j'éprouvai un élan d'amour et de complicité totale envers ma sœur. Très émue, et me montrant pour une fois la plus prudente des deux, je lui demandai :

— Tu n'aimes vraiment pas ça ?

— Tu parles !

Comme pour appuyer ses paroles, elle secoua la tête de gauche à droite au risque de déclencher une nouvelle tempête dans son verre. Puis, se laissant rattraper par le trou noir linguistique tapi au fin fond de sa personnalité dont elle avait sorti tout à l'heure son fameux superchouette, elle émit un rot bruyant, se couvrit mollement la bouche de sa main, avant d'ajouter avec profondeur :

— Ça craint un max.

Incroyable. Sophie était enfin une fille normale. Je l'aimais de plus en plus. Plus tard, nous nous rendîmes dans la cuisine pour mettre au point une recette révolutionnaire, le gâteau tordu. Le gâteau tordu est une spécialité qui ne peut se réussir sans mettre la cuisine sens dessus dessous, et dont la pâte mélangée au tournevis (à défaut, la règle de typographe en métal graduée est éventuellement admise) doit impérativement être versée les yeux fermés dans le moule non beurré, puis cuite à four réglé sur la température maximale. Sa décoration relève impérativement de l'improvisation la plus libre, le but étant de le recouvrir intégralement de glaçage, de toutes les couleurs disponibles dans le placard de votre cuisine. Dans sa version inaugurale, le nôtre arborait un mélange psychédélique de rose layette, de vert pistache et de bleu céladon. Il n'a malheureusement jamais été suivi d'autres avatars, en l'absence de toute autre tentative par la suite (et peut-être aussi en raison de son goût de farine torréfiée et de beurre calciné, définitivement rédhibitoire).

Puis nous décidâmes de repenser totalement — et assez audacieusement, je dois le dire — la décoration du salon et de la salle à manger. Enfin, cette maison devenait vivable !

Pour terminer, Sophie vomit toute son eau de ville de mur, tandis que je retenais sa chevelure en arrière. Pour la première fois de ma vie, j'avais l'impression d'être une sœur. Une vraie.

Et nous nous couchâmes.

— 'ne nuit, Chane, marmonna Sophie d'un ton ensommeillé tandis que je la bordais. Je t'aime.

Puis elle roula sur le côté et s'endormit profondément.

— 'ne nuit, Sophie, murmurai-je, plus émue que jamais. Moi aussi je t'aime.

Puis, ayant éteint sa lampe de chevet, je sortis sans bruit et gagnai ma propre chambre.

Le lendemain matin, lorsque ma mère, qui n'avait pas allumé la lumière à son retour la veille au soir, découvrit l'étendue des dégâts, elle se rendit immédiatement dans la chambre de Sophie, située juste à côté de la mienne. J'entendis l'écho de voix étouffées, mais je fus incapable de comprendre ce qui se disait, jusqu'à ce que je distingue clairement la voix de Sophie, qui disait : « Tout ça, c'était l'idée de Jane ! »

Ses gémissements de détresse lorsqu'elle rendit le reste de son alcool n'adoucirent en rien ma déception. La traîtresse ! Je la haïssais plus que jamais.

*
* *

Cela se passait une bonne vingtaine d'années auparavant, et mes sentiments envers Sophie n'avaient guère évolué.

Un samedi de juin, c'est-à-dire au début de mon troisième mois, je décidai d'inviter Sophie et Mère à passer en fin de matinée boire une tasse de thé. Il me semblait qu'après avoir annoncé ma grossesse à tous mes collègues, y compris l'épouvantable Stan de la compta, ainsi qu'au père de mon supposé enfant, mieux valait en informer également ma proche famille avant que la nouvelle ne leur parvienne par hasard, comme cela arrive presque toujours dans ces cas-là.

J'avais disposé sur la table un vaste assortiment d'infusions bio et de thés déthéinés à l'intention de Sophie qui excellait dans le rôle de la future maman diététiquement correcte, ainsi qu'un copieux plateau de pâtisseries format familial à l'intention de ma mère. Pour elle, inutile de s'embarrasser de mousses légères et de biscuits aériens. J'avais choisi des mille-feuilles bien crémeux, des religieuses agréablement rondelettes ainsi qu'un gâteau au glaçage rose et bleu en forme de hochet, idéale entrée en matière pour la grande nouvelle que je m'apprêtais à annoncer.

Comme j'aurais dû m'en douter, Mère ne vint pas.

— Comment, elle ne vient pas ? vociférai-je.

Sophie venait d'entrer dans mon séjour à la suite de son ventre rebondi. En d'autres circonstances, j'aurais noté avec satisfaction les ravages de l'hormone de grossesse sur son allure : ses cernes de fatigue, son visage d'une pâleur malade et ses cheveux ternes pendouillant tristement sur ses épaules. Mais j'étais trop déçue par l'absence de ma mère pour donner libre cours à ma jalousie, et incapable de savourer le spectacle désolant qu'offrait la pauvre Sophie avec sa robe à smocks bleu layette qui lui donnait l'air d'un abat-jour. Qu'avait-elle fait de son

sens inné de l'élégance ? Ce jour-là, elle offrait la preuve scientifiquement irréfutable des dégâts terrifiants que peuvent causer des doses trop élevées de progestérone sur l'organisme féminin.

— Comment, elle ne vient pas ? glapis-je de nouveau tandis que Tony guidait Sophie jusque vers le canapé, lui déposait un chaste baiser sur le sommet du crâne et s'éclipsait discrètement sur la promesse de revenir la chercher une heure plus tard.

— Je suis désolée, Jane, dit-elle d'un air extrêmement peu désolé.

Ulcérée, je la vis tâtonner dans son dos pour ajuster mes coussins dans son dos, soucieuse uniquement de son confort.

— Mère ne pouvait absolument pas venir, reprit-elle. Elle me charge de te transmettre ses excuses. Le jour où elle t'a dit qu'elle passerait te voir, elle avait oublié que samedi matin à 11 heures voulait vraiment dire samedi matin à 11 heures, et que c'est justement l'heure de sa manucure.

— Comment, sa manucure ? Mais... c'est important !

Sophie me jeta un regard où se mêlaient le reproche et l'indignation.

— Tu aurais pu le dire quand tu nous as téléphoné au lieu de prendre tes airs mystérieux ! Pourquoi faut-il toujours que tu joues les Mata Hari ? « Si tu es libre samedi matin à 11 heures, ça me ferait plaisir que tu passes me voir. » Puisque c'est tellement urgent, pourquoi ne dis-tu pas « c'est urgent » ?

Puis elle fit une pause et s'exclama :

— Oh, mon Dieu !

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu perds les eaux ?

— Non. J'ai besoin d'aller aux toilettes, pour la quinzième fois depuis ce matin. Tu permets ?

D'un coup, elle avait repris l'exaspérante expression de gentillesse qui la caractérisait habituellement. Je la vis s'extraire avec peine du canapé, puis se diriger vers le couloir, une main sur ses reins, l'autre soutenant son ventre rond. Dire qu'elle n'était qu'au septième mois ! Elle était devenue tellement énorme qu'elle donnait l'impression que le bébé allait jaillir de son ventre d'un instant à l'autre.

— Ah, dit-elle dans un soupir d'aise en revenant quelques instants plus tard, un sourire béat aux lèvres. Je me sens plus légère.

C'était une image, sans doute.

Je lui versai une tasse de camomille tandis qu'elle se calait de nouveau dans mes coussins.

— Eh bien, Jane ? Que t'arrive-t-il de si important pour que tu nous attendes avec tant d'impatience ? Tu sais...

Elle se pencha vers moi et, sans me laisser le temps de répondre à sa question, poursuivit :

— ... si tu avais dit à Mère que tu avais quelque chose d'important à nous annoncer, je suis certaine qu'elle aurait essayé de changer son rendez-vous chez la manucure.

Cette dernière remarque me plongea dans une telle exaspération que je me demandai un instant si moi aussi, je n'étais pas enceinte. M'efforçant de tempérer la colère qui bouillait en moi,

j'interrogeai :

— Quand vous ai-je invitées toutes les deux pour la dernière fois ?

Je regardai Sophie considérer d'un air stupide la question pourtant simple que je venais de lui soumettre. Je ne pus m'empêcher de me faire la réflexion que, de même qu'il existe des personnes à mobilité réduite, il en existe d'autres à sagacité réduite. Ma sœur en était l'exemple parfait.

— Jamais ? répondit-elle, le regard vide.

— Bonne réponse. Et depuis combien de temps ai-je emménagé dans cet appartement ?

De nouveau, le visage de Sophie se fit aussi expressif que celui d'une huître.

— Hum... environ deux ans ?

— C'est à peu près ça. Donc, si je suis ici depuis un bon moment et que je n'ai jamais jugé utile de vous demander de venir à toutes les deux, on peut en déduire que j'ai à présent une raison très...

Là, je marquai une pause accompagnée d'un geste de la main, signifiant à Sophie que je l'invitais à trouver toute seule le dernier mot de ma phrase, telle une institutrice face à un élève un peu lent d'esprit.

— Importante ? proposa-t-elle au terme d'une longue réflexion.

— Bravo ! Tiens, tu as mérité un gâteau.

Je joignis le geste à la parole, mais elle déclina ma proposition — ce n'était pas très sain pour le bébé, merci beaucoup, en revanche est-ce que je n'aurais pas quelques radis à lui offrir à la place ?

— Ne sois pas ridicule !

— Je ne vois pas ce qu'il y a de ridicule à manger des radis. Toi-même, tu fais attention à ta santé, il me semble. Et de toute façon, j'ai une irrésistible envie de radis depuis quelque temps. De radis, et de gâteaux. Mais puisque je n'ai pas droit aux gâteaux...

— Toi, du balai ! m'exclamai-je soudain en apercevant Punch qui venait de sauter sur la table basse.

D'un geste ferme, je pris l'animal et l'expédiai sur le parquet. Je ne l'avais pas vu de la matinée, occupé qu'il était à paresser dans quelque coin tranquille, mais si j'en jugeais aux larges coups de langue imprimés dans le glaçage du hochet (côté rose exclusivement), lui aussi venait d'être pris d'une irrésistible envie de gâteaux.

Puis, adressant à mon invitée un sourire aussi cordial que me le permettait mon agacement, je m'assis près d'elle devant la table basse du salon. J'étais résolue à me comporter avec la dignité que l'on attend d'une femme qui s'apprête à annoncer à sa sœur l'arrivée d'un heureux événement.

— Ce que je voulais te dire, repris-je, c'est que...

— Excuse-moi. Tu sais que les femmes enceintes ne doivent pas s'approcher d'un chat qu'elles ne connaissent pas, ni changer leur litière ?

Je pris une longue inspiration afin de contenir mon impatience. J'avais renoncé à ma grasse matinée du samedi matin et à ma virée en forêt à bicyclette avec le père de mon enfant pour

entendre un sermon sur la toxoplasmose ?

Tout à fait entre nous, je le reconnais, je ne serais pas allée me promener avec Trevor même si Sophie n'était pas venue à la maison. Trevor était parti à l'aube ce matin-là pour boucler un travail urgent, qu'il avait affirmé pouvoir exécuter un samedi, jour de fermeture des bureaux. Ces derniers temps, Trevor travaillait avec acharnement. Quant à moi, j'aurais également bûché mes dossiers si je n'avais pas invité Sophie. Etant donné la marée noire de manuscrits qui affluait sur la grève — je parle au sens métaphorique — de mon bureau sans jamais paraître vouloir refluer vers le vide océanique que, pour la majeure partie du moins, elle n'aurait jamais dû quitter, et étant donné la confiance que m'accordait Dodo depuis que nous étions les meilleures amies du monde en me confiant généreusement une large partie de son travail, j'avais tendance depuis quelques semaines à rapporter de plus en plus de textes à lire à la maison.

J'avais invité Sophie dans l'espoir que nos maternités synchronisées nous rapprocheraient. Ce n'était pas le moment de m'emporter pour de futiles histoires de manucure, de radis et de chats mal élevés.

— Si, répondis-je en m'efforçant de chasser la désagréable impression que j'aurais préféré être assise dans mon canapé à lire un mauvais manuscrit que de discuter litière souillée et toxoplasmose. Il me semble que j'ai lu ça un jour, quelque part.

La veille, au bureau. Dans A quoi s'attendre quand on attend un enfant.

— C'est à cause d'une maladie dont ils peuvent être porteurs, m'expliqua Sophie d'un ton docte. Ils l'attrapent quand ils vont dans les caves manger des rats, ce genre de choses.

Je ne savais pas ce que Sophie entendait exactement par « ce genre de choses », et sa mine dégoûtée ne me donnait pas envie d'en savoir plus.

— Je sais, mais Punch n'est pas un étranger. Je te l'accorde, il est assez étrange, mais il n'est pas vraiment dangereux. Et de toute façon, il ne sort jamais, ce qui est bien dommage, d'ailleurs. Alors tu n'as pas à te faire de souci, tu ne risques absolument...

— Nous avons encore un chat quand je suis tombée enceinte.

— Ah bon ?

Première nouvelle ! Cela dit, et dans la mesure où nous étions à égalité quant au nombre de visites que nous nous étions mutuellement rendues, il était assez normal que je ne fusse pas au courant que Sophie avait autrefois eu un chat chez elle.

— Mais oui, répondit-elle, manifestement indifférente de constater que nous savions si peu de choses l'une de l'autre. Il s'appelait Bugles.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. C'est Tony qui a trouvé ce nom et je n'ai jamais posé de question. Quoi qu'il en soit, quand je suis tombée enceinte et que Tony a voulu que je quitte mon travail, il a dit que ce n'était pas bon pour moi de rester toute la journée avec Bugles et sa litière, même s'ils disent dans les manuels qu'il n'y a pas de raison de se débarrasser d'un chat s'il était dans la maison avant qu'on soit enceinte. Alors Tony a fait paraître une annonce dans le journal et nous avons vu sonner à la porte la plus adorable des petites filles accompagnée de ses parents. Elle avait apporté son panier...

— Pour elle ou pour Bugles ?

— Pardon ?

— Le panier. C'était pour le chat ou pour l'adorable petite fille ?

— Mais, pour le chat, bien sûr. Tu ne comprends donc pas que...

— Oh, tu m'agaces ! Tu ne comprends donc pas que je suis enceinte ?

— C'est ridicule, tu es mince comme un fil. Je disais donc que Bugles...

Je vis alors son visage déjà pâle pâlir encore, son regard vide se vider un peu plus, tandis qu'elle portait les mains à ses joues avec l'air poignant de Marguerite lorsque Faust apparaît devant elle.

— Tu plaisantes ! s'exclama-t-elle, plagiant sans le vouloir les filles du bureau.

— Je n'ai jamais été aussi sérieuse, répliquai-je, récitant la repartie que je connaissais à présent sur le bout des doigts.

— Mon Dieu ! dit-elle d'une voix étouffée.

Puis elle fit un geste absolument inédit chez elle. Elle se pencha vers moi pour me prendre dans ses bras et me bercer tendrement, comme si elle était mon aînée de bien plus que d'une seule année.

Elle m'avait dit qu'elle m'aimait une vingtaine d'années auparavant, mais quelle que fût alors mon envie que ce sentiment fût véridique, je savais déjà qu'elle n'avait dit cela que parce que je l'avais empêchée de vomir sur ses beaux cheveux. Maintenant, elle ne me disait pas qu'elle m'aimait mais son geste l'exprimait clairement. Cette fois-ci, pourtant, son élan d'affection n'avait rien à voir avec un quelconque remerciement. Et même si elle n'avait pas la grandeur d'âme de m'aimer pour ce que j'étais, elle m'appréciait pour quelque chose dont elle me croyait capable, quelque chose que j'avais en moi. L'un de mes rêves les plus chers venait-il de se réaliser ? Allais-je enfin réussir à me sentir la sœur de ma propre sœur ?

— Mon Dieu ! répéta-t-elle, avec un peu plus d'entrain cette fois-ci. Tu sais ce que cela signifie ?

Je haussai les épaules dans un geste qu'elle pouvait à la fois interpréter comme un oui et comme un non. Non pour « Non, pas vraiment » et oui pour « Que je ne dois plus manger de gâteaux et que je vais bientôt porter des robes qui me donneront l'air d'un abat-jour. »

Sophie parut opter pour le non.

— Cela veut dire, m'expliqua-t-elle, que nos enfants auront le même âge et qu'ils seront cousins.

Habile déduction, Soph'. Mais ce n'était pas le moment de gémir sur les lacunes de Sophie. Je préfèrai voir le bon côté de la situation : les horizons qu'ouvrait l'arrivée de cette nouvelle génération et la seconde chance qui nous était donnée de nouer un lien.

— Et peut-être même qu'ils s'aimeront ! m'écriai-je, transportée de bonheur.

— Oh ! s'extasia Sophie. Il faut fêter ça dignement. Il faut fêter ça par un gâteau.

— Mais tu as dit...

— Au diable, la diététique ! Nous recommencerons demain à être parfaite. Pour l'instant, partageons donc ce mille-feuille. Tiens, et cette religieuse, là. Et coupe-moi aussi une part de ce joli hochet. Une part à cheval sur le bleu et le rose, si tu peux, mais en évitant le côté que le chat a léché, on ne sait jamais. Oooh ! ajouta-t-elle, sur un ton plein de sollicitude cette fois-ci, si tu en as envie, bien entendu. Dieu sait que je connais le problème des nausées du premier trimestre !

Je balayai d'un geste négligent les nausées matinales que je n'avais pas, et pour cause, et découpai une large portion de gâteau.

— Oh, j'ai de la chance, je crois que j'y ai échappé. A croire que je suis faite pour avoir des enfants ! mentis-je allègrement. Je dois avoir hérité des gènes de mamie Taylor. Tu te souviens, quand elle disait qu'elle préférait mettre au monde une équipe de rugby avec les remplaçants plutôt que de passer une seule minute sur un fauteuil de dentiste ?

Sophie éclata de rire.

— Rappelle-toi de ce que disait Mère. Mamie Taylor n'avait aucun mérite à se vanter : à son époque, ils assommaient les femmes plutôt que de les laisser crier, c'était avant l'invention de l'accouchement sans douleur, et de toutes façons, mamie Taylor n'était qu'une vieille ivrogne !

— Je me souviens, oui.

Mine de rien, nous étions en train de régler son sort à l'assiette de gâteaux.

— Ouf ! dit finalement Sophie dans un soupir de bien-être. Ça va être merveilleux.

— Le fait que nos enfants aient le même âge ? demandai-je, me croyant toujours sur la même longueur d'ondes. Le fait qu'ils soient cousins, et qu'ils puissent peut-être un jour s'aimer ?

— Le fait que tu sois enceinte, tout simplement. Cela va m'enlever un peu de la pression que j'ai sur les épaules, répondit-elle avec une franchise désarmante.

Je posai ma fourchette à gâteaux sur la table, saisie d'un vague pressentiment.

— Comment ça ?

— Tu comprends, maintenant que nous sommes enceintes toutes les deux, et compte tenu que tu n'es qu'au début de ta grossesse, j'ai des chances que Mère reporte un peu de son attention sur toi. C'est étouffant, à la longue, de devoir être toujours à la hauteur !

J'avais l'impression d'être revenue vingt ans plus tôt. Derrière son enthousiasme, Sophie cachait un solide sens pratique, ainsi qu'une notion très précise de la préservation de ses propres intérêts. Notre orgie de gâteaux prenait soudain un arrière-goût amer. Dans l'espoir de chasser cette désagréable sensation, j'orientai la conversation vers le projet que nous avions, Trevor et moi, de nous marier après l'arrivée du bébé. Sophie m'adressa un sourire de conspiratrice.

— Mère pourrait bien commencer à t'apprécier, dit-elle d'un ton assuré.

La Rochefoucauld a dit un jour : « Il faut de plus grandes vertus pour supporter la bonne fortune que la mauvaise. » Surtout celle d'un ami (c'est moi qui précise). Je m'efforçai cependant de voir dans le bonheur sentimental d'un ami une bonne fortune pour moi-même car en fin de compte, si l'on n'adopte pas ce point de vue, à quoi bon avoir des amis ?

— Parle-moi encore de Christopher, demandai-je à David.

Nous remontions Tottenham Court Road en direction du traiteur indien, lui foulant le pavé à

grandes enjambées, moi trottant sur mes petites jambes et essayant tant bien que mal de rester à sa hauteur malgré le point de côté qui me coupait le souffle.

— Il s'appelle bien Christopher ?

— Oui, et c'est le plus bel homme que j'aie jamais vu depuis que je vis ici. Il est anglais, mais pas du tout anglais dans sa façon d'être, tu vois, et c'est un sacré fripon.

— Tu veux dire, un libertin ?

— Non, je crois qu'il vote travailliste.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

David entra dans la boutique du traiteur et me tint la porte ouverte. En toutes occasions, il se montrait le parfait gentleman dont rêve toute mère pour sa fille, et une fois de plus, je regrettai qu'un homme aussi accompli fût perdu pour la cause des femmes. Ma seule satisfaction était de me dire que je ne risquais pas de voir une rivale me l'enlever. Maigre consolation en vérité, mais je crois l'avoir déjà dit, je préfère voir — et boire, si possible — le magnum de champagne à moitié plein que le gobelet de mousseux à moitié vide. Dans la vie, tout n'est-il pas une question de point de vue ?

— Et d'ailleurs, poursuivis-je, je ne suis pas sûre que c'était ce que tu voulais dire non plus.

— Je voulais dire que c'est un vrai gredin.

— Dans ce cas, c'est un conservateur, et non un travailliste, répliquai-je.

— Tu crois ?

Il se plaça derrière ma chaise, qu'il avait auparavant essuyée, par politesse, et prit place en face de moi. Le Tandoori Crown disposait en tout et pour tout de deux tables, et le décor était passablement crasseux, mais c'était là qu'on servait le meilleur curry du quartier. Cette assertion n'était cependant valable que pour les initiés qui commandaient un curry à consommer sur place. Les malheureux qui se contentaient d'en acheter un à emporter repartaient avec une barquette remplie du premier plat qu'on y avait jeté au hasard.

— Enfin, peu importe, reprit-il. Disons seulement que je l'aime plus que je n'ai jamais aimé quelqu'un dans ce pays depuis que je te connais.

— Ce qui n'est pas peu dire, commentai-je.

David acquiesça d'un hochement de tête songeur. Puis soudain, je vis son visage s'éclairer d'une joie sans mélange. J'avais rarement vu une telle expression, sauf sur le visage de très jeunes enfants, en général à proximité d'un sapin entre le 24 et le 26 décembre. Lorsque David se leva de sa chaise, je me tournai, curieuse, et tombai nez à nez avec le fameux Christopher.

Je m'étais vaguement attendue à voir une créature efféminée, l'exact inverse du viril David, mais l'homme qui se trouvait devant moi était une photocopie de David (l'accent en moins, comme j'allais bientôt m'en apercevoir).

— Je suppose que tu es Christopher ? dis-je en lui tendant la main. Si je me souviens bien, David t'a rencontré lorsqu'il a cherché un nouvel architecte pour son restaurant, n'est-ce pas ?

— C'est bien moi.

Il me gratifia d'une virile poignée de main qui laissait présager une personnalité chaleureuse.

— D'après ce que je sais, David t'a rencontré le jour où il venait d'emménager dans son appartement de Knightsbridge. Il avait besoin d'emprunter un tournevis, tu lui as ouvert la porte alors que tu étais pratiquement nue, tu as cru qu'il te faisait des avances, tu t'es vexée parce que ce n'était pas le cas, tu as compris qu'il était gay et vous êtes devenus les meilleurs amis du monde. Et vous l'êtes restés depuis, bien que l'homosexualité et les tournevis n'aient rien à voir dans l'histoire. C'est bien ça ?

— Eh bien, je suppose que oui.

Je commençais à comprendre ce qu'entendait David par « anglais, mais pas du tout anglais dans sa façon d'être ». Jamais un sujet de Sa Gracieuse Majesté ne se serait montré aussi direct dans ses manières. Christopher devait être l'exception qui confirmait la règle.

— Tu es certain que tu n'es pas américain ?

— Pourquoi ? demanda-t-il en ouvrant son menu, qu'il parcourut à une vitesse record avant de passer sa commande. Je ne corresponds pas à l'image que tu te faisais de moi ? Je ne me dandine pas assez ?

Je pense qu'on me comprendra si je précise qu'il était assez délicat d'avouer que c'était effectivement le cas.

— Disons plutôt que...

— Tu sais, nous ne marchons pas tous en nous trémoussant. Ce n'est pas une condition indispensable pour être admis dans la communauté gay.

— Bien entendu. Disons plutôt que...

— Il arrive que des hommes qui se ressemblent beaucoup, comme David et moi, s'éprennent l'un de l'autre. Il n'est pas nécessaire que l'un des deux « fasse la femme », comme on le voit trop souvent dans le cinéma et la littérature grand public.

— Je sais, je travaille dans l'édition, mais disons que...

— Il n'y a aucune raison pour que...

Cette fois-ci, c'est moi qui lui coupai la parole.

— Ce que j'essaie de dire, c'est que pour quelqu'un qui n'est pas américain, tu es anormalement bavard.

— Oh, c'est ça. Bon, d'accord, ma mère était du New Jersey.

Et il éclata d'un rire sonore, énorme, tonitruant. Le genre de tremblement de terre qui vous cloue sur place, surtout si vous êtes assis juste en face de son épiceutre, ce qui était précisément mon cas.

— Je suis désolée, dis-je, mais j'ai du mal à comprendre en quoi...

Je me tus, interrompue par les coups qu'assénait Christopher du plat de la main sur la table de bois bancale, tout en s'esclaffant à s'en coincer les zygomatiques. David, lui, riait aux larmes.

— Tu devrais voir ta tête ! hoqueta-t-il en s'essuyant les yeux.

— Quand David m'a parlé de toi pour la première fois, m'expliqua Christopher entre deux quintes d'un rire qui semblait aussi inextinguible qu'une mauvaise toux, tu sais, le jour où tu étais

presque nue, où il avait besoin d'un tournevis et où tu croyais...

— Je sais, l'interrompis-je d'un ton maussade, je m'en souviens.

— Je lui ai aussi dit, intervint David, poursuivant à sa place le récit de Christopher, qu'en dépit de l'étrangeté des circonstances de notre première rencontre, tu étais la femme la plus intelligente dont j'aie fait la connaissance, en incluant toutes celles que j'ai connues autrefois dans l'armée, et qu'il était pratiquement impossible de rabattre ton caquet.

— C'était plus fort que moi, poursuivit Christopher, il fallait que je relève le défi.

Tout en parlant, David venait de sortir de sa poche une poignée de billets...

— Alors nous avons parié.

... des petites coupures, mais tout de même !

— Et j'ai gagné.

Christopher referma la main sur son gain en éclatant d'un nouveau rire à faire trembler les murs. Je l'observai avec étonnement, partagée entre l'agacement et un incontrôlable élan d'affection.

— Alors, ta tirade à propos des homos qui se trémoussent, c'était du vent ?

— Une vraie tornade, tu veux dire, destinée à t'empêcher d'en placer une !

— Et ta mère n'est pas du New Jersey ?

— A un mot près. Elle est née sur l'île de Jersey.

Je faillis répliquer, puis je renonçai. Après tout, s'ils étaient heureux comme ça, David et lui !

Une fois nos samossas et nos tandooris servis, le tandem me raconta plus en détail les circonstances de sa rencontre, le jour où Christopher fut recruté pour remplacer l'ancien architecte qui devait s'occuper du restaurant de David. Ce dernier m'avait déjà « abondamment narré l'aventure », comme il le formulait lui-même, mais ils paraissaient tellement ravis de disposer d'un auditoire pour se plonger de nouveau dans la scène primitive de leur romance que je n'eus pas le cœur de les priver de cette joie simple.

David, qui semblait toujours assez réticent à me donner plus de détails sur son projet, déclara qu'il préférait me laisser la surprise de tout découvrir, ce qui m'intriguait énormément. Un restaurant était un restaurant. En quoi David espérait-il innover dans ce domaine ? Christopher, lui, ne put s'empêcher d'aborder le sujet, ce qui était assez logique. Ce restaurant, après tout, était leur préoccupation commune, et le premier point qui les avait rapprochés. Il suggéra à David d'en modifier le nom et le thème.

— Tu devrais l'appeler Poisson! Poisson ! POISSON !

Il éclata de nouveau de rire, tout en prenant un stylo pour inscrire ses paroles sur la nappe de papier afin que je goûte tout le sel de la ponctuation. En toute honnêteté, je crains de ne pas avoir saisi le jeu de mots. David, en revanche, l'apprécia au plus haut point, si j'en jugeais à son explosion d'hilarité, qui atteignit alors un sommet. En les regardant rire aux éclats, Christopher et lui, je ne pus réprimer une pointe de jalousie. Manifestement, David était très épris. Je songeai à Trevor avec un brin de nostalgie.

Les oiseaux savaient le faire. Les abeilles aussi. J'étais donc la seule à ne pas savoir tomber amoureuse ?

— Bien entendu, tu n'as pas l'intention d'aller à ta séance de gymnastique, Jane ?

D'un doigt accusateur, Dodo désigna le sac de sport que je venais de sortir du tiroir du bas de mon bureau. Il était 16 h 30, je m'apprêtais à partir.

— Heu..., répondis-je avec la vivacité d'esprit qui me caractérise.

— Tu ne penses pas qu'il serait grand temps d'arrêter la muscu et les haltères ? Je suis sûre que ce n'est pas bon pour le bébé, tous ces efforts que tu t'infliges.

Flûte, encore ce fichu bébé ! Je l'avais oublié.

Je découvrais qu'être enceinte au vingt et unième siècle constituait une expérience présentant de désagréables similitudes avec celle consistant à traverser un champ de mines les yeux bandés en priant pour que tout se passe bien. Le danger était tapi partout, vous guettant dans l'ombre de ses petits yeux cruels. Fumer ? Pour prendre le risque de donner le jour à un bébé pas plus gros qu'une crevette ? Pas question ! Boire ? Pour mettre au monde un futur alcoolique ? Vous voulez rire ! Bien entendu, même moi, je suis capable de comprendre que dans la mesure où l'organisme-hôte pèse environ soixante fois plus lourd que l'organisme qu'il accueille, il est assez raisonnable de s'abstenir de toute substance assez puissante pour intoxiquer le plus gros des deux. Mais il faut ajouter tous les interdits : le bac à litière du chat (un point qui, en l'occurrence, était plutôt un avantage pour moi), les bains bouillonnants et les saunas, les couvertures et les bouillottes électriques, la caféine, les rayons X, les risques domestiques — vaste catégorie incluant, dans le désordre, le plomb, les nitrates, les insecticides, les vapeurs de peintures, les aérosols en tous genres, et j'en passe — et à présent, comme Dodo me l'expliquait avec force détails, la manœuvre de Valsalva.

— Kesako ?

— Le fait de forcer en retenant sa respiration. Si une femme enceinte tient à tout prix à faire des haltères, elle ne doit soulever que des poids légers — note l'accent sur léger — en ayant bien soin d'expirer pendant l'effort, et de ne jamais, jamais pratiquer la manœuvre de Valsalva.

— Où as-tu appris tout ça ?

Elle exhiba un exemplaire de *A quoi s'attendre...* du tiroir de son bureau, visiblement fière de sa trouvaille.

— Je n'allais pas te laisser te débrouiller toute seule ! Si j'ai bien compris, ta mère et ta sœur ne te sont pas d'un grand soutien, et pour ce qui est de tes autres amies...

Elle laissa planer un silence poli, trop bien éduquée pour insister sur le fait que je n'avais pas d'amies, à part elle, bien sûr.

— Quoi qu'il en soit, il me semble qu'au nom de notre amitié, il est de mon devoir d'acquérir toute la science nécessaire pour t'aider de mon mieux.

Extra. J'avais sélectionné Dodo dans l'espoir que, n'ayant ni sœurs ni amies et étant arrivée à l'âge de trente-cinq ans sans manifester la moindre envie de procréer, elle ne poserait pas de questions trop embarrassantes concernant ma grossesse, et voilà qu'elle se mettait en tête de devenir une experte en la matière. C'était bien ma veine !

Mieux : à présent, j'allais devoir faire attention à la manœuvre de Valsalva, sans parler de tous les autres dangers potentiels qui rôdaient dans l'ombre, pensai-je tandis que Dodo m'étouffait

d'une accolade chaleureuse.

Comment s'étonner que la femme enceinte moderne, du moins la primipare, vive les neuf mois les plus périlleux de son existence — après les neuf mois de sa propre existence intra-utérine — comme un traumatisme majeur ? Il existait tant de détails infimes qui risquaient de prendre des proportions catastrophiques, tant de risques potentiels dont elle devrait peut-être répondre un jour devant son héritier ! Sa vie était un enfer de tous les jours, sans le moindre rapport avec la parfaite béatitude que son entourage supposait trop souvent. En règle générale, d'ailleurs, ceux-là mêmes qui s'extasiaient sur son bonheur étaient précisément ceux qui la plongeaient dans les affres de l'angoisse par une remarque anodine sur la pollution au mercure, et lui faisaient amèrement regretter de ne pas avoir contacté une agence de protection de l'environnement avant d'avaler sa bouchée de poisson, pour faire analyser l'animal et s'assurer que son fœtus ne risquait pas une malformation majeure. Non, rien de surprenant à ce que la femme enceinte moderne ait besoin de se faire dorloter pour traverser ces « neuf mois de tous les dangers » sans sombrer dans la dépression nerveuse. Quant à moi, je commençais à croire que la modernité ne représentait pas un progrès majeur pour la femme enceinte.

Laissez-moi vous dire une bonne chose, au risque de ressembler à ma mère : « A Dieu ne plaise, au bon vieux temps, on ne faisait pas tant d'histoires ! » L'ignorance était une bienheureuse ignorance. J'en conviens, la mortalité infantile était dramatiquement élevée, mais les causes étaient à chercher ailleurs. La femme de paysan lambda, me semble-t-il, tombait enceinte plus souvent qu'à son tour, ne savait même pas que le contact avec de la crotte de chat était un problème pour la bonne raison qu'elle était en contact avec bien d'autres sortes de crotte, buvait l'eau qu'elle trouvait, ainsi qu'à l'occasion une lampée de gnôle au flacon de son homme, fumait du tabac roulé si l'envie lui en prenait, soulevait des sacs de farine, des bottes de paille ou l'un de ces cinq ou six précédents marmots sans se préoccuper de la méthode de respiration qu'elle utilisait, perdait certains de ses enfants, gardait les autres, et mourait sans jamais s'être sentie responsable du pourcentage de survie de sa nichée.

Mais ces temps-là étaient révolus. De nos jours, une femme enceinte qui s'assiérait joyeusement sur les précautions que son état impose, du moins dans l'esprit du grand public, serait probablement arrêtée pour non-assistance à personne en danger et jugée sévèrement, sans même attendre de connaître les conséquences de son attitude sur la santé de son enfant.

Mais peu importe. J'avais désormais d'autres soucis. Selon Dodo, il me fallait de toute urgence mettre la main sur un bon gynécologue-obstétricien.

— Comment, tu n'as pas encore de gynécologue-obstétricien ? hurla-t-elle à mon oreille, informant au passage tout le bureau de ma coupable négligence.

A ma grande honte, j'avoue que l'idée de chercher le nom d'un praticien plus ou moins réputé ne m'avait pas même effleurée. Moi qui, comme Dodo, avais potassé une bonne partie de A quoi s'attendre..., j'aurais dû savoir qu'une femme dans son troisième mois de grossesse est censée s'être préoccupée de trouver un homme — ou une femme — de l'art pour l'aider à mettre au monde son enfant. Chaque fois que Trevor me demandait comment ma grossesse se passait, j'inventais quelque consultation récente au cours de laquelle le médecin avait affirmé que tout se déroulait au mieux. Que fallait-il de plus ? Des détails ? un nom ? des photos ?

— Heu... j'ai dit ça ? demandai-je pour gagner du temps.

— Mais oui, répondit Constance, notre réceptionniste surpayée en dépit de très son jeune âge qui, puisque nous étions un jeudi et non un vendredi, était à son poste.

Surpayée, elle l'était forcément. Sinon, comment expliquer les tenues toujours à la dernière mode qui habillaient sa silhouette maigrichonne, ses accessoires délirants, sa collection de lentilles de contact de toutes les couleurs, y compris le violet et le turquoise, et ses brushings ultrachic qui ne pouvaient pas sortir du sèche-cheveux d'un petit coiffeur de quartier ?

Quant à son très jeune âge, il suffisait de la voir pour en être convaincu. Sous ses vêtements de créateurs et son maquillage de top model, elle avait l'air d'une collégienne effectuant son stage obligatoire en entreprise.

— Heu...

Encore ce maudit « Heu... » ! Pour qui me prenais-je ? Hugh Grant ?

— C'est peut-être ce que j'ai laissé entendre, mais ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Alors dis-nous, intervint Louise, la gourde prétentieuse qui tenait lieu d'assistante au directeur de collection le plus envieux des succès de Dodo, présentement occupée à faire joujou avec la photocopieuse.

Louise avait toujours une photocopie urgente à effectuer lorsque nous discussions d'un sujet qui l'intéressait. Elle arrivait alors avec quelque dossier à la main, mais se trahissait en glissant derrière ses oreilles délicates ses longs cheveux afin de mieux entendre. S'étant tournée vers nous pour s'adosser à la photocopieuse comme au zinc du pub au coin de la rue, elle croisa les bras sur ce qu'il est convenu d'appeler son imposante poitrine et reprit :

— Dis-nous, Jane, ce que tu voulais dire exactement ?

Oui, il s'agissait bien de la Louise qui avait fait des bonds de joie en me tenant la main le jour où j'avais annoncé ma grossesse. Depuis cette époque, l'admiration de mes camarades de bureau envers mon beau doublé — un bébé et un mariage dans la foulée — s'était quelque peu tarie, sans que j'en comprenne la raison exacte. Du dépit devant l'abondance de bienfaits dont la vie me comblait ? Une envie jalouse de souffrir elles aussi de nausées matinales, de crises d'hémorroïdes et d'envies de fraises ? Rêvaient-elles de se fiancer elles aussi, dans l'espoir naïf de voir leur vie sentimentale s'achever, telle une comédie de Marivaux, dans le bonheur conjugal le plus parfait au lieu de rester bloquées indéfiniment sur l'acte IV, celui où les petits différends virent au règlement de comptes sanglant à propos de menus détails tels que de savoir qui choisit le film de ce soir, qui doit descendre la poubelle ou s'il est bien nécessaire d'aller manger la tourte de bœuf aux rognons chez belle-maman chaque dimanche. Je constatais avec effarement la rapidité avec laquelle les femmes peuvent changer d'avis. Et le fait d'être moi-même une femme n'y faisait rien : j'étais incapable de prévoir avec certitude le prochain objet de leur méchanceté.

En l'occurrence, j'avais la désagréable impression d'arriver en tête de liste.

Je vis Constance rejoindre Louise au zinc-photocopieuse et se placer près d'elle — ratant l'effet de masse probablement escompté : à côté de celle de Louise, sa poitrine semblait encore plus creuse.

— Mais oui, Jane, dis-nous donc, insista-t-elle.

— Dans un instant.

Je leur adressai mon sourire le plus commercial et consultai ma montre d'un air important.

— J'ai promis de rappeler au plus vite une de mes auteurs au bord de la déprime. Si je ne me dépêche pas, elle est capable de se lester d'un sac plein de pavés et de se jeter dans la Tamise.

Notez en passant l'accent sur le mes. Je ne perdais jamais une occasion de faire bisquer les jalouses. Ayant ponctué ma tirade d'un clin d'œil complice, j'entamai un repli stratégique vers mon bureau.

— Vous voyez le genre, on ne sait jamais de quoi elle est capable. Ce qui fait peut-être son talent littéraire, d'ailleurs. Bref, je suis à vous dans un instant.

Une fois dans mon bureau, je m'adossai à la porte, pris mon portable et composai à la hâte le numéro de David. Je préférais ne pas prendre le risque d'utiliser le téléphone du bureau. Qui savait si la maison ne conservait pas un enregistrement des appels ?

— Shalom ?

— Tu réponds toujours comme ça ou tu as vu mon numéro sur ton écran ?

— Tu es la seule à qui je réponds de la sorte, Jane. Je sais combien tu apprécies une touche d'authenticité ethnique dans les relations.

— J'apprécie ta délicatesse, mais je prendrai le temps de te remercier une autre fois. Tu es occupé ?

— Ne me dis pas que tu m'appelles uniquement pour t'inquiéter de ma surcharge de travail ?

— Que veux-tu dire ?

— Que tu ne t'es jamais souciée pour moi au point de m'appeler en pleine journée pour me demander si j'étais ou non très occupé.

— Oh...

Je haussai les épaules, ce qui était absurde puisque David ne pouvait pas me voir.

— Ce doit être un oubli de ma part. Mais tu n'as pas répondu à ma question : tu es occupé ?

— A part le fait que je suis en train de me défoncer pour réaliser le grand projet de ma vie, non, pas spécialement.

— Ah oui, bien sûr. Mais dis-moi...

Je baissai ma voix pour murmurer :

— Ceci est un SOS. J'ai absolument besoin de ton aide.

— Que se passe-t-il ?

— Dodo et les filles du bureau me mettent au défi de citer le nom d'un obstétricien.

— Et alors ? répondit David, qui s'était mis à murmurer à son tour. Tu n'es pas capable d'en inventer un ?

— Bien sûr que si ! Mais je ne peux pas faire ça !

— Pourquoi pas ? Tu es bien capable d'inventer toute une grossesse ? Ce n'est pas un obstacle insurmontable de sortir de ton chapeau un nom qui sonne médical.

— Mais si elles cherchent dans l'annuaire ? Elles en seraient capables ! Ces filles sont d'une curiosité malade ! Et pourquoi est-ce que tu parles si bas ?

— J'essaie seulement de me mettre à ta portée, chuchota-t-il. Sérieusement, Jane, je vais devoir raccrocher. J'ai des décisions à prendre de toute urgence pour le restaurant, et personne ne peut les prendre à ma place.

— Très bien ! Puisque c'est si important, retourne donc à ta saleté de grand rêve de ta vie.

— Oui, c'est si important. Mais je ne doute pas un instant que tu sauras trouver une solution toi-même, fût-ce la plus délirante.

Et il raccrocha.

Le mufle ! J'ai toujours détesté qu'on raccroche avant moi.

Bien. Flûte. Bon. A la guerre comme à la guerre. Je lissai ma jupe et relevai fièrement le menton.

— Me voilà, annonçai-je en ouvrant ma porte.

Les condamnés de la Rome antique descendaient sans doute plus joyeusement dans l'arène que je ne m'apprêtais à affronter la meute de mes collègues.

— J'ai vu, répliqua Louise. Ton auteur est toujours de ce monde ?

— Absolument.

— Scotland Yard n'a pas retrouvé son corps sans vie au fond de la Tamise ?

— Pas encore.

— Alors nous pouvons poursuivre ?

— Et comment !

J'avais l'impression de jouer au ni oui ni non. Louise, quant à elle, paraissait fermement décidée à jouer au Médical Pursuit.

— Eh bien, le nom de cet obstétricien ?

On aurait dit une animatrice du Maillon faible.

— Ce que je voulais dire tout à l'heure, ce n'est pas du tout que je n'avais pas encore contacté le médecin qu'on m'a recommandé, le docteur... le docteur...

— Oui, Jane ? m'encouragea Louise. Le docteur... ?

Tout d'un coup, un nom s'imposa à mon esprit. Sans même réfléchir aux conséquences, je m'exclamai :

— Shelton ! C'est lui que j'ai choisi, et...

J'avais cité le nom de ce célèbre médecin parce que c'était en vérité le seul que je connaissais. Seul petit problème, il venait d'aider une femme vaguement apparentée à la Couronne royale d'Angleterre à mettre au monde un bébé au terme d'une grossesse difficile dont la presse avait fait ses choux gras (pour ne citer que le Globe : « La Princesse Véronique va-t-elle mettre au monde un bébé à deux têtes ? ») Bref, tout le monde le connaissait. A peine avais-je prononcé son nom que toutes les filles s'agglutinèrent autour de moi tel un essaim de libellules sur une fleur au parfum suave (plus flatteur que, au hasard, un vol de mouches sur un étron frais, n'est-il pas ?).

— Mon Dieu, Jane ! s'écria Louise, comme si je venais de lui annoncer que Sa Gracieuse Majesté s'apprêtait à m'anoblir.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ? s'extasia Constance, me couvant d'un regard empli d'adoration qui témoignait assez clairement que j'étais de nouveau son héroïne, du moins jusqu'au jour où elle commencerait à trouver que, décidément, ce sont toujours les mêmes qui ont de la chance.

Pour toute réponse, je baissai les yeux avec modestie.

— Quoi qu'il en soit, ce que je voulais dire, c'est que le Dr Shelton et moi n'avons pas encore pris de décisions concernant le suivi de ma grossesse, au cas où elle se révélerait aussi problématique que celle de, enfin, de la Princesse Véronique.

— Tu devrais peut-être t'asseoir ? suggéra Louise d'une petite voix.

— Je vais te chercher un tabouret, proposa Constance en se précipitant vers mon bureau.

— Tu sais..., commença Dodo d'un ton songeur, une fois que je fus installée avec tous les égards dus à la femme enceinte que je n'étais pas.

Je la regardai, alarmée. De quoi se mêlait-elle ? N'était-elle pas censée être parfaitement ignorante en matière de procréation ?

— J'avais une amie aux éditions Penguin, reprit-elle, qui connaissait une femme qui avait eu un bébé, et qui avait consulté le Dr Shelton. Eh bien, l'autre jour, après que la presse a parlé de toute cette histoire à propos de la Princesse Niquie, elle m'a dit que son amie lui avait déclaré que ce Dr Shelton, que tout le monde a l'air de considérer comme le nouveau Lamaze, s'est montré parfaitement odieux avec elle. Il paraît que ses premiers mots ont été de la traiter, je cite, de « grosse vache molle », sous prétexte qu'elle avait pris quelques kilos. Puis il lui a expliqué que les tables de prise de poids optimale n'étaient pas faites pour les chiens, et que si elle n'était pas capable de suivre les règles, elle ne devrait pas être autorisée à procréer. Tu te rends compte ?

Je me rendais surtout compte qu'avec mon ventre plat et musclé, j'aurais eu un succès fou auprès du Dr Shelton. Qui sait ? j'aurais peut-être même pu prétendre à l'oscar de la « Femme ayant l'air le moins enceinte », laissant loin derrière moi mes malheureuses concurrentes — handicapées il est vrai par la présence d'un vrai bébé dans leur ventre.

— Alors là, j'ai du mal à la croire, affirmai-je du ton définitif de celle qui sait. Ce bon vieux Dr Shelton s'est montré adorable avec moi. En fait, si je n'avais pas les pieds dans les étriers chaque fois que je le vois, j'aurais plutôt l'impression de discuter avec mon grand-père. Entre nous, Dodo, j'ai l'impression que ton amie souffre d'une de ces grossesses boulimiques dont on parle tant depuis quelque temps.

— Connais pas, dit Dodo, visiblement intriguée.

— Vraiment ? Pourtant, tous les magazines sur la grossesse et les enfants que je lis en ce moment abordent la question. Le grand public n'est peut-être pas encore bien informé. Quoi qu'il en soit...

Je ne pus résister au plaisir de tapoter mon abdomen d'un air entendu.

— ... le Dr Shelton m'a félicitée. Au cours de toutes ses années de pratique, jamais il n'a rencontré une future maman aussi vigilante sur sa prise de poids. Il m'a expliqué que certaines

femmes se mettent à absorber des quantités effrayantes de nourriture dès l'instant où elles voient apparaître la petite ligne rose sur leur test de grossesse, sous prétexte qu'il faut manger pour deux. Il m'a même proposé de participer à des débats télévisés pour donner aux autres femmes enceintes l'exemple d'une prise de poids bien gérée.

L'expression de Louise et de Constance était une ode à la jalousie. Je savais qu'en temps normal, jamais elles n'auraient laissé passer mes vantardises sans réagir. Mais nous n'étions pas en temps normal. Nous étions en temps de grossesse, et c'était une logique de grossesse qui prévalait. Et puisque je parlais sous l'autorité du Dr Shelton...

Je savourai avec un bonheur sans mélange les marques de respect qu'on me témoigna ce jour-là, en me promettant toutefois de surveiller l'horizon du côté du Dr Shelton. Il était en effet assez risqué de m'improviser cliente du fameux obstétricien que connaissaient les amies des amies de mes amies, lesquelles risquaient de lui parler de moi, lui donnant sans le vouloir l'occasion de révéler qu'il ne savait absolument pas qui j'étais. J'allais laisser l'histoire se tasser, puis, une fois que j'aurais attendu suffisamment longtemps pour n'éveiller aucune méfiance dans mon entourage, je déclarerais que j'avais changé d'avis, en arguant au besoin qu'il s'agissait d'un cas de conscience personnel. Bien que je n'eusse pas lu avec attention le chapitre consacré au choix de l'obstétricien dans *A quoi s'attendre...*, n'en voyant pas l'intérêt dans mon cas personnel, j'avais retenu de mon rapide survol qu'il existait d'autres options que le type qui vous installe sur une table avec les pieds dans les étriers pour vous dire de pousser. Certaines femmes faisaient appel à leur médecin de famille, d'autres à une sage-femme. Je tenais sans doute là une piste intéressante.

Mais à quoi bon s'inquiéter ? Il serait toujours temps plus tard de choisir où je posais mes pieds. Dans l'immédiat, mes bottes Prada faisaient parfaitement l'affaire.

*
* *

— As-tu conscience, Jane, que même si tu tombais enceinte maintenant, à l'époque de la naissance de ton bébé tu aurais l'air d'avoir vécu une grossesse de onze mois ? Cela risque d'être délicat à expliquer, à moins de considérer que Trevor appartient à la famille des pachydermes, ce qui d'une certaine façon, ne serait pas entièrement inexact.

Bien entendu, c'était David qui parlait. Nous étions sur la Serpentine, dans Hyde Park, et David tendait de maintenir notre canot à flot tandis que j'étais étendue sur le dos, les yeux fermés. C'était un dimanche après-midi ensoleillé, le ciel était d'un bleu lumineux. Pas un nuage ne venait obscurcir la perfection de l'instant.

Mais à quoi bon ce déploiement de bienfaits puisque, d'une seule phrase, ce rustre sans cœur de David venait de faire éclater ma bulle de bonheur ? Je me redressai d'un bond en retenant mon chapeau de paille pour l'empêcher de tomber dans le lac.

— Que veux-tu dire ?

— Que tu devrais faire un peu de calcul. Même une civile comme toi est capable de maîtriser une opération aussi simple qu'une addition ou une soustraction.

Je recomptai, à rebours cette fois-ci, en repliant mes doigts à mesure que je remontais dans le temps.

— Tu te trompes, déclarai-je, fière de ma découverte. En fait, étant donné la date à laquelle j'ai fait remonter ma grossesse et étant donné le degré d'avancement dans le troisième mois où je suis supposée me trouver, si je tombais enceinte aujourd'hui, à l'époque de la naissance du bébé, les gens en déduiraient que j'ai été enceinte de douze, voire treize mois.

— Alors il faut croire que les talents mathématiques des militaires israéliens ne sont plus ce qu'ils étaient.

David haussa les épaules dans un geste fataliste et continua de ramer avec régularité.

— Tu ne peux pas arrêter de ramer ? Je te signale que je suis dans une situation critique !

Il continua, sourd à ma détresse.

— Tu es dans une situation critique depuis que je te connais, Jane. La différence, c'est que cette fois-ci, personne ne peut rien pour toi.

— Mais je ne sais pas ce que je vais faire ! J'ai dit à tout le monde que j'étais enceinte. Trevor, ma mère, Sophie, les filles au bureau... Ils s'attendent tous à me voir accoucher vers la fin de l'année. Que vais-je leur dire quand ils ne verront pas arriver de bébé ?

Soudain, une horrible pensée me traversa l'esprit.

— Et encore, il me reste six mois pour résoudre ce problème. Mais que vais-je leur dire dans quelques semaines, quand j'arriverai à l'époque où ma grossesse devra commencer à se voir, et qu'ils ne verront rien ?

Nouveau haussement d'épaules indifférent.

— Tu n'as qu'à leur expliquer que tu as fait une erreur.

— Une erreur ?

J'avais crié si fort que le gros Américain qui voguait près de nous en essayant d'écouter notre conversation, celui avec le T-shirt imprimé « L'Arkansas pour l'Impeachment », en perdit son aviron.

— Ça t'apprendra, crétin ! maugréai-je.

— Qu'y a-t-il, Jane ? demanda David.

— Rien. Ce que je voulais dire, c'était...

Je me remis à crier :

— ... une erreur ? Tu perds la tête ? Tu crois que je peux dire tranquillement aux gens : « Oups ! Suis-je sottée, j'étais pourtant bien certaine d'être enceinte de trois mois, je crois que j'ai fait une petite erreur » ? Ils vont me faire interner de force !

— Vraiment, tu n'as aucun besoin de te montrer aussi sarcastique, Jane. Bien entendu, personne ne te demande de te conduire de façon aussi grotesque que ce que tu viens de décrire. Tu vas tout simplement avouer la vérité à tout le monde. Quel autre choix as-tu ?

Un instant, j'étudiai la perspective que me présentait David. Avouer mon mensonge à Trevor ? Encore aurait-il fallu qu'il soit là. Je le voyais un peu moins chaque week-end que le précédent. Officiellement, nous vivions toujours ensemble et nous attendions un bébé pour la fin de l'année. Mais depuis quelque temps, il se faisait plutôt rare dans le paysage.

— Je ne pourrai jamais ! Jamais je ne pourrai dire la vérité à tout le monde !

— Allons, Jane, tu n'as pas d'autre option.

Les paroles qu'avait prononcées David quelque temps auparavant dans mon appartement me hantaient depuis lors. « Dis-moi, Jane. S'il était possible d'être enceinte sans porter de bébé, ça ne te tenterait pas ? »

Même si je ne formulais pas la question dans l'anglais alambiqué et un brin précieux de David, je devais admettre qu'il y avait dans sa réflexion un fond de vérité. Sinon, pourquoi m'aurait-elle touchée à ce point ?

— Tu avais peut-être raison, admis-je à contrecœur, sans me soucier de préciser à David à quoi je faisais allusion.

A présent, je prenais conscience que j'avais pris ma décision de longue date, à un niveau inconscient bien sûr.

— Tu veux parler du risque qu'on croie ton bébé né au terme d'une grossesse de onze mois ?

— Mais non. Tu es nul en maths, n'insiste pas.

Un instant, je me fis la réflexion étrange qu'il ressemblait furieusement au David de Michel-Ange, avec son torse nu et ses boucles brunes, sauf qu'on ne voyait pas un gramme de marbre à l'horizon, et qu'une barbe légère ombrait déjà ses joues.

— Je parlais du jour où tu m'as suggéré que je voulais être enceinte sans l'être réellement.

— Jane.

Enfin, il cessa de ramer.

— Que se passe-t-il dans ta petite cervelle ?

— Réfléchis un peu !

J'étais soudain tout excitée par la perspective qui venait de se dessiner devant moi. Comment n'avais-je pas compris plus tôt ? D'un seul coup, ce que j'avais vaguement envisagé comme « une idée » au commencement de cette aventure prenait une forme nouvelle. Elle devenait le Plan.

— Réfléchis un peu, repris-je, émerveillée de ma trouvaille. Tout le monde s'attend à ce que je sois enceinte pendant les mois à venir. De mon côté, j'ai voulu cette grossesse, plus pour faire l'expérience que font toutes les autres femmes que par réel désir d'avoir un enfant et de l'élever. Il n'y a pas l'ombre du commencement d'un sentiment maternel dans ma démarche, et par conséquent, il n'y a pas de raison de croire que si j'attendais vraiment un bébé, je serais une bonne mère...

— Cela, nous ne pouvons pas l'affirmer.

— ... ou que Trevor serait un bon père.

— Cela, nous pouvons l'affirmer.

— Donc, on peut supposer que c'est une bonne chose que Trevor et moi n'attendions pas vraiment un bébé, parce que, en vérité, il n'a pas l'air follement enthousiasmé par cette idée. Par contre, il m'a demandé de l'épouser, et maintenant, j'ai ce mariage à préparer.

— Ou à annuler de toute urgence.

— Mais je veux continuer à être enceinte !

David était mon meilleur ami. Si quelqu'un au monde pouvait me comprendre, c'était lui. Et d'une certaine façon, j'avais l'impression qu'il avait intuitivement deviné où je voulais en venir.

— Ce serait extraordinaire si je parvenais à mener l'expérience à son terme, même s'il n'y a aucun bébé au bout du compte. J'ai déjà tenu trois mois. Tu imagines, si je pouvais faire semblant d'être enceinte pendant les neuf mois entiers ?

— Enfin, c'est impossible, Jane. Même pour quelqu'un d'aussi fou que toi.

— Au contraire, c'est la seule voie possible. Toi qui prétends être mon ami, tu ne vas pas me laisser tomber à présent que tout le monde me croit enceinte ?

Il m'adressa un clin d'œil complice.

— Oui, je ne peux pas te lâcher au milieu du gay.

— Très drôle, grinçai-je entre mes dents.

Malgré moi, je souris. Décidément, l'anglais de David progressait à pas de géant.

— Tu es constipée ? demanda Constance.

La standardiste déposa sur mon bureau ce qui ressemblait désagréablement à deux manuscrits supplémentaires. Je réprimai un geste d'humeur en me jurant que c'était bien la dernière fois que je confiais à Dodo mes petits soucis domestiques.

— Pardon ?

— Je te voyais regarder dans le vide d'un air contracté, et je me suis demandé si tu pratiquais un exercice de gym faciale ou si tu souffrais de paresse intestinale ?

En vérité, j'étais occupée à réfléchir à ce que j'allais commander pour le déjeuner. Un instant, j'envisageai d'éjecter de mon bureau la naine aux yeux violets, mais je me ravisai. N'y avait-il pas là une piste à exploiter ?

— Pourquoi dis-tu ça, Constance ?

— J'ai regardé ce show télévisé sur la BBC avec Cindy Crawford...

— Cindy Crawford ?

— Oui, un mannequin américain.

— Merci, Constance, je sais qui est Cindy Crawford. Mais je ne vois pas le rapport avec la constipation ?

— Eh bien, tu sais qu'elle a eu deux enfants et tout ça ? Même si elle s'est mieux comportée à l'époque du second, il faut bien reconnaître qu'à celle où elle attendait le premier, son attitude était une véritable insulte à la féminité.

Je savais que j'allais regretter de m'être laissé entraîner dans cette digression — une discipline dans laquelle Constance était championne olympique — mais je ne pus résister à la tentation d'en savoir plus.

— Ah ? Et quel crime contre les femmes a commis cette malheureuse ?

Constance me jeta un regard consterné.

— C'est vrai, tu ne lis pas la presse ! s'exclama-t-elle.

Manifestement, elle ne s'expliquait pas l'irrationalité d'un tel comportement.

— Je t'explique. Au début de sa première grossesse, elle a déclaré qu'elle comptait se faire discrète dans les médias, qu'elle n'avait pas envie d'être photographiée avec son gros ventre, ce genre de choses... Non mais tu y crois ? Quel mépris ! Comment peut-on oser affirmer que la grossesse enlaidit ? Une femme enceinte, il n'y a rien de plus beau ! Il y aurait peut-être moins d'anorexiques si des gens comme elle ne tenaient pas ce genre de discours ! Bien entendu...

— Constance...

— ... une fois qu'elle a pris du poids et qu'elle s'est habituée à ce qu'on la considère comme la future maman la plus sexy de la planète, elle a vite compris tout le parti qu'elle pouvait en tirer. Plus question de se cacher ! Du jour au lendemain, et hop ! que je me déshabille à la une des journaux, et hop ! que je...

— Constance ?

— ... joue les Demi Moore en moins pudique, si c'est possible. Toutes des exhibitionnistes ! Ah ! Si elles avaient posé pour Playboy, ça aurait fait un beau scandale ! Mais tant qu'il s'agit de Vanity Fair, c'est de l'art ! Et si tu t'imagines qu'elles ont pensé un instant aux torts qu'elles ont causés à leurs enfants à naître, ou qu'elles se sont souciées de ce qu'ils pourraient en ressentir plus tard à propos de...

— Constance !

— Hum ?

— Quel est le rapport avec la constipation et la BBC ?

— J'y viens, mais si tu m'interromps sans arrêt ! La presse, que tu ne lis pas, a fait tellement de tapage autour de la grossesse de Cindy que la BBC a décidé de sauter dans le train en marche. Ils ont trouvé le moyen de réaliser une série de quatre reportages sur ses neuf mois de grossesse, avec un commentaire d'Helena Bonham Carter, s'il te plaît. Et si tu crois qu'ils en sont restés aux bons côtés de l'événement, tu te trompes. Ils n'ont pas évité un seul détail pratique. Il paraît que l'un des pires à-côtés de la grossesse, c'est la constipation. Si j'ai bien compris, les hormones produites pendant la grossesse — de la progestérone ? — ralentissent le métabolisme. Ajoute en plus le poids exercé par l'utérus de plus en plus lourd et de plus en plus volumineux, et tu comprends que la motricité intestinale s'en trouve considérablement ralentie. Enfin, bref...

Elle me jeta un regard un peu embarrassé.

— ... voilà pourquoi je pense à la constipation chaque fois que je vois Cindy Crawford.

— Intéressant.

Croyez-moi ou non, je le pensais vraiment.

— Et alors ? Tu l'es ?

— Je suis quoi ?

— Constipée.

— Non, désolée. J'étais en train de me demander ce que j'allais commander pour déjeuner.

D'un geste gracieux, je désignai la pile de manuscrits en attente sur mon bureau, manière polie de signifier à Constance qu'elle pouvait s'en aller, tout en l'assurant que ses révélations m'avaient

intéressée au plus haut point.

Ce qui était le cas. J'avais bien l'intention de faire bon usage des informations qu'elle venait de me fournir. Qui sait, par exemple le jour où je ressentirais le besoin urgent de me faire porter pâle.

*
* *

— As-tu déjà entendu battre le cœur du bébé ? demanda Dodo.

— Plaît-il ?

— Le cœur du bébé. Il paraît qu'on peut l'entendre dès la dixième semaine avec un appareil appelé un Doppler.

— Connais pas. En revanche, question sexe, je m'épanouis comme une fleur.

— Veinarde. L'amie de mon amie était si malade durant toute sa grossesse qu'elle jure qu'elle n'a pas fait l'amour une seule fois, depuis le jour où elle a conçu le bébé jusqu'à celui où elle l'a sevré. Il paraît que les femmes enceintes sont très portées sur la chose, mais je n'en ai rencontré aucune dans ce cas.

Encore un point sur lequel je me sentais une excellente prédisposition.

— C'est pourtant bien vrai. J'ai eu tellement d'orgasmes multiples que j'avais l'impression qu'ils se croisaient entre eux.

— Non !

— Si. Mais rassure-toi, je suis bien consciente que ça ne va pas durer éternellement.

— Et pourquoi pas ? Pourquoi est-ce que ça ne durerait pas toute la vie ?

— Aucune idée. Une histoire d'hormones, je suppose.

Je n'avais pas envie d'avoir l'air tellement comblée sur le plan sexuel, en plus de tout le reste, car les autres filles en viendraient à me haïr.

— D'ailleurs, lorsque je commencerai mon second trimestre, je n'aurai sans doute plus qu'une envie, qu'on me masse gentiment les pieds, rien de plus.

Un peu plus tard ce jour-là, alors que je bûchais mon A quoi s'attendre... pendant ma pause de l'après-midi, je tombai sur un passage intitulé « Deux, et plus... » Des jumeaux ? Comment n'y avais-je pas pensé ? Un instant, j'envisageai de prétendre avoir distingué, le jour où j'aurais entendu battre le cœur, non pas un mais deux battements. Il y avait un bénéfice évident à exagérer les symptômes liés à une grossesse multiple, lesquels me vaudraient bien quelques jours de repos quand j'aurai envie d'aller faire un tour. L'arrière-saison est tellement plus agréable pour se balader dans Londres ! Sans compter le panache indéniable qu'il y avait à vivre une grossesse un peu hors normes, et plus « à risque » que les autres. Seule ombre au tableau, l'obligation où je me trouverais, à l'époque où mon état commencerait à se voir, de prendre suffisamment de poids pour être crédible dans mon rôle. Entre nous, l'idée ne m'inspirait que peu d'enthousiasme.

Finalement, je décidai de laisser planer un doute sur le nombre de bébés que j'attendais. Je me contenterais de suggérer qu'il pouvait y avoir deux battements de cœur, et j'improviserais en fonction de l'humeur du moment.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Je vis tout de suite à son expression que Trevor venait de tomber sur quelque chose qu'il n'aurait jamais dû découvrir. D'un air furibond, il agitait sous mon nez un marqueur rose que je ne reconnaissais que trop bien.

— Et ça ?

Levant l'autre main, il exhiba le premier test qui, étrangement, était toujours barré de sa diagonale ratée. Vue sous cet angle, la ligne plongeait vers la droite, sinistre augure des chances d'avenir de ma relation avec Trevor.

Comment avais-je pu négliger ce détail ? Je revoyais encore ce fameux soir où j'avais appelé Trevor depuis la salle de bains, agitant triomphalement mon test de grossesse barré d'un coup de marqueur rose. Après l'échec de ma première tentative de fraude, j'avais caché le test raté sous le lavabo, me promettant de m'en débarrasser au plus vite. Ce que je n'avais jamais fait. J'entendais déjà David, le roi de la psychanalyse sauvage, railler mon splendide acte manqué... Mais pour l'instant, il fallait tenter de sauver les meubles.

— Oh, ça ! Tu vas rire...

— Non, pas vraiment. Et j'aimerais que tu cesses tes mensonges. Tu me prends vraiment pour un crétin ?

— Comment as-tu deviné ? Je veux dire, à propos du test ?

— En cherchant des lames de rechange pour mon rasoir, sous le lavabo. Mais là n'est pas la question.

— Non, je suppose que non.

J'allai m'asseoir sur le canapé avec toute la dignité dont j'étais capable dans l'espoir de gagner un peu de temps. Pour dire la vérité, ma ligne de défense apparaissait un peu floue dans mon esprit.

— Eh bien, quelle est la question ? repris-je de mon air le plus innocent.

Trevor était tout rouge, comme sur le point d'exploser de colère. Je ne l'avais jamais vu ainsi.

— La question, figure-toi, c'est que j'aimerais que tu m'expliques où tu espérais en venir avec tes mensonges éhontés ! Tu as perdu la tête ? Tu t'imaginais que je ne finirais pas par remarquer que quelque chose clochait ?

Ma foi, il avait bien gobé toutes mes histoires jusqu'à présent. Il n'avait jamais paru s'apercevoir que j'avais toujours mes règles, ni que mon corps n'avait absolument pas changé... Toutefois, mon intuition me disait que le moment était mal choisi de pointer trop ouvertement la faiblesse de ses capacités d'observation.

— Enfin, Jane ! s'exclama-t-il en continuant d'agiter le test qui m'avait trahie. Moi qui m'imaginais que j'allais être père ! Et voilà que j'apprends que mon enfant à naître n'est qu'une ligne tracée au rose sur un bout de plastique !

C'était bien la première fois que je le voyais manifester autant d'énergie à ce sujet, ce que je lui

dis sans dissimuler mon amertume.

— Oh, je t'en prie, n'essaie pas de détourner la conversation ! Le problème n'est pas de savoir si j'ai ou non exprimé mon enthousiasme paternel, mais de comprendre comment tu as pu faire une chose pareille !

Il se laissa tomber sur le canapé à côté de moi d'un air las, avant de se masser le front, comme pour en chasser ses soucis.

— Je ne comprends pas, Jane, reprit-il d'une voix fatiguée. Quelle idée folle a pu te passer par la tête ?

Le plus simple était encore de tout lui expliquer.

Ce que je fis, avec plus de difficulté que je ne m'y étais attendue. Je dois avouer qu'à l'époque où j'avais conçu le Plan, celui-ci ne m'avait pas paru aussi... comment dire, diabolique qu'à présent, alors que je tentais de l'exposer à Trevor. Pourtant, était-ce si condamnable de vouloir être l'objet de toutes les attentions une fois dans ma vie, comme les autres ?

Oui, si j'en jugeais par l'expression sévère de Trevor.

Celui-ci bondit sur ses pieds, toute fatigue apparemment oubliée.

— Tu es complètement cinglée ! s'écria-t-il. Tu n'as tout de même pas imaginé qu'on te croirait ?

— Si. Sauf si tu révéles la vérité à tout le monde ! ripostai-je en me levant à mon tour.

Pour toute réponse, il se dirigea vers la chambre à coucher, sortit deux grandes valises de sous le lit et entreprit d'y jeter pêle-mêle ses affaires. Lui d'ordinaire si maniaque lorsqu'il pliait ses chemises !

— Où vas-tu ?

— Tu comprends bien que nous ne pouvons pas rester un instant de plus sous le même toit !

— Ah bon ? Je ne vois pas pourquoi. Tu n'as pas oublié que nous nous marions dans six mois ?

« Dénier de la réalité. » J'avais l'impression d'entendre David. Pour une fois, Trevor parut raisonner comme l'eût fait ce dernier car je le vis contourner le lit pour s'approcher de moi et me prendre par les épaules d'un air grave.

— Tu es en plein délire, Jane. Tu n'es pourtant pas assez folle pour t'imaginer que nous pouvons encore nous marier après ce que tu as fait. Ouvre donc les yeux ! Tu ne comprends pas que je m'en vais ?

Je songai soudain aux années que nous avons passées ensemble, aux espoirs que j'avais formés pour nous et à la nostalgie que j'aurais de sa façon de plier ses vêtements avec un soin maniaque. J'en conviens, j'aurais normalement dû trouver que cette manie était des plus agaçantes. Mais dans la mesure où j'avais espéré que nous passerions ensemble le reste de notre vie, Trevor et moi, j'avais sans doute décidé qu'il était plus commode de croire que j'adorais les traits les plus pénibles de sa personnalité.

Comment était-il possible que tout fût terminé ? Je ne parvenais pas à y croire ! Je me laissai tomber sur le lit, entre les deux valises que Trevor continuait de remplir.

— Où vas-tu aller ?

— Peu importe, tant que c'est loin d'ici.

— Tu vas le dire aux autres ?

— Que tu es folle à lier ? A quoi bon ? De toute façon, tu seras bien obligée d'avouer la vérité. Tu n'as pas l'intention de prétendre être enceinte pendant des années ? Ou alors, c'est que ton cas relève de la psychiatrie.

Tout d'un coup, je me sentis impatiente de le voir partir. Je le regardai, agacée. Comment avais-je pu supporter aussi longtemps ce désagréable personnage ? Quelle mouche m'avait piquée, de vouloir vivre avec lui ?

— D'ailleurs, poursuivit-il en lançant une paire de luxueux mocassins dans sa valise sans même les emballer dans leur pochette de feutrine, je ne serai bientôt plus là.

Voyant mon air perplexe, il poursuivit :

— Ma boîte me fait des ponts d'or depuis quelque temps pour que je parte un an à l'étranger. Ils comptent sur moi pour redresser l'agence de Tokyo. J'avais refusé à cause de toi. Dans ton état, je me voyais mal te demander de tout quitter pour me suivre là-bas. Mais maintenant...

D'un geste rageur, il referma ses valises et les souleva.

— Adieu, Jane. Et bonne chance. Vu le pétrin où tu t'es fichue, Dieu sait que tu risques d'en avoir besoin.

Et il partit. Sans même un dernier baiser, le mufle.

Il me fallut quelques instants pour prendre conscience de la situation. Un chapitre de ma vie venait de se clore avec fracas, me laissant sans réaction. Mais la vue de l'affreux Punch qui venait de se faufiler dans la chambre d'un air plus sournois que jamais me ramena bien vite à la réalité. N'écoutant que mon cœur, je pris l'animal et l'envoyai d'un vigoureux coup de pied sur le palier en direction de Trevor.

— Merci de ne pas laisser tes ordures derrière toi !

Et sans attendre la réaction de son propriétaire, je claquai la porte sans ménagement. Puis je poussai un long soupir de soulagement. Enfin seule ! D'une certaine façon, il me semblait qu'une partie de moi-même n'avait attendu que ce moment depuis longtemps. A présent que je n'avais plus personne à mettre à l'épreuve, j'allais pouvoir repeindre l'appartement.

C'est vrai, ça devenait lassant, tout ce rose sur les murs.

Tiens, j'allais commencer par me préparer une bonne tasse de thé. Non que j'apprécie particulièrement le thé, mais il me semblait qu'à ma place, une héroïne de roman digne de ce nom se serait précipitée sur sa bouilloire. Et j'avais besoin de faire le point sur la version que j'allais donner à mon entourage de la terrible scène au terme de laquelle le père de mon enfant m'avait lâchement abandonnée, fuyant ses responsabilités.

Un instant, je craignis qu'il ne tienne pas sa parole et révèle à tous mon imposture. Mais le risque était faible. Comme toutes les filles amoureuses, j'avais peu à peu laissé tomber ma bande d'amis pour me consacrer à mon nouvel amour. Je les avais perdus de vue, et d'ailleurs ils étaient sans doute tous casés à présent. Quant aux filles du bureau, elles ne connaissaient pas vraiment Trevor. Et en ce qui concernait ses propres amis, que je n'avais rencontrés que de loin, il pourrait

bien leur raconter ce qu'il voudrait.

D'une certaine façon, le statut de mère célibataire me convenait assez bien, avec l'aura de courage et d'abnégation qui l'accompagnait inévitablement, et qui ne pourrait que redorer mon image auprès de mon entourage.

Le petit être qui grandissait théoriquement en moi était à présent digne de l'appellation de fœtus. Il mesurait environ cinq centimètres de long et pesait une quinzaine de grammes, soit bien plus que le plus beau joint que j'eûs jamais fumé à moi toute seule un soir de semaine. Ses organes continuaient de se développer. Sa circulation sanguine était en place. Son foie produisait déjà de la bile (il avait bien le temps, pauvre chou !) Quant à ses organes génitaux, ils étaient développés, sans qu'il fût toutefois possible de voir s'il s'agissait d'une fille ou d'un garçon.

Ma foi, j'avais encore le temps de me décider sur ce point, non ?

Le deuxième trimestre

Le quatrième mois

Je décidai de noyer mon chagrin consécutif à l'abandon de Trevor — noyer étant le mot juste puisque je me rendis dans le pub le plus glauque de mon quartier dans le but clairement avoué de me soûler à mort.

A vrai dire, le départ de Trevor ne me traumatisait que modérément. J'avais été très attachée à la perspective de me marier, plus sans doute qu'au futur marié lui-même. Quant à ce dernier, il n'avait jamais nourri à mon égard des sentiments plus passionnés. Un homme amoureux n'attendait pas de s'assurer que son héritier lui fût livré en bonne et due forme pour épouser la future maman. Au contraire, il profitait de la première occasion pour passer la bague au doigt de celle-ci, de peur qu'un rival ne la lui enlève. Du moins, j'aimais à le croire.

J'entends déjà des murmures sarcastiques dans l'assistance. Et alors ? On se console comme on peut, n'est-ce pas ? Tout le monde ne peut pas s'appeler Scarlett O'Hara et espérer contre toute évidence que Rhett Butler est encore fou d'amour.

Cela dit, j'avais tout de même besoin d'une solide cuite ce soir-là. Il est toujours extrêmement traumatisant d'être celui qui est abandonné, même s'il y a belle lurette qu'on ne ressent plus rien pour l'autre.

Lorsque je poussai la porte de La Vallée de la peur, je constatai rapidement que l'endroit n'avait qu'un rapport lointain avec le roman de sir Arthur Conan Doyle, à l'exception peut-être de la terreur que devait inspirer aux clients la perspective d'ingérer le moindre pickle que l'on devinait dans les bouches crasseuses qui s'alignaient sur le comptoir. La salle était assez obscure pour qu'on puisse se convaincre, avec un brin d'imagination, que le lambris était vraiment de l'acajou, et le lustre du cristal véritable. La barmaid, en revanche, était indéniablement authentique, avec son ventre fatigué par des maternités successives non suivies de séances d'abdominaux, et sa chevelure peroxydée couleur d'urine. Tout aussi véridique était le tenancier, un mélange d'Indiana Jones et de Jr. Ewing, dans des proportions approximatives d'un pour cent du premier et de quatre-vingt-dix pour cent du second.

L'homme nettoya le zinc devant moi à l'aide d'un chiffon qui n'avait pas vu une paillette de savon depuis un bon quart de siècle.

— Et pour la demoiselle, ce sera ?

— Heu...

Fichtre. Encore le syndrome Hugh Grant. Il était temps de me ressaisir.

— 'Pêchez-vous, on va pas y passer la soirée.

Vu la maigre assistance qui se tenait au zinc, cela n'aurait pourtant pas posé de problème.

— Donnez-moi une Guinness.

— Bon choix, approuva-t-il en esquissant un geste vers la machine à pression.

— Et un petit verre de Glenfiddish.

— Excellent choix.

— Attendez. Non, plutôt du Laphroaig. Autant faire les choses comme il faut.

— Entièrement d'accord.

— Mais bien tassé, hein ? Pas la peine de vous faire revenir toute la soirée, hé hé !

Où avais-je appris ce rire idiot ?

— Ce sera tout ? Vous pouvez aussi venir derrière le bar ?

— Merci. Hé hé, je passerai une autre commande plus tard.

— Peut-être pas le barman le plus stylé de Londres, mais lui au moins, il ne noie pas ses drinks sous des trombes d'eau.

Je me tournai vers le client qui venait de s'asseoir juste à côté de moi et d'énoncer ce commentaire de connaisseur.

Si j'avais dû le décrire pour une enquête policière, j'aurais dit qu'il était de taille moyenne, de corpulence moyenne et d'âge moyen, ce qui lui donnait environ quelques années de plus que moi. Il avait aussi des cheveux châtain clair qui n'avaient pas vu une paire de ciseaux depuis fort longtemps, et des yeux d'une nuance de marron que j'aurais pu contempler chaque matin au petit déjeuner pour le restant de mes jours.

Bref, j'aurais fait un très mauvais témoin pour la police. Mais au moins, je savais ce que j'aimais chez un homme. Pour résumer, ce garçon était aux antipodes du gendre idéal tel que pouvait l'incarner, au hasard, quelqu'un comme Trevor. Ce qui me convenait très bien. Qu'aurais-je fait d'un gendre, je vous le demande ?

Seule ombre au tableau, ses interminables moustaches qui lui retombaient sur le menton, plus longues d'un côté que de l'autre.

— Plaît-il ?

— Je disais, peut-être pas le barman le plus...

— Oui, ça j'avais compris.

D'un geste, je désignai ma propre moustache, ou plus exactement l'endroit où elle se serait située si mon organisme avait été programmé pour sécréter plus de testostérone.

— Tu ne trouves pas que ça penche ?

Au regard ahuri qu'il me jeta, je compris qu'il n'avait pas saisi l'allusion.

— Ta moustache, repris-je. Elle est de travers. Ça ne te déséquilibre pas ?

— Flûte, je l'avais oubliée ! s'exclama-t-il.

D'un geste sec, il arracha son ornement pileux, qu'il fourra sans plus de façons dans la poche de sa veste de tweed.

— C'est mieux comme ça.

Sous le postiche, il portait une véritable moustache, nette et bien dessinée, qui soulignait son visage juvénile et lui donnait un petit air de Johnny Depp qui m'allait droit au cœur.

— Tu sors d'un bal masqué ?

— C'est un peu ça, dit-il, laconique. Et toi ?

— Pardon ?

Il regarda ostensiblement ma tenue de veuve sicilienne — veste noire, top noir, pantalon cigarette noir, bottines noires. Même la culotte et le soutien-gorge étaient noirs, mais il ne pouvait pas le savoir. Pas encore.

— Toi aussi, tu sors d'une soirée costumée ? On ne voit pas beaucoup de femmes pousser la porte de La Vallée de la peur, à part Sue...

Il hocha la tête en direction de la fille aux cheveux couleur pipi.

— ... et encore moins de femmes qui ont l'air d'être quelqu'un.

— En fait, j'avais prévu une tenue de sorcière mais j'ai oublié mon chapeau et mon balai à la maison et le videur n'a pas voulu me laisser entrer. Alors je suis venue ici.

— Je vois.

Le barman m'apporta mes boissons et déposa devant mon voisin une pinte de bière que ce dernier n'avait pas commandée.

— On te connaît bien, ici ? demandai-je après avoir vidé la moitié de mon double whisky et sérieusement attaqué ma bière.

— C'est même le seul endroit où on me connaît aussi bien.

— Comme c'est triste.

— Pas quand on sait comment sont la plupart des gens.

— Quelle idée étrange.

— Mais vraie.

— Quelle idée vraiment étrange.

Je vidai le reste de mon whisky, que je fis passer à l'aide d'une solide gorgée de bière, et réfléchis un instant.

— Quelle idée étrangement vraie, ajoutai-je.

D'un coup sec, je frappai mon verre sur le zinc pour attirer l'attention du patron.

— Holà, tavernier ! Remettez-nous la même chose, à moi et à mon intéressant camarade !

— C'est bien la première fois qu'une femme m'offre un verre, commenta ce dernier. Et une femme séduisante, qui plus est. Malgré l'absence du chapeau et du balai.

— Bien sûr. Mais j'ai l'impression qu'il y a des tas de choses qui ne poussent pas souvent la porte de ton petit monde. Et la plupart, encore moins souvent que pas souvent, hein ?

— Exact. Mais c'est mon monde à moi, alors il faut que je fasse avec. Puis-je te demander ton nom, pour pouvoir lui faire une petite place dans ce petit monde ?

Ma foi, puisqu'il semblait avoir envie de me conter fleurette...

— Jane Taylor. Assistante d'édition chez Churchill & Stewart. Amoureuse éconduite. Vingt-neuf ans.

Autant commencer tout de suite par le pire, n'est-ce pas ?

— Qui que ce soit, c'est un crétin, et c'est tant mieux pour moi, répondit mon voisin en me serrant la main d'une poigne ferme et chaleureuse. Tolkien Donald, à ton service.

— Tolkien Donald ? C'est une blague ?

Il rit, de ce rire un peu surfait du type qui mesure deux mètres de haut et à qui des nains demandent à longueur de journée quel temps il fait là-haut.

— Oui, dit-il. Une excellente blague que m'ont fait mes parents. Mais avec les années, j'ai fini par m'y habituer. Et puis, maintenant qu'ils sont partis, inutile de leur garder rancune.

Je me composai une expression sobre, ce qui n'était pas chose facile, avec le hoquet tenace qui me secouait.

— Désolée. Ils sont décédés ?

— C'est tout le contraire. Ils n'ont jamais été aussi vivants : ils viennent de s'installer à Barcelone.

— Je préfère ça. Ton prénom, c'est comme ta fausse moustache, je n'ai pas droit d'en savoir plus ?

— Oh, si. En fait, à la naissance, mes parents m'ont appelé Donald, comme tout le monde. Mais vers l'époque de mes quatre ans, ils se sont aperçus qu'on était en plein dans l'ère hippie. Du jour au lendemain, ils ont découvert le Viêt-nam, la contestation sociale, l'encens et Bilbo le Hobbit. Dans la foulée, ils ont décidé de nous rebaptiser tous les trois. C'était la grande époque des conversions religieuses, on changeait de nom comme de chemise. Plus souvent, en fait. Mon père Ron s'est fait appeler Elrond, ça passait encore. Ma mère, Claire, a opté pour Galadriel, et il a fallu des années aux grands-parents pour épeler son prénom sans se tromper. C'était d'autant plus problématique pour le facteur qu'ils avaient décidé d'abandonner leur nom de famille. Quant à moi, ils m'ont appelé Tolkien, en toute simplicité.

— Alors Donald, ce n'est pas ton nom de famille ?

— En fait, c'est John. Mais comme mes grands-parents commençaient à s'emmêler les pinceaux, mes parents ont gardé Donald comme second prénom.

— Et tes parents ? Ils s'appellent toujours Elrond et Galadriel alors qu'ils ont la cinquantaine ou la soixantaine ?

— Ils auraient pu. Tu sais que les elfes peuvent atteindre un âge canonique ? Quoi qu'il en soit, mes parents ont retrouvé leurs prénoms de Ron et Claire, à peu près à l'époque où ils ont arrêté de teindre leurs tuniques en violet et se sont lancés dans le placement en Bourse.

— Je vois. Tu n'as pas été tenté de revenir à Donald John ?

— Non. Je m'y étais habitué, je n'avais pas de raison de changer. C'est très bien, non, Tolkien Donald ?

Le fait que ce garçon ait été capable de s'habituer à un nom si étrange au point de le considérer comme tout à fait normal me fit tomber immédiatement sous son charme.

*
* *

Deux heures plus tard, j'étais toujours assise au zinc de La Vallée de la peur, songeant à la vie (la mienne), à l'amour (le mien, un jour ?) et à l'homme étrange que je venais de rencontrer (le

mien, un jour, peut-être ?).

Tout en regardant s'éloigner Tolkien Donald, qui avait remis sa fausse moustache en déclarant que ce n'était pas tout ça mais qu'il avait du boulot, je souris aux anges.

J'étais amoureuse.

Incroyable.

J'étais amoureuse. Est-ce que j'étais vraiment amoureuse ? Comme ça, dès le premier regard ?

Oui, et oui.

Vraiment incroyable. Tiens, il fallait arroser ça.

— Je croyais que tu étais enceinte ! s'exclama une voix près de moi.

Ce devait être la soirée qui voulait ça. Je me tournai vers mon voisin, en l'occurrence une voisine, en l'occurrence Alice Simms, une collègue de Quartet Books Limited.

— Non seulement tu bois, mais en plus, tu n'as pas l'air d'avoir pris un gramme ! pointa-t-elle d'un ton incrédule.

Bonté gracieuse, elle était voyante extralucide ? Je restai muette, incapable de me décider pour une réponse ou une autre. N'était-ce pas le moment idéal pour avouer enfin mon énorme mensonge ? Comme l'avait dit Trevor, ou à peu près, même une cinglée comme moi pouvait comprendre la folie qu'il y avait à se prétendre enceinte au-delà du premier trimestre. Je pouvais encore m'en sortir honorablement en prétextant une fausse couche. Mais une fois passée cette limite... De plus, ma mise en scène destinée à prendre Trevor au piège s'était révélée un complet échec, puisque, à ce même instant, celui-ci était peut-être déjà dans l'avion pour Tokyo.

J'avouai tout à Alice. D'un bloc.

— On ne t'a jamais dit que tu étais complètement cinglée, Jane ?

— Voyons... quelque chose me dit que si je réponds non, tu ne me croiras pas une seconde.

Nous avons pris place dans un box à l'écart du comptoir, une précaution bien inutile dans ce trou perdu.

— Bien sûr, on me l'a dit, repris-je. Et alors ? Où est le problème ?

Alice me considéra d'un air songeur. Se méfiait-elle de moi ? Me prenait-elle pour une authentique folle, ou juste pour une gentille foldingue ? Il se passa alors quelque chose d'étrange. Alice éclata de rire.

— Oh, Jane ! Mais ton histoire ferait un bouquin extra !

Puis il se passa quelque chose de plus étrange encore. Je vis passer dans le regard d'Alice une lueur diabolique qui me rappela... eh bien, moi.

— Oh, Jane ! s'écria-t-elle de nouveau. Je viens d'avoir une idée de génie.

Avais-je bien suivi le cours de ses pensées ? J'en avais bien peur. D'un haussement de sourcil interrogateur, je l'invitai à poursuivre. Elle se pencha alors vers moi par-dessus la table et, d'un air de conspiratrice, murmura :

— N'en parle à personne d'autre. Continue de prétendre que tu es enceinte.

— Mais tu viens de me dire que c'était de la folie ?

— Plus maintenant. A présent, c'est une expérience.

— Hein ?

— Considère ta situation comme l'objet de recherches. Et vois si tu peux aller au bout des neuf mois.

— Mais...

— Et fais-en un livre.

— Quoi ?

— Réfléchis un instant ! Tu sais aussi bien que moi que dans la profession, nous sommes en permanence à la recherche du gros coup éditorial. Tu te rends compte du bouquin qu'on peut écrire à partir de ton récit ? Tu imagines ? Une femme fait semblant d'être enceinte pendant neuf mois !

Aussitôt, mon côté professionnel prit le dessus et je cessai de répondre par onomatopée.

— Comme titre, je verrais plutôt...

— Peu importe, m'interrompit-elle d'un ton fiévreux. Nous verrons les détails plus tard. Je sais que ma boîte payerait cher un récit aussi incroyable, mais il doit être fondé sur une histoire vécue. Nous pourrions peut-être même faire monter les enchères entre plusieurs éditeurs. A ce propos, puisqu'il s'agit de mon idée...

— Attends un instant. De quelles sommes parlons-nous exactement ?

— Beaucoup d'argent, murmura Alice avec une telle emphase qu'il me sembla entendre les italiques.

Ah ah ! Voilà qui commençait à m'intéresser... Mais il y avait un petit problème.

— Attends un instant. Que vais-je dire à ma famille et à mes amis quand les neuf mois seront passés ?

Elle m'adressa un sourire entendu.

— Quant les neuf mois seront passés, tu auras un superbe contrat de publication. Tu es aussi bien placée que moi pour savoir combien les gens sont amnésiques dès qu'ils ont affaire à un auteur publié.

— Exact... Mais puisqu'il ne s'agira pas d'un récit de fiction, ils peuvent me reprocher la description que je fais d'eux. Je n'ai pas envie de me faire poursuivre en justice, moi !

— Alors traite ça comme une fiction. Au fond, Jane, peu importe ; ce qui compte, c'est que tu relates ton expérience, quelle qu'en soit la forme. Si tu ne le fais pas, c'est moi qui m'en chargerai.

Je la regardai sans cacher ma stupéfaction.

— Toi aussi, tu rêves d'être écrivain ?

— Certainement pas. Il faudrait être fou pour choisir ce métier si on peut l'éviter ! Mais je ne supporterai pas de laisser passer un si bon coup éditorial. Ecris ce bouquin, Jane. C'est un ordre !

Je dois avouer qu'Alice savait se montrer persuasive. Dans tout éditeur bat un cœur d'écrivain. Et comme tant d'autres avant moi, j'étais entrée dans la profession en rêvant d'écrire un jour moi-même. Je voulais publier des romans. Pas forcément des monuments de la littérature, mais la seule idée de vivre de ma plume me donnait des ailes, si vous me passez ce jeu de mot facile. Etre payée

pour raconter des histoires ! Mais comme c'est souvent le cas, les urgences du quotidien avaient pris le dessus, j'avais perdu de vue mon grand projet. De moins en moins souvent, je m'étais levée pleine d'entrain une heure avant l'heure habituelle pour allumer mon ordinateur et rédiger un storyboard cohérent. Je m'étais installée dans la routine, je m'y étais engluée, je commençais à m'y noyer.

Et voilà que le destin me tendait une bouée de sauvetage.

Deux, même, puisque le plan d'Alice me tirait d'un très mauvais pas : je disposais désormais d'une explication rationnelle pour justifier auprès de mon entourage l'absence de bébé au terme de ma prétendue grossesse. Bien sûr, même si j'optais pour un récit sous forme de fiction, on m'en voudrait sans doute un peu de mes mensonges. Et il était probable que je sois obligée de quitter Londres pour échapper à la vindicte de mon entourage. Mais au risque d'être ostracisée, je préférerais l'exil doré d'un écrivain maudit à la fuite pathétique d'une mythomane de bas étage. Je poussai un soupir d'aise. J'allais enfin devenir un auteur publié. C'était la consécration. La gloire !

— Tout ce que j'espère, c'est qu'on ne m'en voudra pas trop, murmurai-je.

— Je croyais que tu avais toujours rêvé d'être un écrivain ? répliqua Alice. Tu connais le proverbe. Qui veut la fin...

Certes, certes. Tout de même ! Je sais que ça ne me ressemblait pas, mais j'avais des scrupules.

Je me laissai finalement convaincre par les arguments d'Alice, qui eut l'intelligence de dérouler devant moi mon programme pour les deux trimestres à venir, tels qu'elle les voyait. J'allais tenir un journal de bord où je raconterais mon quotidien de femme faussement enceinte, et j'en garderais les extraits les plus drôles, que je lui enverrais par e-mails pour qu'elle me guide dans mon travail d'écriture.

Pratiquement convaincue, je formulai la question qui me taraudait depuis un bon moment :

— Combien as-tu dit qu'on me paierait ce récit ?

— Beaucoup d'argent.

— Mais encore ?

Tout en me regardant, elle prit son sac à main, en sortit un stylo et écrivit une somme sur son sous-verre de carton, qu'elle fit glisser vers moi d'un geste gracieux. Pas un instant elle n'avait détourné ses yeux des miens. Pourtant, ses chiffres étaient remarquablement bien formés. Le fruit d'une longue pratique ? Avait-elle l'habitude de négocier ses contrats dans des pubs douteux comme La Vallée de la peur ? Quoi qu'il en soit, elle était diablement douée pour cet exercice. Admirative, je relus le nombre qu'elle avait écrit. Quoi ? Elle avait dû se tromper !

— Il n'y aurait pas un ou deux zéros de trop ? demandai-je.

Pour toute réponse, elle se contenta de secouer la tête en signe négatif, un sourire confiant aux lèvres. Voilà une femme qui savait ce que « beaucoup » voulait dire.

— On te laisse la liberté de faire de telles propositions, chez Quartet ?

Cette fois-ci, elle hocha la tête affirmativement.

— Dans ce cas..., dis-je. Mais je veux un contrat. Tout de suite. Tu comprends bien que je ne peux pas prendre le risque d'aller jusqu'au bout d'une telle aventure sans avoir quelques

assurances.

— Et pour moi ? Quel est le bénéfice à signer si tôt ?

— Tu évites la mauvaise surprise de passer à côté du coup de ta carrière parce que j’aurai vendu mon récit à un autre éditeur.

A Churchill & Stewart, par exemple. Au fait, Dodo n’allait-elle pas se sentir trahie ? Bah, je lui dédierais mon bouquin. C’est fou tout ce que les gens pardonnent quand ils voient leur nom imprimé en italique en début d’ouvrage.

— Je comprends, dit-elle. Au fait, qu’est-ce qui me prouve que tu sais écrire ?

— Je réécris les bouquins des autres toute la journée, ma chérie. Toi, d’ailleurs. Si ma prose n’est pas à ton goût, tu pourras toujours l’améliorer.

— Exact.

— Alors, quand peux-tu me faire établir ce contrat ?

— D’ici à quelques semaines, le temps de régler certains détails.

— Et j’aurai ?

— Comme les autres, un tiers à la signature du contrat, un tiers à la remise du manuscrit et un tiers à la publication.

J’effectuai un rapide calcul mental. Dans quelques semaines, j’allais encaisser un tiers de beaucoup d’argent.

J’étais impatiente d’annoncer cette bonne nouvelle à David. Tout en dirigeant mes pas vers chez moi, je pris mon portable dans mon sac et composai le code du numéro de David. J’aurais pu aller directement chez lui, mais je craignais que Christopher n’apprécie que modérément ma visite surprise.

C’est d’ailleurs ce dernier qui décrocha le combiné.

— Jane ?

Il avait l’air un peu somnolent.

— Je te passe David, ajouta-t-il en bâillant.

— Jane ? demanda David. Tout va bien ? J’ai vu Trevor s’en aller tout à l’heure avec ses valises. Quand je suis descendu dans la soirée pour voir comment tu allais, tu étais déjà partie. Comment vas-tu ?

— Super !

— Pardon ?

Il avait l’air presque déçu.

— Je dis que je vais très bien !

Dans la rue déserte, j’exécutai un pas de polka. Disons, un pas de ce qui ressemblait à ce que je supposais être de la polka.

— Que t’arrive-t-il ?

— Des choses extraordinaires. D’abord, je suis amoureuse...

— Toi ?

— Oui. Pourquoi pas ?

— En effet, pourquoi pas. Je suis très heureux pour toi, Jane.

— Merci.

— Et cet autre événement extraordinaire ?

J'hésitai. Sans savoir pourquoi, j'éprouvais une soudaine réticence à lui révéler ma discussion avec Alice et l'incroyable proposition de celle-ci. D'ailleurs, il me semblait lui avoir appris le plus important : ma rencontre avec Tolkien. A côté, quel intérêt offrait un livre dont je n'avais pas encore écrit la première ligne ?

— Oh, rien.

— Comme tu voudras.

Je pouvais l'entendre sourire au téléphone.

— Je te vois depuis ma fenêtre, ajouta-t-il. Tu ne devrais pas traîner seule dans les rues aussi tard.

Je levai la tête vers le carré de lumière qui brillait dans le noir, tout en haut de l'immeuble. Derrière le carreau, l'ombre de David se découpait en ombre chinoise.

— C'est bon, je rentre.

Là-haut, il me fit un signe de la main.

— A demain ? demanda-t-il.

— Promis.

Ayant répondu à son geste, je coupai la communication et me dirigeai vers le hall de l'immeuble en faisant des entrechats.

Si j'en croyais les manuels rédigés par d'éminents spécialistes de la grossesse, ce premier mois de mon deuxième trimestre était celui de tous les bobos. Dans le désordre, et rien que sur le plan physiologique, j'étais censée souffrir de : fatigue, constipation, brûlures d'estomac, troubles de la digestion, flatulences et ballonnements, grossissement des seins, accompagné toutefois d'une accalmie des sensations de tension et de lourdeur, maux de tête, vertiges, en particulier en changeant trop brusquement de position, congestion nasale, saignements de nez, bourdonnements d'oreilles, saignements de gencives, fringales diverses et variées — pour ne pas dire franchement délirantes — jambes lourdes, chevilles gonflées, masque de grossesse (vilaines taches brunes sur le visage), varices, hémorroïdes, leucorrhée, éblouissements.

C'était aussi à la fin de ce mois que j'allais commencer à ressentir les mouvements du bébé, à condition d'être mince ou d'avoir déjà vécu au moins une grossesse. Or, j'étais très mince. Les gens allaient-ils essayer de toucher mon bébé pour voir s'il bougeait ?

Et au cas où tout cela ne suffirait pas, il y avait aussi les désagréments d'ordre psychologique. Fragilité émotionnelle, irritabilité, changements d'humeur, idées irrationnelles, crises de larmes, angoisses, moments d'euphorie totale, à condition qu'on ait commencé à se sentir enceinte (mais grâce à la constipation et aux ballonnements, ce point était en voie d'être réglé, me plongeant à intervalles réguliers dans un abattement proche de l'état maniaco-dépressif). Il y avait également la

frustration — dans mon cas, celle de ne plus pouvoir entrer dans mes tenues habituelles tout en n'ayant pas assez de rondeurs pour emplir des vêtements de grossesse —, les coups de cafard, la difficulté à se concentrer, l'étourderie et la tendance à laisser tomber les objets par terre.

C'est à ce stade de ma lecture que j'envoyai voler le manuel à travers la salle de séjour. Le satané bouquin s'écrasa contre le mur avec fracas, déclenchant une série de coups de balai chez les Marcus, de l'appartement du dessous. Et flûte ! En tant que femme enceinte, j'étais dans mon droit le plus élémentaire en envoyant valser les objets autour de moi afin de soulager mes petites contrariétés.

Je versai dans mon verre le reste de ma bouteille de bourgogne et portai un toast aux pauvres sottes qui étaient vraiment enceintes. Quand je pensais à toutes les horreurs qu'elles subissaient sur le plan physiologique et psychologique — et je n'en étais qu'au quatrième mois ! — c'était un miracle qu'elles acceptent de faire des bébés.

Il fallait à présent annoncer à mes collègues que le mariage était annulé. Les réactions de celles-ci ne furent guère encourageantes.

— Ce n'est pas le moment ! s'écria Dodo. Tu as besoin d'un compagnon !

— Même si tu n'es pas la seule dans ce cas, tu as bien du courage d'être mère célibataire, déclara Louise.

— Tu vas avoir un mal fou à retrouver un homme qui voudra bien de toi, avec ton mioche, dit Stan de la compta. Déjà que les hommes ne sont pas très chauds pour une fille qui a passé la trentaine, si en plus il faut se colleter les couches sales et les biberons !

— Boucle-la, Stan ! s'écrièrent toutes les filles du bureau.

Après le départ de Stan sous un vol serré de classeurs, dictionnaires et autres FVNI (fournitures volantes non identifiées), Constance prit la parole. Elle portait ce jour-là des lentilles dorées. Avec son épouvantable maigreur et son nouveau brushing en épi, elle avait l'air d'un hérisson malade.

— Tu sais, Jane, dit-elle de l'air du vendeur d'aspirateur qui s'apprête à vous faire une proposition formidable, il y a quelque temps que j'envisage de quitter mes parents. Mais je n'ai pas le temps de me chercher un studio. Si tu veux, je pourrais venir m'installer chez toi ?

— Surtout pas ! m'écriai-je. Je veux dire, c'est tellement généreux de ta part de me faire une telle proposition que je ne sais pas comment refuser...

Ses yeux brillèrent d'espoir.

— ... mais je suis obligée de te dire non. Tu sais, depuis le départ de Trevor, mon existence a pris une dimension incroyablement spirituelle. C'est l'occasion pour moi d'affirmer ma force intérieure, d'assumer pleinement mes choix de vie, ce qui n'aurait jamais été possible avec Trevor, bien trop matérialiste. Quelque part, je sens que je dois affronter mon destin. C'est une chance inouïe qui m'est offerte, je n'ai pas le droit de la laisser passer. Cette solitude, c'est un cadeau de la vie, tu comprends ?

Il s'agit peut-être d'un effet de mon imagination enfiévrée de femme quasiment enceinte, mais à cet instant précis, il me sembla que les premières notes de Rule Britannia venaient de retentir, tandis que les chasseurs bombardiers de la Royal Air Force s'élevaient en éventail sur fond de

soleil couchant.

Vu leur expression, les autres l'avaient entendu aussi bien que moi.

— Quel courage, murmura-t-on dans la petite assemblée qui m'entourait.

— Est-ce que le loyer de l'appartement ne va pas être une charge trop lourde pour toi, demanda Dodo, en plus des frais de garde du bébé ?

Saleté de voix de la raison.

Avec l'avance que je comptais toucher de Quartet, j'allais bientôt avoir de quoi louer un dix pièces avec vue sur Hyde Park. Mais bien sûr, Dodo ne pouvait pas le deviner.

Afin de détourner la pitié de mes collègues consécutive au lâche abandon de Trevor dans cette période si cruciale de ma vie de femme — et peu désireuse de cultiver une sympathie que je ne méritais guère —, je décidai que c'était le moment idéal pour programmer mon changement d'obstétricien. M'inspirant des méthodes de Louise, j'allai photocopier une série de documents dont je n'avais nul besoin. Je minutai l'exécution de ma mise en scène avec un soin de chorégraphe, de façon à croiser Dodo au moment où elle se trouvait non loin de là. Pour faire bonne mesure, je pris le soin de signaler ma présence par un petit sifflement insouciant, qui ressemblait plus à un chuintement essoufflé qu'à un joyeux pépiement, mais l'intention y était.

Le résultat également.

— Tiens, Jane ! s'écria Constance en levant les yeux — turquoise, ce jour-là — vers moi, sans cesser de taper sur son clavier. Quoi de neuf ?

Elle avait parlé en évitant ostensiblement de baisser les yeux vers son écran, sur lequel devait s'inscrire quelque chose ressemblant approximativement à « vdlkfuiajnveqdxhllfd hiazuery ». Lorsque Dodo croisait dans les parages, Constance déployait en général de touchants efforts pour donner l'impression d'œuvrer avec énergie à la prochaine cotation en Bourse de Churchill & Stewart.

— Oh, pas grand-chose, dis-je sur le ton de la conversation.

Puis, comme personne ne me pressait de livrer plus de détails sur la tonicité de mon — ou de mes multiples — fœtus ou la situation de mon utérus rétroversé, je compris que j'allais devoir me montrer plus directe.

— Oh, pas grand-chose..., répétais-je en m'adossant à la photocopieuse d'un air que j'espérais nonchalant, tout en essayant d'imiter le geste qu'avait Louise lorsqu'elle rejetait en arrière ses longues mèches — en vain, j'avais les cheveux bien trop courts pour tenter une telle manœuvre sans me ridiculiser.

Par chance, Constance avait plongé les yeux sur son écran, sans doute pour corriger ses fautes de saisie.

— ... sinon que j'ai viré le Dr Shelton avec perte et fracas.

J'étudiai mes ongles en attendant que ma petite bombe atteigne sa cible.

— Tu as quoi ? glapit Louise. Tu sais qu'on se bat pour être admis parmi sa clientèle ? Il y a des femmes qui refusent d'arrêter la pilule tant qu'elles ne sont pas assurées d'avoir une place chez lui !

— C'est vrai, renchérit Constance. Il paraît même que la princesse Niquie a programmé sa grossesse pour être sûre qu'il pourrait la suivre.

— En fait, c'est précisément l'expérience traumatisante de la pauvre Niquie qui m'a convaincue de me séparer de cet escroc.

— Tu plaisantes ! gémit Constance en portant ses mains à ses joues dans une expression d'effarement total.

— Pas du tout.

— Mais je croyais que c'était précisément le Dr Shelton qui avait sauvé la princesse de la catastrophe ?

Je pris l'air de celle qui s'y connaît.

— Ça, c'est la version qu'on a bien voulu donner au grand public.

— Tu veux dire que ça ne s'est pas passé comme ça ? murmura Louise d'un ton gourmand.

— Tu te souviens, demandai-je à Dodo, de cette amie d'une amie à toi que le Dr Shelton avait accusée d'être une grosse vache ramollie ?

— Je ne sais pas si ce sont exactement les termes que...

— Peu importe. Eh bien, il se trouve qu'elle n'a pas été la seule à subir de telles insultes.

— Ah ? demanda Dodo en s'approchant de moi.

Je la tenais.

— Comme je te le dis.

— Et alors ? me pressa Constance, ses yeux turquoise pétillant de curiosité. Tu connais une autre femme qu'il a traitée comme elle ?

Je marquai une petite pause pour préparer mon effet.

— Vous la connaissez toutes.

Un silence tendu se fit autour de moi.

— Vous ne devinez pas ?

— Non... tu ne veux pas dire ?

— Si.

— La princesse Niquie ? s'exclamèrent Constance, Louise et Dodo d'une seule voix.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Le vrai cauchemar de sa grossesse, c'était lui. En comparaison, le fait d'accoucher de jumeaux par le siège était une partie de rigolade.

Les filles échangèrent des regards consternés.

— Il la harcelait dès qu'elle prenait un gramme, déclarant que le fait d'appartenir à la première famille du pays ne la dispensait pas de surveiller son poids.

— Il n'a pas osé !

— Et comment !

— Attends une seconde, s'écria Constance, les poings sur les hanches dans une attitude incrédule. Ils n'en ont jamais parlé dans Globe !

— Evidemment. Tu n'es pas assez naïve pour croire que la famille royale accepte que la presse divulgue ce genre de détails ? Laisser entendre que l'obstétricien des têtes couronnées n'est qu'un vieux misogynne pédant et que la princesse Niquie est une gourde qu'on peut insulter à sa guise... impossible !

— Alors... la princesse Niquie est une idiote ? demanda Constance, perplexe.

— J'en ai peur.

— Mais si la famille royale a censuré cette partie de la vérité, poursuivit-elle, comment se fait-il que tu sois au courant ?

— Tu oublies que je suis, ou plutôt que j'ai été, l'une des patientes de ce butor, avant de l'envoyer sur les roses au nom de la solidarité féminine. Il est temps de nous élever contre le système patriarcal qui nous opprime depuis trop longtemps !

Constance me regardait avec des yeux ronds.

— Bon, mais ça ne me dit pas comment tu as appris cela ?

— Par son assistante, bien entendu. C'est une incorrigible bavarde.

— Elle n'est pas astreinte au secret professionnel ? m'interrogea Louise.

— Le secret professionnel ? C'est une vaste plaisanterie ! Ne me dis pas que tu y crois encore ! C'est bien connu, il n'y a pas plus indiscret qu'une assistante médicale.

— Pour en revenir au Dr Shelton, insista Dodo, tu as vraiment envoyé paître l'obstétricien le plus couru de toute l'Angleterre ? Tu ne peux pas faire ça !

— Si. La preuve !

Dodo ne pouvait pas le savoir mais il y avait deux mois que je cherchais une alternative au Dr Shelton. Et je l'avais trouvée.

— J'ai décidé de faire suivre ma grossesse par une sage-femme.

Dodo examina ma silhouette, qui n'avait pas pris un gramme.

— Je ne comprends pas, murmura-t-elle. Ce n'est pas à toi que le Dr Shelton a pu reprocher d'avoir pris trop de poids ?

— C'est même le contraire ! Figure-toi qu'il me trouvait trop musclée ! Je me demande où cet individu a obtenu son diplôme de médecine. Bref, comme je vous le disais...

— Une sage-femme ! s'écria alors Constance, sans me laisser finir ma phrase. C'est génial !

— Mmm, fit Dodo d'un ton nettement moins enthousiaste. Pourquoi pas ? Tant que le bébé naît dans un hôpital...

— Certainement pas ! C'est même là tout l'intérêt de cette méthode : je vais accoucher à la maison. Eclairage tamisé, musique douce évoquant le bruit des vagues, position accroupie... Je veux que ça se fasse de la façon la plus naturelle possible. Pas question de mettre les pieds à l'hôpital. Voilà pourquoi j'ai choisi Mme Zora.

— Madame Zora ? répéta Dodo d'un air sceptique. Ça fait plus diseuse de bonne aventure que

sage-femme patentée !

— C'est marrant, elle fait justement les deux.

— Pardon ?

— Elle met des enfants au monde et effectue des tirages de tarots, expliquai-je avec patience.

— Tu plaisantes ?

— J'en ai l'air ? Entre nous, tu n'as pas idée à quel point ça me simplifie la vie. Depuis le début de ma grossesse, ma vie a pris un nouveau sens, une dimension spirituelle. On ne fait pas assez attention à ces choses-là. Avec ce petit être qui grandit en moi, je me sens... inspirée.

— Je comprends, dit Constance d'un air profond. Oh, comme je comprends. Il paraît que la grossesse est souvent l'occasion d'une révélation religieuse.

— Peut-être, mais dans mon cas, le message judéo-chrétien ne répond pas à mes interrogations profondes. Depuis que je suis... une porteuse de vie, en quelque sorte, j'ai le sentiment très fort d'être en contact avec... comment dire... une autre dimension. Seules des formes alternatives de spiritualité correspondent à mes nouvelles exigences.

Je marquai une pause, satisfaite. Mon auditoire était captivé. C'était le moment de lui asséner le coup de grâce.

— C'est là que mon choix de travailler avec une sage-femme qui tire les cartes prend tout son sens — notez que je ne dis pas travailler au hasard. Je suis persuadée qu'il faut aborder la question sous un angle global. Dans ma quête d'évolution intérieure, Mme Zora sera mon guide grâce aux tarots. Moi, femme portant la vie, je mets en place une démarche de collaboration avec une femme qui aide à trouver les réponses. Au troisième millénaire, nous ne pouvons plus accepter d'être de simples patientes qui se couchent sur le dos et attendent qu'on leur donne des ordres : « Poussez ! Bloquez ! Soufflez ! » Fini, tout ça ! Il faut prendre part activement à cet événement cosmique qu'est une naissance !

Autour de moi, les filles étaient plongées dans un profond silence, quoique pas toutes pour les mêmes raisons. Constance me couvait d'un regard brillant d'admiration, Louise d'un regard envieux et Dodo d'un regard dubitatif.

— Et cette Mme Zora est-elle légalement apte à pratiquer des actes de médecine ?

— Bien sûr que non ! Sinon, où serait l'intérêt ?

— L'intérêt, c'est de ne pas mettre en danger ta vie ou celle de ton enfant si l'accouchement se déroulait moins bien que prévu.

— Il y a les équipes d'intervention médicalisées.

— Les quoi ?

Je décochai un regard apitoyé à la malheureuse Dodo qui n'avait jamais entendu parler de cette géniale trouvaille. D'accord, je n'en avais moi-même découvert l'existence que quelques jours auparavant dans A quoi s'attendre... Mais puisque Dodo prétendait vouloir m'aider et qu'elle avait son propre exemplaire du célèbre manuel, elle aurait dû avoir lu le chapitre qui traitait de cette question.

— Des équipes de médecins et d'infirmiers prêts à intervenir en urgence grâce à leurs

ambulances parfaitement équipées, au cas où la naissance se déroulerait mal. Mais dans mon cas, je suis tranquille. Je suis certaine que je ne sentirai même pas le bébé passer.

J'avais placé de grands espoirs dans ce déjeuner avec ma mère. Allions-nous enfin parvenir à créer un lien, elle et moi ? Nous venions de prendre place à notre table chez Viande ! Viande ! VIANDE !, le nouveau restaurant dans le coup qu'elle tenait absolument à essayer. Quel drôle de nom, pensai-je en m'installant. Méfiante, j'observai les serveurs en tabliers de bouchers ornés de taches rouges suspectes.

— C'est un peu grossier, non ? Et ces quartiers de bœuf suspendus au plafond, étaient-ils bien nécessaires ?

— Je te signale, Jane, que cet établissement est cité dans les meilleurs guides comme l'un des plus tendance du moment.

— De quels guides parles-tu ? La Gazette du boucher ? Le Joyeux égorgeur ?

— Ne fais pas l'idiote. D'après les critiques gastronomiques, Viande ! Viande ! VIANDE ! représente un juste retour de la balance après des années de règne du diététiquement correct. L'être humain n'est pas fait pour se nourrir de radis.

Elle se pencha vers moi et poursuivit à voix basse :

— On prédit aussi un retour en force de l'alcool. Et il paraît qu'on verra même des gens avec un badge proclamant « fumeur et fier de l'être » !

Elle se redressa dans sa chaise.

— Enfin, à présent que tu es enceinte, j'espère que tu vas cesser tes régimes dangereux et manger un peu de viande.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de dangereux à vouloir protéger mes artères contre les protéines animales saturées de mauvaises graisses.

— Tout de même. Quand je pense que tu t'es nourrie de purée et de compotes pendant des mois.

— Où est le mal ?

— Et l'époque où tu ne mangeais que du melon !

— Ce n'est pas interdit par la loi.

— Je ne parle pas de ce régime délirant pendant lequel tu pouvais ingurgiter des quantités effarantes tant que c'était avant midi.

— Je m'en souviens.

— Au moins, tu t'étais un peu remplumée.

— Tu veux rire ? J'avais pris dix kilos !

— C'est bien ce que je dis.

Le serveur interrompit cette intéressante énumération de mes péchés, son calepin à la main. Ma mère passa sa commande, une bavette d'aloyau saignante, dont elle précisa même le poids. Deux cents grammes.

Tandis qu'elle parlait, je l'observai. Avec sa chevelure blonde, son regard bleu et ses courbes généreuses, elle était restée une femme superbe. Si elle n'avait pas eu le don de me faire sortir de

mes gonds dès que je devais supporter sa présence plus de cinq secondes d'affilée, j'aurais pu éprouver une immense admiration pour elle.

— La même chose, dis-je au boucher, un dénommé Brad, si j'en croyais l'inscription brodée au fil rouge sur son tablier. Mais mettez-en deux fois moins et cuisez-le deux fois plus.

— J'avais espéré, commenta ma mère, que tu profiterais de l'occasion pour manger convenablement et reconstituer tes réserves de protéines pour les mois à venir.

Puis, ayant jeté un regard circonspect sur ma silhouette :

— Tu es bien maigrelette pour une femme enceinte, ajouta-t-elle.

— On ne pourrait pas parler d'un autre sujet que la nourriture, Mère ?

— Comme tu voudras.

Elle but une gorgée de vin que venait de lui verser le jeune Brad, tandis que je dus me contenter d'eau gazeuse. J'eus un instant l'impression que les traits de ce Brad ne m'étaient pas inconnus, mais son espèce de capuchon de tissu blanc dissimulait à moitié son visage.

— Tu as déjà réfléchi au prénom du bébé ? demanda ma mère. J'avais pensé que ce serait une jolie idée de lui donner celui de ton pauvre père.

Je manquai de m'étouffer avec ma gorgée de Perrier.

— Tu crois vraiment que l'humanité a besoin d'un autre Hugh Pugh Taylor ?

Mère allait répondre lorsqu'elle fut interrompue par Brad, qui apportait nos assiettes. Son steak débordait de part et d'autre de son assiette, tandis que le mien se contentait d'occuper toute la place. Il y avait aussi un peu de verdure, que je pris d'abord pour une touffe de persil placée en décoration, et dont je compris après examen qu'il s'agissait en fait d'un haricot vert, sans doute une concession aux personnes sensibles que tout ce rouge dans leur assiette risquait d'effrayer.

— Bien, reprit ma mère tout en attaquant son quart de bœuf. Tu ne vas tout de même pas l'appeler Trevor ? Après la façon odieuse dont ce goujat t'a traitée !

— En fait, dis-je en refusant d'entrer dans le débat, je pensais à Balthazar ou Attila.

Brad le Boucher arriva en courant pour asséner un coup vigoureux entre les omoplates de ma mère, qui était devenue aussi rouge que son steak. L'ayant sauvée de l'étouffement, il m'adressa un clin d'œil qui signifiait que je pouvais reprendre ma conversation. Mais... on aurait dit Christopher ! Que faisait-il ici ? Je n'eus pas le temps de lui poser cette intéressante question, il était déjà reparti.

— Si je l'appelle Attila, poursuivis-je, il y a de grandes chances qu'on lui fiche la paix dans la cour de récré. Personne n'a envie de provoquer quelqu'un qui s'appelle Attila.

— Et Balthazar ? demanda ma mère d'une voix faible. Quel argument as-tu trouvé pour justifier un tel prénom ?

— Pourquoi ? Il y a quelque chose qui ne va pas avec Balthazar ?

— Mais... tout !

— Enfin, c'était tout de même un des rois mages, tu sais, ces types qui ont apporté tout le saint-frusquin au petit Jésus ? Toi qui te plains toujours que je manque de religion !

— Est-ce que ce ne serait pas plus simple d'aller à l'église une fois de temps en temps ?

— Je ne vois pas ce qui te gêne avec Balthazar. Tu préférerais Melchior ou Gaspar ?

— Non non !

— Tant mieux. D'ailleurs, peu importe. Je suis sûre que c'est une petite fille.

— Ah ?

— Oui. Et je l'appellerai Angharad.

Une expression de totale incompréhension se peignit sur les traits de Mère.

— C'est une héroïne d'un roman de Lloyd Alexander que Papa me lisait quand j'étais petite.

— Je lui avais bien dit que c'était une erreur de t'apprendre à lire, gémit-elle dans un soupir.

— Si ça peut te rassurer, j'ai un troisième prénom en tête, au cas où ce serait un garçon.

Une lueur d'espoir s'alluma dans le regard de ma mère.

— Je t'écoute ?

— Mieux vaut que tu me lises, dis-je en baissant la voix. Je ne voudrais pas que quelqu'un me vole mon idée.

Et, ayant pris un stylo dans mon sac à main, je griffonnai quelques lettres sur un bout de papier, que je pliai avant de le lui tendre avec des précautions de mafieux livrant le nom d'un contrat à une balance.

Ma mère déplia le papier, le parcourut, pâlit, le parcourut de nouveau, puis leva vers moi un regard désespéré.

— Ce n'est pas sérieux, Jane. Tu n'as pas l'intention d'appeler ton enfant... Satan ?

D'accord, j'y étais allée un peu fort. Ça lui apprendrait à se mêler de ce qui ne la regardait pas.

Tandis qu'elle vidait d'un trait son verre de vin, je revins à la vraie question qui me taraudait. Que fabriquait Christopher déguisé en serveur dans un restaurant de viande ?

— Ecoute, je peux tout t'expliquer.

C'était bien la première fois qu'on me disait ces mots-là. Intéressant. D'habitude, c'était moi qui prononçais ces paroles.

— Je serai ravie de t'entendre, David. Je suis impatiente d'apprendre pourquoi, après m'avoir répété depuis des années que les gays ne supportent que le filet de sole et le filet mignon, tu ne trouves pas mieux que d'ouvrir un abattoir.

— Il s'agit d'un restaurant de viande rouge, rectifia David d'un air pincé.

— Nous sommes bien d'accord.

— Allons, ne sois pas si dure avec lui, intervint Christopher. C'est moi qui ai eu cette idée. David voulait ouvrir un restaurant végétarien, tendance orientalisante. Mais je l'en ai empêché, cela aurait été une grossière erreur de stratégie. Il y a déjà assez de cantines à tofu dans Covent Garden comme ça, et d'ailleurs, le revival années soixante-dix va bientôt s'essouffler...

— C'est alors que j'ai suggéré d'ouvrir un restaurant de poisson, intervint David.

— Ce qui explique notre fou rire quand j'ai proposé Poisson ! Poisson ! POISSON ! l'autre jour

chez le traiteur indien. J'avais expliqué à David l'inutilité parfaite d'ouvrir ce genre d'établissement en plein centre de l'Angleterre...

— Mais plus tard, après t'avoir quittée ce soir-là, Christopher m'a dit que l'idée d'un restaurant à thème était porteuse, et je suis moi aussi persuadé que la viande va revenir à la mode, et...

— C'est ainsi qu'est née l'idée de Viande ! Viande ! VIANDE !, conclut Christopher.

— D'accord, mais cela ne m'explique pas comment vous avez pu abandonner le filet mignon pour la viande rouge, ni pourquoi vous ne m'avez pas invitée à l'inauguration !

— D'abord, David ne mange pas de steaks... Il se contente de les cuisiner.

— Ensuite, parce que j'avais peur de t'inviter, dit David.

Je le regardai sans comprendre.

— Tu as beaucoup changé, poursuivit-il d'un ton hésitant. Depuis que Trevor est parti, tu as l'air... fragile.

Fragile ? C'était un euphémisme. La vérité, c'est que mon humeur connaissait depuis quelque temps des bonds et des plonges continuels qui n'étaient pas sans entraîner une certaine tension nerveuse, non seulement pour moi mais aussi pour mon entourage. L'intensité de mes nouveaux émois amoureux, additionnés au stress de la rupture avec Trevor me plongeait dans un état quasi permanent de syndrome prémenstruel aigu. Bien sûr, j'étais ravie d'avoir rencontré Tolkien, mais ma joie était fortement amoindrie par l'agitation extrême dans laquelle me plongeait mon rôle de femme enceinte lâchement abandonnée par son fiancé, au point qu'il m'arrivait de ne plus savoir si je jouais un rôle ou non. Autant dire que je ne devais pas être facile à vivre pour mes proches.

Et en plus, Tolkien ne m'avait toujours pas rappelée.

David poursuivit :

— Je n'ai pas voulu prendre le risque de te contrarier et de te plonger dans un environnement de couteaux à steaks.

— Mmm, marmonnai-je, vexée d'être ainsi étiquetée « dangereuse cinglée ». Et toi, Christopher ? Par quel caprice du destin es-tu devenu Brad le boucher ?

— J'ai quitté mon job d'architecte. Il est très difficile de trouver de l'aide, or David avait besoin d'aide, or j'aime David.

C'était plus que je n'en pouvais supporter. Dans un gémissement de découragement, je me laissai tomber sur le canapé.

— Pourquoi ne suis-je pas une homo ?

Pourquoi n'étais-je pas capable de vivre un amour simple et sans complications, comme David et Christopher ?

D'une certaine façon, je me félicitais de ne pas avoir parlé à David de ma discussion avec Alice ni du manuscrit que j'avais commencé et auquel je travaillais chaque matin avant d'aller au bureau. Ne vous y méprenez pas. J'aurais assumé sans le moindre complexe que mon meilleur ami sache que je m'étais lancée dans une aventure aussi délirante — de toute façon, il me prenait déjà pour une folle. Mais à présent qu'il y avait de l'argent en jeu, mon histoire prenait une tournure nettement moins romantique. Qui savait si David, qui m'aimait malgré tous mes défauts — et ils

étaient nombreux —, voudrait encore me fréquenter quand il saurait la vérité ?

Oh, mon Dieu. Oh, mon Dieu ! OH, MON DIEU !

Tolkien. M'appelait. Enfin. Au téléphone.

Si seulement je pouvais le mettre en attente, rien qu'une minute, le temps d'appeler David pour lui demander conseil ! Lui, il saurait ce qu'il fallait dire dans ces cas-là.

Mais c'était impossible. Je ne pouvais pas faire une chose pareille. J'aurais eu l'air d'une cinglée parfaite. Ce que j'étais peut-être déjà, allez savoir. Je ne pouvais qu'essayer de calmer les battements frénétiques de mon organe cardiaque. Et tâcher d'entendre, entre les battements, ce que me disait Tolkien.

— ... te chercher chez toi samedi vers 8 heures du soir, alors ?

— Super, coassai-je.

— Tiens, tu as retrouvé l'usage de la parole ? C'est le premier mot que tu articules depuis que tu as dit bonjour.

Je fermai les yeux, transportée de joie, et serrai le combiné contre mon crâne à m'en écraser l'oreille.

— Super.

— Parfait, dit-il. La vie est belle. Tu n'es plus muette et je te vois samedi soir.

— Super.

— Oui, Jane, c'est super.

Après ma victoire éclatante sur ma mère, je m'apprêtais à subir un sérieux revers. Sophie était sur le point d'accoucher, j'allais devoir affronter une nouvelle fois l'épreuve de la fête de naissance. Il y avait des moments où j'avais l'impression d'avoir assisté à l'entrée officielle dans le monde de tous les nouveau-nés de l'Union européenne pour les dix dernières années.

En tant que sœur unique de Sophie, j'aurais peut-être dû organiser moi-même l'événement, mais j'estimais être assez débordée de travail comme cela. D'ailleurs, j'avais totalement oublié cette histoire. Jusqu'au jour où une enveloppe pastel dans ma boîte aux lettres me rappela à la réalité. Sophie m'en avait sûrement déjà parlé à de nombreuses reprises — mais qui écoutait Sophie s'il était possible de faire autrement ?

Bien sûr, j'aurais pu faire la surprise à ma sœur de préparer en secret une petite réunion amicale, mais je n'avais pas voulu courir le risque que, submergée par l'émotion, elle ne perde prématurément les eaux, me faisant porter jusqu'à mes derniers jours le poids de la culpabilité d'avoir obligé un innocent nouveau-né à passer les premiers mois de sa vie dans un incubateur.

Bref, je n'avais pas l'intention de recevoir les invités de Sophie, pour mon plus grand soulagement, et pour la plus vive contrariété de ma mère.

— Non, Mère, pour la dernière fois. Je serais ravie de t'aider à transformer le living-room en fausse nurserie pour samedi prochain, mais comme je pense te l'avoir déjà dit une bonne centaine de fois, je suis débordée. Je sais bien que nous ne sommes qu'au début de l'été, mais c'est maintenant que nous préparons la rentrée littéraire. Ensuite il va y avoir les fêtes de fin d'année, et...

— Sophie est ta sœur, Jane.

— Merci de me le rappeler, j'avais oublié. Désolée, je me contenterai d'être une invitée.

Ce qui était déjà un louable effort de ma part.

— Pourquoi ne demandes-tu pas à ses nouvelles amies du cours de préparation à l'accouchement de te donner un coup de main ? Je suis sûre qu'elles se battront pour venir accrocher des guirlandes de tétines en silicone sur les murs.

Le jour de la fête de Sophie arriva. C'était un de ces après-midi d'été étouffants qui vous donnent envie de prendre le premier avion pour la banquise ou, à défaut, le Grand Nord canadien. Tandis que je remontais l'allée qui menait chez Sophie, je me souvins de mes prévisions astrologiques du jour. « N'acceptez pas n'importe quelle invitation ». Tu parles ! J'avais envie d'être n'importe où — oui, même en plein désert du Mexique, sans parasol ni crème solaire — sauf chez Sophie ce samedi-là.

Le salon avait été transformé en festival de l'horreur, version layette. Rien n'y manquait, depuis les biberons de carton pendant du plafond jusqu'aux couches-culottes artistiquement disposées sur des fils à linge tendus à travers la pièce. Il y avait aussi des dizaines de ballons sur le sol, au risque de vous faire tomber par terre, le tout dans une débauche de rose et de bleu, Sophie et Tony ne voulant pas connaître à l'avance le sexe du bébé.

J'effectuai une sortie en direction de la cuisine afin de m'assurer que les petits-fours et les boissons valaient le déplacement. Avec un peu de chance, il y aurait même du vin. En passant, je reçus au visage une banderole fixée au plafond sur laquelle je pus lire, ayant reculé d'un pas, « Bienvenue, bébé chéri ! », en lettres roses et bleues sur fond jaune canari. J'avais l'impression d'être tombée dans un tableau de Jérôme Bosch dans lequel le maître aurait utilisé par mégarde la boîte de gouaches de sa petite nièce âgée de six ans.

— Tu es sûre que le vin est indiqué dans ton état, Jane ? demanda ma mère, qui m'avait suivie.

— Oh, ça ?

D'un geste que j'espérais désinvolte, je désignai le verre de vin rouge posé sur le plan de travail, comme si quelqu'un d'autre que moi l'y avait placé là. N'ayant pas trouvé d'autre boisson que l'incontournable punch aux fruits exotiques et le non moins incontournable soda aux essences de cola dans sa version sans sucre et sans caféine (donc, sans intérêt), j'avais fait un rapide sondage dans le frigo pour y prendre la bouteille de chianti que j'étais certaine d'y trouver.

— Je l'ai juste sortie au cas où des invités préféreraient du vin mais n'oseraient pas en demander. D'un point de vue statistique, on peut raisonnablement supposer que toutes les personnes présentes cet après-midi ne seront pas enceintes.

— Ecoute, Jane...

La sonnette de l'entrée retentit à ce moment, m'épargnant les remontrances maternelles. Tandis que Mère se rendait dans l'entrée pour accueillir les nouveaux arrivants, je vidai mon verre d'un seul trait. L'après-midi promettait d'être long, j'avais besoin de prendre des forces.

Puis je me souvins que j'étais, plus ou moins, en voyage d'étude. Tout en rinçant mon verre dans l'évier pour effacer les traces de mon forfait, je réfléchis à la façon de tirer le meilleur parti du cauchemar qui s'annonçait. J'avais déjà rédigé le premier tiers de mon livre, soit le premier

trimestre, sans difficulté majeure. Je décidai de placer dans le troisième trimestre le récit des ennuyeuses festivités du jour. J'écrirais le milieu du livre en dernier, ce qui me permettrait peut-être d'échapper à l'écueil classique : l'enlisement du milieu du récit, et l'ennui consécutif du lecteur, voire de l'auteur lui-même. D'une certaine façon, il s'agissait d'un après-midi d'étude. Au fait, comment n'y avais-je pas pensé ? Puisque j'étais pratiquement un auteur publié, je pourrais peut-être faire une note de frais pour le cadeau de Sophie ?

Eh eh ! La recherche avait du bon, parfois.

— Jane, je te présente Peg, une amie de Sophie. Elles se sont rencontrées au cours de préparation à l'accouchement. Peg a proposé de m'aider à recevoir les invités de ta sœur.

Elle n'ajouta pas « elle », mais il s'en fallut de peu. Avec son ventre proéminent que sa tunique de maternité, tendue à craquer, révélait plus qu'elle ne le dissimulait, la dénommée Peg avait l'allure d'un torpilleur prêt à passer à l'attaque.

— Alors voilà la fameuse Jane, dit-elle en calant sur sa hanche un énorme paquet orné d'une faveur rose et bleue pour me tendre la main. J'ai entendu parler de vous.

Et pas en bien, si j'en jugeais au regard sceptique qu'elle posait sur moi.

— Enchantée, mentis-je.

— Oh ! s'écria Mère en semblant se souvenir de ses devoirs d'hôtesse, j'aurais dû commencer par vous débarrasser de cet encombrant paquet ! Ce n'est pas trop lourd, Peg ? Suivez-moi, je vais vous montrer la table que j'ai préparée pour les cadeaux. Jane, viens donc avec nous. Puisque tu es allée directement dans la cuisine, tu n'as pas encore pu déposer ton présent.

Lorsque nous arrivâmes devant la table — encore du bleu, encore du rose, encore du jaune — Peg posa son fardeau et, en synchronisation parfaite avec Mère, se tourna vers moi d'un air interrogatif. Manifestement, elles attendaient quelque chose. Ah, oui ! Le cadeau. J'ouvris mon sac à main Gucci à peine plus grand qu'un paquet de cigarettes pour y prendre une petite enveloppe. Les deux femmes me regardèrent comme si j'avais perdu la raison.

— C'est un bon, expliquai-je.

— Pour Sophie ? demandèrent-elles d'une seule voix.

— Oui. Je lui ai pris un chèque-cadeau dans une de ces boutiques ultrachic où on trouve des tas de trucs pour les bébés. Au Roi Bébé, Le Comptoir des couches-culottes, vous voyez le genre. Là, c'est pour...

Je dépliai mon bon.

— Ah oui, Biberons & Co. Où avais-je la tête ?

— Vous savez que vous avez une tache rouge sur votre chemisier ? demanda Peg. On dirait un mauvais vin italien.

A partir de là, l'ambiance se dégradait progressivement mais inexorablement.

Je finis par me soûler autant que me le permettaient mes rares expéditions dans la cuisine, c'est-à-dire quand personne ne me regardait, c'est-à-dire trop rarement, ce que je compensais par de plus en plus larges rasades de vin à chaque voyage. Pas de chance, ma mère finit par découvrir mon manège.

— Tu es ivre ! dit-elle en chuchotant avec véhémence.

— Non, dis-je dans un hoquet.

— Quelle honte ! On dirait Mamie Taylor ! Dire que tu es enceinte !

— Non.

— Peux-tu m'expliquer d'où viennent ces taches rouges sur ton chemisier ?

— Je te l'ai déjà dit. J'ai sorti une bouteille au cas où des invitées non enceintes voudraient un peu de vin.

— Combien de bouteilles as-tu sorties depuis ton arrivée ? Tu avais une petite tache tout à l'heure, maintenant elle est grande comme l'Australie.

— 'xagérons rien. J'ai seulement essayé de la nettoyer avec de l'eau.

— Eh bien, tu as encore des progrès à faire dans ce domaine.

— Hips !

Peu de temps après, je prétextai une forte migraine, félicitai Sophie pour sa contribution à faire de la planète un endroit encore plus surpeuplé et appelai un taxi. J'étais vraiment trop ivre pour prendre le métro.

Si j'avais été moins déprimée, j'aurais pu m'intéresser aux volumineuses amies de Sophie, toutes tellement enceintes qu'elles en paraissaient prêtes à éclater, afin de prendre des notes pour mon livre. Mais leurs gloussements d'extase devant la décoration grotesque et leurs rires mièvres que l'on entendait jusque dans la cuisine, où j'avais fini par trouver refuge, avaient eu raison de ma conscience professionnelle. Pour rien au monde je n'avais envie de ressembler à... comment s'appelaient-elles, au fait ? 'plètement oublié !

Pour notre première sortie, Tolkien m'emmena dans un club privé où une bande de types — je n'ose pas dire un groupe de musiciens — exécutaient le répertoire des Beatles, exécuter étant à prendre au sens littéral du terme. Il s'agissait bel et bien d'une exécution en place publique, comme on n'en avait pas vu depuis la décapitation de Mary Stuart.

Je réprimai un soupir de lassitude. Comme si n'importe quel citoyen anglais âgé de plus de trois ans et demi avait besoin d'entendre Hey Jude une fois de plus !

Oui, mais le bon côté de la situation était que, cet endroit étant un club privé où personne de ma connaissance n'aurait accepté d'être vu, le risque de tomber nez à nez avec une collègue persuadée que j'étais enceinte de cinq mois était proche du zéro absolu.

Oui, mais le mauvais côté était que je devais endurer ce qui était probablement la version la plus exécrationnelle de Yesterday. D'accord, c'est la chanson universellement préférée de l'humanité. Mais le problème est un peu le même qu'avec un orgasme multiple : un de trop, et on n'a qu'une envie, faire à son camarade de jeux une proposition indécente du genre : « Chéri, si on allait manger des frites ? »

Oui, mais le bon côté était que lorsque les chevelus sur l'estrade entamèrent une version à peu près crédible de I Wanna Hold your Hand, Tolkien se tourna vers moi pour me demander s'il pouvait prendre ma main, d'un air si timide que je me sentis soudain toute molle tandis que je souriais comme une idiote en répondant : « Super. »

Vous comprendrez sans peine que dans la situation extraordinaire où je me trouvais — je n'avais aucune envie que Tolkien me croie enceinte, tout en n'ayant qu'une seule crainte : que n'importe qui d'autre me soupçonne de ne pas l'être — je devais redoubler de précautions.

Tenez, lorsqu'il m'avait appelée le matin même, par exemple. En authentique gentleman, il avait insisté pour venir me chercher chez moi, et mes protestations n'y avaient rien fait.

— D'ailleurs, avait-il précisé, j'ai envie de savoir où tu vis, et que tu saches où je vis. Comment veux-tu que nous nous fassions confiance si nous ne savons rien de l'autre ? Qui te dit que je ne mène pas une double vie ?

— Mais justement, avais-je répliqué, on ne peut pas parler de confiance si on commence dès le début de la relation à être soupçonneux.

— Très bien, alors je vais tout te dire. Je suis détective à Scotland Yard. Tu te souviens de ma fausse moustache, l'autre soir ? Je rentrais d'une filature.

Juste ciel, Scotland Yard ! La police judiciaire ! Si j'avais eu un peu de bon sens, j'aurais pris la fuite sur-le-champ. Mais c'est bien connu, je n'en possédais pas une once, du moins en ce qui concernait Tolkien. J'avais donc accepté de sortir ce soir-là avec lui, et lui avais donné mon adresse.

Toutefois, j'avais pris quelques petites précautions. J'étais affligée d'un voisinage particulièrement curieux et indiscret, en l'occurrence les Marcus, qui semblaient au courant de tout ce qui nous concernait, Trevor et moi, alors qu'ils vivaient à l'étage au-dessous. Ils pensaient donc, selon toute probabilité, que j'étais enceinte, et il était indispensable qu'ils continuent à le croire. Qui sait s'ils ne risquaient pas un jour d'engager la conversation avec Sophie ou Mère ? Je devais penser à tout. Entre autres, à continuer de me montrer en public vêtue des vêtements flous que j'avais adoptés depuis quelque temps dans le but de laisser croire que mon enfant en gestation avait commencé à grandir. Voilà pourquoi, en ce mois de juillet caniculaire, j'avais enfilé, par-dessus la tenue sexy et près du corps choisie pour l'occasion, une veste longue qui noyait mes formes dans un flou artistique et me donnait l'impression de me trouver sous une tente de sudation.

— Tu n'as pas trop chaud avec ça ? s'était étonné Tolkien en sonnant à ma porte.

— Les soirées sont fraîches.

J'avais adressé un grand sourire aux Marcus, qui comme par hasard sortaient leur poubelle au même instant, en articulant sans un bruit : « Un ami ! », tout en pensant : « Bande de peaux de vaches, sans vous, je ne serais pas obligée de cuire à petit feu sous cette saleté de sauna ! »

— Et s'il y a l'air conditionné là où nous allons, ajoutai-je, je suis capable d'attraper un rhume en plein mois de juillet !

Le croirez-vous ? Tout détective qu'il était, Tolkien avala mon bobard sans broncher.

C'est également à cause de ces maudits Marcus que je répliquai, ce fameux soir où j'avais décidé que j'aimais bien les Beatles tant qu'ils me donnaient l'occasion de tenir Tolkien par n'importe quel côté de son anatomie :

— Et si on allait plutôt chez toi ?

Non seulement je n'avais aucune envie de croiser en rentrant chez moi ces deux tue-l'amour, elle dans son tablier à fleurettes tendu sur son large giron et lui avec ses bretelles retombant sur

son pantalon grasseyé, mais je ne pouvais pas prendre le risque de passer pour une nymphomane.

Pour la première fois depuis que je le connaissais, Tolkien eut l'air très embarrassé.

— Mais ton appartement a l'air tellement agréable, Jane. Chez moi, ce n'est qu'une chambre de célibataire.

— Je croyais que tu voulais que je sache où tu vis ?

Il finit par céder.

En fait de « chambre de célibataire », son studio était un deux pièces sans âme qui contrastait étrangement avec sa forte personnalité. Outre quelques meubles en pin de première nécessité (une table, deux chaises, un lit), il n'y avait que l'incontournable chaîne hi-fi et son mur de CD que tout mâle digne de ce nom se doit de posséder. Pour tout dire, j'avais l'impression d'être dans un meublé.

Après quelques compliments d'usage sur la sobriété de son décor, j'acceptai le verre de vin qu'il me proposait.

— Je suppose qu'avec ton travail, tu dois être obligé de déménager souvent ?

— Non, pas vraiment. Tant que mes couvertures sont efficaces, je ne cours pas de danger.

— Mais tu n'es pas ici depuis longtemps ?

— Environ deux ans.

— Oh.

— Tu vois, dit-il, songeur, j'ai l'impression qu'il y a des moments dans la vie où on est en transit. C'est mon cas. Depuis deux ans, j'ai l'impression que ma vie est... en attente.

Tolkien sut me faire oublier très rapidement la sobriété de son décor, y compris celui de sa chambre. Ses talents au lit étant inversement proportionnels à ses dons de décorateur d'intérieur, il me fit connaître une succession d'orgasmes qui me transportèrent chaque fois au paradis, où il me rejoignit d'ailleurs chaque fois avec empressement.

J'avais conscience que je venais de me lancer dans un véritable marathon de la schizophrénie. En effet, j'allais devoir, au péril de mon intégrité mentale, jongler entre deux personnalités : la future maman plaquée par son fiancé et l'amoureuse folle de bonheur. Mais les paris les plus fous ne sont-ils pas les plus intéressants à relever ?

— Dis donc, poulette, il ne gigote pas beaucoup, ton marmot. Tu es sûre que tout baigne, là-dedans ?

— Bas les pattes, cochon !

Stan de la compta s'était glissé sans bruit derrière moi tandis que je consultais les chiffres de ventes du dernier Colin Smythe. S'étant plaqué contre moi, il venait de poser ses mains sur mon ventre avec fermeté.

— Ça va, maugréa-t-il. Je voulais juste savoir si le bébé avait commencé à bouger. Au début du deuxième trimestre, il serait temps, non ?

Blast it ! J'avais totalement négligé ce détail. A ce stade de ma grossesse, j'étais effectivement supposée sentir mon bébé bouger ?

— Fiche donc la paix à mon fœtus, je te prie. Et d'abord, j'aimerais savoir d'où tu tiens toute cette science ?

— Ma sœur vient d'avoir un bébé.

— Tu veux dire qu'on autorise les gens de ta famille à se reproduire ? Il devrait y avoir une loi contre ça ! ripostai-je en affectant un air dégoûté.

Mentalement, je notai : penser à sursauter de temps en temps en m'écriant : « Oh ! Il a bougé ! »

— Et maintenant, va jouer ailleurs, grommelai-je. J'ai du travail, moi !

Ce désagréable incident avait au moins eu le mérite de m'alerter. Il était temps de prendre mon rôle plus au sérieux. Le lendemain à l'aube, j'appelai Dodo pour la prévenir que je ne pourrais pas venir au travail ce jour-là en raison de saignements de nez persistants. Afin d'imprimer une note dramatique à mon mensonge, je précisai que je venais de ruiner mon plus joli chemisier de soie blanche et que toute la moquette était inondée de sang. Puis je me rendis dans une maternité que j'avais repérée non loin de chez moi. N'était-ce pas l'endroit rêvé pour peaufiner mon personnage de femme enceinte ?

A vrai dire, je n'avais aucune idée précise du type d'informations que j'allais chercher. Tout ce que je savais, c'était que Stan de la compta, ou n'importe quel autre curieux de son genre, était bien capable de me demander des preuves de l'existence de mon fœtus, et qu'une petite visite dans une maternité me renseignerait sûrement sur ce que faisaient les autres femmes pour démontrer qu'elles étaient bien enceintes, à part pousser leur gros ventre devant elle en se dandinant comme des canards.

— Puis-je vous aider ? me demanda une secrétaire en blouse blanche lorsque j'entrai dans la salle d'attente bondée.

— Non merci.

Je regardai en direction de la salle d'attente. Avec un peu de chance, il y aurait au moins une femme enceinte.

— Vous avez rendez-vous ?

— Avec un médecin ? Dieu m'en garde !

Chic ! J'en tenais une.

— Dans ce cas, vous venez pour... ?

Elle avait laissé sa phrase en suspens, sans doute dans l'espoir que je la terminerais, mais je n'avais pas l'intention de lui faire ce plaisir. Elle voulait faire la conversation ? Qu'elle se débrouille toute seule.

— ... pour chercher quelqu'un, peut-être ?

— Bravo ! répondis-je avec un clin d'œil complice. Vous pourrez revenir en troisième semaine.

Et sans plus me préoccuper de la réceptionniste, j'allai m'asseoir dans un fauteuil. Je commençai par feuilleter les quelques magazines qui se trouvaient sur la table basse — Seigneur ! que trouvaient-ils donc à cette Reese Witherspoon ? — jusqu'à ce que je m'avise que je n'étais pas venue pour lire la presse à scandale gratuitement. J'étais ici pour mes recherches.

— Bonjour, dis-je à la dame terriblement enceinte assise à côté de moi.

Pas de réponse. J'insistai :

— Il y a longtemps que vous venez ici ?

Elle détourna le regard d'un air gêné.

— Depuis que je suis enceinte, marmonna-t-elle à contrecœur.

— Oui, bien sûr.

Eh bien, elle ne se montrait pas très coopérative. Quelque chose me disait que j'allais devoir la travailler au corps, si vous me passez l'expression.

— Vous est-il arrivé d'avoir l'impression, enceinte comme vous l'êtes, que les gens attendent de vous que vous leur donniez des preuves qu'il y a un vrai bébé dans votre ventre et que vous ne leur jouez pas une grosse farce, sans mauvais jeu de mot ?

Je n'eus jamais de réponse à cette question. La dame se leva pour piquer un sprint — dans la mesure où une femme enceinte jusqu'aux yeux est capable d'un tel exploit — vers l'accueil et exiger d'être reçue immédiatement par un médecin.

Tant pis ! me dis-je en la voyant disparaître vers les salles de consultation sous le regard éberlué de la secrétaire. Une de perdue, dix de retrouvées ! Une autre femme venait justement de s'installer en face de moi — nettement moins enceinte que la première, mais elle ferait l'affaire. Me penchant par-dessus la table basse, je lui demandai :

— Et vous ? Je suppose que votre bébé ne bouge pas encore. Comment les autres font-ils pour savoir que vous êtes vraiment enceinte ?

Celle-ci refusa également de collaborer. Mais qu'avaient-elles donc, aujourd'hui ? Comme sa collègue, elle se rua vers le bureau de la secrétaire en déclarant qu'elle se sentait prête à faire pipi dans le bocal et qu'ensuite, elle serait ravie d'aller se geler le bas du dos dans la première salle de consultation disponible.

Après qu'elle eut disparu à la suite de la première, je vis la secrétaire poser vers moi un regard suspicieux.

— Excusez-moi. Qui avez-vous dit que vous veniez chercher ?

— Mmm... Julie ?

Non, à voir son expression, ce n'était pas ça.

— Sharon ?

Ça non plus.

— Marianne ? Siobhan ? Lily ?

Je la vis se lever de sa chaise et se diriger vers moi d'un air pas content du tout.

— Bon, qui avez-vous sur votre liste de rendez-vous ? Ce doit être l'une d'entre elles.

— Vous n'avez rien à faire ici, et vous dérangez les patientes. Je vous prie de sortir immédiatement.

Joignant le geste à la parole, elle me prit par le bras pour m'entraîner vers la sortie.

— Nous sommes dans un pays libre ! protestai-je.

— Dans une monarchie constitutionnelle, rectifia-t-elle, ce qui n'est pas nécessairement synonyme.

Elle me poussa dehors d'une bonne bourrade avant de claquer la porte derrière moi. Voilà qui ne faisait pas mon affaire ! Ma matinée de recherches était perdue.

A présent, quelle preuve allais-je bien pouvoir donner à Stan de la compta et aux autres saint Thomas de son espèce ?

J'étais sur le point de me rabattre sur le traiteur grec le plus proche pour faire le point de ma situation lorsque la porte de la maternité s'ouvrit. La dame très enceinte ! Elle tenait dans ses mains une feuille de papier, qu'elle serrait contre elle d'un air terriblement excité. C'était le moment ou jamais ! Je la rattrapai d'un bond.

— Excusez-moi !

— Encore vous ?

Elle me jeta un regard méfiant et serra le papier contre elle, comme si elle craignait que je ne le lui vole.

— S'il vous plaît, ne vous sauvez pas ! Vous aviez l'air tellement heureuse en sortant de là-bas...

D'un geste, je désignai la maternité.

— ... je n'ai aucune intention d'y changer quoi que ce soit. Et je vous assure que je suis totalement inoffensive. Tout ce que je veux, c'est poser quelques questions sur la grossesse, et vous êtes manifestement la plus indiquée pour me répondre.

Elle avait encore l'air un peu sceptique, mais au moins elle n'essayait plus de se sauver.

— Ecoutez, proposai-je. Il y a un bobby ici, au carrefour. Si je vous ennue, vous pouvez toujours me faire arrêter.

— Que voulez-vous savoir ?

— Voilà. Comment pouvez-vous prouver aux autres que vous êtes enceinte ? Personnellement, je ne mets pas votre parole en doute, mais imaginons que quelqu'un de votre entourage ne sente pas les mouvements de votre bébé. Quel moyen avez-vous à votre disposition pour le calmer et lui faire admettre qu'il y a vraiment une petite vie qui grandit là-dedans ?

Je craignis un instant qu'elle n'appelle le policeman mais curieusement, je vis son expression s'adoucir.

— Eh bien, maintenant, j'ai ceci, dit-elle en me tendant sa feuille de papier.

Je me penchai, intriguée. Il s'agissait d'une impression en noir et blanc, avec des formes arrondies un peu floues et de petites taches blanches qui évoquaient la Voie Lactée, vue à travers une vitre embuée.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Mais... c'est mon enfant !

— Ce truc ?

— Il s'agit d'une échographie, expliqua-t-elle d'un ton patient. Ce sont des photos réalisées par

ultrasons. Tenez, voici sa tête.

Elle désigna une bosse.

— Et là, ce sont ses petites fesses.

Elle pointa une autre bosse. Je n'osai pas le lui dire de peur de paraître impolie, mais je ne voyais pas la différence entre la tête et les fesses de son enfant. Elle dut percevoir ma perplexité car je la vis hausser les épaules.

— En tout cas, c'est ce que m'a expliqué le médecin.

— Ce n'est pas un peu tard pour pratiquer ce genre d'examen ? demandai-je. Il n'y a pas de problème, j'espère ?

— Oh, non.

Elle eut l'air un peu embarrassée.

— A la dernière échographie, on ne voyait pas encore les organes génitaux. J'étais impatiente de passer l'échographie du septième mois pour savoir de quelle couleur peindre la chambre !

Elle n'en était qu'au septième mois ? Moi qui la croyais sur le point d'accoucher ! Heureusement que je ne l'avais pas dit ! Elle devait attendre des triplés ?

— C'est un garçon, poursuivit-elle, comme vous pouvez le voir à cette petite chose qui dépasse, là... Je vais pouvoir acheter de la peinture bleue.

— Ce sont vraiment de belles photos, mentis-je. C'est incroyable, tout ce qu'on peut y voir. Je suppose que sur votre première échographie, on voyait nettement moins de détails ?

— Bien entendu.

— Alors, vous n'en avez peut-être plus l'usage ?

— Pardon ?

— Je veux dire, à présent que vous avez ces superbes photos, vous n'avez plus besoin des précédentes, n'est-ce pas ? Combien en voudriez-vous ?

Elle eut un sursaut de surprise.

— Vous êtes en train de me proposer de l'argent pour avoir des photos de mon bébé ?

J'acquiesçai, un peu gênée.

— Mais vous êtes complètement cinglée !

Elle m'arracha l'échographie des mains et s'éloigna aussi vite que le lui permettait son abdomen surgonflé.

Je passai le reste de la journée à traquer les femmes enceintes qui sortaient de la maternité, en sélectionnant de préférence celles qui en étaient approximativement au même stade que celui de ma prétendue grossesse. Evidemment, j'avais un peu honte de mon procédé. Mais si seulement je pouvais mettre la main sur l'une de ces satanées échographies, je serais sauvée !

Vous n'allez pas le croire, en dépit de mes offres mirobolantes, pas une seule n'accepta de me céder sa fichue photographie. Je n'en revenais pas. C'était à croire que j'essayais de leur acheter leur enfant lui-même !

Je sais ce que vous allez me dire. La réponse est non. Je ne suis pas folle, en tout cas pas au point de ne pas comprendre le refus de ces femmes de se séparer de la preuve de l'existence de leur enfant. Mais quelle utilité en avaient-elles puisqu'elles étaient effectivement enceintes ? Moi qui ne l'étais pas, j'en avais bien plus besoin qu'elles !

A la fin de cette journée, j'étais épuisée. J'en étais venue à envisager toutes les possibilités pour me procurer la précieuse preuve. Fouiller les poubelles de la maternité dans l'espoir d'en exhumer une échographie ratée, guetter la sortie d'une patiente pour lui arracher la photo des mains et m'enfuir à toutes jambes, en espérant que le policier n'ait pas le temps de me rattraper, et sauter dans le premier taxi venu, revenir armée et menacer la réceptionniste de m'apporter n'importe quel cliché... Je savais que je n'en aurais pas le courage.

J'avais chaud, j'étais à bout de nerfs, et plus éloignée que jamais de posséder la moindre preuve de ma grossesse. Sans compter qu'une bonne vingtaine de femmes enceintes devaient me maudire jusqu'à la septième génération.

Et en plus, je n'avais pas eu mon sandwich grec.

La vie d'écrivain était vraiment maudite.

Vers la fin de ce mois, Dodo m'invita à passer avec elle un long week-end dans sa maison de campagne. Je compris rapidement qu'il s'agissait de Duck's End, la propriété de Colin Smythe. Ce dernier la lui avait prêtée, m'expliqua-t-elle, pour la remercier d'avoir sauvé du naufrage la version américaine de Surf the Wind. L'ingénieuse Dodo avait réussi à convaincre un autre auteur à succès d'écrire au New York Times tout le mal qu'il pensait de la critique assassine de l'ouvrage, lettre que le journal, dans un louable souci d'objectivité, s'était empressé de publier.

Avant son départ pour la Provence, Colin Smythe prit le temps de nous signaler les points les plus remarquables de sa propriété. A l'exception de son nom, Duck's End était tout ce qu'on pouvait rêver en matière de maison de campagne. Avec leurs murs de pierre et leurs toitures de tuile rouge, les bâtiments donnaient l'impression de se trouver en Toscane plutôt que dans la campagne londonienne. L'intérieur abritait des tapis d'Orient format terrain de football, des cheminées assez grandes pour y faire rôtir des baleines, ainsi qu'une ahurissante collection d'armures médiévales. Colin nous expliqua qu'il avait acquis cette propriété pour une bouchée de pain auprès d'un député en pleine déconfiture politico-financière, pressé de vendre pour quitter le pays avant la révélation publique de ses agissements — le classique cas infidélité et/ou homosexualité, aggravé en l'occurrence de détournement de fonds publics, de fraude fiscale, d'accointances avec le grand banditisme et, pire peut-être, de manque de discernement politique.

— Je déteste l'idée d'avoir fait une si bonne affaire aux dépens d'un autre, expliqua Colin, mais je n'étais pour rien dans les mauvais choix de ce pauvre type, et il avait besoin de liquide pour quitter le pays avant que le scandale n'éclate.

Il nous emmena vers un patio situé sur l'arrière de la maison, où j'eus la joie de découvrir la piscine olympique aux eaux bleu saphir que Dodo m'avait vantée. En ces journées de chaleur saharienne, la perspective d'un petit plongeon me souriait plus que jamais. Bien sûr, je ne pourrais prendre le risque de me baigner en compagnie de Dodo, sous peine que mon ventre plat me trahisse. Mais je comptais bien piquer une tête dès que possible, par exemple lorsqu'elle lirait un des manuscrits qu'elle avait été assez obsessionnelle pour emporter dans ses bagages, ou bien

lorsqu'elle serait couchée. La piscine semblait avoir été conçue pour vivre des instants de pur plaisir, avec le doux clapotis de l'eau contre le carrelage aux couleurs de la Méditerranée, les élégantes chaises longues de teck, les murets à la chaux qui entouraient le patio et les bosquets de lavandes et de rosiers dont l'éclatante floraison embaumait l'air de leurs parfums capiteux. Oui, cet endroit était parfait... à l'exception de deux intrus en Bikini, mollement allongés dans nos chaises longues.

— Au fait ! s'exclama Colin en se frappant le front. J'ai complètement oublié de vous en parler, Dodo, mais j'ai invité Darius Lynch et sa femme, Pamela.

L'homme et la femme en maillot de bain qui nous faisaient coucou de l'autre côté du bassin étaient âgés de moins de cinquante ans à eux deux, scandaleusement minces et bronzés, odieusement riches — il suffisait de compter leurs chaînes en or — et insupportablement snobs. A mi-voix, Colin précisa :

— Vraiment désolé, mais je ne pouvais pas faire autrement. Darius est mon conseiller financier, il fallait à tout prix que je le remercie. Il m'a fait économiser des fortunes l'an dernier, et j'ai bien l'intention qu'il renouvelle ses exploits cette année. Mais je suis bien conscient que vous n'aviez peut-être pas l'intention de passer le week-end avec de parfaits étrangers...

Non, en effet. Il était cependant délicat de le lui reprocher, songeai-je en le regardant partir pour l'aéroport, où il devait prendre un avion pour la France. Que pouvions-nous faire ? Rentrer à Londres par cette chaleur accablante ? Mettre à la porte les deux rois du pétrole ?

Il ne nous restait qu'à faire, selon l'adage, contre mauvaise fortune bon cœur. Dodo s'approcha du duo doré sur tranche pour leur tendre la main, un sourire aux lèvres.

— Bonjour, je suis l'éditeur de Colin, je m'appelle Lana Lane mais les gens préfèrent m'appeler Dodo, alors faites-en autant, et voici Jane, mon assistante, qui est enceinte de bientôt cinq mois.

Il n'en fallut pas plus pour que le week-end vire au psychodrame.

Car Pamela Lynch, malgré toute sa fortune, n'avait pas encore réussi à s'acheter ce qui lui tenait le plus à cœur : une grossesse. Même les traitements les plus coûteux n'avaient rien donné, au grand désespoir de Pam, comme cette dernière aimait à se faire appeler. Tout en s'obstinant à m'appeler J. T., elle me décrivit par le menu le parcours de la combattante qu'elle avait vécu. Rapports sexuels impliquant l'usage d'un thermomètre, analyses de sang, de sperme, d'urine, d'ovocytes... bref, de tout ce qui pouvait être analysé, séances d'insémination artificielle l'obligeant à adopter les positions les plus contraires au sex-appeal... manifestement, rien ne lui avait été épargné. Elle me harcela littéralement pour m'infliger le récit de ses malheurs, me traquant de pièce en pièce, jaillissant de derrière un buisson quand je m'isolais au jardin, apparaissant près de moi le soir quand je me faufilais dans la cuisine dans l'espoir qu'il resterait un peu de pudding, au risque de me faire hurler de peur et renverser par terre le reste de dessert.

Et comme un exaspérant refrain, revenait sans cesse cette question : comment moi, J. T., avais-je pu réussir là où elle échouait lamentablement ? Il n'était pas concevable qu'une simple assistante, (même pas une responsable de collection !) ait le culot de parvenir à procréer, alors qu'elle n'était même pas mariée, qui plus est. Je n'invente rien, je l'entendis se lamenter dans ces termes précis à D.L., son légitime époux, le samedi soir devant leurs cocktails au bord de la piscine.

J'en vins à lui souhaiter d'être affligée de stérilité incurable.

Quant à Dodo, elle ne me fut pas d'une aide considérable.

— Enfin, Jane, dit-elle sans même lever le nez de son manuscrit, tu n'es pas très charitable. Tu pourrais manifester un peu de solidarité féminine envers cette malheureuse.

— Très bien ! grommelai-je quelque temps plus tard, le même soir, à Pam qui me pressait une fois de plus de lui révéler ma méthode. J'ai couché avec mon fiancé, une seule fois, position du missionnaire, et ça m'a suffi pour être enceinte. Point final.

Loin de décourager Pam, mon éclat de colère ne fit qu'aviver sa curiosité. Il lui fallut savoir sur-le-champ combien de temps Trevor était resté « à l'intérieur », le type d'aliments que j'avais consommés dans les jours précédents, et même dans quelle phase se trouvait la lune ce jour-là. A croire que cette peste faisait des recherches pour écrire son propre livre !

En fait, j'aurais fini par éprouver quelque compassion pour cette pauvre femme qui ne parvenait pas à procréer en dépit de tous ses efforts si je n'avais pas surpris une conversation entre Dodo et elle, bien malgré moi.

— Et vous n'avez jamais pensé à l'adoption ? venait de demander la première avec compassion.

— Quelle horreur ! glapit Pam en regardant Dodo d'un air outré. Que voulez-vous que je fasse du marmot baveux de quelqu'un d'autre ? Mon enfant doit être la chair de ma chair ! Je ne vais pas me fatiguer à torcher un gosse qui n'est pas de moi !

Et elle recommença de plus belle à me harceler.

Comme on s'en doute, avec cette garce qui s'obstinait à se prendre pour mon ombre, pas moyen de profiter un seul instant de la principale raison de mon séjour chez Colin : la piscine.

Après tout, je n'en étais encore qu'à mon quatrième mois. Si je me mettais en maillot de bain, bien sûr, tout le monde verrait que je n'avais pas pris un seul gramme. Mais je pourrais peut-être glisser quelque chose dessous ? Non, c'était idiot. Que se passerait-il si le rembourrage dépassait, ou si on le devinait par transparence une fois le tissu mouillé ? Je ne pouvais pas courir ce risque.

Je passai donc le week-end assise au bord de la piscine habillée de la tête aux pieds. Pantalon large, ample chemise d'homme, lunettes noires et chapeau de soleil.

Très Katharine Hepburn — hélas ! Non pas la Katharine ultra glamour de Philadelphia Story, mais le scaphandrier façon Neil Armstrong de On Golden Pond.

— Tu n'as pas trop chaud là-dessous ? demanda Dodo en me rejoignant au bord de la piscine.

Elle portait un Bikini si minuscule et si moulant que j'aurais pu compter les petites bosses autour de ses mamelons si j'avais osé la regarder avec plus d'insistance.

— Ah ? Tu trouves qu'il fait chaud, toi ? m'exclamai-je en priant pour qu'elle ne voie pas les rigoles de sueur qui descendaient le long de mon cou.

Voilà un week-end que je n'étais pas près d'oublier ! Si seulement je n'avais pas promis à Alice d'écrire ce satané bouquin...

Pour la énième fois, je songeai à parler à Dodo de mon contrat avec Quartet Books. Dodo était une as dans sa partie, et j'aurais eu sacrément besoin de ses conseils. J'éprouvais quelques difficultés dans la construction de mes personnages secondaires, et je savais que dès le premier

coup d'œil, elle trouverait la solution à mon problème. Mais si je lui parlais du livre, il faudrait lui avouer que je n'étais pas enceinte, et si je commençais à révéler mon secret à mon entourage, je n'aurais plus de matériau pour nourrir mon récit. Sans compter que je redeviendrais aussitôt la Jane sans intérêt ni relief — c'était le cas de le dire — que j'avais toujours été. Sauf pour Tolkien, bien sûr. Et pour David. Et pour Christopher.

— Tu ne te baignes pas ? demanda Dodo.

— Surtout pas. C'est bien trop dangereux pour le bébé !

Elle me regarda comme si j'étais cinglée.

— Tu es folle ? Les femmes enceintes se baignent tout le temps ! En tout cas, il me semble. Il paraît que c'est la meilleure gym douce anti-stress.

Elle marqua une pause, le temps de convoquer une autorité supérieure.

— Tiens, regarde toutes ces filles qui suivent la méthode Jane Fonda...

— Evidemment, si tu n'as que ça comme référence..., laissai-je tomber d'un ton condescendant.

— Que veux-tu dire ?

— Juste que ses livres datent du siècle dernier. Bon sang, Dodo, tu es dans l'édition. Tu devrais savoir ça !

— Mais je ne vois pas le rapport !

— Tu ne peux pas, ma chérie. Tu n'as jamais été enceinte.

— Et alors ?

— Toutes les femmes enceintes le savent, les connaissances évoluent très rapidement. Qui sait ? Un jour, un médecin démontrera que le tabac est bon pour le fœtus et que ce sont les carottes râpées qui sont responsables du faible poids des enfants à la naissance. Ce n'est qu'une question de temps. Autrefois, on pensait que la natation était bonne pour les futures mères, mais c'était au début des années quatre-vingt, à l'époque où les gens écoutaient U2, ce qui leur donnait tout de même des raisons d'être à côté de la plaque. Aujourd'hui, à condition de s'intéresser un peu à la grossesse, tout le monde sait que rien n'est plus dangereux qu'une piscine pour une femme enceinte.

Et toc !

Dodo ne répliqua pas : « C'est bien ce que je pensais, tu es complètement cinglée, Jane », comme elle l'eût fait en temps normal. Après tout, elle ne savait rien de la grossesse, et les deux incapables de se reproduire s'y connaissaient encore moins. Alors je vous le demande, qui dans cette maison irait me contredire ?

Le fœtus mesurait à présent une dizaine de centimètres et se nourrissait grâce au placenta. Il avait développé le réflexe de succion. Son corps allait maintenant grandir plus vite que sa tête, rééquilibrant ses proportions. Ses dents commençaient à se former. Quant à ses doigts et ses orteils, ils étaient maintenant bien dessinés. A présent qu'il commençait à ressembler à un être humain, il aurait été à peu près reconnaissable sur une échographie. Cependant, il n'était pas encore assez résistant pour survivre en dehors de mon utérus.

D'une certaine façon, en tout juste quatre mois, l'idée de ce bébé avait commencé à vivre en

moi, de même que j'avais moi-même commencé à m'habituer à l'idée de ma grossesse.

Le cinquième mois

Il était maintenant temps de m'intéresser aux vêtements de maternité, bien que je n'eusse pas la moindre idée de ce avec quoi j'allais bien pouvoir les remplir. J'avais mis tant d'énergie à démontrer à tous ceux que je voulais impressionner — traduisez : à tout le monde — que j'avais une volonté d'enfer pour garder ma ligne de sirène que j'en avais oublié qu'il faudrait bien un jour ou l'autre que je prenne un peu de ventre. Une fois le bébé venu au monde, cependant, j'avais bien l'intention de retrouver ma ligne à la vitesse de la lumière. J'allais prouver au monde entier en général

— et à Sarah Jessica Parker en particulier — à quelle vitesse une femme peut réintégrer ses Bikini après un accouchement. En attendant, il me semblait toutefois raisonnable de m'arrondir quelque peu. Difficile de prétendre être enceinte jusqu'au neuvième mois sans paraître prendre un seul gramme, n'est-ce pas ?

Je ne savais toujours pas par quel subterfuge j'allais me bricoler la silhouette adéquate, mais je décidai de remettre à plus tard cette question. Chaque chose en son temps. Pour commencer, j'allais m'acheter quelques vêtements de grossesse. Chez Harrod's. Ce n'est pas parce que j'étais enceinte que j'allais renoncer à l'élégance, pas vrai ?

Jusqu'à présent, Harrod's n'avait représenté pour moi qu'un souvenir lointain, un nom sur les sacs de shopping des gens dans la rue, ou un endroit dont les touristes me demandaient occasionnellement l'adresse.

Dans la famille Taylor, ma mère était l'anti-Harrod's. Mon père m'y avait emmenée pour une séance de shopping de Noël, peu avant sa mort. Je me souviens encore du fort sillage alcoolisé qu'il laissait derrière lui ce jour-là, et du regard faussement indifférent des autres clientes qui nous regardaient en pinçant les narines. Il m'avait acheté un train électrique dont le conducteur était le portrait craché de William Shakespeare. Lorsque celui-ci actionnait le sifflet, on entendait l'air de la chanson qu'entonne le fou dans *Le Roi Lear*, du moins sa version la plus communément répandue, c'est-à-dire celle qui ressemblait à une sonnerie de téléphone portable. Ma mère avait l'habitude de dire, à propos de Harrod's : « Evidemment, si j'avais besoin d'un riflard en satin argenté avec une frange à paillettes à deux cents livres, pourquoi pas. Mais que voudriez-vous que je fasse d'un truc pareil ? »

Dans un sens, elle n'avait pas tort. Mais, comme me le démontra Dodo lorsqu'elle m'emmena faire un tour chez Harrod's pendant la pause déjeuner le premier jour où je commençai à travailler chez Churchill & Stewart, il n'est pas nécessaire d'avoir besoin de posséder un riflard en satin argenté avec une frange à paillettes à deux cents livres : on peut se contenter de le regarder, c'est tout aussi amusant et ça coûte moins cher. Dès ce jour, j'étais devenue une fan de Harrod's. Cela dit, j'ai toujours obéi à un certain code vestimentaire non écrit, lequel me permet d'affirmer qu'il existe deux types bien distincts de clientes, reconnaissables à la façon dont elles s'habillent pour faire leurs emplettes.

Le type 1 est la femme moderne fortunée, celle qui peut se permettre de s'habiller n'importe comment lorsqu'elle entreprend une séance de shopping au cours de laquelle elle dépensera des fortunes en futilités diverses. A quoi bon se fatiguer en efforts inutiles ? Les petites lettres en relief

sur sa carte Gold ou Platinum indiquent qu'on peut l'appeler Votre Altesse, en toute simplicité. Si elle est en quête d'une robe de gala, elle viendra équipée d'un jean, de chaussures de sport et d'un blazer bleu marine — mais ne vous y trompez pas, elle portera le bon jean, les bonnes baskets et la bonne veste. L'appellation type 1 sert également de fourre-tout pour classer les malheureuses qui s'imaginent que Harrod's est une sorte de Disney World où l'on vend des vêtements et ne portent même pas le mauvais jean, les mauvaises baskets et la mauvaise veste, mais sont vêtues des premières nippes que leurs mains graissées au hamburger-frites ont saisies sur le trajet depuis leur hôtel.

Le type 2 comprend toutes les autres. Madame type 2 s'habille spécialement pour l'occasion, car elle possède en général une garde-robe exclusivement réservée à ses séances de shopping, comme elle posséderait aussi ses tenues de tennis, d'aérobic ou d'équitation. Les type 2 sont, dans le désordre : des dames d'un certain âge à la chevelure disciplinée au Roja-pli et que leur papa emmenait déjà chez Harrod's (le destin qui me guette, si je n'y prends pas garde ?). Des jeunes femmes qui rêveraient de posséder une carte Gold ou Platinum indiquant qu'on peut leur donner du Votre Altesse sans faire de gaffe. Des touristes assez futées pour comprendre qu'elles viennent de passer la porte du grand magasin le plus chic du monde entier. Des dames vêtues de tailleurs et portant le sac et les chaussures assorties, le plus souvent en rose bonbon, parfois en vert pomme, et toujours en talons hauts (durant la semaine des courses à Ascot, elles ajoutent un chapeau à leur tenue). Pour résumer, les type 2 ressemblent à s'y tromper à une armée de femmes habillées exactement comme feu Son Altesse Royale à qui personne n'aurait pensé à dire qu'une authentique princesse, elle, fait ses courses en jean et baskets.

Malgré ma profonde connaissance de ces deux espèces — je peux même affirmer sans forfanterie que je suis la première à les avoir identifiées à l'état sauvage —, et en dépit du fait que j'étais pleinement consciente des risques que je prenais, je restais indécrottement type 2.

Je portais donc ce jour-là mon tailleur rose bonbon, celui avec une minijupe et une veste courte avec trois énormes boutons en forme de fleurs, très Mary Quant, ainsi que des talons hauts qui me donnaient l'air de m'être fait poser des extensions aux jambes. Les courses à Ascot étaient terminées depuis bien longtemps mais je n'en portais pas moins mon bibi préféré, celui avec une petite voilette, si pratique pour dissimuler les racines de mes cheveux — pensez, plus de dix jours que je n'avais pas fait ma couleur. Cela aurait pu être remarqué par quelqu'un d'assez snob pour s'attacher à ce genre de détails humiliant — c'est-à-dire tout le monde puisque je me trouvais au rayon sandales, où la moindre paire de tongs coûtait une semaine de salaire. Je parle des premier prix, naturellement. J'avais également le sac assorti à ma tenue, une adorable petite chose en forme de boîte à bonbons qui avait l'air de venir tout droit de Paris.

J'aurais adoré essayer quelques-unes des jolies sandales qui illuminaient le rayon de leurs couleurs joyeuses, mais j'étais en service commandé. Détournant le regard en me promettant de revenir dès que j'aurais touché mon premier chèque de Quartet, je mis le cap sur le rayon Maternité.

La vendeuse qui m'accosta dès mon arrivée était si incroyablement jolie que je ressentis une joie méchante à lui aboyer : « Je regarde juste ! », lorsqu'elle me proposa son aide. Si cette pimbêche s'imaginait que j'allais lui faire le plaisir de lui acheter un article !

Je la regardai avec satisfaction s'éloigner pour arranger un assortiment de foulards sur un

comptoir, puis je commençai à inspecter les portants. Eh ! Mais tout n'était pas si moche, ici ! Surprise de trouver tant de jolies choses, j'inspectai les articles avec attention. Alleluia ! Les femmes enceintes n'étaient plus condamnées à ressembler à des abat-jour ! Finies, les tentes de sudation à pois roses et bleus ! On pouvait enfin être enceinte et rester féminine ! Il y avait là tout un choix de charmantes petites robes chasubles style folklorique avec les tuniques brodées assorties, des salopettes de jean confortables pour le week-end, plusieurs tailleurs de flanelle pour le bureau, avec une sorte de poche façon kangourou au niveau de la jupe, et même, mais oui, quelques robes du soir ! Au cas où on recevrait une invitation de dernière minute à Buckingham Palace, je suppose.

— Dites ! m'écriai-je, c'est drôlement sympa, tout ça ! On peut essayer ?

La vendeuse apparut aussitôt à mes côtés, tel le génie d'Aladin sortant de sa lampe.

— Je croyais que vous vouliez seulement regarder ?

— C'était tout à l'heure. Maintenant, je veux seulement essayer.

J'avais sélectionné une salopette et une robe du soir taillée dans une matière brillante aux reflets roses que l'on ne trouve qu'à l'intérieur des flacons de vernis à ongles.

— Très bien, madame, dit-elle en déposant les vêtements dans une cabine libre. Si vous voulez autre chose, par exemple des sous-vêtements, n'hésitez pas à m'appeler.

— N'hésitez pas à appeler ! sifflotai-je une fois seule dans la cabine d'essayage.

Je commençai par la salopette. Quelle bonne blague ! Je n'avais pas plus l'air enceinte là-dedans que dans un Bikini, songeai-je en étudiant ma silhouette sous tous les angles. Je ressemblais à l'une de ces ex-obèses près de leurs sous qui ne se décident pas à se racheter une garde-robe même après avoir perdu soixante-dix kilos, et continuent de porter leurs vieux sacs à pommes de terre, au risque de se perdre définitivement à l'intérieur. Comme il fallait s'y attendre, la robe du soir ne m'allait pas plus que la salopette. Dommage, j'adorais la couleur. Je remis la robe sur son cintre en poussant un soupir de découragement. Je pourrais bien acheter une valise entière de vêtements de grossesse, je n'aurais pas l'air plus enceinte pour autant ! Au mieux, j'aurais l'air d'avoir emprunté les vêtements de grossesse de ma grande sœur. Au pire, j'aurais l'air d'une dingue qui veut faire croire qu'elle est enceinte.

C'est alors que mes yeux se posèrent sur une forme suspendue à un crochet, à laquelle je n'avais jusqu'alors prêté qu'une attention distraite. Lorsque j'étais entrée dans la cabine d'essayage, j'avais pris ce paquet bleu marine pour un sac-banane oublié là par une cliente pressée de sauter dans son bus. Mais à présent, je comprenais qu'il s'agissait de tout autre chose. L'espèce de chose avait en effet des bretelles réglables, mais en lieu et place des habituelles poches pour glisser son portefeuille, son plan de Londres ou son trousseau de clés, il y avait une sorte d'hémisphère aux courbes parfaites, rembourré d'un matériau ferme mais léger et doux. Qu'est-ce que c'est que ce bidule ? me demandai-je, interloquée. Ce n'est qu'une fois après l'avoir décroché pour l'étudier de plus près que je fus frappée par une révélation.

Incroyable. Cette... chose était un faux bébé. Un paquet de chiffons destiné aux femmes comme moi — je veux dire, aux femmes minces, ou plus exactement, aux femmes minces qui avaient de bonnes raisons de s'attendre à ne plus être minces dans les plus brefs délais — afin qu'elles puissent essayer des vêtements de grossesse avant que leur gros ventre ne les obligent à courir les

magasins à une époque où elles n'en auraient plus le courage. Quelle idée de génie !

Il ne me fallut qu'une seconde pour ouvrir la fermeture éclair, glisser le faux ventre à sa place, fixer les bretelles autour de ma taille et refermer la robe.

Le résultat était sensationnel ! Je pris la pose devant le miroir, ébahie. On aurait dit Joséphine ! Non, pas Joséphine Baker, même si j'avais une banane autour de la taille. Joséphine de Beauharnais, celle qui portait des robes Empire qui lui donnaient l'air perpétuellement enceinte. Je n'en revenais pas. J'avais vraiment la silhouette d'une femme qui attend un bébé ! Et le plus étrange était que, contrairement à ce que j'avais imaginé, je n'avais absolument rien de grotesque. J'étais même... assez authentique.

Très authentique, même, songeai-en en m'observant dans la glace, positivement bluffée. Puis je me souvins que j'occupais cette cabine depuis un bon moment déjà, et que la vendeuse n'allait pas tarder à se demander si je n'étais pas occupée à dérober le faux ventre en essayant de le dissimuler dans mon chapeau. A contrecœur, je commençai à enlever la robe.

Ce faisant, je réfléchis. Entendu, je n'avais pas l'usage d'une robe de gala (un peu overdressed pour aller chez le traiteur pakistanais), encore moins d'une robe de gala pour femme enceinte. Pas plus que je n'aurais besoin de la salopette, si jolie et confortable fût-elle. En revanche, le bébé en chiffon... voilà une trouvaille qui allait me sauver la mise.

Munie de ce génial accessoire, je pourrais enfin parader au bureau sans craindre les remarques insidieuses de Stan de la compta, et même m'acheter tout un tas de jolis vêtements de grossesse ! Mais je ne les prendrais sûrement pas ici, décidai-je en jetant un coup d'œil sur l'étiquette de la salopette, à moins de trouver un second job très rapidement. Ou alors, il faudrait penser à demander une facture, pour les notes de frais. Après tout, je ne devais pas oublier que j'effectuais des recherches pour mon livre.

Mais où pourrais-je me procurer un bébé en chiffon aussi pratique et bien conçu que celui-ci ? me demandai-je en me rhabillant. J'étudiai l'objet sous toutes ses coutures, à la recherche d'un nom de fabricant, mais en vain. Quel dommage !

Puis une idée me vint à l'esprit, aussi tentante que condamnable. Et si j'emportais ce petit bébé avec moi à la maison ? Harrod's serait-il précipité dans la faillite financière si je glissais le paquet de chiffons sous ma veste — là, comme ça... bon sang, c'était serré ! — avant de m'esquiver en toute discrétion ? Si elle me voyait partir, la vendeuse me trouverait peut-être un peu plus de ventre qu'un quart d'heure auparavant, mais elle mettrait son impression sur le compte du nombre ahurissant de femmes à divers stades de la grossesse qu'elle voyait défiler chaque jour dans son rayon. Elle se dirait qu'elle m'avait vue plus mince que je n'étais en réalité, et plaindrait mon détestable mauvais goût — un tailleur si près du corps, dans mon état ! Et puisque j'allais lui rendre tous les vêtements essayés, elle serait trop polie pour se permettre la moindre remarque. Il ne me restait qu'à espérer que personne n'ait songé à munir d'un antivol le bébé que je m'apprêtais à enlever. Mais qui aurait eu une idée pareille ?

Sûre de mes chances, je sortis de la cabine. J'allais me diriger vers la vendeuse — comme je le faisais maintenant —, lui tendre les vêtements en prenant la précaution de tenir mon chapeau et mon sac devant mon ventre proéminent — comme je le faisais à présent —, lui adresser mon plus joli sourire et dire que je reviendrais lorsque ma grossesse serait plus avancée.

— Excusez-moi, madame, dit-elle en m'adressant un sourire de velours tout en me prenant par le coude d'une main de fer. Si vous voulez bien me suivre ?

Ayant hélé une collègue pour la remplacer à son rayon, elle me guida vers une porte dérobée, qui ouvrait sur un petit bureau aveugle. Là, elle me confia à son unique occupant, un rugbyman en costume bleu marine occupé à régler son talkie-walkie, et nous laissa. Moi qui n'avais jamais songé un instant à connaître les coulisses de Harrod's ! La vie n'est jamais avare de surprises en tous genres. Tiens, cette sinistre table de métal gris, par exemple. Et cette chaise en plastique orange... si on m'avait dit qu'on trouvait des articles aussi seventies chez Harrod's !

Tout en regardant le demi de mûlée faire les cent pas devant moi, je ne pus refouler un sentiment de compassion pour le pauvre garçon, obligé de jouer à la fois le gentil flic et le méchant flic puisqu'il était seul, sa collègue s'étant momentanément absentée pour cause de pause syndicale. De plus, je voyais bien qu'il n'avait qu'une envie : ouvrir ma veste pour en extraire l'article que j'y avais caché et qui me boudinait affreusement. Ce qui lui était rigoureusement interdit. Il devait attendre le retour de sa collègue, ou me convaincre de le faire moi-même.

— Vous savez, maugréa-t-il avec un accent écossais à couper à la tronçonneuse, vous nous feriez gagner du temps à tous les deux si vous vouliez bien ouvrir cette veste et me donner ce que vous cachez dessous.

Moi-même lasse de cette situation absurde, je vis soudain toute la sagesse de son propos. A quoi bon prolonger cette désagréable situation ? En plus, je commençais à étouffer, dans ma veste trop serrée.

— Oh, et puis zut. Tenez !

Ayant glissé mes mains dans mon dos, je détachai la bretelle du bébé de chiffon, que je jetai sur le bureau du vigile. Puis je croisai les bras sur mon ventre de nouveau plat.

— Faites de moi ce que vous voudrez ! ajoutai-je, exaspérée.

Il écarquilla les yeux de stupeur.

— Qu'est-ce que c'est que ce bidule ?

Puis je le vis prendre l'objet entre ses mains pour le tourner et le retourner d'un air perplexe, sans doute comme moi quelques minutes auparavant.

— Eh bien, ça ne se voit pas ? C'est un faux bébé ! Il vient des cabines d'essayage du rayon maternité. Il sert pour les femmes enceintes qui veulent acheter des vêtements en avance et veulent savoir s'ils leur iront quelques mois plus tard.

— Nom de nom ! J'aurai vraiment tout vu !

Il me regarda, partagé entre la pitié et la franche hilarité.

— Il fallait le demander, s'il vous plaît tellement ! Nous les mettons gracieusement à la disposition de nos clientes, non ? Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'on peut bien vouloir faire avec un bidule pareil, mais je suis sûr que si vous aviez posé la question à Sally, elle aurait été ravie de vous en faire cadeau. Je suppose que c'est un fabricant de vêtements de grossesse qui les offre au magasin pour sa publicité.

Il me le rendit d'un geste un peu brusque.

— Puisque vous y tenez autant, prenez-le, dit-il en me le rendant. Mais emportez-le là-dedans.

Ce disant, il me tendit un sac marqué du logo Harrod's, dans lequel je m'empressai de fourrer mon trophée.

— Allez, reprit-il, sauvez-vous ! Et que je ne vous revoie pas de sitôt. Ce n'est pas parce que vous n'avez rien volé de valeur que j'ai envie de revoir votre tête sur mes caméras de surveillance !

Il n'eut pas besoin de nous le dire deux fois, à mon bébé et à moi.

— Et d'abord, tout ça, c'est ta faute !

Je venais de rentrer, un peu lasse et assez honteuse, de mon équipée chez Harrod's, et David venait de sonner à ma porte, flanqué de Christopher.

— Tu es surprise en flagrant délit de vol chez M. Al Fayed, et tu oses insinuer que j'en suis responsable ? Tu perds la tête !

D'accord, ce n'était pas tout à fait sa faute. C'était même plutôt la mienne, puisque j'avais signé un pacte avec cette diablesse d'Alice dans l'espoir de devenir un écrivain riche et célèbre. Je ne parle pas d'un pacte dans le sens faustien du terme puisque le contrat d'édition que je cachais dans le tiroir de mon bureau était des plus concrets et des moins surnaturels. Mais il s'agissait tout de même d'un pacte.

Je le reconnais : je n'avais toujours pas avoué ce tout petit secret à mon meilleur ami. Peu portée à l'introspection et à l'examen de mes motivations profondes, j'aurais eu bien du mal à expliquer pourquoi je m'obstinais à dissimuler à David ma nouvelle ambition d'écrivain. Était-ce vraiment, comme je voulais le croire, parce que je préférais passer pour une gentille cinglée plutôt que pour une vilaine ambitieuse ? Ou fallait-il y voir un rapport avec ma jalousie devant la relation que David vivait avec Christopher, une relation fondée sur la confiance et la sincérité, tandis que de mon côté, mon astreinte au « secret professionnel » m'empêchait d'avouer à Tolkien toute la vérité ? Parfois, il m'arrivait d'avoir le sentiment que mon manuscrit était le seul élément bien réel de mon existence. Ce qui était sans doute parfaitement absurde. Comme tout ce qui me concernait, d'ailleurs. Quoi qu'il en soit, dans mon océan de doutes, j'avais une certitude. David me trouvait complètement cinglée, mais il avait de l'estime pour moi. En revanche, s'il apprenait que j'avais signé un contrat...

Bref, c'était sans doute la première (et la dernière !) fois que je mentais à David, mais je n'avais pas le choix. Je me consolais en me disant qu'il ne s'agissait que d'un mensonge par omission, ce qui allégeait quelque peu mon péché. Mais dans la mesure où j'étais fermement décidée à m'en tenir à ma ligne — certes un peu sinieuse — de conduite, j'étais condamnée à m'enfermer dans des arguments idiots.

— Mais oui, ta faute ! Sans toi et ta psychanalyse d'arrière-cuisine...

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler.

— Allons ! Ta théorie farfelue selon laquelle je veux être enceinte sans porter de bébé.

— Il ne s'agit pas d'une théorie mais de la pure vérité ! De plus, c'est toi qui es farfelue. Et encore, je suis en dessous de la vérité !

— Mais vous n'allez pas vous taire un peu, tous les deux ? gémit Christopher avec un long

bâillement d'ennui.

Tout en maugréant, il prit une revue et se laissa tomber sur le canapé, puis étendit ses longues jambes sur la table basse du salon avant de s'adosser... et de se redresser d'un bond dans un cri de surprise.

Au même instant, une boule de fourrure grise et blanche traversa la pièce à la vitesse de la lumière, suivie de peu (c'est-à-dire à la vitesse du son, qui comme on le sait est un peu plus lente que celle de la lumière) par un feulement de rage.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Kick le chat ! m'écriai-je tout en me lançant à la poursuite de la petite bombe.

— Comment, à qui est ce chat ? Ce n'est pas le tien ? marmonna Christopher en se frottant le séant.

— Et d'où vient ce langage, Jane ? s'étonna David.

Pour une diplômée en littérature, tu manques singulièrement de raffinement.

— Je commence à croire que tu es complètement cinglée, oui, résuma Christopher.

Mais pourquoi tout le monde me disait-il toujours la même chose ? C'était d'un barbant, à la longue !

— Je ne demandais pas à qui était ce chat, expliquai-je aux garçons en revenant dans le séjour, portant dans mes bras le chaton que j'étais allée déloger de sous mon lit, où il s'était réfugié. Je faisais seulement les présentations. Kick, voici David. Et lui, c'est Christopher.

L'animal émit un éternuement de satisfaction et entreprit de me lécher consciencieusement le bout du nez de sa petite langue râpeuse.

David nous jeta un regard incrédule.

— Tu as un chat ?

— Mais oui, pourquoi pas ? J'adore les chats. Et ce n'est pas du tout dangereux pour moi, malgré mon état !

David et Christopher échangèrent un regard consterné, avant de se tourner de nouveau vers moi.

— Je croyais que tu détestais Punch le chat ? demanda David.

— Normal. Punch le Chat était une détestable serpillière. Kick, en revanche, est un adorable matou. Et contrairement à ce gros plein de soupe, il est entier, lui. C'est un mâle, un vrai. Hein, mon Kickounet ?

— Alors là, gémit Christopher en levant les yeux au plafond, j'aurai vraiment tout entendu !

*
* *

Le lundi suivant, je m'installai à mon bureau, fraîche et pimpante dans ma nouvelle robe de grossesse achetée dans une boutique de dégriffés juste après la débâcle de Harrod's, mon bébé de chiffon bien calé dessous. Tout en parcourant d'un rapide coup d'œil la pile de manuscrits que Constance avait déposée sur mon bureau de la part de Dodo, je me dis que j'avais plus de chic que cette pauvre Sophie, dans sa montgolfière à smocks bleu layette. Cela dit, être chic et pimpante ne

constituait pas en soi une satisfaction suffisante pour effacer le profond ennui que je ressentais à lire des manuscrits qui commençaient tous sans exception par d'effarantes platitudes. Jugez vous-mêmes ! « La Guerre froide s'achevait. L'agent double Vassili Andropov éprouvait toutes les difficultés à retrouver la trace de la mallette du diplomate suédois Hans Lagerloff, égarée au cours de... » Sans intérêt. Bâillement. Suivant ! « Lorsque le majordome du château de Windsor constate la disparition de petites cuillers en argent, c'est le corgi favori de la Reine, Toto, qui est doué de l'usage de la parole, qui aide Elizabeth II à résoudre... » Impubliable. Bâillement. Suivant ! « Peu après le début de la guerre de Sécession, dans la propriété d'un planteur de Caroline du Sud... » Déjà vu. Bâillement. Suivant...

Et je ne parle pas des millions de prétendus « romans d'initiation » qui nous arrivaient par vagues entières. Les naïfs qui nous les envoyaient ne voyaient-ils donc pas qu'on se fichait comme des années quatre-vingt de leurs premiers émois ? Que tout le monde avait été amoureux de son institutrice, que tout le monde avait adoré, puis détesté U2, que tout le monde avait rêvé de faire la révolution ou de devenir pop star avant de finir téléconseiller ou assistante juridique ?

C'était désespérant. N'y avait-il rien de neuf dans le monde de la littérature moderne ? Où étaient les John Fante, les John Updike, les John Irving ? Tiens, que des John ! Si c'est un garçon, pensai-je, je l'appellerai John. Non, cela ferait trop plaisir à ma mère. Je décidai de garder Casimir. Non, Balthazar.

J'étouffai le dix-huitième bâillement depuis le début de la journée. Pourquoi Dodo, ma nouvelle meilleure amie, s'obstinait-elle à me donner les pires manuscrits, alors qu'elle savait très bien que je souffrais de cruelles... comment s'appelait mon nouveau bobo pour les mois de grossesse qui me restaient, au fait ? Je jetai un rapide coup d'œil dans A quoi s'attendre... Ah oui. « Douleurs de l'abdomen inférieur causées par l'étirement des ligaments qui soutiennent l'utérus. » Il fallait absolument que je m'en souvienne.

De plus, Dodo aurait dû savoir que j'avais moi aussi ma propre pile de manuscrits à écluser. Il arrivait que des gens totalement dénués de talent m'en envoient directement, sans doute persuadés qu'ils augmentaient leurs chances de se voir publiés s'ils visaient un cran au-dessous de la directrice de collection. Après avoir passé au crible l'Annuaire des auteurs et des artistes — l'ouvrage de référence en la matière, en consultation dans toutes les bonnes bibliothèques — afin de repérer toutes les pistes pour se faire éditer, les plus audacieux notaient les coordonnées des agents littéraires et des directeurs de collection. C'est ainsi qu'ils s'adressaient à Lana Lane, également appelée Dodo, directrice de collection chez Churchill & Stewart. Quant à ceux, les téméraires, ayant habilement déduit que tous les autres enverraient leur manuscrit à Dodo dans l'espoir d'être publiés, ils visaient la ligne écrite en petits caractères sous le nom de la directrice de collection : l'assistante d'édition. Sans doute supposaient-ils que, n'étant que l'assistante, d'une part je passais ma vie à guetter l'occasion de me faire un nom dans le métier en repérant la vedette littéraire de la prochaine décennie, et d'autre part, je serais moins exigeante envers leur manuscrit, ne recevant que peu de propositions, puisque tout le monde s'adressait à ma directrice de collection.

Si ces crétins voyaient mon bureau ! Ils avaient d'autant moins de chance de voir leur manuscrit publié que, contrairement à Dodo, je n'avais personne sur qui me décharger de mon travail, et que leurs textes passaient donc après ceux que m'expédiait Dodo. D'accord, il arrivait qu'un best-

seller passe à travers les mailles du filet et ne soit sauvé que par miracle, mais tout de même...

J'étais occupée à estimer mes chances que Constance accepte de me délester d'une demi-douzaine des pensums qui encombraient mon espace vital en échange d'un repas à la cafétéria lorsqu'une idée me traversa l'esprit. Et si j'allais consulter mes e-mails, histoire de prendre un bol d'air ? J'étais impatiente, comme toujours, de voir ce que ma messagerie m'aurait apporté durant la nuit : réactions d'Alice aux meilleurs extraits que j'avais choisis pour elle dans mon manuscrit, provisoirement intitulé Un Bébé de Chiffon, ragots de collègues d'autres maisons d'édition, appels au secours de Colin Smythe, publicités de sites porno.

Je saisis mon mot de passe, Odette, le prénom exotique que j'ai secrètement rêvé de porter toute mon adolescence. J'attendis que la connexion s'établisse, ce qui me semble toujours bien trop long, comme dans ces chaînes de restauration prétendue rapide, où on doit tout de même patienter un sacré bout de temps avant de voir arriver son steak-frites. Enfin, je vis apparaître une petite enveloppe jaune sur mon écran, tandis que mon ordinateur entonnait la formule magique : « Vous avez un message ». Dans mon enthousiasme, je m'agrippai à mon bureau et tirai d'un coup sec pour rapprocher mon fauteuil sur roulettes... avant de rencontrer quelque chose de mou dans ma course, qui m'envoya rebondir aussi vite. Le bébé ! Il allait falloir que je m'habitue au maniement de cet appendice, faute de quoi je risquais fort d'être dénoncée aux services sociaux par une collègue anonyme. M'étant assurée que personne ne m'avait vue maltraiter mon fœtus, je recommençai la manœuvre, cette fois-ci avec toute la douceur requise.

Bien. Eh bien, qui m'avait écrit ? Chouette ! Il y avait quatre messages. Non, je n'avais que faire des « Beautés Sexotiques » qui me proposaient leurs services. Quant aux « Mâles, eh Bien ! », ils pouvaient aller se rhabiller. Je supprimai d'un clic les deux publicités. Le troisième message m'annonçait que j'avais gagné un séjour à Disney World, à Orlando en Floride (à condition de participer au grand jeu Mickey Clic, comme il était précisé en toutes petites lettres un peu plus bas). Tiens, c'était amusant, j'avais justement envoyé un e-mail à une collègue de Bloomsbury pour lui parler d'une adaptation cinéma d'Orlando, de Virginia Woolf, que je venais de voir en vidéo. Y aurait-il un espion dans ma souris ? Quelques jours auparavant, après avoir envoyé à ma collègue un message à propos de « Les Nus et les Morts », de Norman Mailer, j'avais reçu un courrier d'un site de nécrophiles (ne riez pas, ça existe). Nouveau clic sur la touche Supprimer.

Le quatrième message m'était envoyé par un (ou une) dénommé(e) mshakespeare@aol.com, et l'objet était intitulé « SOS ! ». Mmm... Intéressant. AOL était l'abréviation d'America On Line, mais je ne connaissais pas de Shakespeare de quelque côté de l'Atlantique que ce fût. Quant au SOS, il me semblait avoir entendu récemment qu'avec les avancées technologiques de ces dernières années, le code de ce bon vieux Morse était un peu passé de mode. Cela dit, j'avais aussi entendu parler de ce groupe de gens qui avaient réussi, va savoir comment, à se faire enfermer dans une église. Ils avaient d'abord cru qu'ils allaient rester coincés à l'intérieur et devoir se passer de leur soirée au restaurant lorsque l'un d'entre eux s'était souvenu avoir appris le Morse dans sa jeunesse, était monté au clocher et avait fait sonner les cloches selon l'ancien code des marins pour SOS. Cela n'aurait peut-être pas suffi à sauver le Titanic, mais en l'occurrence, un passant entendit l'appel, demanda de l'aide et tout le groupe, enfin libéré, put malgré tout passer à table à l'heure prévue. A la lumière de cette anecdote, on voit que les gens feraient bien d'attendre un peu avant de jeter aux orties les bonnes vieilles méthodes qui ont fait

leurs preuves. Il s'en trouvera pour répliquer que tout le monde devrait posséder un téléphone portable en cas de problème, mais l'église en question se trouvait dans une zone rurale négligée par les opérateurs de télécommunications, dans laquelle les téléphones portables étaient à peu près aussi utiles qu'un moule à glaçons au sommet de l'Annapurna. Il s'en trouvera aussi, surtout des Américains, pour ajouter que tout le monde, en plus d'un portable, devrait être équipé d'une bonne arme à feu. Mais ceci est un autre débat.

Revenons à mshakespeare@aol.com, que personne n'avait apparemment informé(e) que le Morse était terriblement out, et qui s'imaginait encore que son appel serait entendu, à condition de le lancer assez fort. Son courrier était le suivant.

« Chère Madame Taylor, » Au secours ! » Je suis une romancière de trente-six ans et je viens d'achever un premier roman particulièrement remarquable — mon septième — mais aucun agent littéraire ici ne semble l'avoir remarqué. (S'il vous plaît, n'appuyez pas sur la touche "Suppression". Je sais que TOUS les auteurs prétendent que leur livre est remarquable. Le mien l'est vraiment.) Il s'agit d'une satire, et tous les agents disent la même chose : que c'est à hurler de rire ET intelligent, mais qu'ils ne peuvent pas le prendre parce, accrochez-vous bien, les Américains n'aiment pas les livres drôles. A quoi je leur réponds : "Et Nick Hornby, alors ? et Helen Fielding ?" En retour, ils s'exclament : "Oh, ceux-là ? Mais ils ne vendent en Amérique que parce qu'ils sont Anglais !" Voilà pourquoi je m'adresse à vous. Si j'ai bien compris, il me reste deux solutions : me faire passer pour une citoyenne de Sa Gracieuse Majesté, ce qui me semble assez difficile, ou bien me faire publier par un éditeur du Royaume-Uni, en l'occurrence, vous. D'ailleurs, j'ai voulu dans ce roman aborder le prototype de la célibataire de comédie sentimentale pour faire évoluer son personnage vers plus de maturité. Dans le cas présent, elle n'est plus à la recherche d'un Jules ni d'un job : elle veut un bébé. En résumé, j'espère que vous accepterez au moins de jeter un coup d'œil à mon manuscrit car je suis au bord du désespoir et que je déteste l'idée de devoir vendre les bijoux de ma pauvre maman, Dieu ait son âme. » Avec tout mon espoir et mon désespoir, » Bien à vous, » Mona Shakespeare, New York, NY » « PS : Je n'ai toujours pas compris pourquoi les agents littéraires sont persuadés que les Américains n'aiment pas rire. Je sais que nous n'avons toujours pas compris que le sexe, c'est plutôt chouette, mais en ce qui me concerne, j'adore rigoler un bon coup, et je suis une authentique Américaine. Oh, et puis flûte. » « PPS : S'il vous plaît, ne vous vexez pas si j'emploie indifféremment Angleterre, Royaume-Uni ou Grande-Bretagne. Nous autres colons sommes un peu lents d'esprit, et de toute façon, ici, personne ne comprend rien à ces subtilités. Et je ne parle même pas de l'Ecosse, des Ecossais et du Scotch whisky. »

Nom d'un petit bonhomme à roulettes ! Cette fille était une cinglée pur malt ! Cela dit, son courrier comportait quelques points en sa faveur : elle me témoignait un certain respect, portait le nom de mon auteur fétiche et aimait faire rire les gens. Et je la croyais sincère lorsqu'elle parlait de son désespoir. Enfin, son histoire était celle d'une Anglaise qui voudrait un bébé. Il me sembla que je devais au moins parcourir son manuscrit, ne fût-ce que pour m'assurer qu'il ne représentait pas une menace pour mon propre récit, bien qu'il fût assez peu probable qu'un autre être humain ait l'idée farfelue de feindre d'être enceinte pendant les neuf mois réglementaires que dure une grossesse. Ravie de rendre service à Mona Shakespeare, je répondis :

« Chère Madame Shakespeare, » Merci de m'adresser votre manuscrit à l'adresse ci-dessous.

Je ne peux rien vous promettre, mais je pense être en mesure de survivre à sa lecture. Si je devais trépasser chaque fois que je lis un mauvais texte, j'aurais changé de métier depuis longtemps. »

Encore heureux, d'ailleurs ! songeai-je en envoyant le message à sa destinataire. Pour une fois, j'allais rendre quelqu'un heureux. Et qui sait, le texte de Mona Shakespeare se révélerait peut-être instructif ?

« Je suis impatient de te revoir. »

Plus touchée que je ne voulais le montrer, je relus la petite carte attachée au bouquet de fleurs. Je suis impatient de te revoir. Un peu éculé, j'en conviens, mais c'était bien la première fois qu'un homme m'envoyait des fleurs au bureau. Qui plus est, mes fleurs préférées, des pivoines, magnifiques, rose porcelaine, hors de prix et presque introuvables en cette saison. Après tout, si ma vie devait absolument être un cliché, je préférerais que ce soit celui de la fille à qui les hommes envoient des fleurs au bureau, plutôt que celui de la malheureuse qui tente de piéger son fiancé en feignant d'être enceinte. D'ailleurs, je me sentais d'humeur romantique, ce jour-là. Ravie, je humai le somptueux bouquet.

— Qui t'a envoyé ça ? demanda Louise en pilant net devant mon bureau.

— Personne.

Je tentai de dissimuler la carte avant qu'elle ne puisse la lire, mais trop tard. Si Louise n'avait pas pu lire le nom de l'expéditeur, elle avait remarqué la carte. Je la vis croiser les bras d'un air ravi.

— Mais tu as rougi ! Allez, dis-moi qui te les a envoyées. C'est Trevor qui veut faire la paix ?

— Trevor ? Il ne manquerait plus que lui !

— Alors, qui est-ce ?

Avant que je n'aie eu le temps de réagir, elle s'empara de la carte que je serrais dans ma main et la déchiffra avec application. Je pouvais voir ses lèvres former les mots en silence. Puis elle me regarda en fronçant les sourcils, visiblement perplexe.

J'adressai une prière de remerciement à Tolkien, qui avait eu la bonne idée de ne pas signer sa carte. D'abord, j'avais du mal à concilier ces deux images de moi-même, la future maman très digne dans sa robe chasuble et l'amoureuse impatiente de rouler dans les draps de son amant. Je fis la supposition que Tolkien n'avait pas signé sa carte parce qu'il savait que je n'aurais aucun doute sur l'identité de l'expéditeur, n'ayant a) ni admirateur anonyme, b) ni amant caché dans un placard. Bref, ce garçon était un optimiste, et je décidai en cet instant que l'optimisme était une grande qualité pour un homme.

J'étais également soulagée qu'il n'ait pas signé sa lettre car, si je tenais à préserver une cloison étanche entre mes deux moi, celle qui était enceinte et celle qui ne l'était pas, j'avais tout intérêt à me méfier de mes collègues. Les femmes sont d'une curiosité !

— Alors, répéta Louise, qui est-ce ? Si ce n'est pas Trevor, qui peut bien t'avoir envoyé ces fleurs ?

— Mmm... C'est... Je...

— Oui ?

— C'est... David !

C'était bien le seul homme de mon entourage susceptible de m'envoyer des fleurs.

— David ?

— Mais oui, tu sais, mon meilleur ami. Tu as déjà dû me voir avec lui.

— Tu parles, un beau mec comme lui, ça ne s'oublie pas. Mais je croyais qu'il était gay ? Il a viré de bord ?

— Pas à ma connaissance.

— Alors pourquoi t'envoie-t-il des fleurs au travail avec une carte disant...

Elle éleva la carte devant ses yeux et ânonna :

— « Je suis impatient de te revoir » ?

— Oh, ça ?

Je haussai les épaules en me composant une expression censée signifier : « Ma pauvre Louise, il y a deux types de femmes, celles à qui les hommes offrent des fleurs, et les autres. Que veux-tu que j'y fasse si j'appartiens aux premières et toi aux secondes ? »

— Oui, ça, répondit-elle d'un air un peu froissé, signe qu'elle avait capté mon message subliminal.

— Eh bien... comment t'expliquer ? David est un véritable ami. Il sait combien j'ai souffert récemment de l'abandon de Trevor au moment où je m'apercevais que j'étais enceinte. C'est sa façon de m'entourer de son affection. Il sait très bien qu'il n'y a personne dans ma vie, et il essaie de me rassurer en me disant qu'il y a tout de même un homme qui pense à moi, même si son intérêt n'est pas d'ordre sexuel.

— Il n'y a pas de justice, murmura-t-elle d'un ton dépité.

Elle me parcourut d'un regard à transformer San Diego en banquise polaire, puis laissa tomber la carte dans ma corbeille à papier.

— Tu ne mérites pas ta chance.

J'attendis qu'elle quitte mon bureau pour récupérer la carte dans ma corbeille et la lire encore une fois.

« Je suis impatient de te revoir. »

Louise avait raison, me dis-je en serrant la carte dans ma main. Je ne méritais pas ma chance.

Je fermai ma porte afin de signifier clairement à mon entourage : « Ne pas déranger », et je composai sur mon portable le seul numéro que je connaissais par cœur.

— David ! murmurai-je lorsqu'il se décida enfin à répondre.

— Merci, Jane, mais je sais qui je suis. Qu'y a-t-il de si urgent ?

— Tolkien m'a envoyé des fleurs !

— C'est merveilleux, Jane. Au fait, es-tu au courant qu'il m'arrive de travailler ?

J'avais décidé de passer une amniocentèse. Attention, je ne parle pas de cette version médicale du mikado où le joueur, pardon, le docteur doit faire passer sa grande aiguille à travers votre paroi

abdominale sans toucher le bébé. Pas question de me soumettre à une pratique aussi barbare !

Dans mon cas, j'avais imaginé une procédure nettement moins traumatisante pour la mère comme pour l'enfant, car nettement plus virtuelle. On m'objectera, et avec raison, que je n'avais pas encore mes trente-cinq ans, cette maladie incurable qui justifie aux yeux du corps médical la prescription systématique d'une amniocentèse. De plus, ni Trevor ni moi-même ne souffrions d'un quelconque défaut de fabrication — du moins pas de ceux qui se transmettent génétiquement — qui aurait pu justifier devant mes collègues une telle intervention. A court d'arguments, je décidai d'invoquer Mme Zora. La digne praticienne allait s'inquiéter du développement pulmonaire du bébé et demander un examen médical pour s'assurer que tout allait bien, les poumons de mon fœtus étant restés opaques à ses pouvoirs extrasensoriels, et les cartes étant demeurées obstinément muettes sur la question. De plus, les amniocentèses étant habituellement pratiquées entre la seizième et la dix-huitième semaine, le moment n'aurait pu être mieux choisi.

J'avais aussi conscience que, n'étant toujours pas parvenue à soudoyer une femme enceinte pour qu'elle me cède son échographie, même moyennant espèces sonnantes et trébuchantes, j'avais été contrainte de me rabattre sur une explication un peu saugrenue d'où il ressortait que Mme Zora s'élevait strictement contre le fait que les futures mères voient la photo de leur fœtus. Par conséquent, je me trouvais dans l'obligation d'imaginer une autre méthode que la traditionnelle échographie si je voulais connaître à l'avance le sexe de mon enfant. Je ne m'étais pas épuisée en vaines explications pour justifier ce refus de Mme Zora, que mes collègues avaient de toute façon déjà classée dans la catégorie « mabouls et frappadings caractérisés ». Oui, plus j'y pensais, plus j'étais ravie de ma trouvaille. Cette amniocentèse allait me permettre de savoir si j'attendais une fille ou un garçon. Et pour cause ! C'était moi qui déciderais du sexe du bébé. Qui pouvait en dire autant ? D'accord, dans un avenir plus ou moins proche, tout le monde en serait probablement capable. Mais pour l'instant, j'étais la seule. Voilà ce que j'appelle vivre en avance sur son temps, pas vrai ?

Après réflexion, j'avais choisi d'avoir une fille. Il me semblait qu'une petite fille serait plus facile à élever, et puisque j'allais devoir élever cet enfant sans son père, autant ne pas donner l'occasion aux collègues de jouer les marieuses sous prétexte qu'« un petit garçon a besoin d'une figure paternelle à qui s'identifier » et autres lieux communs. J'étais sûre que question hommes, elles avaient un goût déplorable.

A cette époque, je n'avais toujours pas résolu la question de savoir où et comment j'allais me procurer un nourrisson au terme de mes neuf mois de grossesse syndicaux. La perspective de faire mon coming out et d'avouer publiquement que j'avais menti comme une arracheuse de dents me répugnait de plus en plus, quoi qu'en dît Alice. Il était possible qu'une fois riche et célèbre, on me pardonnerait mon incartade, mais après tout, je n'avais aucune garantie sur l'avenir.

Lorsque j'y réfléchissais, mon aventure me donnait le vertige. Tout avait commencé parce que j'avais cru être enceinte et que, m'apercevant que je ne l'étais pas vraiment, j'avais décidé de l'être, puis, constatant que je n'y parvenais pas, j'avais feint de l'être, et c'est alors que, précisément pour cette raison, Trevor m'avait quittée, et que j'avais rencontré Tolkien, pour qui j'aurais préféré ne pas l'être du tout, tout en comprenant que ma seule voie de sortie était de m'enfermer dans mon mensonge pour l'ennoblir, en quelque sorte, en en faisant un véritable objet de recherche et d'écriture, sur les recommandations d'Alice.

Parfois, j'avais l'impression d'être comme Indiana Jones poursuivi par l'énorme rocher dans le tunnel : je n'avais pas d'autre choix que de courir plus vite que mon mensonge, et contrairement à ce brave Indy, moi, je risquais à chaque pas de me prendre les pieds dans le tapis.



— C'était moi, dit la voix au téléphone.

Tolkien ! Oh, super. Super, super, trois fois super !

— Oui, je sais.

— Ah ? Comment pouvais-tu le savoir ?

— Parce que tu es un optimiste.

— Super.

— Super.

Maintenant que, grâce à mon gros ventre, ma grossesse était en quelque sorte officielle, j'avais droit à un certain nombre de privilèges. Côté travail, j'étais autorisée, pour ne pas dire encouragée, à faire des pauses plus nombreuses et à me décharger sur mes collègues des auteurs dont je n'avais pas envie de m'occuper. Côté famille, j'étais enfin la préférée de Mère, celle-ci s'étant désintéressée du bébé de Sophie dès sa naissance, au motif qu'il était en pleine forme et qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter pour lui, contrairement au mien, toujours en cours de fabrication, et à qui tous les incidents de parcours pouvaient encore arriver.

Cela dit, mon abdomen proéminent me valait également quelques contraintes, mon entourage au grand complet paraissant s'être donné le mot pour me harceler de conseils en tous genres. A commencer par ma sœur qui, encore sous perfusion dans son lit d'hôpital au terme d'un accouchement qui avait duré quarante-six heures, avait trouvé le moyen de me téléphoner pour me hurler à l'oreille : « Et quel que soit ton choix, Jane, ne laisse personne, PERSONNE, te convaincre de renoncer à la péridurale ! »

Sacrée Sophie, elle me ferait toujours rire ! Comme si j'étais assez bête pour choisir un accouchement douloureux !

Il y avait aussi les dames qui m'accostaient au supermarché pour me demander comment j'allais, les voisins qui ne m'avaient jamais adressé la parole et s'apercevaient soudain de mon existence, l'ouvreuse du cinéma qui avait mis quatre enfants au monde et tenait à me faire partager son expérience, et même le facteur de mon quartier qui n'avait pas d'enfants mais avait malgré tout un avis sur la question... Tout le monde y allait de son petit conseil. (Au hasard, le facteur : « D'après ma sœur, grignoter des sucreries quand on est enceinte au lieu de manger des aliments complets et bio, c'est comme jouer à la roulette russe avec la santé de son enfant. » Moi, jetant mon paquet de Smarties entamé dans la poubelle : « Vous êtes facteur ou sage-femme ? Donnez-moi ces fichus colis et fichez-moi la paix ! »).

Enfin, il y avait eu Stan de la compta qui, lors de la réunion de régulation mensuelle, avait déclaré, tout en louchant ostensiblement sur mes seins : « J'espère que tu as l'intention d'allaiter ton enfant. Tu as conscience que sinon, tu le priveras d'un de ses droits les plus élémentaires ? »

Un peu raide, de la part d'un garçon qui venait de nous informer que si nous voulions nous donner la peine de toiletter un peu plus nos textes de façon à, je cite, en éliminer le superflu, la maison économiserait des centaines de milliers de livres par an. Je jetai un regard noir à cet analphabète qui aurait joyeusement amputé un roman d'Alexandre Dumas et lui résumai le fond de ma pensée :

— Boucle-la, Stan.

— Mais voyons, Jane, il n'y a pas de quoi se froisser. Entre gens de bonne compagnie, on doit pouvoir discuter, non ? Nous comprenons tous que dans ton état, tu es soumise à des poussées hormonales éléphantiques, mais il faut bien que quelqu'un te dise que si tu donnes le sein à ton fils...

J'aurais bien aimé qu'on me dise pourquoi, de toutes mes connaissances, Stan était le seul à supposer que j'attendais un garçon. Et tant qu'on y était, pour quelle raison l'être humain à qui j'étais censée donner le sein ne pouvait qu'être un individu du sexe masculin.

— Je ne vois pas ce qui te permet d'affirmer que j'attends un garçon !

— Mais parce que tu le portes très bas, et...

Flûte ! Mon rembourrage était-il en train de glisser ? L'avais-je mal fixé ?

— Evidemment, le coupai-je d'un air de celle qui savait. Mais si je te disais que d'après les résultats de l'amniocentèse, j'attends une fille et non un garçon ?

— Tu as fait ça ? Toi qui proclames haut et fort que tu refuses de mettre ton enfant au monde, je cite, « dans le stress et le manque de respect systématiques que l'institution médicale odieusement patriarcale fait régner dans l'univers obstétrique », fermez les guillemets, tu as fait courir à ton enfant le risque d'une amniocentèse ?

Je redressai le menton d'un air de défi et, oubliant Mme Zora, les poumons de ma fille et les Tarots muets, j'improvisai une réponse bien sentie.

— Il se trouve que l'une de mes cousines a donné naissance à un bébé atteint du syndrome de Down. Dans ce genre de circonstances, je ne peux pas me permettre la moindre négligence.

Stan rougit jusqu'aux oreilles (décollées).

— Je suis désolé, marmonna-t-il. Excuse-moi.

Je le pardonnai avec une bienveillance dont j'aurais été bien incapable en temps normal, sans doute à cause de la culpabilité qui me rongait secrètement. Entendons-nous bien. Tant que cela ne me valait que des bonus mineurs, type pauses plus longues ou coussin dans le dos, je n'avais rien contre l'idée de me gagner une sympathie que j'avais bien méritée, même si on ne me la témoignait qu'à cause de ma prétendue grossesse. En revanche, j'assumais assez mal de me faire passer pour la victime d'une situation médicale dramatique pour ceux qui la vivaient réellement. Dans ce cas précis, mon rôle d'usurpatrice commençait à me gêner aux entournures.

— C'est bon, Stan. Tu ne pouvais pas le deviner. Et je suis désolée de te l'annoncer, mais mon enfant est bel et bien une fille.

C'était vrai, après tout. J'avais bien le droit de choisir quel enfant je voulais, puisque c'était moi qui décidais. Tiens, je pouvais même avoir des jumeaux, il n'était pas trop tard. Ou même des quintuplés, ou toute une portée ! Au point où j'en étais, pourquoi ne pas en profiter pour battre un

record ? Il me suffirait de rajouter du rembourrage, et le tour serait joué ! De toute façon, au terme des neufs mois, je devrais probablement m'enfuir au bout du monde pour échapper à la fatwa de mes contemporains...

D'un autre côté, j'hésitais. Les grossesses multiples, c'était bien gentil mais c'était fatigant. Et puisque c'était moi qui décidais...

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Stan, qui avait oublié sa gêne aussi vite que j'avais oublié ma culpabilité, je n'ai jamais vu une femme enceinte prendre aussi peu de poitrine. En général, les seins des femmes enceintes deviennent plus gros. Et plus gonflés. Et plus doux.

Au nom du ciel, où allait-il chercher tout ça ? Seules ses sœurs pouvaient l'avoir informé de détails aussi intimes !

— Tu prends bien tes vitamines ? demanda-t-il d'un air concerné. Et du calcium, tu en as assez ? Il faut boire du lait. Tu ne voudrais tout de même pas affamer ton polichinelle, même si c'est une fille ?

Je baissai les yeux vers mes seins, qui affichaient toujours leur maigre 75 A. Comme depuis l'année de mes quatorze ans. Et zut ! Encore un détail auquel je n'avais pas pensé. J'allais devoir trouver rapidement un soutien-gorge d'une ou deux tailles au-dessus, ainsi qu'une astuce pour le rembourrer de façon crédible. Pas question de me retrouver avec des flotteurs qui s'éloigneraient de leur côté si, mettons, un fou me poussait dans la Tamise.

— Merci de veiller à ma santé, Stan, dis-je en lui adressant un sourire glacial. Et maintenant sois gentil, tais-toi un peu.

— Hu-hum, toussota le chauve Dexter Shlager, directeur éditorial de Churchill & Stewart, qui depuis quelques minutes assistait à mon échange d'amabilités avec Stan tout en se passant la main sur les cheveux qu'il n'avait plus. Excusez-moi, mais si nous en avons fini avec le débat sur les seins de Mlle Taylor, nous pouvons peut-être revenir à l'ordre du jour, à savoir l'opportunité de réduire d'une dizaine de pages en moyenne tous les ouvrages à paraître à l'office de printemps...

Et pour couronner le tout, il y avait eu la dernière goutte d'eau, versée en l'occurrence par Rock, la coloriste à la crête ultraviolette de chez Wavy Do, laquelle, en dépit de son look à dormir dehors et de son grotesque sobriquet, était la plus grande experte en coloration capillaire de tout Londres. La preuve, avec elle, même la couleur de Rod Stewart pouvait sembler naturelle.

En sortant de la réunion mensuelle qui, grâce à Stan, resterait dans les annales de Churchill & Stewart comme « Le grand débat sur les seins de Taylor », j'avais effectué un petit arrêt technique aux toilettes afin de constater par moi-même si le développement de mes seins était à ce point mal synchronisé avec celui de mon abdomen.

Hum..., marmonnai-je en étudiant ma silhouette de profil et de trois quarts dans le miroir au-dessus des lavabos, ce bougre de Stan avait marqué un point. Je n'avais rien de la blonde aux seins rebondis qui posait en couverture de A quoi s'attendre... Il fallait redresser la situation de toute urgence... mais sans précipitation. De quoi aurais-je l'air si je prenais trois tailles de bonnet en un week-end ? Ce serait pour le moins suspect ! Dans un premier temps, un soutien-gorge pigeonnant ferait l'affaire. Puis je ferais l'acquisition d'un modèle une taille au-dessus, que je remplirais avec un peu de coton hydrophile. Comme lorsque j'avais quatorze ans, pour ma première boum. Mais cette fois-ci, j'essaierais d'éviter que le coton ne dépasse de mon T-shirt à la faveur d'un rock un

peu trop endiablé. Ce qui ne devrait pas être difficile, on dansait rarement le rock chez Churchill & Stewart.

J'étais occupée à passer en revue les solutions qui s'offraient à moi de me bricoler une poitrine sur mesure sans passer par la case bistouri lorsque, penchée devant le miroir, je remarquai une ligne claire à la racine de mes cheveux naturellement noir corbeau. Je veux dire, aussi naturellement que le blond de ce cher vieux Rod. Si mes seins n'avaient guère poussé ces derniers temps, je ne pouvais en dire autant de mes cheveux ! J'avais bien pensé à prendre rendez-vous avec Rock quelques jours auparavant, lors de ma virée chez Harrod's, mais dans la débâcle qui avait suivi, j'avais totalement perdu de vue mes bonnes résolutions. Et voilà le résultat : trois bons centimètres de racines châtain clair. Ou plutôt, trois méchants centimètres de racines châtain clair.

Dodo entra dans les toilettes à l'instant précis où, ayant rabattu mes cheveux vers l'avant, j'essayais d'évaluer les dégâts. La vue du sommet de mon crâne telle que la percevait une personne plus grande que moi — au hasard, Tolkien — était-elle simplement moche, moyennement ridicule ou franchement repoussante ? Dodo m'apporta une réponse sans détours.

— Saprستي, Jane, il est plus que temps de faire quelque chose pour ces cheveux ! Prends le temps qu'il faudra pendant ta pause de midi, mais ne reviens pas avant que Rock n'ait arrangé tout ça. Ce n'est pas parce que tu es enceinte que tu dois te laisser aller !

Dodo, dont la chevelure à la Louise Brooks version blonde ne devait rien à l'artifice et tout à Dame Nature, fréquentait aussi Rock, qui dans son cas se contentait d'un léger brushing une fois par semaine pour dompter ses cheveux lisses façon petit page. Le stratagème de Dodo était subtil. En se faisant coiffer par la reine des coloristes, elle entendait a) suggérer qu'elle n'était qu'une brune décolorée en blonde, comme tout le monde, et ainsi b) échapper au désastreux brushing façon Dallas qu'on réservait d'ordinaire aux fausses blondes, histoire de les punir. A l'évidence son subterfuge était un échec total, comme en témoignait la féroce jalousie que s'obstinaient à lui vouer cent pour cent de ses collègues de travail de sexe féminin. Elle aurait aussi bien pu se faire coiffer dans un salon de quartier. Sa crinière aurait été aussi somptueuse, et elle aurait déjà économisé de quoi s'acheter un manoir à la campagne et l'hélicoptère pour s'y rendre le week-end. Mieux, elle aurait pu réaliser elle-même son brushing à l'aide de quelques rouleaux auto-agrippants — on en trouve dans tous les supermarchés, il y en a de très jolis de toutes les couleurs, bleus pour les boucles fines, jaunes pour les boucles moyennes et roses pour les boucles large. Je le sais, j'ai essayé. Je ressemblais à un caniche sortant d'un salon de toilettage.

Quoi qu'il en soit, je décidai de suivre les conseils de Dodo et me rendis dans mon bureau pour tenter de décrocher un rendez-vous avec Rock.

Moi : « Ceci est un SOS. J'ai l'air d'une truffe. »

Rock, mâchonnant un chewing-gum dans un concert de sèche-cheveux : « Désolée, chérie, mais je n'ai que deux mains, et elles ne seront pas libres avant trois bonnes semaines. »

Rock semblait considérer qu'une écoute assidue des animateurs de radios jeunes tenait lieu de certificat d'élocution distinguée.

Moi : « Votre prix sera le mien. »

Rock : « Génial. Et vous croyez que ça va me faire pousser une troisième main ? »

Moi : « Je m'engage sur l'honneur à savoir exactement ce que je veux, à le formuler de façon claire et précise, et à ne pas vous obliger à passer en revue l'intégrale de vos catalogues de coiffures pour finalement décider de garder la même coupe que ces cinq dernières années. »

Rock : « C'est déjà mieux. »

Moi : « Et ce n'est pas tout. Je donne ma parole de scout que je ne vous demanderai pas une seule fois

— pas une seule, hein ? — pourquoi vous ne pouvez pas obtenir avec vos propres cheveux un résultat qui ressemble même approximativement aux superbes coiffures que vous réalisez pour vos clientes. Et je vous promets de ne pas vous demander ce que vous trouvez de si chouette à cette infâme couleur violette.

Rock : « Tope-là. Je vous attends dans une demi-heure. Plus tôt si vous pouvez être là avant. »

Dix-neuf minutes plus tard, je m'approchais du bureau de réception de Wavy Do. Rock m'accueillit en personne. Avec son iroquoise punk plus fluorescente que jamais et sa collection de piercings (aux oreilles, aux lèvres, aux narines) qui lui donnaient l'air d'une quincaillerie ambulante, elle était spectaculaire.

— Mais enfin qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes cinglée ou quoi ? glapit-elle à mon approche.

Comme je la regardais sans comprendre, elle reprit :

— Vous ne croyez pas que je vais vous teindre les cheveux, avec votre polichinelle dans le tiroir ! Je parie que vous n'avez même pas lu A quoi s'attendre quand on attend un enfant !

— Oui... Je... Oui, je l'ai lu.

— Et... ? m'encouragea-t-elle, comme s'il s'agissait d'un jeu radio pour gagner un an de téléphone portable.

Je fouillai dans ma mémoire soudain plus vide que le cerveau de Louise. Bon sang, que disait ce fichu bouquin ?

— Et... et...

La mémoire me revint d'un seul coup, tel un flash de LSD, sauf que dans mon cas, il ne s'agissait pas de drogue mais de Lucidité Salement Déprimante.

— « Personne ne peut affirmer, récitai-je d'un trait, que la coloration capillaire est inoffensive pour le fœtus, aussi est-il recommandé aux femmes enceintes, si elles tiennent absolument à la coloration, de privilégier le principe de sécurité et de s'en tenir aux teintures végétales. »

Je repris mon souffle, effarée par les conséquences qui se dessinaient devant moi.

— C'est bien ça ? demandai-je d'une petite voix.

— A peu près. Vous avez oublié les permanentes.

— Mais je n'en fais jamais.

— Exact.

— Alors ?

— Alors je n'ai pas de teintures végétales, répondit Rock. Franchement, je trouve ça bien trop

bizarre. Je veux dire, je sais que les légumes sont bons pour la santé du bébé, et tout ça, mais à condition d'entrer dans l'organisme de la mère par la voie normale, je veux dire, par la bouche. Vous imaginez, des légumes qui entrent par les cheveux ? Je veux dire, ce serait vraiment bizarre. Une mère qui mange par la tête, ce n'est pas normal, hein ?

Evidemment, présenté sous cet angle...

— Non, je suppose que non, admis-je.

Soudain, Rock parut se mettre de nouveau en colère. Je vis sa crête frémir et ses anneaux s'agiter d'un tremblement furieux. Le spectacle était saisissant. Dans un réflexe protecteur, je détournai les yeux en posant les mains sur mon ventre. Il ne manquait plus que cette furie me déclenche une fausse couche !

— Mais... au fait ! hulula-t-elle. Si votre grossesse commence à se voir, d'après mes calculs...

Je la vis compter sur ses doigts aux ongles fluorescents.

— ... je vous ai fait deux couleurs avec des teintures chimiques depuis la conception du bébé. Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ? Vous voulez tuer votre enfant ? Mais vous êtes complètement cinglée !

Vingt et une minutes plus tard, j'étais de retour au bureau. Mes racines étaient toujours aussi claires, mais j'avais au moins une coupe présentable.

— Que s'est-il passé ? demanda Dodo en rentrant un instant plus tard de sa pause déjeuner.

Sans un mot, je lui tendis mon exemplaire de A quoi s'attendre..., aux pages désormais copieusement cornées, ouvert à la page « Coloration capillaire et permanente ». Si j'en jugeai à son expression de stupeur, elle n'avait pas lu ce passage. L'ayant parcouru, elle se redressa.

— Allons, il n'y a pas de quoi s'affoler. D'après ce bouquin, le risque est seulement théorique.

— Je sais. Mais tu connais Rock, pas moyen de l'amadouer.

— Ta couleur châtain n'est pas si vilaine, dit-elle, manifestement résolue à se montrer optimiste.

— Non, pas si tu t'appelles Mickey et que tu aimes le gruyère.

— Moi, je trouve que dans un genre futuriste, c'est très joli, déclara Tolkien.

Il caressa avec tendresse ma chevelure bicolore.

— Il n'y a pas tant de femmes qui pourraient porter une coiffure aussi audacieuse, ajouta-t-il avec une touchante conviction. Je me souviens que dans les années soixante-dix, je regardais une série télé, The Rookies. Les débutants, quoi.

— Connais pas.

— Ça racontait les aventures de trois nouvelles recrues dans la police, sous les ordres d'un chef tatillon. L'un des trois était black et toujours relax, le deuxième était blanc et naïf, et le dernier était marié et coincé. Tu connais les Américains, ils devaient s'imaginer qu'avec leurs trois personnages, ils obtenaient une représentation démographique réaliste du monde. Il y a un truc que je n'ai jamais compris. Comment ont-ils eu le culot de continuer à appeler cette série The Rookies une fois la première saison terminée ? Un flic ne peut pas être un bleu toute sa vie ! Bref, ce que je voulais dire, c'est que le flic coincé était marié à une femme jouée par Kate Jackson, tu sais, la fille de Drôles de dames ? Eh bien, à cette époque, Kate Jackson avait des cheveux bicolores,

comme toi, sauf qu'elle, c'était l'inverse. Ils étaient noirs en haut et bruns en bas. Quand j'étais gamin, je n'en revenais pas qu'une personne puisse être née avec cette couleur de cheveux délirante et super classe à la fois. Et tu ne sais pas le plus fort ?

Je secouai la tête en signe que non. J'étais fascinée de voir l'intérêt que portait Tolkien à mes déboires capillaires.

— Eh bien figure-toi que dans *The Rookies*, le personnage de Kate Jackson se prénomme Jill. Or, quelque temps plus tard, on la retrouve, comme je te disais tout à l'heure, dans *Drôles de dames*, où elle avait les cheveux d'une seule couleur et s'appelait Sabrina. Et alors là, accroche-toi au pinceau j'ôte l'échelle, elle donnait la réplique à Farrah Fawcett-Majors, qui avait des cheveux bicolores et se prénomme Jill. Ahurissant, non ?

— Je dirais même plus : décoiffant. Et qu'est-elle devenue ? Je veux dire, Kate Jackson.

— Sais pas. Tu sais, après les années soixante-dix, j'ai commencé à grandir.

Il marqua une pause d'un air songeur, puis revint à l'objet initial de notre conversation.

— Bien sûr, dans *The Rookies*, les cheveux de Kate Jackson ne ressemblaient pas exactement aux tiens. N'oublie pas que c'était les années soixante-dix. Ils étaient tellement raides qu'on avait l'impression qu'elle les aplatissait au fer à repasser tous les matins avant de sortir de chez elle. Toi, au contraire, tu as une coiffure du vingt et unième siècle. C'est très moderne avec ces petites mèches sympa autour du visage, ça te va à ravir. Et sur toi, l'effet bicolore est bien plus réussi que sur Kate Jackson.

Je réprimai un soupir de dépit. Voilà à quoi ma vie s'était réduite. J'avais rencontré l'homme idéal, un homme capable de passer une demi-heure à me parler des séries télé du siècle dernier rien que pour me consoler du fait que désormais, le monde entier savait que je me teignais les cheveux, et je ne pouvais pas le présenter à mon entourage. A part David, bien entendu, et par extension, Christopher. J'imaginai déjà les réflexions de ma mère ! « Oh, Tolkien, vous êtes un garçon formidable ! A mon époque, aucun homme n'aurait voulu d'une jeune femme déjà enceinte d'un autre que lui ! » Déprimant. Pire, les questions que Tolkien m'aurait posées : « Y a-t-il une raison, et si oui accepterais-tu de me la donner, Jane, pour que tu portes un coussin sous tes chemises chaque fois que ta sœur et Tony passent prendre le café ? » Inimaginable.

C'était une évidence : je ne pouvais pas présenter Tolkien à ma famille ni à mes amis. Si je voulais continuer de sortir avec lui, je devrais passer outre ma frustration de ne pouvoir le désigner en disant : « Regardez ce type. C'est l'homme idéal, et en plus il tient à moi ! »

Alors, puisque j'avais très envie de continuer de sortir avec lui...

— J'ai un placenta très bas.

J'avais surtout une pile de manuscrits très haute, que je n'avais pas la moindre envie de lire, d'autant qu'un soleil radieux régnait sur Londres ce jour-là.

— Pardon ? demanda Dodo, qui n'avait toujours pas levé les yeux des épreuves qu'on venait de lui apporter.

— Je dis que Mme Zora m'a annoncé que j'ai un placenta très bas.

J'avais légèrement élevé le ton, et cela suffit pour capter l'attention de Dodo.

— Vraiment ? demanda-t-elle en ôtant ses lunettes. C'est très embêtant. Enfin, il est encore un peu tôt pour se préoccuper de ce genre de question, non ?

Dodo possédait la rapidité de lecture d'un scanner à grande vitesse, associée à la capacité de stockage de l'information d'un disque dur grand format. C'était d'ailleurs grâce à ces aptitudes hors norme qu'elle était montée si vite et si haut dans la hiérarchie. Il lui suffisait en général d'une seule lecture pour citer des passages entiers de la plupart des ouvrages de sa collection, mieux que leurs auteurs eux-mêmes. Aussi, lorsque je la vis plisser les yeux en les levant vers le plafond, je frémis. Comment avais-je oublié qu'elle possédait elle aussi un exemplaire de *A quoi s'attendre...* ? Selon toutes probabilités, elle l'avait à présent lu et mémorisé dans son intégralité.

— En fait, dit-elle, si je me souviens bien... « On estime que vingt à trente pour cent des femmes ont un placenta bas au cours du deuxième trimestre, mais dans la plupart des cas, celui-ci remonte à temps vers la moitié supérieure. Lorsque ce n'est pas le cas, un diagnostic de placenta praevia est posé. Cependant, cela reste relativement rare puisque un pour cent seulement des grossesses menées à terme est concerné, et que sur ce chiffre, seul un quart des cas peut entraîner des complications sérieuses... » Comme tu vois, Jane, il est sûrement trop tôt pour...

— Mme Zora est formelle. Dans mon cas, il n'est pas trop tôt pour s'inquiéter.

— La question étant de savoir, Jane, si cette personne est réellement qualifiée pour son job. A-t-elle seulement une vague idée de ce dont elle parle ?

Je me composai une expression douloureuse.

— Mme Zora n'est pas une sorcière. J'apprécierais beaucoup que tu parles d'elle avec un peu de respect. C'est tout de même elle qui va mettre mon enfant au monde !

— Je suis désolée, Jane, mais tu comprends bien que...

— Et elle dit qu'elle n'a jamais vu un placenta placé aussi bas de toute sa carrière. Elle dit même que s'il était un peu plus bas, je l'aurais sur les genoux. Et je vais te dire une chose. Quelle que soit la situation, si une tuile a un quart de un pour cent de risque de tomber du toit...

Là, je laissai parler mes tripes.

— ... C'EST SUR MA TETE QU'ELLE S'ECRASE !

— Excuse-moi, Jane. Je n'avais pas l'intention de... Oh, pardonne-moi !

Elle se leva et fit le tour de son bureau pour me serrer dans ses bras.

— Je sais, maugréai-je, tu n'avais pas l'intention de. Personne n'a jamais l'intention de.

— Tout de même, je sais bien que je ne l'ai jamais rencontrée, mais tu admettras que cette Mme Zaza a tout d'une excentrique.

— Zora. Peut-être, mais elle affirme que mon placenta...

— Je sais, ma chérie, je sais. Et c'était très indélicat de ma part de paraître indifférente à un problème qui a toutes les raisons de te tracasser.

Elle me tapota l'épaule dans un geste encourageant tout en m'adressant un sourire bienveillant.

— Si tu prenais ta journée pour te changer les idées et reposer ce placenta trop bas, hmm ?

Je fis mine d'hésiter à accepter son offre si généreuse, vaguement coupable à l'idée de

l'agréable journée qui s'annonçait. Voyons, qu'allais-je faire de ce congé qui tombait du ciel ? Une bonne séance de shopping ? Une longue sieste sur mon canapé ? Ou peut-être un petit concert en plein air à l'église Saint Martin's in the Fields ? Quoi qu'il en soit, la perspective de ne pas rester enfermée par une si belle journée me réjouissait diablement. Pourvu que personne ne remarque que je m'inventais les complications au fur et à mesure !

— Tu es incroyablement courageuse, Jane, dit Dodo.

Avais-je rêvé ou venais-je vraiment de voir une larme perler à son œil ?

— Je ne sais pas si j'aurais autant de courage que toi, poursuivit-elle.

Je baissai modestement les yeux vers mes pieds, du moins ce que je pouvais en voir par-dessus mon estomac-postiche.

— Si tu étais moi, tu agirais exactement comme moi, répliquai-je avec une modestie savamment calculée.

Ce qui était un très vilain mensonge. Jamais Dodo n'aurait été assez folle pour se lancer dans pareille aventure. Cela dit, au point où j'en étais, je n'avais plus rien à perdre.

Mais sapristi ! où allais-je bien dégotter ce fichu bébé, au terme de mes neuf mois de grossesse ?

Mon fœtus était à présent un beau bébé de vingt à vingt-cinq centimètres de long, et en théorie, je pouvais commencer à sentir sa présence en moi. Son corps était recouvert d'une fine et douce couche de duvet, le lanugo, et sur sa tête, ses premiers cheveux commençaient à pousser. Ses cils et ses sourcils faisaient leur apparition, et une substance protectrice appelée vernix couvrait sa peau.

Je n'aurais pas affirmé que j'avais remarqué une baisse notable de mes changements d'humeur, fait que l'on constatait en général au cours du cinquième mois, mais comme le disait Mère, j'étais une fleur tardive. L'irritabilité que j'étais supposée ressentir occasionnellement demeurait un peu plus qu'occasionnelle. Il m'arrivait de plus en plus souvent d'être distraite, voire franchement étourdie, mais par chance, j'échappais aux jambes lourdes, bras ankylosés, visage gonflé et autres assauts d'hémorroïdes. L'un dans l'autre, si j'ose dire, la mère et l'enfant se portaient à merveille.

Le sixième mois

Les hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus. En d'autres termes, les premiers adorent se bagarrer sur un stade de sport, tandis que les secondes se crêpent le chignon dans les gradins, au bureau ou à peu près n'importe où.

Nous étions réunis dans la cuisine du petit appartement de Sophie et Tony, occupés à évaluer les chances que leur héritier tape un jour dans un ballon pour Manchester United et à nous extasier sur la bonne idée qu'il avait eue de naître équipé des dix doigts et dix orteils réglementaires. Par « nous », j'entends : les heureux parents de bébé Jack, sa grand-mère, ainsi qu'une bonne poignée de femmes enceintes au bord de l'explosion accompagnées de leurs compagnons (de jeu, de route, d'infortune, selon les cas) et, last but not least, bébé Jack en personne.

— C'est malin de refuser la péridurale, ironisa Peg d'un ton suffisant.

Elle avait encore enflé depuis la fête de Sophie, et je ne parle pas seulement de son tour de taille.

— Vous verrez quand vous y serez, renchérit Trudy. Pour mon premier, le travail a duré trois jours.

Elle éleva la main pour indiquer le chiffre trois avec ses doigts. Au cas où je n'aurais pas compris, je suppose.

— Trois jours, répéta-t-elle. Je ne sais pas combien de temps j'ai passé à vomir dans les douches. S'ils ne m'avaient pas fait de péridurale, j'aurais fini par tuer quelqu'un.

Je secouai la tête d'un air péremptoire.

— Je n'aurai pas de péridurale parce que je n'irai pas à l'hôpital.

— Eh bien, permettez-moi de vous dire que vous êtes complètement cinglée.

— Chuuut ! murmura Peggy la Montgolfière. Le bébé !

— J'accoucherai à la maison, avec Mme Zora, ma sage-femme.

Je massai doucement mon abdomen, comme pour protéger mon bébé des sottises proférées par le Clan des mères parfaites.

— Et pas question de me coucher sur une table ni de poser les pieds dans les étriers ! poursuivis-je. Elle m'aidera à donner le jour à mon enfant de façon naturelle, comme depuis la nuit des temps. Je m'accroupirai et je pousserai le bébé dehors tout en douceur.

— Trudy a raison, laissa tomber Peg à mi-voix, comme si elle craignait de choquer les chastes oreilles de bébé Jack.

Puis, s'étant penchée vers moi :

— Vous êtes complètement cinglée, ajouta-t-elle.

Cause toujours, pauvre noix ! chantonnai-je en mon for intérieur.

— Moi, déclara Helena, qui travaillait pour une multinationale, je pense que c'est une bonne chose de pouvoir rester à la maison les deux premières semaines.

Dora, une assistante juridique, la toisa d'un air méprisant.

— Deux semaines ? Vous plaisantez ! Deux mois, oui !

— Pour moi, ce sera deux ans, s'exclama l'esthéticienne, Elizabeth.

— Eh bien moi, annonça Peg d'un ton triomphal, j'ai l'intention de rester à la maison jusqu'à ce que ma fille soit mariée.

— Je pense que je vais créer un centre d'accueil à la journée chez moi, dit alors Patty, seize printemps au compteur, tout au plus. Je veux être entourée de bébés. D'ailleurs, je me fiche de savoir si l'accouchement est douloureux ou non. Pas question de prendre le risque de mettre au monde un enfant abruti par les drogues et les médicaments, même si je souffre tellement que j'ai l'impression qu'on m'éventre lentement à la petite cuiller.

— On dirait bien que Manchester ira jusqu'en finale, cette année.

Ce monument de rhétorique masculine émanait de Tony.

— Sûr, ils sont les mieux placés, répliqua un chœur viril dans un concert de canettes de bière dégoupillées.

Sophie, très au point dans son rôle de Madone au teint frais et au sein rond, profita du silence qui suivit cette affirmation définitive pour déclarer de sa voix au timbre pur :

— Vous savez, je crois que Jane n'a jamais changé une couche de sa vie.

— Exact, s'esclaffa Mère.

Moi qui avais toujours cru que les gens ne s'esclaffaient que dans les livres ! Mais c'était vrai, il était bel et bien possible de s'esclaffer. Mère en tout cas y parvenait à merveille. A croire qu'elle s'était entraînée en secret toute sa vie !

— D'ailleurs, reprit-elle, je ne sais pas quand elle en aurait eu l'occasion. C'était elle la cadette, et je ne vois pas qui aurait eu l'idée saugrenue de lui confier son enfant. A moins d'être doté d'un certain goût du risque, évidemment...

— Voilà une occasion en or de faire tes premières armes, Jane, déclara Sophie en se penchant pour prendre Jack dans son couffin et me le tendre à bout de bras.

Je reculai d'un pas, puis regardai bébé Jack comme si j'avais eu sous les yeux une bombe à retardement prête à exploser. En l'occurrence, c'était plutôt sa couche qui semblait prête à exploser, si j'en jugeais à l'odeur tenace qui s'en dégageait.

— Je... je dois me sauver, balbutiai-je en m'éloignant à reculons. Un rendez-vous urgent. Désolée. Une autre fois, peut-être ?

— Vous ne trompez personne, vous savez, claironnèrent les invitées de Sophie.

Leurs voix résonnèrent dans l'escalier que je descendais quatre à quatre sans plus me soucier de l'arrimage de mon fœtus.

— Vous verrez ! reprit l'écho faiblissant. Les couches ! Vous n'y échapperez pas toujours !

Je venais de terminer la lecture des trois premiers chapitres et du synopsis de Mona Shakespeare. Elle me les avait expédiés en fichier attaché, peu de temps après l'e-mail que je lui avais envoyé en réponse à son SOS, mais jusqu'à présent, je n'avais pas trouvé le temps de le lire. Drôle d'époque que celle que nous vivions, où les éditeurs devaient charger et imprimer les propositions de manuscrits qu'on leur faisait parvenir, avant même de savoir s'ils en valaient la

dépense. Mais je suppose que du point de vue de Mona Shakespeare, cette façon de procéder représentait un gain de temps et d'argent. Au fond, l'informatique avait du bon... à condition de réagir aussi vite que l'ordinateur. Car j'avais été débordée de travail au point que j'avais oublié le manuscrit de Mona, jusqu'au jour où, décidant de faire le message dans ma ménagerie — pardon, le ménage dans ma messagerie — je l'avais retrouvé, chargé sur mon disque dur, imprimé... et oublié de nouveau dans la foulée. Je n'avais remis la main, ou plutôt le pied, dessus que ce matin même, en butant dans la pile de manuscrits urgents en attente à côté de ma table de travail.

J'ai parfois l'impression qu'il est impossible d'entrer dans une librairie sans tomber systématiquement sur un roman, en général doté d'une couverture flashante dans les tons rose bonbon, qui décrit les aventures sentimentales plus ou moins déjantées d'une quasi-trentenaire londonienne travaillant dans l'édition — je ne sais pas pourquoi mais elles travaillent toujours dans l'édition — et sont prêtes à tout pour rencontrer l'homme de leur vie. Pourquoi une quasi-trentenaire ? Aucune idée. Mais le fait est là : dans le monde de l'édition moderne, un héros qui fait vendre est forcément âgé de moins de trente ans. Comme si, passé la date fatidique de son trentième anniversaire, il devait disparaître en fumée.

Au demeurant, l'héroïne de Mona Shakespeare était plutôt attachante, et j'appréciais la volonté de ma correspondante américaine de donner un peu de maturité à son personnage. De plus, elle avait de l'imagination et savait écrire. Mais la principale qualité de son manuscrit était qu'il n'avait aucun rapport avec le mien — preuve qu'on pouvait écrire au moins deux romans sur la grossesse au vingt et unième siècle sans se marcher sur les pieds. Mona avait esquissé une satire au vitriol de ce délire moderne qui consiste à porter aux nues la femme enceinte sous prétexte qu'elle est capable de procréer — comme si on avait attendu le troisième millénaire pour s'en aviser ! — et à s'empressement de l'oublier dès qu'elle a mis son enfant au monde.

Son personnage était prénommée Stacy — en plus de travailler dans l'édition, les héroïnes modernes sont dotées de prénoms ultraféminins (en d'autres termes : ultrakitsch) — et son problème n'était pas précisément le manque d'hommes dans sa vie sentimentale. Au contraire ! Elle avait mis dans son lit tous les garçons sur qui elle avait pu faire main basse, en utilisant pour chacun un préservatif d'une nuance différente selon un code couleur très élaboré. Mais, dans sa chasse intensive au fiancé, elle n'avait pas prévu a) que l'un des préservatifs souffrirait d'un grave défaut d'étanchéité, b) qu'elle tomberait enceinte, et c) qu'elle n'aurait pas la moindre idée de qui pouvait bien être le père. Un brin plus torride que les aventures de Blanche-Neige, Cendrillon et autres saintes-nitouches, non ? Bref, Stacy s'étant aperçue qu'elle était, comme on dit, « dans un état intéressant », avait décidé de prendre à part chacune de ses conquêtes d'un soir pour lui annoncer la bonne nouvelle, dans l'espoir qu'au moins l'un d'entre eux aurait l'excellente idée de se sentir concerné.

C'était sans compter sur le facteur R (R comme Reproduction).

Autrefois, lorsqu'un célibataire était confronté à la grossesse de l'une de ses conquêtes, il exigeait des preuves et retournait à sa partie de billard. Mais, aujourd'hui où la grossesse était devenue sport national et où rien n'était plus in que de poser à la une des magazines en arborant un ventre proéminent (de préférence nue afin que nul ne s'exclame : « Tiens, elle a un coussin sous sa robe ! »), la donne avait changé du tout au tout. Mona était parvenue à rendre parfaitement plausible l'idée qu'une dizaine d'hommes puissent non seulement se passer de preuves, mais aussi

en oublier leur partie de billard pour décider de se consacrer à leur nouvelle paternité. Et le plus beau était que certains d'entre eux connaissaient fort peu Stacy, si ce n'est selon la Bible, et n'appréciaient pas forcément le peu qu'ils savaient d'elle.

Il semble que les femmes et les hommes de notre génération sont si occupés à faire carrière qu'ils n'ont plus le temps de se consacrer à la rencontre de l'âme sœur. Résultat, une fois que l'horloge biologique se met à sonner, le jour où ils atteignent l'âge fatidique de trente ans, loin de disparaître en fumée, ils se lancent avec frénésie dans la recherche d'un partenaire acceptable avec qui se reproduire. C'était le cas de la plupart des camarades de jeux de Stacy, laquelle, fine mouche, se proposait de les tester l'un après l'autre pour déterminer lequel se révélerait le meilleur père pour son bébé. Faut-il le préciser, j'avais dévoré les trois premiers chapitres si prometteurs du roman de Mona et j'avais aussitôt demandé par e-mail à celle-ci de m'expédier la suite.

— Dodo ! m'étais-je ensuite écriée. J'en tiens un !

— Pardon ? demanda-t-elle sans se lever de son bureau. Que tiens-tu, Jane ?

— Un best-seller ! Il faut que tu voies ça !

— Tu ne veux pas venir, toi-même ? Je suis dé-bordée.

Je passai aussitôt en mode femme enceinte et baissai ma voix de façon à obliger Dodo à tendre l'oreille pour m'entendre.

— Oui, si tu veux, répondis-je d'un ton épuisé. Mais pas tout de suite. Je me sens tellement lourde, avec ce bébé. J'ai l'impression qu'il a encore pris du poids.

Une seconde plus tard, Dodo apparaissait à ma porte, dissimulant mal son impatience de retourner à son propre travail.

— Excuse-moi, dit-elle. J'oubliais... Tu voulais me montrer quelque chose ?

— Oui, ça !

Je me levai de mon bureau avec une énergie totalement disproportionnée avec mon état de femme enceinte épuisée et exhibai les feuillets que je venais de lire.

— Notre prochain best-seller, ajoutai-je avec la modestie qui me caractérise.

— Mais, Jane, ce sont tous des best-sellers ! gémit Dodo d'un ton désabusé. J'en ai une pile entière sur mon bureau en attente d'être lus...

Ce disant, elle me décocha un regard accusateur, sans doute pour me reprocher de m'être fait porter pâle récemment et l'avoir laissée seule avec sa pile de best-sellers ratés.

— ... et ils sont tous accompagnés d'une lettre qui déclare, en substance, « Attention, best-seller ! »

— D'accord, Dodo, mais celui-ci en est vraiment un.

Grâce à ce roman, nous allons cesser de nous ronger les ongles à l'idée que le prochain Colin Smythe se déroule au Japon et raconte les mésaventures d'un lutteur Sumo gay qui rêve d'aller faire du vol à voile dans les Alpes ! Ce roman, c'est la fin du stress pour nous tous, chez Churchill & Stewart ! Il faut que tu lises Père, Impair et passe !

L'ayant fait asseoir de force à mon bureau, je l'obligeai à lire jusqu'à la dernière ligne les trois

chapitres du roman de Mona. Pendant ce temps, j'arpenai mon bureau tout en jetant de fréquents coups d'œil par-dessus l'épaule de Dodo pour voir quels passages la faisaient rire, ce qui arrivait souvent.

— Les portraits des garçons sont très bien vus, dit-elle, surtout celui du cow-boy qui revient ventre à terre de son Idaho natal jusqu'à Londres avec un pack de bière « pour habituer le fiston ».

J'éclatai de rire.

— Et Stacy de lui répondre : « Comment sais-tu que j'attends un garçon ? En ce qui me concerne, je suis persuadée qu'il s'agit d'une fille, et dans tous les cas, il aura plus l'utilité d'un pack de lait », avant de renvoyer le cow-boy dans ses foyers et de passer au candidat numéro quatre, Mitch, le guide du Sud-Ouest frustré qui hait les touristes et dont nous allons faire la connaissance dès que Mona nous aura envoyé la suite de son roman.

— Ma foi, Jane, tu n'as peut-être pas tort à propos de ce manuscrit. Le ton est vraiment juste, le style se tient... mais ce nom ! Tu n'as pas l'impression qu'elle nous mène en bateau ? Mona Shakespeare ?

— N'exagérons rien, elle n'essaie tout de même pas de nous faire croire que ses parents l'ont prénommée Gladys ! D'ailleurs, Gladys Shakespeare, ce serait ridicule. Cela dit, pense un peu au potentiel marketing d'un tel patronyme ! Helen Fielding a profité de la célébrité de Henry, Joanna Trollope de celle d'Anthony, et je te fiche mon billet que si un éditeur pouvait trouver un dénommé Brontë, mâle ou femelle, il s'empresserait de lui mettre un stylo entre les mains et de lui signer un contrat, quitte à faire écrire son bouquin par un nègre.

— J'entends bien, mais cette Shakespeare est américaine, et...

— Et alors ? Tu crois que les Yankees ne sont pas assez fûtés pour comprendre qu'un bon patronyme vaut tous les placements en Bourse ? Regarde seulement la succession Hemingway. Dix contre un qu'il y a plus de rejetons Hemingway qui écrivent des bouquins que Papa n'avait de chats à la maison.

— Oui, mais Mona est américaine, tandis que William...

— Oh, je t'en prie, cesse donc d'être aussi élitiste, Dodo ! Ce que je veux dire, c'est que nous devrions trouver un moyen d'utiliser à notre avantage le fait qu'elle porte le nom de ce bon vieux Bill. Qui te dit que le grand homme n'a pas eu un rejeton illégitime d'une admiratrice quelconque, lequel aurait lui-même été l'ancêtre d'un colon propriétaire d'esclaves en Virginie qui aurait décidé d'adopter le patronyme de l'homme qui avait roulé sa grand-mère ou son arrière-grand-mère dans le foin après avoir mis le point final à La Mégère apprivoisée ? Après tout, quatre cents ans après sa mort, on découvre encore de nouveaux détails sur lui, et même des pièces inédites. Pourquoi n'aurait-il pas une descendance aux USA ?

Remarquant l'air dubitatif de Dodo, je m'empressai de poursuivre, avant qu'elle n'objecte qu'il n'était pas question de salir le nom du grand poète, même pour servir les intérêts commerciaux de Churchill & Stewart.

— Mais nous verrons tout ça plus tard. Dans l'immédiat, il faut que Mona nous envoie le reste de son manuscrit avant qu'un autre éditeur ne rafle la mise à notre place. Je veux ce bouquin.

— Et si la suite n'est pas à la hauteur du début ?

— Elle le sera. Et si ce n'est pas le cas, nous la travaillerons jusqu'à ce qu'elle le devienne. Le Journal de Bridget Jones s'est vendu à environ 900 000 exemplaires avant d'arriver aux States. Le roman de Mona peut faire aussi bien. Tu trouves que nous avons trop de jeunes romanciers aussi prometteurs chez Churchill & Stewart pour prendre le risque de laisser passer une telle chance ?

— Evidemment, vu sous cet angle...

— Alors commençons par voir ce qui va arriver à Mitch dans le chapitre quatre.

— J'avoue que je suis impatiente de lire la suite.

— Puis nous verrons ce que vaut le chapitre cinq.

Dodo consulta le synopsis.

— Edward Mumford ? Le pédicure-podologue qui finit en prison pour agression caractérisée sur ses patients ?

— Oui !

— Je dois reconnaître que ce livre a l'air vraiment drôle.

— Exact. Alors voilà ce que je te propose. Nous allons l'aborder un chapitre après l'autre, et nous verrons ce que nous pouvons en faire.

— Un best-seller ! murmura Dodo, des étoiles plein les yeux.

— Bravo !

— Après tout, il n'y a pas de raison que Shakespeare n'ait pas eu de descendants outre-Atlantique.

— Pas la moindre raison.

— En Virginie, tu dis ?

Je haussai les épaules dans un geste évasif.

— Ou en Caroline du Sud. Un coin où des émigrants auraient pu s'installer à l'époque.

— Mais Mona vit à New York.

— Au bout de deux siècles, les gens ont le droit d'avoir envie de voir un peu de pays. Cela dit, si ce point te gêne, on peut décider que l'aïeule de Mona qui a couché avec Shakespeare était une Hollandaise dont la famille s'était temporairement réfugiée à Stratford-sur-Avon pour fuir une crise de la tulipe, ou du moulin à vent, enfin, ce genre de choses.

— Je pense que c'est toi qui as raison, Jane. Nous verrons ces détails plus tard.

— Très bien.

— Tu sais que tu peux compter sur moi pour t'aider à éditer ce bouquin, et je t'avoue que j'adorerais m'en occuper moi-même. Mais je n'oublie pas que c'est à toi que cette Mona s'est adressée. As-tu conscience que c'est peut-être la chance de ta carrière ?

— Pour être honnête, j'y compte bien.

— David, pourrais-tu nourrir Kick le Chat pour moi, s'il te plaît ? Il a l'air affamé et j'ai bien peur qu'il finisse par manger une souris si on ne remplit pas rapidement sa gamelle.

— N'est-ce pas ce que font les chats, d'habitude ?

Cependant, il ouvrit le placard de la cuisine pour y prendre une boîte de Miaou Miam, la marque favorite de Kick le Chat. En ce qui me concernait, je trouvais cette pâtée aussi répugnante que bactériologiquement douteuse mais il en raffolait. Je parle du chat, pas de David.

— Ah oui ? demandai-je d'un ton distrait tout en retirant le dos d'un petit cadre de cristal que je venais de trouver aux Puces.

— Tout va bien, avec Tolkien ?

C'était la question rituelle de David depuis le jour où j'avais rencontré l'homme aux vraies fausses moustaches.

— Très bien. On rigole comme des fous, on fait l'amour comme des fous, et j'ai eu plus de discussions passionnantes avec lui qu'avec n'importe qui depuis que je te connais. Je sais qui il est et j'adore ça. Il sait qui je suis et il n'est pas encore parti.

— Il ne peut pas savoir qui tu es puisque tu ne lui as pas parlé de ta prétendue grossesse.

Voilà où j'en étais arrivée ! Obligée de cacher à l'homme que j'aimais une grossesse inexistante, par peur de le perdre. C'était ubuesque !

— Justement. Avec lui, je ne mens pas.

— Au contraire. Tu mens à tout le monde, sauf à lui, ce qui est une façon de lui mentir.

— Mais c'est insensé !

— C'est toi qui es insensée.

— Pourquoi ne l'inviterais-tu pas ici un de ces jours pour nous le présenter ? suggéra Christopher qui s'était récemment installé chez David.

Leur relation progressait si vite qu'elle aurait franchi le mur du son si on avait pu la mesurer en kilomètres-seconde ou en décibels.

— Excellente idée ! approuva David en posant la main sur l'épaule de son compagnon. Si notre bonheur pouvait déteindre sur vous, Tolkien te demanderait en mariage, tu accepterais, et tout rentrerait dans l'ordre.

N'étant pas fille à faire les choses à moitié, à la place d'une bonne fée, je m'étais arrangée pour en trouver deux !

Je jugeai toutefois inutile de poursuivre ce débat et retournai à mon petit bricolage. Ayant désolidarisé le cadre de son cliché, j'entrepris de découper celui-ci.

— Passe-moi les ciseaux, s'il te plaît, demandai-je à Christopher.

— Oui, si tu n'as aucun projet dangereux envers David.

— Mes seuls projets concernent cette image.

Il obtempéra.

— Que veux-tu faire de ces photos sous-exposées ?

— Une échographie, expliquai-je en taillant dans le papier.

— Une quoi ?

— Je n'ai toujours pas de portrait de mon bébé à montrer aux collègues du bureau.

J'élevai le cliché vers la lumière pour mieux discerner les contours de la forme que je me proposais de découper. Puis, ayant résumé mes mésaventures à la clinique le jour où, deux mois auparavant, j'avais tenté de me procurer une véritable échographie, je conclus :

— Je ne suis pas assez méchante pour en voler une à la tire à une femme qui refuse de me la céder contre de l'argent, et la seule idée d'aller fouiller dans les poubelles de la clinique dans l'espoir de trouver un cliché au rebut me donnait la nausée.

— As-tu conscience, remarqua Christopher, qu'il est impossible de distinguer un bébé sur ces clichés flous et sous-exposés ?

— Parce que tu as déjà reconnu un bébé sur une échographie, toi ? Je suis à égalité avec la science. Un point partout.

— Tout de même, on devrait voir autre chose que des masses grisâtres piquetées de points clairs, non ?

— A peine plus.

— Bien, mais tu n'ignores pas qu'il y a aussi des inscriptions sur une échographie ?

— Pardon ?

— Tu sais, la date de l'examen, le nom de la patiente, celui du laboratoire, les diverses mesures du fœtus...

Tout en écoutant Christopher poursuivre son énumération (longueur des tibias, diamètre du crâne, nombre de doigts de pied...) je fus prise d'un doute affreux. Christopher était-il d'une façon ou d'une autre apparenté à Stan de la compta ? A présent qu'il évoquait le sujet, je me souvenais vaguement avoir vu des chiffres et des lettres sur l'échographie de la première femme que j'avais tenté de soudoyer. Cependant, je n'avais pas noté ce détail, trop technique pour moi à cette époque... et encore aujourd'hui.

— Eh bien, dis-je, si on me pose des questions sur cette échographie, je dirai que Mme Zora l'a réalisée avec une nouvelle machine tout à fait révolutionnaire, mais qu'elle considère que la science n'étant pas opposée à l'art, il est important de donner une dimension poétique et artistique à ce tout premier portrait du petit être vivant que je porte en moi. Pour ce qui est des chiffres, je dirai qu'elle préfère indiquer sur les clichés des signes hermétiques qu'elle est seule à comprendre afin de ne pas traumatiser la future maman avec des données chiffrées qu'elle pourrait interpréter de travers.

— C'est officiel, tu es complètement cinglée, murmura Christopher en secouant la tête d'un air effaré.

J'examinai mon chef-d'œuvre avec attention. J'avais presque terminé. Ne restait plus qu'à coller la forme sur un fond noir et à griffonner quelques pattes de mouches cabalistiques dans un coin. Tiens, je le poserais sur ma table de travail, au bureau. Il allait avoir une de ces allures !

— Oui, on me l'a déjà dit, répondis-je distraitement.

Je commençais à devenir aussi maladroite qu'une véritable femme enceinte. Je crois que je ne m'étais toujours pas accoutumée à la nouvelle répartition de mon volume corporel due au ballot de chiffon que je portais désormais sous mes vêtements. La propension d'une femme réellement enceinte à laisser tomber les objets par terre tient à un simple problème de tuyauterie. Un peu de

rétention d'eau par ici, un peu de distension des articulations par là, et voilà le résultat, vous flanquez tout ce que vous touchez par terre. Ou sur vos pieds. Ou sur ceux de la voisine, qui ne manque pas de vous en informer à grand renfort de décibels. Selon les manuels spécialisés, il existait une autre cause à la maladresse de la femme enceinte : un manque de concentration généralement désigné sous l'appellation de Syndrome de la tête de linotte, ou STL. Apparemment, le simple fait de s'apprêter à mettre au monde un citoyen supplémentaire vous rangeait automatiquement dans la catégorie des victimes du STL.

Dans mon cas personnel, il semble plutôt que le STL était à mettre sur le compte de ma difficulté à jouer mon rôle de femme enceinte sur une aussi longue durée. Comme tout aurait été plus simple si la grossesse ne durait que, disons, trois mois ! Pour ma part, j'acceptais ma maladresse avec philosophie, j'en étais même venue à la considérer comme un effet naturel de ma situation.

Hélas ! mon entourage proche voyait d'un œil nettement moins charitable mon manque de concentration, que l'on semblait loin de considérer comme le résultat du grand événement qui se préparait dans le secret de mes entrailles. Sophie ne m'avait plus jamais proposé de changer les couches de bébé Jack, ce qui ne représentait pas pour moi une contrariété insurmontable. Mère ne m'autorisait plus à prendre le thé dans ses tasses de fine porcelaine, et même en public, elle exigeait qu'on me serve à boire dans des gobelets de carton. Quant aux collègues du bureau, non seulement ils avaient fait l'acquisition d'un stock d'assiettes et de tasses de plastique pour le coin cuisine, mais ils m'avaient strictement interdit d'ouvrir les enveloppes matelassées, même celles qui m'étaient personnellement adressées, au motif que, comme l'avait élégamment résumé Stan, « Dieu sait ce qui pourrait arriver si la grosse se piquait une agrafe dans le ballon », à quoi Louise avait ajouté « Et il serait dommage qu'elle mette en lambeaux l'unique exemplaire du prochain clone de Harry Potter, n'est-ce pas ? »

Et comme si cela ne suffisait pas, non content de me valoir mon lot de regards noirs et de commentaires insultants, mon gros ventre postiche me déclenchait de violents maux de dos, dus à la cambrure anormale par laquelle je compensais son poids, sous peine de basculer vers l'avant. Sur ce point au moins, je me sentais sur un ventre... pardon, sur un pied d'égalité avec les femmes qui attendaient un vrai bébé.

Comme on s'en doute, j'avais essayé tous les trucs anti-mal de dos que j'avais pu glaner dans les guides spécialisés, du moins tous ceux qui ne me semblaient pas complètement stupides. Quant à ce qui était de maintenir ma prise de poids dans les limites prescrites par la Faculté, c'était peanuts : pour une femme enceinte de six mois, je battais des records de stabilité pondérale. J'avais renoncé aux talons hauts comme aux talons trop plats en faveur des fameux « deux centimètres » que les médecins recommandaient pour mieux répartir le poids du corps dans son axe naturel. J'évitais soigneusement de soulever des charges, et lorsque j'y étais contrainte, j'adoptais la posture préconisée par les kinés — genoux pliés et écartés sur le côté, dos bien droit — qui me donnait l'air d'un lutteur sumo, en moins glamour si c'est possible. Je répartissais mes courses dans deux sacs pour équilibrer la charge. J'évitais de rester debout durant de trop longues périodes. Je m'asseyais bien droite, en m'interdisant de croiser mes jambes (ce qui était bien dommage car pour une femme enceinte de six mois, j'avais gardé de sacrées belles gambettes), je surélevais mes pieds grâce à un petit tabouret dissimulé sous mon bureau et me levais à intervalles réguliers pour effectuer des étirements en douceur. J'avais investi dans un matelas neuf, je dormais

avec une bouillotte chaude dans les reins, je faisais tous les soirs sans faute ma séance de relaxation.

Et je n'avais jamais eu autant mal au dos de ma vie.

— Ah, bon sang de bonsoir ! grommela Dodo. Elle poussa la porte d'un coup de pied, tirant avec force ahanements une sorte de rouleau de caoutchouc bleu marine, qu'elle laissa tomber devant mon bureau dans un gémissement épuisé. Puis, ayant déplacé dans un angle de la pièce le fauteuil destiné à mes visiteurs, elle déroula l'objet, qui se révéla être non pas un mais deux tapis de mousse, de ceux qu'on utilisait au lycée pour les exercices de gymnastique, à la différence que ceux-ci, au lieu d'être rongés sur les bords et de sentir les pieds, étaient flambant neufs et dégageaient une agréable odeur de propre.

— C'est un nouveau jeu ?

— Couche-toi là-dessus, ordonna-t-elle tout en s'étendant sur le premier tapis après avoir ôté ses « douze centimètres » fortement déconseillés par la Faculté.

Elle se tenait à présent sur le dos, les bras le long du corps, les jambes en crochets, pieds bien à plat sur le matelas et légèrement écartés. Je la rejoignis et m'allongeai sur le second matelas. Puis, ayant imité de mon mieux sa posture :

— Et ensuite ? demandai-je, intriguée.

— Ah, mince ! maugréa-t-elle alors en se relevant, avant de me tirer par la main pour m'aider à m'asseoir. J'oubliais. Tu n'as pas le droit de te coucher sur le dos.

Ah ? Et pour quelle raison ? faillis-je demander. Par chance, Dodo répondit à la question que je n'avais pas eu le temps de formuler.

— Tu as dépassé le quatrième mois, poursuivit-elle d'un ton soucieux, tu risques de t'évanouir.

Première nouvelle ! Je remerciai mentalement Dodo de m'avoir fourni cette information que je ne manquerais pas de glisser dans une conversation ultérieure et obéis aux nouvelles consignes qu'elle me donnait.

— Viens ici, dit-elle après avoir tiré les tapis contre un mur. Appuie ton dos le long de la paroi, jambes tendues devant toi. Et maintenant, tu expires en poussant le bas du dos. Très bien. Détends les muscles et inspire. Ça s'appelle la Poussée du rameur.

Elle me fit répéter l'exercice une bonne vingtaine de fois, avant de décréter que nous passions au suivant, la Bascule du pelvis.

— Je ne comprends pas, ahanai-je... pourquoi veux-tu absolument... faire de la gymnastique... alors que nous sommes... débordées de travail ?

— Parce que manifestement... ta cinglée de Mme Zita n'est pas au courant qu'il existe des exercices... pour soulager le dos des femmes enceintes, et accessoirement... les nerfs de leurs collaborateurs obligés de subir leurs plaintes continuelles.

— Zora, rectifiai-je. Et je ne savais pas que...

— Silence. Pour l'instant, concentre-toi sur l'exercice. A présent, nous passons à la Révérence du dromadaire. En vitesse, je te prie. J'ai une réunion à 15 heures.

— La révérence du quoi ?

— Dromadaire. Exécution, je n'ai pas tout l'après-midi.

Une seconde plus tard, j'assistai à ce spectacle inoubliable : ma chef de service en tailleur-pantalon, à quatre pattes sur le tapis de gymnastique, secouant la tête dans un mouvement chevalin pour m'encourager à l'imiter.

— Allez, Jane !

— Tu es sûre qu'il s'agit bien d'un dromadaire et non d'un chameau ?

Elle ignore ma question et m'aboya une série d'ordres, dévoilant un aspect militaire de sa personnalité jusqu'alors insoupçonné.

— Plus souple, le dos ! Je n'ai pas dit avachi ! Redresse la tête, la nuque dans l'axe du dos. Maintenant, arrondis le dos, rentre le ventre, serre les fesses ! Relâche le cou. Relâche le cou ! Là, lentement ! Détends le dos. Redresse la tête pour retrouver ta position de départ... ET ENCOOOORE !

Ce n'est qu'alors que je m'aperçus que, dans son impatience à démarrer son programme anti-mal de dos, Dodo avait complètement oublié de fermer la porte de mon bureau. Voilà comment vers notre quatorzième ou quinzième révérence du dromadaire, front au sol et postérieur au zénith, nous entendîmes des exclamations ironiques fuser dans le couloir. Comme une seule femme, nous nous redressâmes. Stan de la Compta était adossé au chambranle de la porte, une lueur égrillarde au fond des yeux.

— Quand je pense qu'il y en a qui paient pour voir des filles prendre la pose, susurra-t-il. Suffit de travailler chez Church' n' Stew' !

— Stan, fiche le camp !

Une fois l'intrus éloigné, je m'effondrai sur mon tapis, avant de me laisser rouler sur le flanc.

— Ouf ! Je n'en peux plus ! m'écriai-je. Ça suffira peut-être pour aujourd'hui ?

— Nous n'avons pas encore terminé. Cela dit...

Elle s'assit dans un gémissement douloureux en massant son dos.

— C'est d'accord, restons-en là. Mais attention, ajouta-t-elle en agitant un doigt menaçant. Je reviendrai demain, et après-demain, et tous les jours suivants jusqu'à ton accouchement pour veiller à ce que tu effectues correctement tes exercices. Que cela te plaise ou non, nous allons venir à bout de ce mal de dos. Et à présent...

Elle se mit debout et me tendit la main :

— Viens, je vais t'aider à te relever.

J'acceptai la main qu'elle me tendait, sur laquelle je tirai vigoureusement. Mais, emportée par mon élan, je remontai trop vite et rebondis contre Dodo, avec d'autant plus d'énergie que mon rembourrage avait fait office de ressort.

— Incroyable ! s'écria-t-elle d'un air incrédule. J'ai senti le bébé bouger !

— Ça m'étonnerait, m'écriai-je étourdiment.

— Ah ? Que veux-tu dire ?

— Eh bien, que... que je...

Flûte ! C'était tout moi ! Pourquoi n'étais-je pas capable de tenir ma langue ? Pour gagner du temps, je tapotai mon ventre d'un geste affectueux.

— C'est-à-dire que ma fille est très discrète, vois-tu, improvisai-je. D'après Mme Zora, c'est tout à fait normal et il n'y a pas lieu de s'en alarmer. Ce bébé-là bouge autant que les autres, mais plus doucement. En fait, je suis la seule à pouvoir sentir ses petits coups. Personne ne la perçoit jamais, de l'extérieur.

— Mais je t'assure que je l'ai senti bouger ! protesta Dodo.

— Ah oui ? Au fait, tu n'avais pas une réunion à 15 heures ?

Mais Dodo avait déjà posé la main sur mon ventre. Le paquet de chiffons fixé sous mon chemisier se refusant à donner le moindre coup de pied, elle tenta de l'encourager en me frottant doucement le ventre.

Je laissai échapper un soupir fataliste. Le plus simple était encore de me prêter au jeu. Je connaissais Dodo, elle ne me ficherait pas la paix tant que je ne l'aurais pas laissé essayer. Cela dit, comme n'importe quelle femme enceinte au sixième mois, je commençais à en avoir assez de cette fichue grossesse. C'est vrai, quoi. La grossesse, la grossesse... Personne ne s'intéressait donc à autre chose ?

Paresseusement étendue contre Tolkien, mes cheveux bicolores épars sur son torse, je laissai mes pensées dériver. Grosso modo, l'acte sexuel se résumait toujours aux mêmes gestes et impliquait toujours les mêmes parties du corps. Pourtant, et c'était pour moi une source inépuisable d'émerveillement, faire l'amour avec la bonne personne offrait des surprises et des plaisirs sans cesse renouvelés, car chaque étreinte était l'occasion de découvrir de nouvelles facettes de l'être aimé.

— Mmm, ronronnai-je.

— Mmm, ronronna Tolkien en écho.

— Je me sens si bien, là, avec toi...

Je ne voulais plus avoir peur d'exprimer à un homme les sentiments que j'éprouvais pour lui, ni craindre de le faire fuir.

— Moi aussi, répondit-il sans détour.

Puis, s'écartant légèrement de moi pour me regarder dans les yeux :

— Tu sais ce qui me ferait plaisir ?

— Dis-moi.

— Rencontrer ta famille.

Je cessai aussitôt de ronronner.

— Pardon ?

— J'aimerais rencontrer ta famille.

Il sourit.

— C'est en général ce que font les gens qui nouent des relations aussi fortes que la nôtre, ajouta-t-il.

— Tu crois ?

— On dirait que ça te contrarie ?

— Pas du tout ! C'est que... si tu connaissais ma mère et ma sœur, tu regretterais d'avoir voulu les rencontrer.

— Elles sont si terribles que ça ?

— Disons qu'elles sont assez différentes de moi.

— Les familles bizarres, je connais. Quand on a des parents qui se sont appelés eux-mêmes Elrond et Galadriel et qui vous ont rebaptisé Tolkien, on n'a plus peur de rien.

— Oui, bien sûr, mais tout de même...

— J'ai remarqué que les rares fois où tu as fait allusion à ta mère et à Sophie, tu as laissé entendre que tes relations avec elles étaient assez pauvres. Pourtant, je suis sûr qu'elles ne veulent rien d'autre que ton bonheur. Même Elrond et Galadriel, aussi cintrés qu'ils soient, ont envie de me voir heureux.

— Peut-être...

Cela vous surprendra sans doute mais je ne m'étais jamais posé cette question, pourtant simple : Mère et Sophie se souciaient-elles de mon bonheur ? Je n'en avais aucune idée. N'était-ce pas désespérant ?

— Franchement, je ne sais pas, dis-je. Je ne suis pas certaine que ce soit si important pour elles, au fond.

Ce dont j'étais certaine, en revanche, c'était que le moment était fort mal choisi pour mettre en présence mes deux univers parallèles, celui où j'étais enceinte et celui où je ne l'étais pas.

— Et à ton travail, il y a des gens importants pour toi que tu aimerais que je rencontre ?

— Non, répondis-je, toujours préoccupée par ce problème de collision d'univers parallèles à éviter à tout prix. D'ailleurs, mes collègues sont tristes à pleurer.

— Bon.

Une expression de profonde déception se peignit sur son visage. J'étais désolée, et j'aurais tout fait pour le consoler, sauf le présenter à... mais au fait !

— Idée ! m'exclamai-je joyeusement.

— Oui ?

— Tu as raison. Il y a des gens à qui j'ai très envie de te présenter.

Il serait un peu audacieux d'affirmer que je ne suis pas différente des autres, mais j'ai au moins un point commun avec le reste de l'humanité. Ayant découvert que j'étais follement amoureuse et que le monsieur concerné me le rendait au centuple, je n'avais qu'une envie : crier mon bonheur au monde entier, armée d'un porte-voix s'il le fallait. Seul petit problème, mon existence était alors d'une complexité telle qu'il ne restait presque plus personne avec qui partager la bonne nouvelle de mon amour tout neuf.

Si j'avais été une personne normale appartenant à une famille normale, je n'aurais pas hésité un instant à présenter Tolkien à mes proches. Mais, ma vie étant ce qu'elle était alors — une

montagne de mensonges du flanc de laquelle je m'efforçais de ne pas dégringoler tant que je n'aurais pas planté mon petit drapeau au sommet —, il n'existait qu'une personne au monde à qui je pouvais présenter Tolkien...

— David, je te présente Tolkien. Tolkien, voici David. Et lui, c'est Christopher.

Pour célébrer l'événement, David m'avait proposé de recevoir Tolkien chez lui, arguant du fait que, quitte à préparer lui-même le repas, il serait plus à l'aise dans sa propre cuisine que dans la mienne. De plus, il nous avait semblé préférable de laisser mon appartement faire office d'isolant acoustique entre nous et les affreux Marcus, toujours aussi curieux.

Je suppose que lorsque j'avais annoncé à Tolkien que nous avions rendez-vous avec mon meilleur ami, j'aurais pu préciser que celui-ci était un ex-pilote de l'armée israélienne homosexuel, mais je n'en avais rien fait, pensant que Tolkien se fichait de ces détails. Et il s'en fichait effectivement. Tout ce qui comptait à ses yeux était que je tenais David en très haute estime. Pour le reste, son pedigree lui importait peu.

— Il est extra ! murmura Tolkien avec enthousiasme en se penchant vers moi pendant que Christopher aidait David à débarrasser les apéritifs et à servir les entrées.

— Vraiment ?

J'étais soulagée et curieuse à la fois. Trevor avait haï David dès le premier regard. C'était donc la première fois que je sortais avec un garçon qui appréciait mon meilleur ami, et je brûlais d'en savoir plus.

— Qu'est-ce que tu apprécies en lui, par exemple ?

— Il a l'air de t'adorer.

Il n'en fallait pas plus pour mon bonheur.

Une fois le dîner terminé, après le dessert qui fut pour moi une occasion supplémentaire de me féliciter d'appartenir à la catégorie des filles assez futées pour comprendre que les hommes préfèrent les femmes qui partagent leur mousse au chocolat avec eux à celles qui sont perpétuellement au régime, après le dessert, donc, je laissai Tolkien explorer la collection de CD du maître de maison en compagnie de Christopher et, sous le fallacieux prétexte de nous ravitailler en vin, filai retrouver David dans la cuisine.

— Alors ? demandai-je, impatiente de connaître le verdict. Comment le trouves-tu ?

— Tu veux vraiment le savoir, Jane ?

— Bien sûr.

— Tu es bien certaine que tu veux savoir ce que je pense de Tolkien ?

— Puisque je te dis que oui !

Une angoisse m'étreignit. Pourquoi tant de précautions ? Qu'avait-il de si terrible à m'annoncer ?

— Eh bien, je le trouve...

— Oui ?

— ... à croquer.

— Tu dis ?

— Je dis, expliqua-t-il sans broncher, que si je ne venais pas de rencontrer l'homme de ma vie et que si tu n'étais pas ma meilleure amie, je me le garderais pour moi.

— Mais il n'est pas gay !

Il haussa les épaules d'un geste désinvolte.

— C'est un détail.

Je considérai David, sidérée. J'étais partagée entre une joie délirante et une stupéfaction sans bornes devant son enthousiasme et sa franchise.

— Tu apprécies Tolkien à ce point ? demandai-je, incrédule.

— A ce point.

— Et... si ce n'est pas indiscret, peut-on te demander pourquoi ?

— Parce qu'il est... comment dire cela sans te froisser...

Un sourire espiègle éclaira son visage.

— Parce qu'il n'est tellement pas Trevor !

Dodo possédait la bibliothèque de Mona Shakespeare.

Mais non ! Elle n'avait pas volé la bibliothèque de Mona. Tout le monde n'est pas un criminel comme moi, heureusement.

Ce que je veux dire, c'est que la bibliothèque que j'avais toujours imaginée dans l'appartement new-yorkais de Mona — emplies à craquer des œuvres de tous les auteurs morts qui ont compté, de tous les auteurs vivants qui compteront une fois qu'ils seront morts ainsi que de tous les autres qui comptent déjà pour une raison ou pour une autre — existait déjà (et avec quelle allure !) dans l'appartement londonien de Dodo. C'était la première fois qu'elle m'invitait chez elle depuis que nous travaillions ensemble.

Assise sur le bord de son canapé de velours prune pour éviter à mon pare-chocs de déborder par l'échancrure de ma chemise, j'étudiai sa déco — moquette épaisse pure laine, coussins de soie sauvage, table basse ethnique — en attendant qu'elle apporte à boire.

Elle me rejoignit enfin, portant un plateau qui ressemblait fort à de l'argent massif.

— Tu es sûre que tu ne veux que de l'eau ? demanda-t-elle en déposant devant moi un gobelet de cristal.

Je lui assurai qu'un peu d'eau plate serait parfaite, tout en louchant sur la bouteille de bourgogne qui ressemblait à s'y méprendre à un grand cru. Dodo se versa un verre avant de s'asseoir de l'autre côté de la table basse.

(Premier verre)

Dodo : J'ai toujours espéré que nous nous rapprocherions, toi et moi, Jane. C'est pour cela que je t'ai invitée ce soir.

Moi, intriguée : Mmm ?

Dodo : D'ailleurs, depuis que tu attends ce bébé, je me sens vraiment plus proche de toi que de n'importe qui au bureau.

Moi, songeuse : Mmm...

Dodo : Tu comprends, je n'ai jamais eu beaucoup d'amies.

Moi, navrée : Mmm.

Dodo : Et je n'ai jamais eu de sœur.

Moi, envieuse : Mmm !

(Deuxième verre)

Dodo : Si tu savais comme c'est difficile de rencontrer des hommes quand on a un job de haut niveau comme le mien !

Moi, essayant de manifester un peu de sympathie, sans y parvenir : Mmm !

Dodo : Sans parler de mon salaire tellement élevé.

Moi, dans une nouvelle tentative aussi peu couronnée de succès que la première : Mmm...

Dodo : Et pour ce qui est de mettre en place des relations authentiques quand on est trop belle, c'est carrément mission impossible.

Moi, ayant définitivement renoncé à témoigner de la compassion pour le drame personnel de Dodo : Mmm.

(Troisième verre)

Dodo : Pourquoi les gens ont-ils peur de moi ?

Moi, comprenant que cette question appelait plus qu'un simple « mmm » : Mmm, sais pas.

Dodo : Mais toi, demanda-t-elle, tu n'as pas peur de moi ?

Moi, comprenant que celle-ci non plus : Non, pas du tout.

Dodo : Comment expliques-tu cela ?

Moi, comprenant que celle-là encore moins mais que je ne pouvais décemment pas lui répondre par une phrase telle que : « Parce que ta vie est tellement vide que, pour ne pas passer une soirée seule, tu en es réduite à te rabattre sur quelqu'un d'aussi insignifiant qu'une simple assistante même pas capable d'avoir un bébé pour de vrai » : Peut-être parce que je suis une grande personne capable de gérer mes émotions [mon œil, ndlr] et dénuée de jalousie envers les autres [tu parles ! ndlr], tu ne crois pas ?

Je me félicitai en mon for intérieur d'avoir laissé Dodo boire seule et de m'être contentée d'eau plate. J'aurais pu m'étouffer avec mon vin en m'entendant proférer de telles énormités. On n'avait pas idée de dire des bêtises pareilles. Qui pouvait gober ça sans broncher ?

Eh bien, Dodo y parvenait très bien, si j'en jugeais par son hochement de tête satisfait. Je la vis ensuite se pencher vers moi, avant de serrer ma main courtaude entre ses doigts fuselés.

— Je sais, Jane. Tu possèdes une maturité incroyable pour une jeune femme de ton âge.

Vingt-neuf ans, quand même. Et Dodo n'était pas tellement plus âgée que moi. A moins qu'avec un gros salaire, les années ne comptent double, comme au Scrabble ?

— N'exagérons rien.

— Mais non, je le pense vraiment. Et en plus, tu es un modèle de modestie.

Si j'avais eu encore un doute, j'étais fixée. Dodo était ivre morte. Il n'était pas forcément de mon intérêt qu'elle se souvienne de cette conversation le lendemain. Je tentai de déplacer la bouteille hors de sa portée, mais Dodo était déjà lancée :

— Dis-moi franchement, Jane, que penses-tu de tout ça ?

— Tout ça... ?

— La carrière, l'amour, les bébés... tu crois qu'on peut tout avoir ?

Je songeai au métier de l'édition que nous avions embrassé toutes les deux. Vu la quantité d'egos en conflit et d'intérêts contradictoires qu'il impliquait (fierté des auteurs, rapacité des agents littéraires, ambition des directeurs de collection, décisions arbitraires des gugusses de la compta) c'était un miracle qu'à la fin d'une journée de travail, tout ce petit monde ait encore de l'énergie à consacrer à sa vie personnelle (je déteste le terme de vie privée. Privée de quoi, d'abord ?) Cela dit, pour répondre à la question existentielle que me posait mon amie, je croyais fermement qu'une femme pouvait réussir dans son travail et avoir une vie amoureuse bien remplie — un exploit qui semblait pourtant hors de portée de la pauvre Dodo.

— Oui, bien sûr. A condition de ne pas être trop pressée, ajoutai-je avec toute la douceur dont j'étais capable.

— C'est que... il ne me reste plus tant de temps que ça. Je veux dire, pour faire des bébés. Je ne rajeunis pas !

Cette fois-ci, c'est moi qui me penchai vers elle pour prendre sa main dans la mienne.

— Au moins, dit-elle en me souriant bravement, j'aurai ton bébé à dorloter.

— Elrond, Jane. Jane, Galadriel.

En plus de leur maison à Barcelone, les parents de Tolkien étaient les heureux propriétaires d'une superbe propriété dans une banlieue chic de Londres.

A peine avaient-ils quitté la pièce que je me penchai vers Tolkien.

— Je croyais qu'ils se faisaient de nouveau appeler Ron et Claire ? murmurai-je.

— C'est vrai, répondit-il sur le même ton. Mais je continue de les appeler Elrond et Galadriel. Ça leur apprendra à me donner un prénom aussi importable que Tolkien. De plus...

Ses parents revinrent dans le salon meublé en acajou, poussant une table roulante chargée de tout le nécessaire pour le thé : service de porcelaine fine, sandwiches au concombre, scones et muffins...

— Je les décevrais en leur donnant leurs vrais prénoms. Ça leur donne l'impression de rester dans le coup.

— Tu dis, mon garçon ? demanda Ron-Elrond en rajustant une mèche poivre et sel.

— J'expliquais à Jane que la maison est bien plus belle depuis que Mère et toi avez échangé vos couvres-lits indiens et vos posters du Che contre des canapés dignes de ce nom et des lithographies numérotées. Cette idée de gagner de l'argent, ce n'était pas si bête, finalement.

— Exact, confirma Claire-Galadriel en redressant son chignon teint au henné. Dommage que tu n'aies pas attrapé le virus à ton tour.

— Il faut bien que l'un d'entre nous reste réfractaire au système.

— Toi, un flic, réfractaire au système ? ironisa son père.

— Qui vous dit, intervins-je en prenant la main de Tolkien, que votre fils n'est pas justement un de ces flics réfractaires au système sur qui tout le monde espère tomber ?

— Cela existe donc, mon chéri ? s'étonna sa mère.

— Ça n'existait pas à l'époque où nous étions hippies, ma chérie.

— Alors il faut croire, dis-je, que la situation s'est améliorée depuis.

Claire-Galadriel, pensant peut-être que l'amélioration la plus notable résidait dans le fait d'avoir les doigts de pied vernis au lieu de les avoir crasseux, éclata de rire.

— Il paraît que vous travaillez dans l'édition ? demanda Ron-Elrond.

— C'est exact.

— On peut gagner pas mal d'argent, là-dedans, non ?

Je songeai au contrat que j'avais signé avec Alice.

— On peut.

— Excellent.

— Papa ?

— Oui, Tolkien ?

— Si je me souviens bien, Mère et toi aviez autrefois un truc qui vous rendait très sympathiques. Je crois que ça s'appelait des idéaux.

— C'est du passé. Il faut vivre avec son temps, mon garçon.

— Et c'est tellement plus amusant de gagner plein d'argent ! renchérit sa mère en battant des mains. Mais quand nous mourrons, nous léguerons tout ce que nous possédons aux bonnes œuvres.

Elle glissa un regard hésitant à Tolkien :

— Cela ne te dérange pas, n'est-ce pas, mon chéri, que nous donnions tout ce que nous avons aux œuvres de bienfaisance plutôt qu'à toi ?

— Mais pas du tout ! s'exclama Tolkien avec une évidente sincérité.

— Et vous, Jane ? demanda Ron-Elrond en désignant d'un geste l'ameublement somptueux et les tableaux de maîtres qui nous entouraient. Cela vous ennuerait que les parents de Tolkien fassent don de toute leur fortune aux pauvres ?

— Que voulez-vous que ça me fasse ?

Il hocha la tête d'un air approbateur.

— Cette jeune femme est parfaite, déclara-t-il en me désignant avec le cigare qu'il venait de sortir de sa boîte, avant de le glisser entre ses dents et de l'allumer.

— Tout à fait mon avis, approuva sa femme en prenant le cigare pour tirer dessus.

— De toute façon, je ne vois pas en quoi cela me concerne, marmonnai-je, déconcertée.

— Veux-tu m'épouser ?

— Si je veux quoi ?

— M'épouser. Veux-tu être ma femme, Jane ? Je sais bien qu'il n'y a pas très longtemps que nous sortons ensemble, mais j'ai l'impression de te connaître mieux que n'importe laquelle des autres femmes que j'ai rencontrées avant toi.

Alors il ne devait pas les connaître si bien que ça !

— Si je te convaincs que c'est du délire, tu accepterais de mettre cette idée de côté pendant quelque temps ?

— Non. La vraie folie, c'est de perdre le peu de temps que nous avons à vivre sur cette planète. Je comprends qu'on perde du temps parce qu'on ne sait pas ce qu'on veut, mais une fois qu'on l'a trouvé, il faut sauter sur la première occasion de le revendiquer. Et ce que je veux, c'est toi, Jane.

J'avais attendu ce moment toute ma vie. Quelqu'un qui me désirait autant que je le désirais, et qui le formulait sans détours.

— Eh bien, que réponds-tu, Jane ? Si tu me dis « Non, c'est trop tôt, je ne me sens pas prête », je sais très bien ce que cela veut dire : que tu ne seras jamais prête. Je n'imagine pas que je puisse ressentir cela sans que tu éprouves la même chose pour moi. Mais si tu es capable de m'aimer comme je t'aime et de me dire « non » quand même...

J'étais déchirée.

Epouser Tolkien, c'était renoncer à mon bébé, faire croire à tout le monde qu'il « y avait eu un problème ». Je pensai aux petites attentions dont je bénéficiais au bureau, à la gentillesse avec laquelle Mère et Sophie me traitaient depuis quelque temps — non plus comme une délinquante mais comme une femme digne de respect — et même à la fête que je donnerais dans quelques semaines pour célébrer l'arrivée prochaine de mon enfant. Mais cela n'était pas tout. Mes motivations étaient bien plus profondes. D'une certaine façon, j'avais développé au cours de ces derniers mois un attachement solide à mon projet, aussi délirant fût-il. En fait, mais je ne le comprenais que maintenant, jamais je ne m'étais attachée avec tant de force à quoi que ce soit dans ma vie.

Et puis il y avait ce livre que j'avais commencé à écrire. J'avais toujours rêvé de, comme on dit, « vivre de ma plume » — en l'occurrence un Pécétosh deuxième génération gonflé à quatre-vingt-dix-neuf mégas de mémoire vive avec Option System intégré et écran couleur dix-sept index, non dix-sept pouces. A présent que mon rêve était à portée de clavier, je n'avais pas le courage d'y renoncer. Comme me l'avait dit cette diablesse d'Alice (et avec quel art consommé de la manipulation !) « être payée pour raconter des histoires, tu connais un plus beau métier, toi ? »

Dans un éclair de lucidité, je compris que je pouvais très bien renoncer à tout ce qui comptait tant pour moi — l'estime de ma famille, les petites attentions de mes collègues, la chance de ma vie de devenir écrivain... Pour avoir Tolkien.

Puis, tel le grondement de tonnerre qui retentit quelques secondes après l'éclair, une autre idée me vint.

Renoncer au grand projet de ma vie ? Avouer en public que j'avais menti pendant tout ce temps ? Pas question. S'il existait une perspective à laquelle je ne me sentais pas prête, mais alors pas du tout, c'était bien celle-ci ! Et au stade avancé où j'en étais, je pouvais difficilement faire avaler à

mon public que j'avais fait une grossesse nerveuse. Surtout après lui avoir fait gober que j'avais été examinée au moins une fois par le célèbre Dr Shelton. Même si j'avais eu la bonne idée de le virer à temps, et même s'il était objectivement odieux, il n'en restait pas moins un brillant obstétricien, capable de faire la différence entre une femme enceinte et une femme cinglée.

Pour résumer, je n'avais pas deux mais trois options. Dire oui à Tolkien et avouer en public que j'avais menti. Dire oui à Tolkien et continuer de mentir en faisant croire que j'avais perdu le bébé. Dire non à Tolkien et garder mon bébé. La première option était impossible pour les raisons que je viens d'évoquer. La deuxième m'emplissait d'une terreur superstitieuse. Perdre mon bébé ? Attention, pas dans le sens « Bon sang, où l'ai-je donc fichu ? », mais bien dans le sens « J'ai fait une fausse couche ». Impossible. Qui sait si je ne jouais pas avec le feu ? Et puis, je ne pouvais pas me résoudre à faire de la peine à Dodo, et à toutes les personnes de mon entourage qui avaient manifesté de l'intérêt, de l'attention, et même... oui, de l'amour pour ce bébé à venir. Ce serait mal, pour la même raison que cela avait été mal d'accepter la compassion de Stan de la compta le jour où j'avais laissé croire que j'avais passé une amniocentèse à cause du risque de syndrome de Down qui menaçait mon bébé. D'accord, j'avais un sens moral étrangement élastique. J'acceptais qu'on m'accorde une sympathie imméritée pour une raison fausse mais positive (ma grossesse) mais je refusais cette même sympathie si elle m'était accordée à cause d'une maladie qui représentait une épouvantable tragédie pour ceux qui en souffraient vraiment. Mais c'était ainsi.

La troisième option... eh bien, il ne restait que celle-ci. Dire non à Tolkien. J'étais persuadée qu'il était l'homme de ma vie, mais je n'avais pas d'autre choix que de le quitter.

Cela dit, cette solution avait aussi ses avantages, comme j'en prendrais pleinement conscience une fois qu'il m'aurait quittée et que j'aurais pleuré tout mon soûl. Si je devais épouser Tolkien, ma mère ne manquerait pas d'exiger qu'il reprenne son premier nom, Donald John. Et la seule perspective de m'appeler Jane John me donnait la chair de poule. Jane John ! Ridicule. Pourquoi pas Ding Dong ou Yin Yang ? Du moins, c'est par ce type de raisonnement que je tentai de justifier ma décision. Mais qu'il était dur de renoncer à l'homme que j'aimais !

Voilà comment, après avoir décidé de m'obstiner dans mon mensonge pour des raisons financières, je me trouvais contrainte de le mener à son terme pour des raisons morales. Disons, à peu près morales. Ce qui ne résolvait en rien le problème de savoir par quelle pirouette j'allais sauver l'honneur au terme de ma fausse grossesse. D'accord, j'aurais pu réfléchir à cet aspect du problème avant de sauter à pieds joints dans l'aventure. Mais reconnaissez que le jeu aurait été beaucoup moins drôle.

Depuis quelque temps, peut-être pour sublimer l'absence de Tolkien, je me sentais submergée par un irrépressible besoin de nettoyer mon appartement, ce qui était parfaitement illogique puisque ce comportement caractérisait généralement les femmes en fin de grossesse et que je finissais seulement le deuxième trimestre. Pardon ? Je n'étais pas réellement enceinte ? Oui, j'oubliais.

Je passai en mode tornade blanche un samedi matin de fin septembre. Je m'étais réveillée ce jour-là bien plus tôt que d'habitude et, après avoir passé un vieux T-shirt de Trevor que j'avais taché de peinture saumon dans une vie antérieure, je m'étais installée dans la cuisine pour siroter mon café (dans les romans de gare, les héroïnes ne boivent pas, elles sirotent leur café, et ma vie ressemblait de plus en plus à un roman de gare) tout en examinant les échantillons de couleur que

j'avais ramenés du magasin de peinture. Il m'avait fallu plus de trois mois depuis le départ de Trevor pour comprendre que je n'avais plus besoin de vivre dans un décor saumon, moi qui avais toujours détesté cette couleur. J'avais décidé de repeindre tout l'appartement, et cette fois-ci, je choisirais une couleur différente pour chaque pièce. De cette façon, si un jour je développais une soudaine aversion pour l'une des couleurs que j'aurais appliquées au mur — quelque chose de difficile à changer, comme le rouge, le bleu marine ou le noir —, il me resterait d'autres pièces où trouver refuge. Evidemment, n'étant ni une parfaite demeurée, ni une fan d'Eminem âgée de douze ans et demi, j'avais éliminé le rouge, le bleu marine et le noir en faveur de nuances plus subtiles telles que le pêche (proche du saumon mais nettement plus tendance), le vert céladon (très hipe également, mais à faibles doses, à moins d'aimer le style hôpital années 50) et le mauve (idéal pour la méditation transcendante).

Je décidai de commencer par ma chambre. Même si ce n'était pas la pièce la plus fréquentée de mon appartement, contrairement au salon, par exemple, où mes rares visiteurs pourraient admirer mes talents de décoratrice d'intérieur, c'était la première pièce que je voyais le matin, et la dernière que je voyais le soir. Je commençai par le plus facile : faire le lit, ranger sur leurs cintres les vêtements qui traînaient sur le sol depuis des semaines, feuilleter pendant une heure un bouquin que j'avais acheté un mois ou deux auparavant et complètement oublié. Après tout, point n'était besoin de me tuer à la tâche. A quoi bon me presser de refaire un nid que j'étais seule à occuper ?

Ayant éliminé la question du lit, des chaussettes sales et de : « Comment trouver un homme et le garder » (trop tard pour moi), je progressai d'un cran dans la difficulté et m'attaquai au plus ardu : la poussière. Si je voulais peindre ma chambre en mauve — la cuisine serait dans les tons pêche, le salon couleur menthe à l'eau et la salle de bains d'un blanc immaculé en vue des occasions, de plus en plus rares il est vrai, où j'abusais de l'alcool et ne supportais qu'un environnement d'une neutralité absolue — j'allais devoir donner un peu plus que le basique coup de plumeau bisannuel. Au lieu de me contenter d'agiter un chiffon à poussière dans la direction de ma commode surchargée de bibelots, je serais cette fois obligée de déplacer les meubles vers le centre de la pièce pour dégager les murs. Pas question de laisser de vilaines traces de poussière faire des grumeaux dans le splendide aplat parme qui recouvrirait bientôt le saumon presque avarié qui commençait à me donner la nausée ! Tiens, j'en profiterais pour décrasser les plinthes. C'était le genre de choses qui se faisaient, non ?

La commode fut plus facile à déplacer que je ne l'avais pensé (Vive l'aggloméré ! Après tout, l'acajou massif, c'est très surfait, non ?), et le meuble télé à peine moins. Le lit, en, revanche, me donna plus de fil à retordre. Pour la première fois, je m'en voulus d'avoir surestimé la quantité d'espace nécessaire à mes ébats amoureux avec Trevor. Si j'avais su, me dis-je en essayant — avec un succès très relatif — de tirer, puis de pousser le lit, que je devrais un jour déplacer l'engin moi-même, je me serais convertie aux câlins sur tatami.

— Ouch ! grommelai-je enfin.

Je venais de réussir à faire passer les pieds du monument à l'amour par-dessus le bord du tapis d'Orient contre lequel il butait obstinément depuis quelques minutes. Victoire ! Je m'adossai au mur, là où la tête du lit avait laissé une marque claire, et me laissai glisser sur les talons, épuisée mais fière de mon exploit. Je repoussai la dizaine de mèches rebelles qui s'échappaient de mon chignon, ou de ce qu'il en restait après mon épreuve olympique en songeant que la vie serait

drôlement plus facile si on pouvait appuyer sur un bouton « destruction de la déco précédente » chaque fois qu'un homme vous quitterait, et enfoncer une touche « choisissez votre nouvelle déco » chaque fois qu'on rencontrerait un nouvel homme. Ou qu'on ne rencontrerait personne, après tout, pourquoi faudrait-il attendre de changer de bonhomme pour changer de maison, la vie était déjà assez triste comme ça, non ? Ou alors, si on pouvait avoir plusieurs maisons ayant chacune une déco différente, chaque modèle étant bien sûr livré avec le monsieur assorti. Et on en changerait suivant l'humeur. Un appartement Art Déco en ville avec un banquier de la City plein aux as. Une villa anglo-normande meublée zen avec un éditeur plein aux as. Un cottage avec des rideaux à carreaux rouges et des poules peintes au pochoir sur les murs avec un artiste peintre néo-rural plein aux as. Enfin, vous voyez le principe.

J'étais en train de réfléchir à la touche que j'allais enfoncer cette fois-ci (qu'est-ce qui s'assortirait le mieux à un agent double à fausses moustaches amovibles avec parents pleins aux as en option mais lui-même complètement fauché ?) lorsque mon regard, ignorant délibérément le troupeau de moutons qui galopaient joyeusement à l'ancien emplacement du lit, se posa sur un rectangle de couleur vive plaqué contre la plinthe. Après vérification, le rectangle se révéla être un dossier cartonné, assez mince, qui avait dû glisser entre le lit et le mur et y rester collé sous l'effet de l'humidité. Il se trouvait du côté où dormait Trevor — les nuits où je le laissais dormir.

Bizarre, bizarre ! Dans sa hâte de me quitter, il avait dû oublier un dossier de travail. Un acte manqué, comme disent nos amis freudiens, trahissant un désir secret de me laisser une petite part de lui après son départ ? Intriguée, je pris le dossier et tournai la page de garde.

Lorsque je parvins au bas du dernier feuillet, le Trevor Rhys-Davies que j'avais toujours cru connaître venait de voler en éclats. Abattu en plein vol sans les sommations d'usage. Disparu, le salarié modèle, le parangon de vertu qui s'étranglait d'indignation devant mes « mensonges éhontés » ! A la place, je découvrais l'image, peut-être pas d'un second Nick Leeson, le courtier qui avait fait tomber la Baring's, mais d'un agent de change qui ne reculait pas devant le délit d'initié pour arrondir ses fins de mois. Je commençais à comprendre comment il pouvait s'acheter autant de pochettes de feutrine — garnies de leur paire de Weston, bien entendu.

Je venais de découvrir que Trevor avait travaillé pour une société appelée la Thames Waterway. Et si mes yeux ne me trompaient pas, je tenais entre mes mains le genre de bombe que le fisc, sans parler de l'employeur de Trevor, aurait payé cher pour obtenir, d'abord parce que personne n'apprécie d'être pris pour un idiot par un subordonné (pas vrai, Constance ?), et ensuite parce que c'était une preuve indispensable pour récupérer tous les arriérés des impôts que Trevor s'était bien gardé de verser sur les actions qu'il avait achetées en toute illégalité. Si ce petit dossier arrivait sur le bureau d'un juge, Trevor pourrait bien goûter les joies de la prison, assortie d'une lourde amende.

Je ne comprenais pas ce qui était passé par la tête de Trevor. Pourquoi avait-il pris un tel risque ? Il n'avait jamais montré la moindre inclination à vouloir plus que ce qu'il gagnait chaque mois, et qui lui conférait une vie plutôt aisée. Était-ce un besoin irrépressible de se mettre en danger, de jouer les aventuriers des temps modernes ? Ou s'agissait-il d'un dérapage ponctuel qu'il avait amèrement regretté par la suite sans jamais oser l'avouer ? Y avait-il d'autres dossiers secrets dans son sillage, à l'en-tête d'autres Thames Waterway ? D'accord, ses revenus étaient légèrement inférieurs à ceux du Prince de Galles, mais ils étaient aussi largement supérieurs à ceux du

contribuable moyen. Avec ce qu'il gagnait, Trevor avait de quoi nourrir une famille de douze enfants — et pas avec des pommes de terre bouillies. Bien sûr, je savais bien qu'assez n'est jamais assez quand on aime les jolies choses, et qu'à force de fréquenter des sommes pleines de zéros, il y avait peut-être de quoi perdre le sens des réalités. Mais cela ne m'aidait pas à comprendre le geste de Trevor, et celui-ci n'était plus là pour me l'expliquer.

Ce qui était aussi bien comme ça, au fond. Je me levai en faisant craquer mes genoux et allai ranger le dossier sous mes chaussettes, dans le tiroir du bas de ma commode. Le fisc serait peut-être ravi d'avoir ce document, mais qu'il ne compte pas sur moi pour le lui envoyer ! Après tout, puisque jusqu'à preuve du contraire Trevor avait gardé mon secret, je n'avais pas à le dénoncer aux joyeux drilles des impôts et à leurs petits copains de la Justice.

J'avais mieux à faire, songeai-je en m'attaquant à la poussière des plinthes. J'avais ma vie à repeindre en mauve, pêche et vert céladon.

*
* *

Alléluia ! (C'est bien la première fois que je dis une chose pareille. J'espère que je n'ai pas fait de faute d'orthographe.) Mon fœtus avait atteint la taille prodigieuse de trente-deux centimètres et pesait pratiquement un kilo, soit environ l'équivalent de deux sacs de Smarties format familial. Il avait une jolie peau rose et fine, comme celle de sa maman, mais sans cellulite, le petit veinard. Ses petits doigts avaient tellement poussé qu'il pouvait commencer à sucer son pouce, et ses empreintes digitales étaient déjà visibles. Ses paupières commençaient à se séparer et ses yeux à s'ouvrir. S'il naissait aujourd'hui, avec des soins intensifs, il aurait des chances de survivre.

Mais dans l'immédiat, c'était moi qui avais besoin de soins intensifs pour survivre au formidable guêpier dans lequel je m'étais fourrée.

Le troisième trimestre

Le septième mois

Incroyable mais vrai, ma mère — j'ai bien dit ma mère, ladies and gentlemen — avait daigné organiser une fête pour mon bébé, chez elle. En vérité, elle ne s'était que modérément souciée de savoir si j'appréciais l'initiative.

Elle avait littéralement inondé la véranda de... machins roses de toutes sortes (nounours, bavoirs, biberons, et même des couches-culottes) et invité Sophie, ainsi que la sympathique bande de jeunes gens dont celle-ci avait fait connaissance à ses cours de préparation à l'accouchement. Ils avaient tous eu leur enfant à présent, aussi la fête se transforma-t-elle rapidement en une immense couches-party. Mère avait également convié Dodo, qu'elle connaissait. Elle avait tenté d'extorquer à cette dernière les noms et les coordonnées de mes collègues de Churchill & Stewart, mais celle-ci, anticipant mon aversion profonde à la perspective d'affronter Constance, Louise ou Minerva — sans parler de l'affreux Stan de la compta — dans cette ambiance de nursery psychédélique, lui avait répondu qu'ils étaient tous en stage de saut à l'élastique ce jour-là.

Tandis que Mère et Dodo m'aidaient à m'asseoir avec une prévenance digne d'une princesse — qu'il faisait bon être enceinte de sept mois sans subir l'inconvénient de porter un bébé ! — je jetai un regard aux amies de Sophie. Elles étaient toutes là, Peggie l'ex-montgolfière, Trudy-lèvrsgercées, Dora-pleine-de-zèle, Elizabeth-mascara, la douce Patty, et Stakhano-Helena, qui avait déjà repris son travail. Chacune était munie de son cosy, cette espèce de grosse coquille de plastique recouverte d'une housse matelassée à l'imprimé niais (bonbons roses, éléphants baveux, voitures avec un gros nez rouge...) dûment garni d'un bébé assorti à la housse (bébé à grosses joues roses, bébé aux oreilles décollées façon Dumbo et bave aux lèvres, bébé à gros nez rouge, etc.) Lorsque tout le monde fut installé autour de la grande table de chêne massif que Tony avait traînée dans la véranda pour l'occasion, j'eus l'impression de rejouer la scène du Parrain où tout le monde s'assoit ensemble, sauf qu'aucun de nous n'était un gangster, du moins pas à ma connaissance, et qu'à la place des consiglieri, il y avait des bébés dans leur cosy.

Avant de comprendre ce qui m'arrivait, je me retrouvai devant une montagne de paquets-cadeaux déclinant toutes les nuances du rose. J'en avais déjà la nausée. Dire que ça ne faisait que commencer ! J'attaquai donc vaillamment mon devoir du jour : ouvrir des paquets (roses) entourés de nœuds (roses) et contenant des choses (roses) dont j'ignorais totalement le nom et l'usage. J'avais déjà assisté à nombre de fêtes du même type, mais sans jamais accorder la moindre attention aux cadeaux que recevait la future mère. Qui s'intéressait à ce genre de choses ? En tout cas, pas moi ! En ce qui me concernait, j'apportais un bon d'achat dans une boutique qui me semblait appropriée, rêvassais pendant la séance de torture... pardon, d'ouverture des cadeaux, engouffrais autant de petits-fours que possible, surtout s'ils venaient d'un bon traiteur, mangeais ma part de gâteau, même acheté en grande surface, même au café (j'ai une sainte horreur du café en pâtisserie) parce que cela aurait été impoli de la refuser, aidais le tout à descendre avec autant de verres de vin que possible, si on avait été assez libéral pour en offrir aux invités, et m'éclipsais en direction du premier pub dès que le permettait l'étiquette pour achever de me soûler.

On m'objectera que j'aurais pu m'informer des articles de première nécessité pour bébés. Certes. Mais entre nous, l'idée ne m'en avait pas traversé l'esprit une seconde, bien que mes manuels sur la grossesse y fissent abondamment référence. Entre nous, quel besoin avais-je de me

préoccuper de ce genre de détails ? Je me contrefichais de savoir comment habiller un bébé inexistant !

Je m'en remis donc à mon inventivité pour déduire l'usage des présents qu'on m'offrait, et à mon sens de l'improvisation pour pousser les exclamations que l'on attendait de moi, en essayant de mon mieux de ne pas avoir l'air trop perplexe. Il arriva que le généreux donateur cite le nom de l'objet en question, hélas ! sans m'éclairer pour autant. Une grenouillère ? Mais je n'attendais pas un batracien ! Une gigoteuse ? Mon bébé était très calme, merci. Un tour de lit ? Là, je séchais lamentablement. Je retournai en tous sens l'espèce de molleton imprimé de lapins roses sur fond de nuages joufflus et agitai, indécise, les quelques liens fixés aux bords. Qu'étais-je supposée faire de cette chose ? L'enrouler autour du bébé ? autour du lit ? autour de moi ?

— Oh ! m'exclamai-je, ravie d'avoir enfin identifié un objet.

Je commençais à avoir des crampes aux lèvres à force de les arrondir en Oh ! de ravissement, mais j'avais vu les autres en faire autant dans les mêmes circonstances, et il me semblait que si je les imitais correctement, personne ne démasquerait ma parfaite ignorance en matière de fournitures pour nouveau-nés.

— Oh ! Comme elles sont jolies ! Voilà vraiment de ravissantes couches en tissu. En fait, je n'ai pas encore choisi entre les modèles jetables et...

— Ce ne sont pas des couches, grinça Peggy la parfaite. Ce sont des serviettes à poser sur votre épaule avant de faire faire son rot au bébé, pour qu'il ne vous salisse pas.

J'émis un rire gêné.

— Après tout, quelle est la différence ? Que ça sorte d'en haut ou d'en bas, ça vient du même bébé, hein ?

Personne ne semblant partager cet avis, je m'empressai de remercier et de passer aux gros paquets, que j'avais gardés pour la fin, comme quand j'étais petite à Noël. Au moins, songeai-je en m'attaquant avec confiance au premier, je saurais distinguer un parc d'une poussette, ce qui me permettrait de finir l'épreuve plus facilement que je ne l'avais commencée. Je m'apprêtais à pousser un cri d'admiration devant une adorable chaise haute où je pourrais installer le bébé lorsque sa tête ne tomberait plus d'elle-même, comme cette pauvre Femme au collier de velours d'Alexandre Dumas, dès qu'on enlevait son ruban, lorsque je fus interrompue par un son bizarre, à peine audible dans le brouhaha qui régnait dans la pièce. J'ai toujours eu l'oreille très fine, grâce à quoi rien ne m'échappait, en particulier quand le frigo se mettait à vrombir au beau milieu de la nuit, lorsque les Marcus avaient enfin éteint leur fichu téléviseur.

— Chut ! m'exclamai-je, inquiète.

Puis, une fois que j'eus localisé la provenance du drôle de bruit :

— Vite, Patty !

Encombrée par mon faux ventre, je désignai d'un doigt le bébé de celle-ci.

— Le petit Herbert ! Je crois qu'il s'étouffe !

J'avais raison. Le nourrisson était en train de s'étrangler avec un objet qu'il était parvenu à introduire dans sa bouche. Son visage avait pris une inquiétante couleur rouge.

Dodo, qui connaissait la manœuvre de Heimlich, se rua vers le petit. Avant que Patty n'ait songé à paniquer, Dodo avait administré les premiers secours à Herbert, qui recracha un objet une seconde plus tard. Puis le bébé se mit à hurler d'une voix stridente, pour le plus grand bonheur de tous, comme quoi tout est drôlement relatif, au bout du compte.

Je compris tout d'un coup l'angoisse des jeunes parents qui, rentrant de la maternité munis de leur nourrisson tout frais pondu, disaient avoir peur de s'endormir, au cas où il arriverait malheur au bébé pendant leur sommeil. Les bébés, je m'en apercevais à présent, étaient dotés d'une capacité de nuisance inversement proportionnelle au volume qu'ils occupaient : plus ils étaient petits, plus ils encombraient l'espace vital — en particulier pour leurs pauvres géniteurs condamnés à une surveillance de tous les instants, pendant leurs premières années du moins. Cela dit, j'ai entendu des parents d'adolescents se plaindre que cette protection rapprochée ne cessait qu'au jour où les chères têtes blondes atteignaient leur majorité, et encore, mais je refuse d'y croire. Si c'était vrai, qui aurait le courage de mettre des enfants au monde, à moins d'être incurablement masochiste ?

J'étais si secouée à l'idée que nous venions de frôler le drame que je sentis ma gorge se nouer. Bon, voilà que les larmes me montaient aux yeux, à présent ! Patty, elle, pleurait franchement, tout en arrachant à Herbert d'une voix tremblante la promesse solennelle de ne plus jamais flanquer une telle trouille à Maman. Celui-ci loucha, émit un hoquet sonore, puis se tortilla entre ses bras, manifestement occupé par une fonction vitale pressante. Patty parut satisfaite de cette réponse car elle le serra contre elle, avant de se tourner vers moi.

— Oh, Jane ! C'est un miracle que tu l'aies entendu dans tout ce bruit. Tu lui as sauvé la vie !

— Ce n'est pas moi, dis-je, gênée par ces remerciements que je ne méritais pas. C'est Dodo. Heureusement qu'elle connaît les gestes de premiers secours !

— Ne sois pas si modeste ! s'exclama cette dernière. Je n'ai effectué que la partie technique de l'opération. Sans toi, personne n'aurait entendu qu'il s'étouffait.

— Ce n'est rien.

Parole de scout, ce devait bien être la première fois que je disais une chose pareille.

— Je t'en prie, Jane ! intervint Elizabeth d'une voix vibrant d'émotion.

Avec son mascara qui coulait, Miss Pomponnée avait l'air d'un raton laveur mais va savoir pourquoi, je la préférais ainsi. Je ne savais pas si elle pleurait elle aussi par compassion pour Patty, ou à l'idée que l'incident fût arrivé non pas à Herbert mais à sa petite Jemma, mais elle m'était devenue tout d'un coup sympathique.

— Ne dis pas cela, insista-t-elle. Tu viens de sauver la vie d'un bébé !

D'accord, mais il ne s'agissait tout de même pas du petit Jésus ! songai-je avec un brin de cynisme. Herbert n'était encore qu'un nourrisson, et jusqu'à preuve du contraire il pouvait aussi bien devenir une réplique moderne d'Attila qu'un nouveau bienfaiteur de l'humanité. Je préfèrai toutefois m'abstenir d'en émettre le commentaire à haute voix. Je commençais à connaître mon auditoire, pas question de me laisser emporter une fois de plus par mon impulsivité. Même si je ne disais que la vérité.

— Oui, enfin, tout le monde en aurait fait autant, laissa tomber Trudy.

Toutes les têtes se tournèrent vers elle, arborant une même expression choquée. Des plumes et du goudron ! pouvait-on pratiquement lire dans le regard du Club des Mères indignées. Trudy dut comprendre son erreur car elle opéra aussitôt un repli stratégique.

— Bon, d'accord, peut-être pas tout le monde, concéda-t-elle. Mais n'importe qui doté d'une bonne oreille aurait réagi de la même façon. D'après une étude scientifique, il paraît qu'on perd chaque année un peu de son acuité auditive. Vous admettez qu'étant la plus jeune de nous, Jane n'a aucun mérite particulier.

— Allons ! fit Dora d'un air sceptique. Jane n'est pas aussi jeune qu'elle en a l'air. Elle frôle tout de même la trentaine !

Dans sa bouche, « trentaine » rimait comme « soixantaine », remarquai-je en mon for intérieur, vaguement déprimée.

— De toute façon, c'est absurde, Trudy, intervint Helena. La plus jeune ici, à part les bébés bien sûr, c'est Patty. Elle n'est pas plus âgée que le prince Harry !

Toutes les mères avaient à présent leur bébé sur les genoux, comme prises d'une crainte rétrospective. Je vis Peg approcher sa fille, aussi prénommée Peg, de sa poitrine. En la voyant ouvrir son corsage, je frémis d'inquiétude. Elle ne pouvait tout de même pas l'allaiter en public ?

— Dans ce cas..., commença-t-elle en présentant son sein au bébé.

Manifestement, elle pouvait. D'ailleurs, personne ne semblait s'en offusquer. Encore un mystère qui me dépassait. S'étant interrompue pour caler plus confortablement Peg numéro deux sur son giron, elle reprit :

— Dans ce cas, il faut croire que Jane, comme je l'ai toujours pensé, possède un authentique instinct maternel. Ce n'est pas le cas de toutes les femmes, vous savez, quoi qu'on essaie de nous faire croire !

Tiens, c'était un autre son de cloche que ce que j'avais entendu jusqu'à présent. Si ma mémoire était bonne, Peggy m'avait quasiment traitée d'alcoolique à la fête de Sophie. Je vis les autres acquiescer à sa remarque, mais je n'aurais su dire si c'était parce qu'elles étaient d'accord ou par crainte de s'attirer sa désapprobation.

— Au fait, demanda Sophie, avec quoi Herbert s'étouffait-il ?

— Vous parlez de ceci ?

Dodo éleva une étiquette à moitié mâchonnée arrachée à la pieuvre orange et rose offerte par Trudy à mon bébé. En posant les cadeaux les uns sur les autres à mesure que je les déballais, j'avais laissé tomber la peluche à proximité des petits doigts avides de bébé Herbert.

— Mais c'est terriblement dangereux ! glapit Peg en pointant l'objet du délit d'un doigt accusateur.

S'ensuivit un débat sur la nécessité de retirer les étiquettes des peluches qui, pour une raison inexplicable, finissaient systématiquement dans la bouche des bébés, au risque de les étouffer. Il était clair que n'importe quel être humain doté de raison — des regards lourds de reproches convergèrent vers Trudy, ce qui était plutôt injuste puisqu'elle n'avait pas accumulé une pile de cadeaux à la portée du petit Herbert, elle — aurait ôté toutes les étiquettes potentiellement dangereuses d'un cadeau avant de l'offrir (au lieu de supposer que la destinataire fût capable d'y

penser elle-même, comme je m'en fis l'amère réflexion).

De là, on passa à la sempiternelle rubrique : « Comment se bricoler un intérieur bébé-proof — les meilleurs trucs de nos lectrices ». Chacune avait son mot à dire sur la question, avec cette fois-ci un dossier spécial Fil à retordre : câbles électriques, fils téléphoniques et autres cordes à linge. Puis on dériva vers l'importante question de la hauteur idéale de stockage des produits chimiques et des médicaments. A entendre ces expertes de la sécurité du nourrisson, un appartement lambda constituait un environnement plus dangereux qu'un champ de mines. Enfin, la conversation se focalisa sur le sujet du couchage des bébés. Fallait-il les faire dormir sans couette, par sécurité ? Leur mettre une couverture, au risque qu'ils s'étouffent ? Les avis étaient partagés — que dis-je, tranchés au couteau.

— Et que suis-je supposée faire en plein hiver, demanda Trudy, laisser mon bébé grelotter de froid et attraper une pneumonie ?

— Vous êtes supposée payer votre note d'électricité à temps et chauffer suffisamment sa chambre, répliqua Peggy d'un ton aigre.

— Pour qu'il me fasse des convulsions à cause d'une pièce trop chauffée ? rétorqua l'autre du tac-au-tac.

— Quand on n'est pas capable d'élever un enfant, on n'en fait pas.

— Bah ! Autrefois, les parents ne se posaient pas tant de questions, ironisa Peggy.

— Vous connaissez les chiffres de la mortalité infantile il y a un demi-siècle ? D'après une étude scientifique, il paraît que...

Et patati, et patata. Tout en suivant d'une oreille distraite ce débat d'expertes, je songeai que l'atmosphère avait pris un tour bien différent depuis que j'avais attiré l'attention de Dodo à temps pour éviter que bébé Herbert ne s'étouffe. Je n'avais toujours pas d'idée bien précise de l'emploi que j'étais supposée faire de la montagne de cadeaux qui s'empilait devant moi, mais j'avais la nette impression qu'on me regardait différemment. En fait, comme l'avait suggéré Peggy elle-même, il me semblait que chacune à sa façon m'adressait le même message : « Courage ! Vous avez tout pour faire une bonne mère. »

Et lorsque, quelque temps plus tard, je voulus essayer le porte-bébé que Peg m'avait offert et me ridiculisai en essayant de l'enfiler par les pieds au lieu de le passer par la tête, loin de se moquer ouvertement de moi comme je m'y étais attendue, celle-ci m'adressa un sourire d'encouragement.

— Ne vous faites pas de souci, Jane. Vous allez y arriver. Tous les jeunes parents trébuchent sur les mêmes détails au début, mais je ne m'inquiète pas. Vous avez tout pour faire une bonne mère.

— Tout à fait mon avis ! renchérit Elizabeth. Je l'ai su dès que j'ai remarqué qu'elle avait arrêté de teindre ses cheveux.

Tout compte fait, je la préférais quand elle pleurait que quand elle parlait ! La spécialiste en cosmétique balaya l'assistance d'un regard autoritaire.

— Une bonne mère refuse les teintures capillaires et le vernis à ongles, déclara-t-elle, péremptoire.

— Absolument, déclara Dodo, qui ne voulait pas être en reste. Jane est faite pour être mère.

Eprouvait-elle un désir inconscient de rejoindre le Cercle des élues auquel ni elle ni moi n'appartiendrions peut-être jamais ?

— Je le sais, poursuivit-elle, depuis le jour où, alors que nous étions en week-end chez un ami, elle a refusé de prendre un bain dans la piscine à cause de ces nouvelles études selon lesquelles ce ne serait pas bon pour les bébés.

Tous les regards convergèrent vers Dodo, chacun exprimant peu ou prou la même idée, à savoir que la malheureuse était manifestement tombée sur la tête. Celle-ci se tourna vers moi, mal à l'aise :

— Tu te souviens, n'est-ce pas, Jane ?

Je savais qu'elle attendait que je lui prête main-forte, mais j'étais trop occupée à m'interroger. Que voyaient-elles toutes en moi, ce que j'étais incapable d'apercevoir moi-même ? En ce qui me concernait, jamais de ma vie je n'aurais eu l'idée d'expliquer à une autre femme que j'étais persuadée qu'elle ferait une bonne mère ! Entre nous, mon réflexe aurait plutôt été de la secouer par le bras pour lui dire quelque chose du genre : « Dites donc, une fois que le bébé sera né, vous n'allez pas le fiche par terre, au moins ? », ou bien : « Vous ne pensez pas que ce serait plus raisonnable de le confier à l'adoption ? » Jamais je n'avais croisé une femme qui me donnât l'impression d'être une bonne mère. De façon générale, il me semblait au contraire qu'il aurait fallu une loi pour interdire la maternité à la plupart d'entre elles. Et à présent que je les avais toutes sous les yeux, réunies autour de cette table, c'était elles qui m'expliquaient que...

— Oh, soupira Patty en se penchant vers moi pour m'embrasser sans lâcher le petit Herbert, au risque de l'étouffer pour de bon, si seulement je pouvais avoir la moitié de ton instinct maternel !

C'était bien ce que je disais. Elles étaient toutes aussi cinglées les unes que les autres. Pourtant, un étrange pincement au cœur me saisit lorsque je regardai les cadeaux qu'elles m'avaient apportés : le mobile de lit avec Pierre et Jeannot Lapin, les petits vêtements aux couleurs pastel, et ces chaussettes si minuscules que je ne parvenais pas à imaginer qu'un être humain, si petit qu'il fût, pût chausser... Allons, c'était ridicule. Je n'avais aucune envie d'avoir un vrai bébé. D'ailleurs, je n'avais pas le temps. C'est que j'avais un livre à écrire, moi.

Cette nuit-là, je fis un rêve merveilleux, ce qui est assez curieux car son sujet principal était mon pire cauchemar : un bébé. Dans ce rêve, nous étions trois. Moi, un homme dont le visage était masqué par un flou, comme à la télévision lorsqu'on veut protéger l'identité d'un suspect, et entre nous deux, objet de toute notre attention, un bébé, de sexe indéterminé. (L'homme à la tête nuageuse était-il Tolkien ? L'idée me plaisait. S'il devait y avoir un jour un bébé dans ma vie, j'aurais aimé que Tolkien s'arrange, d'une façon ou d'une autre, pour en être le père.) Il ne se passait rien de particulier dans ce rêve ; nous faisons seulement ce qu'on fait dans les familles normales, c'est-à-dire pas dans celle de Tolkien — préparer le repas, jouer, s'occuper du bébé. Et nous n'avions absolument pas l'air des idiots du village, même si nous nous amusions beaucoup à jouer au petit couple au bonheur tranquille.

Je me réveillai vers 2 heures du matin, en proie à la forte sensation que ce rêve était une sorte de rituel d'union, peut-être pas exactement dans l'esprit « réunions secrètes, druides et pleine lune », mais il s'agissait malgré tout de quelque chose de très puissant et de très ancien. Une étrange nostalgie s'empara de moi. Je fermai de nouveau les yeux dans l'espoir de retrouver cet endroit si

bienheureux. Le sommeil m'emporta, mais sans me ramener où je l'aurais voulu. Les trois personnages étaient toujours là, sauf qu'à la place du monde bucolique du premier rêve, j'errais à présent dans un univers à la Zola. Il n'y avait pas d'usines, ni de trains, ni de taudis, non, ce n'était pas si dramatique. Je veux dire par là que j'avais quitté le territoire du bonheur familial un peu niais pour entrer dans celui de la norme sociale, pesante et destructrice.

Et j'étais celle par qui le malheur arrivait.

Le personnage masculin et celui du bébé jouaient parfaitement leurs rôles, contrairement à moi, la falsificatrice, l'incompétente. Lorsque je n'oubliais pas ce que j'avais à faire, par exemple de donner à manger au bébé, je perdais mes affaires. J'égarais même mes seins, ce qui m'empêchait d'allaiter mon enfant. D'accord, c'est impossible, mais que voulez-vous que j'y fasse ? J'entrais alors de plain-pied dans le cauchemar, partant à la recherche de mes seins, que je finis par retrouver au fond d'un panier débordant de linge sale. Evidemment, une fois ma poitrine localisée, plus moyen de mettre la main sur le bébé. Il avait disparu.

Je m'éveillai dans un hurlement d'effroi assez strident pour que les Marcus manifestent leur mécontentement à grands coups de balai frappés au plafond — comme à la bonne époque ou Trevor et moi... Bref. Il était un peu plus de 4 heures du matin. Trop choquée pour me rendormir, et trop épouvantée à la perspective de plonger de nouveau dans le cauchemar, j'allai dans la cuisine me préparer une pleine théière de Ceylan bien corsé. Je restai là, à boire et à regarder l'aube se lever, jusqu'à ce que le thé soit froid et le jour gris. Puis j'estimai que je pouvais appeler Sophie sans la déranger.

Je ne sais pas pourquoi je me tournai vers elle. Parfois, j'ai l'impression que seule une sœur peut vous comprendre, alors quand vous en avez vraiment une, il ne vous reste qu'à espérer qu'elle soit à la hauteur de la situation.

Je ne lui laissai pas le temps de se plaindre du manque de sommeil de la toute nouvelle mère de famille qu'elle était, ni de l'impolitesse des gens qui vous appellent aux aurores alors qu'il n'y a aucune urgence.

— Oh, Soph ! m'écriai-je. J'ai fait un horrible cauchemar !

Puis je lui racontai tout — le bébé affamé, le sein égaré, le panier de linge sale, le bébé disparu.

— Et ce n'est pas tout ! Le pire, c'est que juste avant, j'avais fait le rêve le plus merveilleux qui soit, j'étais en famille, heureuse, épanouie ! Comment deux expériences aussi différentes l'une de l'autre peuvent-elles se succéder en une nuit ? Tu crois que je suis cinglée ?

— Mais non, dit-elle en bâillant. Tu n'es pas cinglée. Tu es enceinte.

— Tu crois ?

— Tu n'es pas enceinte ?

— Si. C'est seulement que...

Elle ne me laissa pas achever ma phrase.

— Toutes les femmes enceintes font ce genre de rêves.

— Vraiment ?

— Puisque je te le dis. Ce sont tes angoisses qui remontent à la surface de ta conscience. Ta

peur de ne pas être une bonne mère. Je sais ce que c'est, j'ai fait tous les cauchemars imaginables. Tous ! Celui où j'étais enfermée dans ma voiture pendant qu'elle passait au lavage automatique, qui représentait ma peur que le bébé me prive de ma liberté. Celui où je mangeais douze parts de plum-pudding à la sauce au cognac et faisais descendre le tout avec une demi-bouteille de whisky, qui représentait ma frustration d'être au régime depuis des mois. Celui où je mettais au monde un footballeur de vingt-cinq ans, qui représentait ma crainte de ne pas savoir m'occuper d'un nourrisson. Je t'assure, Jane, toutes les femmes enceintes vivent cela.

— Alors pourquoi est-ce qu'elles n'en parlent jamais ?

— Eh bien... parce qu'elles n'ont pas envie de passer pour des cinglées, je suppose. En tout cas, à ta place, j'évitais de raconter mes rêves autour de moi, surtout celui où tu cherchais tes seins dans le panier à linge.

Elle émit un nouveau bâillement.

— Ecoute, si ça ne t'ennuie pas, reprit-elle, je vais essayer de me rendormir. Il se trouve que par je ne sais quel miracle, ton coup de fil n'a pas réveillé bébé Jack, et j'aimerais en profiter pour me reposer encore un peu.

— Attends ! Une dernière question. Tu dis que je ne suis pas cinglée et que ces cauchemars sont normaux ?

— Oui, Jane, dit-elle avant de raccrocher. Je suis formelle. Il est parfaitement naturel pour une femme enceinte d'avoir ce genre de rêves.

Ce qui ne m'expliquait en rien pourquoi moi, je les faisais. Je remis le combiné sur son socle, plus déconcertée encore qu'avant mon coup de fil à Sophie.

La fin du roman de Mona Shakespeare m'était parvenue, aussi brillante que le début. Je m'empressai d'annoncer la bonne nouvelle à Dodo.

— Qu'entends-tu par « brillante » ? demanda celle-ci d'un ton rogue. Je ne peux plus supporter de voir ce mot à toutes les sauces. Tout brille, maintenant ! Depuis la cuisine de tel restaurant jusqu'aux cheveux de Tony Blair ! Il y a eu une époque où l'adjectif « brillant » qualifiait une personne ou une œuvre de l'esprit particulièrement intelligente. Personne n'aurait eu l'idée de trouver intelligents une côte de bœuf ou le scalp du Premier Ministre !

Pour quelqu'un qui vivait dans le monde de la littérature, Dodo avait une conception désespérément figée du langage. Et dès qu'il était question des tics et des modes dans ce domaine, elle avait tendance à faire de l'allumage automatique.

— Il y a eu une époque où Rachmaninov...

Je n'en pouvais plus ! Saisissant Dodo par les épaules, je la secouai doucement.

— Mais c'est du Rachmaninov, Dodo. Cette sacrée Mona Shakespeare fait du Rachmaninov.

— Ah bon ?

— Bien sûr ! Son roman, c'est la Rhapsodie sur un thème de Paganini. C'est la Veillée pascale. C'est ce foutu Nocturne en Ut dièse mineur, si tu préfères.

— Ah bon ?

— Oui, dans la mesure où tu peux comparer à un concerto pour piano une satire mordante qui a

plus de facettes que les diamants d'Elizabeth Taylor, ou à de la musique de chambre un roman burlesque qui renouvelle le thème de la femme moderne et de la maternité...

J'étais exaspérée.

— Oui, enfin, ce n'est pas tout à fait pareil. Je n'ai fait allusion à Rachmaninov que parce que je sais combien tu l'apprécies. Mais le texte de Mona est vraiment brillant.

— Ah bon ?

J'allais lui demander si elle n'avait rien d'autre à dire que « Ah bon ? » lorsque je reconnus dans son regard une petite lueur caractéristique : celle de l'éditeur qui commence à flairer le best-seller.

— Ce serait sympa, pour une fois, d'éditer quelque chose de brillant, murmura-t-elle.

— Je pense bien ! D'autant que ce texte...

Je tapotai le manuscrit avec assurance.

— ... est exactement ce que nous espérons. Tiens, prends par exemple le personnage de Mitch, le guide touristique frustré...

— Extra !

— Et le pédiatre supersexy qui la demande en mariage mais ne se souvient même plus de son prénom...

— Génial !

— Sans parler du livreur de pizzas qui rêve d'être astronaute...

— Hilarant !

— Du collègue qu'elle déteste, avec qui elle n'a couché qu'une seule fois, le soir où ils ont bu trop de vin chaud au pot de Noël de leur boîte, et qui était tellement sûr d'être stérile qu'il ne veut pas laisser passer la seule chance de sa vie d'être papa...

— Désopilant !

— Ou du jeune loup aux dents qui rayent le parquet que sa mère a déjà adopté comme gendre !

— Tordant ! Oh, je suis impatiente de le lire en entier !

Dodo tendit une main avide vers le manuscrit, qu'elle feuilleta rapidement.

— Jane, tu crois qu'on le tient ? Le roman qu'on attendait depuis si longtemps ?

— J'en suis persuadée.

— Parce que, s'il est aussi bon que tu le crois...

— Je t'assure que...

D'un geste de la main, elle calma mon élan d'indignation.

— ... et que je le crois aussi, il va falloir demander à Miss Shakespeare de venir nous voir. Même le plus parfait des romans demande toujours quelques petites mises au point. De toute façon, vu le bénéfice que Churchill & Stewart devrait réaliser grâce au talent de cette demoiselle, nous pouvons nous permettre de lui offrir une semaine à Londres. D'ailleurs...

Tout en écoutant Dodo tracer des plans sur la comète, j'imaginai Mona Shakespeare recevant

l'e-mail qui allait changer sa vie. Je la voyais dans son intérieur new-yorkais, assise devant son ordinateur installé sur une petite table face à l'unique fenêtre de l'habitation, donnant sur un mur de brique rouge, ou bien sur un néon affichant G i l s, et dont les lettres manquantes constituaient une source constante d'agacement et d'inspiration bizarre. La déco de son appartement, ou plutôt de son placard à balais — un canapé-lit coincé entre une kitchenette de poche et un coin douche-WC format boîte à chaussures — serait minimaliste, non pas par pingrerie, mais selon un choix délibéré de ne pas imposer de représentations toutes faites à son imagination débordante. Les murs ne seraient ornés de rien d'autre que de sa fameuse bibliothèque, dont les rayons crouleraient sous les œuvres des auteurs chers à tout anglophile convaincu — de Austen (Jane) à Zweig (Stefan).

Quelle chance elle avait de posséder ma bibliothèque idéale et d'habiter New York ! Si moi aussi je pouvais vivre dans cette ville qui me faisait rêver depuis que j'avais entendu Liza Minelli la chanter ! Bien sûr, j'aurais sans doute du mal à m'y habituer. Je n'étais pas assez naïve pour croire que c'était comme Londres, en plus grand, et peuplé de gens à l'accent déplorable et armés de revolvers. Mais tout de même... l'Empire State Building ! Le Museum of Modern Arts ! Le cheesecake de chez Lindy's !

— Père, Impair et passe est vraiment brillant, Jane, dit Dodo, m'arrachant à ma rêverie. Encore plus que les cheveux de Tony Blair.

Avec l'expérience, j'ai fini par comprendre que tous les auteurs souffrent d'un (au moins !) de ces trois problèmes : soit ils ne savent pas commencer un livre, ce qui est très ennuyeux car le lecteur découragé ne va pas au-delà de la troisième page et n'a donc jamais l'occasion de prendre la pleine mesure de leur génie ; soit leur récit s'enlise vers le milieu, c'est ce que j'appelle le syndrome du ventre mou ; soit ils sont incapables de conclure, ce qui donne à leur texte un côté « roman inachevé » posthume qui ne favorise pas la constitution d'un noyau de fans très actifs, et augure assez mal de la suite. Les auteurs qui sont handicapés par deux de ces écueils ont en général du mal à trouver un éditeur. Ceux qui collectionnent les trois ne sont pas publiés, ou alors ils rédigent les horaires des chemins de fer.

Pour ma part, après avoir écrit le premier et le dernier tiers de mon manuscrit, j'étais en train de découvrir que mon problème en tant qu'auteur était le deuxième.

— J'ai le ventre mou !

J'avais dégainé mon portable pour appeler David au secours, comme chaque fois que je me trouvais dans une situation délicate et, selon mon habitude dans ces cas-là, j'avais fait l'impasse sur les pertes de temps d'usage (C'est moi... Ah, salut... T'es où, là... Au restaurant/à la maison/à Buckingham Palace (plus rare)... Comment vas-tu... Très bien et toi... Alors, quoi de neuf... Oh, rien que du vieux, etc.) pour entrer directement dans le gras du sujet.

— J'ai le ventre mou !

— Ne serait-ce pas à cause de ton alimentation ? demanda-t-il.

— Non, je ne parle pas de...

Je m'interrompis à temps. Dire que j'avais failli gaffer ! Un mot de plus et je lui révélais que ce n'était pas à propos de mon ventre personnel (qui sous son rembourrage de chiffon se portait très bien, merci) que je me faisais du souci, mais à cause de la partie centrale de mon manuscrit, dont je ne lui avais toujours pas révélé l'existence.

— De quoi ne parles-tu pas, Jane ? demanda-t-il de son ton méthodique qui avait toujours le don de me rassurer et de m'agacer tout à la fois.

— Excuse-moi.

Je secouai la tête en signe négatif, ce qui était idiot car il ne pouvait me voir.

— Je ne sais plus ce que je voulais dire, ajoutai-je, penaude.

— Alors autant utiliser les minutes gratuites de ton forfait téléphonique, maintenant que nous sommes en ligne. Je suis occupé à préparer un filet mignon, là. Et toi, à part ça, tu avais autre chose à me dire ?

— Maintenant, oui.

— Je t'écoute.

— Ton allusion à ce que je mange me confirme que tu penses que j'ai le ventre mou.

— En aucun cas. J'essayais seulement de chercher une raison logique qui expliquerait la mollesse de ton ventre mou, en admettant que tu en aies un.

— Je vois. J'en ai assez de ce régime.

— Je ne savais pas que tu en suivais un ! Il y a longtemps ?

— Hmm...

Je levai les yeux au plafond, en réfléchissant.

— Une vingtaine d'années.

— Tu sais ce que je pense, Jane ?

— Non ?

— Qu'un téléphone portable avec des minutes de communication gratuites peut faire des ravages entre les mains de gens comme toi, et que cela devrait être interdit par la loi.

— C'est tout ce que tu trouves à me dire pour me reconforter ?

— Ecoute, je dois retourner à mon filet mignon. Appelle-moi la prochaine fois que tu as un vrai problème.

*
* *

Au fond, David n'avait pas tort. Ma vie n'allait pas si mal. Le roman de Mona Shakespeare avait l'étoffe d'un best-seller, et c'était moi qui l'avais découvert. Avec un peu de chance, j'allais voir une nette amélioration de mes revenus, de mon prestige auprès de mes collègues et de mes responsabilités au travail. Trois bonnes raisons de me réjouir, surtout si mon propre roman ne se révélait pas le succès foudroyant que me prédisait Alice la diablesse pour m'encourager. Moi qui jusqu'à présent avais eu une nette tendance à me laisser vivre sur le plan professionnel, en partant du principe qu'à quoi bon se fatiguer puisque la paye est toujours la même, je me découvrais une énergie nouvelle.

De plus, la photo — enfin, l'échographie bricolée — de mon bébé qui trônait sur mon bureau était stupéfiante de naturel. Tout le monde s'y laissait prendre et me demandait des nouvelles de

mon enfant. Un triomphe ! Et je me trouvais de plus en plus à l'aise dans mes vêtements de maternité.

Alors pourquoi broyais-je ainsi du noir ?

— C'est peut-être le fait d'avoir perdu Tolkien ? suggéra David.

Nous étions autour de la table basse dans son séjour devant un verre de bière, tandis que Christopher effectuait du tri dans leur collection de disques compacts.

— Je ne sais pas, dis-je d'un ton geignard.

Je parlais comme on traîne les pieds, avec cette exaspérante lenteur du dépressif chronique tournant en rond dans sa cuisine. Mais je me sentais si malheureuse ! A quoi servent les amis si on ne peut pas geindre tranquillement devant eux ?

— C'est peut-être le fait de jouer la comédie en permanence ? proposa David.

— Hmm... et le poids de ce fichu faux ventre qui me scie les lombaires, renchéris-je. Ou c'est seulement le mois d'octobre.

— Pas étonnant, marmonna Christopher sans lever le nez de sa pile de CD. Ces mois d'automne avec trente et un jours peuvent être déprimants... U2 ? On est vraiment obligés de continuer à écouter U2, David ?

Celui-ci haussa les épaules.

— Non, je ne crois pas.

— Vous ne travaillez jamais, tous les deux ? Je croyais que vous teniez un restaurant ?

— Exact, confirma David en buvant une gorgée de bière. Mais nous sommes mardi, et c'est notre jour de fermeture. Tu viens toujours nous voir le mardi.

— Tu viens nous voir le mardi et on finit la soirée ivres morts, précisa Christopher.

— Puis tu rentres chez toi en te tenant aux murs, ajouta David.

— Mais d'abord, tu remets ton faux ventre et tu te vaporises un bon coup de spray au menthol au cas où tu croiserais les Marcus, qui seraient trop contents de te dénoncer aux services sociaux pour maltraitance, compléta Christopher.

Bref, j'offrais le spectacle de la déchéance la plus navrante.

— Je suis vraiment obligée de supporter sa présence ? demandai-je, un brin acide, en désignant Christopher d'un coup de menton.

— Désolé, dit celui-ci, levant enfin les yeux vers nous. Mais dans la mesure où je vis ici, je n'ai pas de raison de disparaître dès que tu sonnes à la porte.

Je lui jetai un regard noir.

— Désolé, répéta-t-il.

Puis il quitta la pièce et se dirigea vers la cuisine, sans doute pour aller chercher une autre bière.

— Allons, Jane ! dit David une fois que nous fûmes seuls. Qu'as-tu fait de ton punch ?

Au fond, c'était peut-être ça, mon vrai problème. Qu'avais-je fait de mon punch ? L'avais-je

étouffé sous le rembourrage du faux bébé ? Noyé dans les litres de bière que j'ingurgitais, et pas seulement le mardi ?

— On dirait que tu es dépassée par les événements, poursuivit-il. Cela te ferait peut-être du bien de parler à un psy ? Tu souffres peut-être de délire schizophrénique paranoïaque ? Tiens, prends par exemple cette manie que tu as de te croire en rivalité permanente avec Christopher...

— Vous m'appellez ? cria celui-ci de la cuisine.

— Finis ta bière ! grommelai-je.

Puis, m'adressant à David, vaguement coupable :

— Je suis si odieuse que ça ?

Il laissa échapper un soupir las, puis me décocha un clin d'œil complice.

— Mais non. Tu es seulement enceinte.

*
* *

Si j'avais eu les nerfs moins solides, j'aurais fini par me demander si je n'étais pas vraiment enceinte. Mes cauchemars continuaient, et les affirmations rassurantes de Sophie ne faisaient qu'augmenter mes angoisses. Quant à Tolkien, il aurait été le seul à pouvoir m'écouter et me consoler, mais j'avais dû le quitter précisément parce que je ne pouvais pas lui avouer la vérité. En un mot, je nageais dans la plus grande confusion mentale, et je n'étais pas loin de me noyer.

Voilà pourquoi, quelques jours plus tard, par un frais après-midi d'automne, j'arpentais le creuset où s'élaborent toutes les audaces et toutes les folies que nous réserve l'avenir, ce lieu mythique entre tous, le marché ouvert de Covent Garden. Me frayant un chemin dans la foule de touristes et de badauds, je passai sans m'arrêter devant les devins à la petite semaine, les diseuses de bonne aventure qui lisaient votre avenir dans les lignes de la main ou le marc de café, et les peintres sur trottoir. Je n'étais pas en quête d'accessoires farfelus ni de prophéties à trois sous mais du dernier recours auquel s'adressent toutes les Londoniennes à l'approche de la trentaine lorsqu'elles sont dans une impasse : un authentique spécialiste des arts divinatoires capable de lire dans les Tarots.

Ce qui n'était pas aussi simple qu'on aurait pu le penser.

J'ignorai volontairement les prétendus médiums qui faisaient appel, outre leur jeu de Tarots, à d'autres méthodes telles que boules de cristal, osselets ou épluchures de pommes de terre. Il me semblait qu'un praticien digne de ce nom devait avoir suffisamment confiance en ses soixante-dix-huit arcanes, majeurs et mineurs, pour ne pas ressentir le besoin de demander confirmation de ses tirages à d'autres oracles plus ou moins fiables. J'éliminai également ceux dotés d'un nom à consonance slave (trop dramatiques), ceux qui s'affublaient d'un titre ronflant (trop fantaisistes) et les hommes (trop masculins), au terme de quoi il ne me resta plus un vaste choix.

En l'occurrence, « plus un vaste choix » avait l'apparence d'une naine qui semblait taillée dans un bloc de margarine et était affublée d'un visage qui aurait donné des cauchemars à un troll. D'un âge indéterminé — environ un siècle, plus ou moins cinquante ans —, elle portait une superposition de jupons multicolores qui ne faisaient rien pour alléger sa silhouette, un fichu

grisâtre dont sortaient des mèches grasseuses et une collection de colliers, de bracelets et d'anneaux dorés qui tintinnabulaient façon vache laitière à chacun de ses mouvements. Elle possédait également un nez crochu digne d'un concours de Halloween, une peau si ridée qu'on y cherchait ses yeux, qui une fois qu'on les avait trouvés, se révélèrent d'un bleu saphir des plus extraordinaires. Son signe distinctif le plus remarquable, cependant, était une verrue de compétition située à la pointe de son menton, dont émergeait un long crin noir.

Elle m'adressa un sourire édenté.

— La bonne aventure, ma jolie ? proposa-t-elle avec un accent roumain qui me parut aussi factice que ses bijoux.

Ce fut plus fort que moi. Ma main se tendit d'elle-même vers sa verrue et tira vigoureusement sur le long poil noir. Il fallait que je sache s'il s'agissait d'un accessoire faisant partie de sa panoplie de sorcière ou si j'avais affaire à une authentique descendante de trolls.

Dans un cri de douleur, la femme ôta ma main et se massa le menton tout en me regardant d'un air furieux. Une rougeur sur son menton, là où j'avais tiré de toutes mes forces, me confirma que sa verrue était tout ce qu'il y a de moins factice. J'étais soulagée.

— Mais ça va pas, la tête ? s'écria le troll. Tu es complètement cinglée, ma fille !

Définitivement rassurée par cette dernière affirmation, je la laissai m'observer quelques instants. Lorsqu'elle parvint à mon ventre proéminent, je vis une lueur de satisfaction s'allumer dans ses yeux — sans doute assez proche de celle qui venait d'éclairer mon propre regard lorsque j'avais testé sa verrue. Sans attendre que je réponde à sa question, elle me fit signe de m'asseoir.

— C'est bon, dit-elle. Viens là.

M'ayant indiqué une chaise pliante faisant face à une petite table qui avait connu de meilleurs jours, elle prit place sur un tabouret de l'autre côté.

— Pour toi..., commença-t-elle en sortant d'un pli de ses vêtements le plus minuscule jeu de Tarots que j'eus jamais vu, je vais lire l'avenir gratuitement.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? m'exclamai-je, stupéfaite.

Je tendis un doigt accusateur vers le ridicule jeu miniature dans lequel elle prétendait voir mon avenir. Que pourraient m'annoncer de grandiose des cartes aussi minuscules ?

— Ça s'appelle le minijeu de Tarots de Connoly, maugréa-t-elle.

— Le mini... quoi ?

— Ecoute, dit-elle dans un soupir, même moi, je me flanque des frousses mortelles chaque fois que j'essaie d'utiliser le jeu d'Aleister Crowley. Alors fais-moi confiance. Si tu ne cherches pas de noises aux Astres, les Astres te ficheront la paix. Cela dit...

Elle désigna d'un geste de la main un nain barbu à l'air sinistre tapi dans un renfoncement, et que je n'avais pas vu jusqu'alors.

— ... si tu tiens vraiment à trouver des chouettes clouées vivantes sur ta porte, je suis sûre qu'Hector sera ravi de t'aider.

Parcourue d'un frisson d'effroi devant le regard menaçant que dardait le gentleman de sous son unique sourcil, je me tournai de nouveau vers Miss Pudding.

— OK, dis-je à contrecœur. Va pour le mini.

— Pendant que tu bats les cartes, ordonna-t-elle, concentre-toi sur la question la plus importante pour toi.

La question la plus importante pour moi aurait été de savoir quelle était la question la plus importante pour moi, mais il me semblait que j'étais censée avoir résolu ce problème avant de solliciter l'aide d'une voyante. Je supposai que je voulais savoir ce que me réservait l'avenir. N'était-ce pas la question que tout le monde se posait ?

Ayant fini de battre les cartes, je les lui tendis. Sans plus de cérémonie, elle retourna la première des dix lames qui devaient former le tirage de la Croix Celtique.

— La première te protège, annonça-t-elle en roulant les « r », tout en plaçant une carte au centre de la table.

Une expression de ravissement se peignit sur son visage.

— Le Neuf de Coupes !

J'étudiai la petite carte. On y voyait le portrait d'un homme qui ressemblait furieusement au Christ durant la Cène. Devant lui se trouvaient neuf coupes d'or, dont l'une contenait une fleur. Au-dessus de sa tête, entre deux colonnes ioniques, une couronne de vigne.

— Et c'est bon, demandai-je, le Neuf de Coupes ?

— Je pense bien ! C'est la carte des souhaits, elle peut signifier que tes vœux seront exaucés.

— Ah, oui. Une sorte de carte de vœux, en somme.

— Attention, poursuivit-elle sans prêter attention à mon commentaire, cela est surtout vrai lorsqu'elle tombe en dixième position, ce qui n'est pas le cas ici. Il va falloir attendre le reste du tirage pour comprendre sa signification exacte.

Elle retourna la deuxième carte, qu'elle posa en travers de la première en disant :

— La deuxième te contrarie, pour le meilleur ou pour le pire.

Elle représentait deux types bruns en robes longues qui se faisaient face. Marrant, on aurait dit David et Christopher. L'un se frottait le menton d'un air songeur, le regard perdu dans le lointain, tandis que l'autre tenait un tambour et portait une toque rouge sang, un accoutrement qui lui donnait l'air d'un cuisinier ayant des démêlés avec une côte de bœuf. Derrière lui se trouvait une sorte de dais antique, et tout à côté, un arbre percé de deux épées.

— Le Deux d'Épées, annonça justement ma pythie.

Puis elle agita la main d'un côté à l'autre, très ACDC à la grande époque du hard rock, avant de hausser les épaules.

— Elle signifie qu'il faut choisir entre six de l'un et une demi-douzaine de l'autre. Tu dois prendre ton épée d'individualité et marcher sur ton propre dragon.

Quel charabia ! Cela dit, c'était bien ce que je faisais ! Qui d'autre que moi à Londres s'était lancée dans une arnaque à la grossesse avec un best-seller à la clé ? A moins que ma trollesse ne fit allusion à la façon un peu légère dont j'avais mené ma vie depuis toujours ?

Ayant retourné la troisième carte, elle la plaça bien droit sur la première.

— La troisième est l'origine de ta situation actuelle, le point de départ. Le Deux de Deniers.

Cette fois-ci, il s'agissait d'un arlequin debout entre deux rideaux ouverts sur un sol dallé de noir et blanc. Il tenait dans chacune de ses mains un disque pourpre sur lequel était tracée une étoile dorée à cinq branches tandis qu'au-dessus de sa tête, peint en rose, flottait le huit couché, symbole de l'infini.

— Il s'agit de deux situations à concilier. Si tu prends une décision, tu y arriveras. C'est tout à fait possible.

Deux situations. Parlait-elle du fait que j'aie prétendu être enceinte devant tout le monde, tandis qu'auprès de Tolkien, je pouvais être moi-même, divisant ainsi ma vie en deux univers incompatibles ? Si c'était le cas, je ne voyais pas en quoi le fait de prendre une décision pourrait réconcilier Tolkien et mon faux bébé !

Elle plaça une quatrième carte à gauche de la première, mais inversée, de sorte que je frôlai le torticolis en essayant de comprendre ce qu'elle représentait. Je finis par distinguer un noble vieillard qui ressemblait comme un frère au grand-père de Heidi, avec sa petite veste et son pantalon boutonné sur le côté. Sur la porte entrouverte de sa cabane de rondins, il y avait huit disques marqués d'une étoile, que je savais à présent être des deniers.

— La quatrième est derrière toi, ou en train de te quitter. C'est le Huit de Deniers. Elle est sortie inversée, ce qui veut dire que tu n'abordes pas les problèmes dans le bon sens, et que tu as besoin d'être guidée.

— Mais c'est excellent ! m'exclamai-je. Si je laisse derrière moi le fait d'aborder les problèmes dans le mauvais sens, c'est forcément une bonne chose, non ? C'est le signe que désormais, je vais les gérer correctement ?

— Tss tss tss..., fit-elle entre ses dents jaunes. Cette lame ne parle que du passé. Elle ne laisse rien présager de l'avenir, bon ou mauvais.

Avant que j'aie eu le temps de protester, elle posa la cinquième carte, également inversée, au-dessus de la première.

— La cinquième te couronne, elle indique ce qui pourrait t'advenir.

A présent que j'étais rompue à l'art de lire à l'envers, je vis un jeune homme aux cheveux blonds, la plume au chapeau, tenant une coupe d'or à la main. Une fleur poussait à ses pieds et derrière lui, un poisson sautait hors de l'eau.

— Le Page de Coupes inversé. Quelqu'un va t'offrir son aide, probablement une personne jeune. Très jeune.

Bizarre. Je ne connaissais personne de jeune, à part les bébés dont j'avais récemment fait la connaissance. Elle prit la sixième carte, qu'elle plaça à droite de la première, cette fois-ci à l'endroit.

— La sixième est devant toi. La Tour.

C'était ça, mon avenir ?

— On ne peut pas demander autre chose ? interrogeai-je, déçue.

La lame représentait en effet une haute construction en flammes frappée par la foudre, dont

tombaient deux personnes, un homme et une femme. Cette dernière ressemblait furieusement à ce dont j'aurais eu l'air si je ne teignais pas mes cheveux.

— Ce n'est pas forcément un mauvais présage, expliqua mon guide à contrecœur. Cela veut seulement dire que tu dois faire le point sur ta vie. Ta situation pourrait changer très rapidement, autant t'y préparer.

Sur la droite de la base de la Croix Celtique, elle posa une autre carte tête en bas, un homme sur une tour de pierre grise. Il tenait un bâton dans une main et un petit globe terrestre dans l'autre. Dans l'air flottait un autre bâton au sommet duquel étaient perchés deux oiseaux.

— La septième représente tes peurs ; dans ton cas, le Deux de Bâtons renversé. Elle indique que tu n'obtiendras pas les résultats espérés.

Voilà qui ne me convenait pas, mais alors pas du tout.

La huitième carte arriva elle aussi les pieds en l'air, et fut déposée sur la précédente. Elle représentait également des bâtons. Ici, deux hommes se trouvaient sur un bateau à rames flottant parmi des roseaux, et, au loin, on voyait un bateau à voile. Il y avait un bâton de plus que sur la carte précédente.

— Eh ! m'exclamai-je. Je la reconnais ! C'est le Trois de Bâtons, celle qui vient juste après l'autre. Vous l'avez fait exprès ?

— C'est toi qui les as battues.

— Ah, oui.

— La huitième résume ce que ressentent tes proches. Dans cette position, elle suggère que tu gaspilles tes talents, tes efforts et ton habileté, et que tu dois trouver une autre voie.

— C'est ce que les autres pensent de moi ? Vous parlez d'une consolation !

De nouveau, elle haussa les épaules.

La carte suivante, qu'elle posa sur la huitième, avait l'air assez engageant, comparée à celles qui venaient de sortir. On y voyait une femme à l'air majestueux, assise sur un trône parmi les fleurs, le front ceint d'une tiare et le sceptre au poing. Un papillon voletait au-dessus d'une fontaine au second plan.

— La neuvième symbolise tes propres sentiments positifs. L'Impératrice apporte une promesse de croissance, de fertilité et de prospérité. Elle représente les besoins comblés dans la joie et la satisfaction.

Bon. Voilà qui me convenait déjà mieux. Après tout, il y avait peut-être du vrai dans ces histoires de divination.

Puis elle retourna la dixième carte, la conclusion de mon tirage. Même moi, malgré ma connaissance limitée des Tarots, j'étais capable de reconnaître le type à l'air illuminé, avec ses ridicules chaussettes jaunes et son chien à l'air de pitbull, qui se tenait au croisement de deux routes au sol couvert de fleurs, non loin d'une falaise. Le numéro de la lame, le zéro (tous les arcanes majeurs sont associés à un chiffre romain, de un à vingt et un, plus un zéro), et surtout son nom, le Mat, aussi appelé le Fou, me ramena brutalement à la réalité.

— Vous ne manquez pas de culot ! m'écriai-je en bondissant sur mes pieds, manquant de

renverser la table avec mon ventre postiche. Je ne vous permets pas de me traiter de cinglée !

— Ce n'est pas moi qui le dis, ce sont les Tarots. Et ils ne disent pas que tu es folle. Ils te montrent un fou. Cette lame te dit que tu arriveras bientôt à un croisement. La voie que tu choisiras à ce moment-là sera lourde de conséquences, aussi tu dois peser ta décision avec soin.

— Je me fiche de votre baratin. Je vois ce que je vois ! On n'a pas le droit d'insulter les gens de la sorte. Gardez-le, votre cinglé, si vous n'avez rien de mieux pour moi !

Elle écarta les mains en signe d'impuissance.

— Mais ce sont les cartes qui...

— C'est de l'escroquerie, oui ! Rendez-moi mon argent !

— Ecoute, ma fille, dit-elle en ramassant les cartes de mon tirage et en les rangeant dans leur boîte, de toute façon, tu ne m'as pas payée. Mais je te garantis que les Tarots ne mentent jamais...

Elle posa un regard méfiant sur mon faux ventre.

— Tout le monde ne peut pas en dire autant !



Mon bébé commençait à se faire plus dodu. D'après ce que je savais, il pouvait désormais lui arriver de sucer son pouce, d'avoir le hoquet ou de pleurer. Il savait distinguer le sucré de l'amer. Il pouvait réagir à la lumière, au bruit, à la douleur, et à d'autres stimuli. Les fonctions du placenta perdaient de l'importance — ne me demandez pas à quoi il avait servi, je n'en avais qu'une très vague idée — ainsi que le volume du liquide amniotique. Avec ses trois livres, mon bébé commençait à remplir toute ma cavité utérine. Mais surtout, s'il naissait maintenant, à la fin de son septième mois de gestation, il avait de bonnes chances de survivre.

Quant à sa maman, elle éprouvait les plus grandes difficultés à dormir, quoique pour des raisons que même l'obstétricien le plus réputé n'aurait pu expliquer.

Le huitième mois

— Et pour la douleur, que comptes-tu faire ?

J'étais dans mon bureau, feuilletant d'un regard distrait la *London Review of Books* en cherchant la raison pour laquelle certains éditeurs voient tous leurs ouvrages, y compris les plus abscons, attirer les honneurs des critiques tandis que nous étions obligés de remuer ciel et terre pour que l'on daigne se souvenir de l'existence de Churchill & Stewart, lorsque Dodo avait fait irruption dans mon bureau pour me poser cette question insolite.

— La douleur ? Quelle douleur ?

— Celle de l'accouchement, bien sûr ! Tu as consulté un médecin anesthésiste ?

— Pour quoi faire ?

Elle me jeta un regard agacé.

— On ne te l'a peut-être pas dit, mais le travail peut durer plusieurs jours et être excessivement douloureux, en particulier pour les primipares.

— Primi... quoi ?

— Les femmes qui comme toi s'apprêtent à mettre au monde leur premier enfant. C'est bien beau de clamer sur tous les tons que tu refuses la surmédicalisation et que tu accoucheras dans les vapeurs d'encens sur fond de flûte des Andes ! Qui te dit que tu ne finiras pas en hurlant de souffrance et en menaçant de prendre la sage-femme en otage si on ne t'administre pas sur-le-champ une double dose d'anesthésiste ? Si j'ai bien compris, ta Mme Zorba est contre la prise en charge médicale de la douleur, ce n'est donc pas elle qui pourra te faire la piqûre. De toute façon, vu le personnage, je doute que la Faculté l'autorise à toucher à un simple pansement ! Voilà pourquoi je te pose la question, Jane : pour la douleur, que comptes-tu faire ?

— Ce qui est prévu depuis le premier jour. Une séance d'hypnose. Et elle s'appelle Mme Zora.

— Tu n'es pas sérieuse ?

— A quel propos ?

— Tu ne vas pas te contenter d'une vague séance de magnétisme.

— Pas du magnétisme, Dodo. De l'hypnose.

Je crus que les yeux allaient lui sortir de la tête. Elle s'exclama, avec un accent autrichien assez convaincant :

— Pas le style : « Regardez attentivement ma montre — vous vous sentez somnolente — à votre réveil, vous n'aurez aucun souvenir de vous être ainsi donnée en spectacle devant tous ces gens », j'espère !

— Tu n'es pas obligée de tourner en ridicule ce qui te dépasse, répondis-je avec dignité. Le pouvoir de suggestion peut être très puissant. Sinon, on n'enseignerait pas dans les cours de préparation à l'accouchement des méthodes pour aider l'esprit à dominer le corps ! L'hypnose n'est qu'une technique plus efficace, puisque c'est un praticien chevronné qui l'utilise et non une femme stressée par son propre accouchement. Il se trouve que Mme Zora estime que je suis un excellent sujet pour l'hypnose, et qu'elle se fait fort d'éliminer en moi toute sensation douloureuse.

Nous avons déjà fait quelques séances. Ne t'en déplaie, c'est une professionnelle très reconnue dans son domaine. Et rassure-toi, ma grossesse touche bientôt à sa fin. Tu n'auras plus besoin de te creuser la cervelle pour lui trouver des noms en Z.

Tout d'un coup, je pris conscience que j'étais la première à être soulagée d'arriver bientôt au terme de mes neuf mois réglementaires. Depuis quelque temps, j'étais partagée entre deux impressions. D'une part, je ressentais une appréhension croissante, assez semblable aux angoisses d'une véritable femme enceinte à l'approche de la douleur de l'accouchement, et me demandais quel type de mère je serais, ce qui était parfaitement absurde. D'autre part, même si je savais que la fin de ma prétendue grossesse m'obligerait à dire adieu à toutes les marques d'attention dont j'étais l'objet, j'éprouvais un certain soulagement à la perspective d'être enfin délivrée de mon personnage — et de mon boulet de chiffons.



Je profitai un mardi de l'absence de David, descendu chercher à manger chez le traiteur, pour poser à Christopher la question qui me tracassait depuis des semaines.

— Pourquoi me détestes-tu ?

Il était, comme à son habitude, occupé à classer leur collection de CD et, toujours comme à son habitude, il ne se donna même pas la peine de lever les yeux vers moi.

— Qui a dit que je te détestais ?

— Tu sais très bien ce que je veux dire. David m'adore, tandis que c'est tout juste si tu me tolères !

— N'exagérons rien, marmonna-t-il.

— Ah, non !

Je m'approchai de lui, agacée de le voir aussi fuyant.

— Je veux une réponse, insistai-je. Je ne te ficherais pas la paix tant que tu ne m'auras pas dit ce que tu me reproches.

— Très bien, dit-il d'un ton résolu. Tu es sûre que tu veux le savoir ?

— Absolument.

Une expression menaçante passa sur son visage.

— C'est toi qui l'auras voulu, dit-il en se levant.

Il me dépassait à présent d'une bonne tête, ce qui lui donnait un avantage psychologique très net.

— Je vais te le dire, reprit-il. Je te reproche d'être une égoïste, une égocentrique, une nombriliste de première classe. Tu ne vis que pour toi et tu ne penses qu'à toi. Tu es capricieuse, exigeante, et têtue comme trois mules.

Je redressai le menton, piquée au vif.

— Rien que ça ?

— Non, justement. S'il c'était tout, ce ne serait pas grave.

Nom de nom, que pouvait-il ajouter ? Le portrait qu'il dressait de moi m'avait semblé

suffisamment détestable pour qu'il fût besoin d'en ajouter. Mais puisque c'était mon heure de vérité...

— Je t'écoute ?

— Tu traites David avec un mépris insupportable. Je m'étais attendue au pire — qu'il me reproche d'être stupide, dénuée de tout sens de l'humour, nulle en cuisine, fan de U2 — mais pas à cette remarque aussi cruellement injustifiée.

— Comment peux-tu dire cela ?

— Parce que tu ne fais même pas l'effort de prononcer correctement son prénom !

— Pardon ?

— Son prénom. Il se prononce Da-viiid, avec l'accent sur la seconde syllabe.

— C'est une blague ?

— J'ai l'air de plaisanter ?

De fait, il avait l'air d'un taureau sur le point de charger. Ce que je me gardai bien de lui dire.

— Et comment est-ce que je prononce son prénom ?

— N'importe comment.

— Mais encore ?

— Da-vid. Comme s'il ne méritait pas qu'on respecte son prénom !

— Hu-hum.

Entendant une toux discrète derrière moi, je pivotai sur mes talons... pour me trouver nez à nez avec David — pardon, Da-viiid. Si j'en jugeais à son expression, il devait nous écouter depuis un bon bout de temps.

Je désignai Christopher d'un coup de menton.

— Il plaisante, n'est-ce pas ?

Sans raison apparente, David rougit.

— J'ai bien peur que non.

— Tu veux dire que j'ai massacré ton prénom depuis tout ce temps sans le savoir ?

Il posa le sac du traiteur en hochant la tête en signe affirmatif.

— J'ai bien peur que oui.

— Pourquoi ne me l'as-tu jamais dit ?

— Parce que ce n'était pas très important.

— Enfin, j'ai été odieuse avec toi !

— Pas tant que ça.

Jamais de ma vie je ne m'étais sentie aussi coupable.

— Tout de même... j'aurais pu être plus attentive, murmurai-je, bouleversée.

Il me prit dans ses bras avec affection.

— Oui, dit-il. Mais si tu ne l'es pas, ce n'est pas grave.

Je le repoussai avec douceur.

— Pourquoi est-ce que ce n'est pas grave ? Parce que tu me trouves quand même des qualités ?

— C'est vrai, s'exclama Christopher en se plaçant devant nous, tel un ministre du culte célébrant un mariage. Que lui trouves-tu exactement ?

Je ne sais pas si un prêtre se serait exprimé ainsi, mais l'atmosphère avait soudain pris un tour drôlement solennel. David sourit d'un air ému.

— Ce qui me touche en elle, c'est son chic pour chercher l'amour dans les endroits les plus invraisemblables.

— Sans doute, objecta Christopher, mais elle n'est pas très gentille avec ses collègues, ni avec sa famille, et elle ne l'a pas non plus été avec Trevor.

— Et alors ? répliqua David sans me quitter du regard. Est-ce qu'aucun d'eux lui a donné des raisons de se montrer gentille ?

— Il y a Dodo, concédai-je.

— Exact, mais il me semble que tu lui as beaucoup apporté en retour.

— Peut-être...

— Très bien, insista Christopher, mais à part ça, tu lui vois d'autres qualités ?

— Oui. Malgré ses défauts, ou plutôt avec ses défauts, c'est la femme la plus vivante que j'aie jamais rencontrée.

Christopher poussa un long soupir — un peu comme un ballon qui se dégonfle.

— Pffff ! Tu aurais dû me dire tout ça plus tôt, dit-il. Je l'aurais aimée tout de suite et on aurait gagné du temps !

— Tu ne vas pas le croire ! s'écria Dodo, faisant irruption dans mon bureau, quelques jours plus tard.

Je levai les yeux du manuscrit que je parcourais, ravie de cette interruption.

— Qu'est-ce que je ne vais pas croire ?

Dodo agita la page imprimée d'un e-mail d'un air triomphant.

— Un courrier de Mona Shakespeare. Tu ne devineras jamais ! Ceci...

Elle secoua de plus belle sa feuille de papier.

— Ceci aurait pourtant dû nous éclairer sur la raison pour laquelle elle refuse de venir nous voir malgré toutes nos tentatives pour l'inviter à Londres.

Je considérai la page, perplexe.

— Elle est si moche qu'elle refuse de se montrer ? demandai-je.

Dodo secoua la tête en signe négatif.

— Elle a peur de nous trouver si moches qu'elle préfère se contenter de nous imaginer ?

Nouvelle dénégation.

— Elle a le mouton bouilli à la mint jelly et le pudding aux rognons de bœuf en horreur ? Personne ne lui a dit que Londres est aussi la capitale de la cuisine pakistanaise ?

— Tu n'y es pas.

— Alors là, je sèche.

— Elle souffre d'agoraphobie aiguë ! Notre nouvel auteur à succès n'est même pas fichue d'aller jusqu'à sa boîte aux lettres !

Je commençais à comprendre pourquoi une jeune femme américaine intelligente, cultivée et passionnée par l'Angleterre, avait refusé un séjour tous frais payés dans l'un des meilleurs hôtels de Londres, et pourquoi tous, je dis bien tous ses courriers, y compris son manuscrit de 252 pages, nous étaient parvenus par e-mails, ou par fichiers attachés à des e-mails !

— Que comptes-tu faire ? demandai-je à Dodo, partagée entre l'hilarité et l'inquiétude. On ne va pas laisser passer un best-seller pratiquement annoncé pour un détail aussi stupide ?

— Pas question. Et tu me connais, j'ai besoin de lire par-dessus l'épaule de mes auteurs quand je travaille un roman avec eux.

— Mais puisqu'elle ne peut pas venir ?

Pour toute réponse, Dodo agita deux billets d'avion sous mes yeux. Je n'étais pas assez près pour lire la destination imprimée dessus, mais ils ressemblaient comme des frères jumeaux à deux allers-retours Londres-New York.

Un voyage à New York ? Yahoo ! Je bondis de mon siège, sans égard pour mon ventre de femme enceinte de huit mois.

— Moi qui en rêvais ! Je vais enfin voir la Grosse Pomme ! m'exclamai-je, transportée de joie. Oh, Dodo, je n'arrive pas à y croire ! C'est merveilleux !

Etrangement, Dodo ne semblait pas partager mon enthousiasme.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je, prise d'un doute.

— Je pars effectivement pour New York le mois prochain, dit-elle de sa voix la plus douce, mais il n'a jamais été question que tu m'accompagnes.

— Pardon ?

— Tu ne peux pas venir dans ton état. Je suis sûre que même Mme Zeugma ne te laisserait pas prendre l'avion à un stade aussi avancé de ta grossesse. Imagine que tu aies des contractions en plein survol de l'océan Atlantique ?

— Je me retiendrais jusqu'à ce que nous soyons de l'autre côté ! répliquai-je, au désespoir.

— C'est impossible, Jane. Contrairement à ce que tu as l'air de t'imaginer, la naissance d'un bébé est un mécanisme que l'on ne contrôle pas. Tu te doutes bien que si on pouvait choisir la date et la durée de l'opération, les femmes enceintes opteraient toutes pour une trentaine de secondes un dimanche après-midi pluvieux.

— Eh bien, je ne suis pas tout le monde ! rétorquai-je, butée. Tiens, tu serais drôlement surprise si tu savais à quel point je domine la situation par rapport à cette grossesse et à cet accouchement !

— Je n'en doute pas, Jane. Tu es l'une des femmes les plus volontaires que je connaisse. Mais en tout état de cause, dans l'hypothèse où le travail commencerait au-dessus de l'Atlantique, et dans l'hypothèse où tu rencontrerais plus de difficultés que prévu à garder la maîtrise des événements, que ferions-nous s'il n'y avait personne dans l'avion pour t'aider à mettre le bébé au

monde ?

— Je n'ai besoin de personne ! Je suis parfaitement capable d'accoucher comme une grande !

Une expression de lassitude passa sur son visage.

— Je n'en doute pas, Jane. Cela dit, je ne suis pas sûre que le reste des passagers apprécieraient le spectacle. Je suis désolée, mais c'est hors de question. Je ne te laisserai pas mettre en danger ta santé et celle de ton bébé.

D'un geste délicat, elle me força à me rasseoir.

— J'ai demandé à Constance de m'accompagner, elle a eu la gentillesse d'accepter.

Je levai les yeux au plafond, effarée.

— La naine ? C'est tout juste si elle sait lire ! Tu ne pouvais pas trouver mieux ?

— Cela t'a peut-être échappé, ce qui serait normal pour une femme dans ta situation, mais Constance a beaucoup évolué, ces derniers temps. Elle semble très motivée.

— Avec un voyage à New York à la clé, elle peut !

Dodo choisit d'ignorer ma remarque.

— J'ai pris l'initiative de parler d'elle à Dexter Shlager, qui est d'accord avec moi. Dès la prochaine réunion éditoriale, nous annoncerons sa promotion.

— Quelle promotion ? demandai-je, soudain inquiète.

— Constance va travailler avec moi comme assistante d'édition.

— Mais... c'est moi, ton assistante !

— Ecoute, Jane, sois un peu raisonnable. Il faut bien envisager l'avenir ! Une fois que ton bébé sera né, et bien que tu ne m'aies encore rien dit de précis à ce sujet, je suppose que tu vas vouloir prendre un peu de temps pour t'en occuper. Tu garderas bien sûr ta place parmi nous, mais le travail doit continuer pendant ton absence, et je vais avoir besoin de quelqu'un qui puisse te remplacer efficacement. Cela dit, j'ai aussi parlé de toi à Dexter, et là aussi, il est entièrement de mon avis. A ton retour, tu seras nommée responsable d'édition. Nous serons pratiquement au même niveau, n'est-ce pas formidable ? Eh bien, tu ne dis rien ? Qu'en penses-tu ?

La gorge nouée par la frustration, je regardai Dodo. La promotion qu'elle m'annonçait aurait été la réalisation de mes rêves les plus chers... si j'étais encore là dans quelques mois pour en profiter, ce dont je doutais fort. Une fois qu'on aurait appris ma supercherie, tout serait fini. De plus, cette peste de Constance me dépouillait de mon voyage à New York, une récompense qui aurait dû me revenir de droit. Et, comble de dépit, je commençais à comprendre que j'allais devoir passer mes dernières semaines chez Churchill & Stewart à enseigner un métier que j'adorais à une collègue que je détestais.

Au fond, ça ne payait pas d'essayer d'escroquer le monde.

Peut-être, mais quand mon roman serait devenu un best-seller planétaire traduit dans 23 langues, dont l'urdu et le maori, je pourrais me payer moi-même mes voyages à New York. Et toc !

Je décidai de noyer mon chagrin dans une tasse de thé. Attention, pas n'importe laquelle. Une tasse de thé au Ritz Palm Court. Il fallait bien cela pour me consoler de mes peines. Je savais

l'endroit bondé de touristes et scandaleusement hors de prix — dix-sept livres et cinquante pennies pour une tasse de thé accompagnée d'un assortiment de minisandwichs au concombre, de scones et de muffins plus intéressants à l'œil qu'au palais, le tout servi par un pingouin snobinard — mais c'était un rêve d'enfance, et comme tel, je me devais de le réaliser. J'avais vécu à Londres ou dans sa banlieue toute ma vie mais, à l'instar des New-Yorkais qui n'ont jamais escaladé la Statue de la Liberté, je n'étais jamais allée dans les hauts lieux du tourisme londonien.

Je ne savais pas ce que j'attendais de mon pèlerinage au Ritz, mais je ne m'attendais certainement pas à entendre un maître d'hôtel me demander si j'avais réservé.

— Pour une tasse de thé ? Vous plaisantez !

— Désolé, madame, mais il est indispensable de réserver.

— Eh bien, déclarai-je en m'éloignant, j'irai au Claridge.

Je n'avais jamais mis les pieds dans ce respectable établissement.

— J'y suis toujours très bien accueillie, précisai-je d'un ton rageur.

Et je m'en allai. Ou plutôt, je commençai à m'en aller, car le maître d'hôtel, ayant posé un regard surpris sur mon ventre proéminent, m'arrêta d'un geste.

— Mais je vois que vous attendez un bébé ?

Je passai une main protectrice sur mon abdomen.

— Que voulez-vous que ce soit ? un oreiller ?

— Il fallait le dire plus tôt !

— Je ne peux pas commencer toutes mes conversations par : « Je suis enceinte, apportez-moi tout de suite du thé et des gâteaux ! »

— Et c'est tout à votre honneur, chère madame, mais si je m'en étais aperçu plus tôt...

Il me conduisait déjà vers une table.

— Je sais combien il est important pour votre bébé de manger tout ce dont il a besoin. Oh, j'adoore les bébés !

Tout en parlant, il m'avait installée sur une chaise, me poussant si près de la table que mon ventre se coinça dessous, au risque de ne plus pouvoir en être délogé par la suite.

— Je vous envoie tout de suite Henri avec le chariot des desserts, m'informa mon mentor. Mais soyez prudente...

Il agita un doigt menaçant sous mon nez.

— ... ne prenez aucun thé trop riche en théine. Vous savez que c'est très mauvais pour le bébé !

Finalement, je le préférais quand il était pénible.

Je parcourus du regard la vaste salle où je me trouvais. Si je faisais exception de l'accueil déconcertant que j'y avais reçu, l'endroit correspondait à ce que j'avais imaginé, pour l'avoir déjà vu dans un documentaire télévisé. Escaliers de marbre, colonnes filant jusqu'au plafond, fontaine baroque... tout y était, et je dois avouer que l'ensemble était encore plus impressionnant que je m'y étais attendue. Oui, tout était tel que je l'avais envisagé.

Sauf l'homme assis à la table voisine de la mienne.

— Jane ? s'exclama-t-il, me reconnaissant à son tour. Jane Taylor, c'est bien toi ?

Même si je ne l'avais pas entendu depuis une éternité (environ deux mois, trois jours et neuf heures), j'aurais reconnu sa voix entre mille.

De stupeur, je renversai la moitié de ma tasse de thé déthéiné sur moi. Ouch ! il était brûlant ! Fouettée par la douleur, j'exécutai un bond en arrière, étalant la confiture de mon scone sur le devant de ma salopette bleu marine — juste sur la petite ancre brodée en rouge sur la poche centrale. Une catastrophe.

— Oh, Jane, je suis désolé ! dit Tolkien en se levant pour m'aider à réparer les dégâts.

Il était aussi merveilleux que dans mon souvenir. En véritable gentleman, il prit sa serviette pour tamponner avec délicatesse la vilaine tache qui s'élargissait sur ma salopette, tout en déclarant :

— Si tu savais combien de fois j'ai eu envie de t'appeler ! Chaque fois que je posais les yeux sur ce fichu téléphone...

Puis, soudain, je vis son regard s'arrêter sur ce qu'il était en train d'essuyer.

— Seigneur Dieu, Jane, mais tu es enceinte ?

Je m'agitai, mal à l'aise, avant de lui faire la même réponse qu'au maître d'hôtel quelques minutes auparavant, à savoir que je ne cachais pas un oreiller sous mes vêtements.

— Et toi, que fais-tu au Ritz ? demandai-je.

— Je travaille, répondit-il d'un ton distrait. Tu permets ?

Et, sans attendre que je réponde, il s'assit à ma table, le regard toujours fixé sur mon ventre.

— Quelle sorte de travail ? demandai-je poliment.

— Une filature. Ils ont parmi leurs pensionnaires un pacha qu'ils soupçonnent de voler l'argenterie par cargos entiers. Je suppose que même le Ritz doit surveiller ses frais généraux...

— Mais c'est passionnant ! Et tu n'as pas besoin de ta fausse moustache, cette fois-ci ?

— Non. Hmm... dis-moi, Jane... ce bébé...

Il désigna d'un geste mon abdomen proéminent.

— ... est-ce que par hasard, il pourrait être... de moi ?

Je n'en aurais pas mis ma main au feu, mais il me sembla voir dans son regard une étincelle d'espoir.

— Bien sûr que non !

La petite étincelle vacilla aussitôt. Comment pouvais-je me montrer aussi dure avec lui ? Prise de remords, je posai ma main sur la sienne dans un geste affectueux.

— Tu sais bien que c'est impossible, Tolkien, dis-je avec toute la douceur dont j'étais capable. Fais le calcul toi-même, il n'y a que deux mois que nous nous sommes quittés.

— Que tu m'as quitté, rectifia-t-il d'un ton dur.

— Si le bébé était de toi et qu'il était déjà aussi gros, je serais un cas pour la science !

Ce qui ne lui expliquait rien, du moins pas ce qu'il était en droit d'attendre.

— Tu comprends, repris-je, chez certaines femmes, surtout pour un premier bébé, la grossesse

ne se voit pas avant plusieurs mois. C'est mon cas. Voilà pourquoi à l'époque où nous avons cessé de nous voir...

— Où tu as cessé de me voir.

— D'accord. Voilà pourquoi à ce moment, personne ne pouvait deviner mon état, alors que j'étais déjà enceinte de cinq mois.

Ce qui n'était pas exactement ce que j'avais annoncé autour de moi, puisque j'étais supposée en être déjà à mon sixième mois à cette époque, mais même un néophyte en matière de bébés comme Tolkien n'aurait jamais voulu croire que ma grossesse était si avancée à cette période.

— Enfin, comme tu peux le voir, ajoutai-je en posant une main sur mon ventre, j'ai vite rattrapé le temps perdu !

— Oui, tu as raison, dit-il. C'est évident. Je ne parle pas du fait que tu sois plus ronde qu'avant, d'ailleurs, je trouve que tu n'as jamais été aussi jolie, mais je comprends maintenant qu'il est mathématiquement impossible que je sois le père de cet enfant.

Il marqua une pause tout en me regardant avec attention.

— C'est pour cela ? La raison pour laquelle tu ne pouvais pas me dire oui quand je t'ai proposé de m'épouser, c'était... ce bébé ?

— Tu avoueras que je pouvais difficilement accepter ta demande, étant donné ma situation. Cela n'aurait pas été très honnête de ma part, non ?

— Oh, Jane ! Mais pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? Tu n'as pas cru que j'aurais pris la fuite en apprenant que tu étais enceinte d'un autre homme avant de m'avoir rencontré ? Tu n'as pas pensé que je vous aimerais moins, le bébé et toi, pour une raison aussi stupide ?

A en juger par son expression intense, il était sincère. Une bouffée de désespoir et de frustration monta en moi. L'homme de ma vie était devant moi, plus parfait encore que dans mes souvenirs, et il fallait que je renonce à lui une fois de plus.

— Tu as vraiment eu envie de m'appeler tous les jours ? demandai-je d'une drôle de petite voix.

— Oui, Jane.

Il ramena une mèche de cheveux en arrière dans un geste qui lui était familier et poussa un soupir.

— Je pense à toi tout le temps, reprit-il. Je pense à toi tous les jours. Je pense à toi quand je rêve la nuit.

Je pense à toi, même quand je ne me rends pas compte que je pense à toi.

C'était vraiment trop injuste. Plus le temps passait, plus je mesurais tout ce que j'avais perdu en laissant partir Tolkien. Mais qu'y pouvais-je, à présent ? J'étais piégée dans mon rôle de femme enceinte, définitivement. Je me voyais mal dégrafer ma salopette pour arracher mon rembourrage de chiffons en m'exclamant : « Poisson d'avril ! ». Si encore nous avions été en avril... Il était clair que jamais Tolkien ne voudrait épouser une psychopathe de mon espèce, certes pas aussi dangereuse que les serial killers dont les USA possèdent le secret de fabrication, mais assez cinglée pour concevoir un mensonge aussi délirant qu'une fausse grossesse dans le but de primo,

piéger un homme, secundo, attirer le respect et la sympathie de mes collègues de bureau, tertio, publier un best-seller basé sur cette aventure.

« Tout de même... », murmura en moi la voix de la tentation. Tolkien pourrait peut-être considérer comme une circonstance atténuante le fait que je n'aie pas eu le cœur de dire que j'avais perdu le bébé, c'est-à-dire de le tuer, même symboliquement, lorsque ma mise en scène avait commencé à prendre des proportions trop grandes dans ma vie ? D'une certaine façon, j'avais au moins eu l'honnêteté d'aller jusqu'au bout de mon expérience. Non ?

En toute confiance, il était peu probable que Tolkien voie les choses ainsi. Il était l'homme le plus formidable qui ait existé, ou du moins l'homme le plus formidable que j'aie rencontré, mais c'était trop exiger de lui que d'espérer une telle indulgence.

Voilà pourquoi je renonçai à lui pour la seconde fois de ma vie, le cœur en miettes et me maudissant de m'être mise dans une telle impasse.

Bien sûr, nous ne nous séparâmes pas immédiatement. Nous prîmes le temps de discuter de tout et de rien — mon travail, le sien, le temps qu'il faisait, les fêtes de fin d'année qui approchaient un peu plus vite chaque année. J'avais laissé passer ma chance de lui dire : « Je me suis trompée, j'aurais dû croire assez en toi pour t'avouer la vérité », et maintenant il était trop tard. Il ne nous restait plus que la douleur de la séparation. Pourtant, il s'était arrangé pour me dire avant de me quitter :

— Tu ne m'as pas parlé de la façon dont le père s'implique dans cette grossesse, ou s'est impliqué, ou compte le faire, en supposant qu'il soit au courant, mais je me souviens que quand nous nous sommes rencontrés, tu venais de quitter un goujat... bref, ce que je veux que tu saches, c'est que si un jour tu as besoin de quoi que ce soit et que tu estimes qu'il vaut mieux que ce « quoi que ce soit » te soit donné par un homme, ou par un ami, je serai là.

Je ne méritais pas une telle chance. Après le mal que je lui avais fait, il m'aimait encore !

J'ai toujours eu conscience que je n'étais pas la femme la plus aimable du monde — ce qui explique peut-être les difficultés que je rencontre dans ma vie sentimentale, ou plutôt dans mon absence de vie sentimentale — et d'autre part, je sais qu'on ne peut expliquer pour quelles raisons un homme s'éprend de telle ou telle femme, mais quoi qu'il en soit, ce merveilleux fou de Tolkien était assez inconscient pour tomber amoureux de moi, et manifestement, il n'avait pas l'intention de renoncer à moi de sitôt.

Je ravalai mes larmes de détresse et m'interdis de lui avouer la vérité. Puis je payai mon thé, refusant l'offre de Tolkien de m'inviter au prétexte que j'allais bientôt avoir besoin de tout l'argent que je pouvais économiser. Je sortis fièrement dix-sept livres et cinquante pennies de mon portefeuille pour les déposer dans la coupelle, souhaitai bonne chance à Tolkien avec son pacha voleur de petites cuillers et quittai le Ritz, emportant mon gros ventre, mes regrets et mes larmes.

Si vous croyez qu'un mariage gay diffère d'une façon ou d'une autre des unions hétéros, détrompez-vous !

A l'exception du fait que la Marche nuptiale résonna pour David et Christopher dans le décor de Viande ! Viande ! VIANDE !, ce qui conférait à la cérémonie un côté assez surréaliste, et que j'étais le témoin du marié, enfin, de l'un des mariés, en smoking et cravate au milieu d'une assemblée surchauffée et quasi exclusivement composée d'homosexuels, tout était parfaitement

normal.

En voyant leur relation évoluer au fil des derniers mois, et en comprenant que les sentiments de David envers Christopher ne faisaient que se renforcer avec le temps, j'avais commencé à éprouver quelque méfiance envers ce dernier. Comment David pouvait-il être sûr que Christopher était l'homme de sa vie ? Pour ma part, et sans me l'expliquer de façon rationnelle, je le trouvais désagréable, irritant, pour tout dire, infréquentable.

Ce n'est qu'en assistant à leurs noces que je trouvai l'explication, et tout s'éclaira soudain sous un nouveau jour. Comment n'y avais-je pas pensé ? En les regardant échanger leurs vœux entourés d'une sélection choisie des plus beaux hommes de Londres, je compris que rien ne dictait mes sentiments de défiance envers Christopher... rien, sinon une jalousie malade — et soigneusement refoulée — de l'amour exceptionnel qu'ils vivaient tous les deux. A présent que j'avais saboté ma relation avec Tolkien, le spectacle du bonheur de mon meilleur ami m'était insupportable.

— C'est ridicule ! m'emportai-je, ne m'apercevant qu'après coup que j'avais parlé à voix haute, interrompant les vœux que David s'appêtait à prononcer.

— Que veux-tu dire, Jane ? demanda celui-ci en se tournant vers moi. Qu'y a-t-il de ridicule à inviter tout le monde, comme le prêtre vient de le faire, à partager le vin et les pâtes, ainsi que le filet mignon, bien sûr, après la cérémonie ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Oh, David !

Je me jetai dans ses bras, en proie à une violente émotion.

— Je voulais te dire que je t'aime et que je souhaite sincèrement te voir heureux pour toujours.

Il caressa mes cheveux d'un geste affectueux, sans la moindre impatience.

— Je sais, Jane.

Je reniflai bruyamment.

— Et je voulais aussi te dire que je sais très bien que je suis la seule responsable de mes problèmes.

Il me sourit.

— Merci, Jane.

— Hu-hum..., fit l'officiant. Si vous permettez...

Et, s'étant tourné vers David et Christopher, il les déclara mari et mari, sous les applaudissements des invités.

Au cours de la réception qui suivit, David se montra assez généreux pour voler du temps à son bien-aimé et me consacrer de longues minutes. M'ayant entraînée à l'écart de la foule pour m'offrir une coupe de champagne, il me dit :

— Je crois que je comprends ce que tu ressens aujourd'hui.

Je levai le nez de ma coupe, déjà à moitié vide.

— Hmm ?

— Oui. Tu dois te dire, en voyant notre bonheur, que toi aussi tu aurais pu vivre la même expérience avec Tolkien, si tu avais bien voulu oublier cette idée folle d'aller jusqu'au bout de

cette prétendue grossesse. Tout cela pour quoi ? Pour le seul bénéfice de t'attirer la sympathie de collègues dont tu te moques éperdument et d'une famille incapable de t'aimer pour ce que tu es !

— Peut-être... J'avais tellement envie d'entrer dans ce monde parfait des futures mères !

— Monde parfait, monde parfait, grommela David. Cela n'existe pas, Jane. Il n'y a que la vie, ou bien le rêve. A toi de faire ton choix !

Etait-ce le champagne ? Le trop-plein d'émotions ? Je n'en pouvais plus de porter tant de secrets. J'avouai à David mon projet de livre avec Alice la diablesse.

— Tu comprends, dis-je en conclusion, d'une voix passablement avinée, je ne pouvais pas refuser une occasion aussi exceptionnelle. Je suis persuadée que ce bouquin a l'étoffe d'un best-seller intergalactique, et que...

— Pardon ? demanda David, manquant de s'étrangler avec son champagne. Tu as renoncé au grand amour pour un... un best-seller intergalactique ?

A l'entendre, c'était surtout ma naïveté qui était intergalactique. Je le dévisageai, mal à l'aise. Où était passée la sympathie que j'avais vue dans son regard quelques instants encore auparavant ?

— C'est marrant, commentai-je, on dirait que cela te gênait moins de me voir renoncer au grand amour pour gagner l'estime de ma famille et de mes collègues ?

— Ai-je dit que cela ne me dérangeait pas ?

Il secoua la tête de l'air désespéré d'un psychiatre devant un cas sans espoir.

— A tout prendre, reprit-il, je préférerais cette raison.

C'était de la folie, mais une folie excusable. Tandis que là... Briser une belle relation par appât du gain ? Pour un best-seller intergalactique ?

— Ecoute, je...

— Sais-tu seulement combien l'amour, le vrai, le grand amour, l'Amour avec un grand A, est rare et précieux ? J'ai peur que non, Jane. Tout le monde le cherche, mais bien peu le trouvent. Parce qu'il est... intergalactiquement rare. La plupart des gens finissent par se contenter d'un compagnon, juste pour ne pas se sentir seuls. Parce qu'ils ne trouveront jamais l'amour. Et toi qui l'as rencontré, tu le laisses partir ? Et pour quoi ?

Je voulus lui exposer les autres raisons qui m'avaient empêchée d'avouer mon mensonge, en particulier ma crainte de faire de la peine à Dodo, à Sophie et aux autres, mais il ne m'en laissa pas le temps.

— Peu important tes raisons, elles sont toutes mauvaises !

Puis il prit mon visage entre ses mains, avec douceur mais fermeté.

— Jane, tu vas me faire une promesse.

J'acquiesçai.

— Donne-moi ta parole, même si tu n'en as pas la force tout de suite, que tu iras un jour retrouver Tolkien pour lui dire toute la vérité, tous tes sentiments pour lui, et que tu le laisseras décider de la suite.

Comment ne pas accepter ? Il était assez délicat de refuser une demande formulée par quelqu'un

le jour de son mariage, surtout lorsque le quelqu'un en question n'est autre que votre meilleur ami.

— Promis.

J'avais répondu de ma voix la plus ferme mais mes yeux avaient dû me trahir car David prit un mouchoir pour les tamponner d'un geste très doux.

— Ne sois pas triste, Jane. S'il te plaît.

— Je ne suis pas triste.

Et de fait, je ne l'étais pas, du moins pas à ce moment précis.

— Mon meilleur ami a trouvé le grand amour et il est assez malin pour ne pas l'avoir fait fuir. Il y a de quoi se réjouir, non ?

Lorsque, quelques heures plus tard, alors que David et Christopher partaient pour leur voyage de noces, je leur adressai de grands au revoir de la main — sans ménagement pour le bouquet de fleurs dont, pour une fois, j'étais parvenue à m'emparer — je réussis à garder mon sourire. J'éprouvais un bonheur sincère à les voir si heureux ensemble, et il me semblait que leur joie était contagieuse. Tout d'un coup, la vie m'apparaissait légère, facile. Je me sentais prête à assumer la responsabilité d'un autre être, ce qui était un peu absurde, puisque Tolkien était sorti de ma vie, et que David n'avait plus besoin de moi.

Je ne sais pas d'où me venait l'énergie qui m'animait ce matin-là. Je n'ai jamais eu le goût des longues marches, surtout s'il se trouve un bus ou un métro à portée de pieds. D'autant qu'il s'agissait d'une de ces journées de novembre où la nuit tombe à 15 heures, où une humidité insidieuse vous transperce la peau, et où il vous prenait des envies de vous rouler au fond d'une tanière pour y attendre le printemps. Pourtant, j'ajustai la ceinture de mon trench-coat, relevai mon col et continuai de placer un pied devant l'autre, jusqu'à ce que mes pas me portent devant le Royal Hospital de Londres.

Pour une raison que je ne m'expliquais pas, cet endroit me semblait mille fois plus attirant que toutes les boutiques de fripes du quartier. Aussi intriguée qu'Alice au Pays des Merveilles, je poussai la lourde porte et entrai. Puisque j'étais venue jusqu'ici, autant en profiter pour jeter un coup d'œil. Qui sait si je n'y trouverais pas une idée pour relancer l'intérêt de mon roman, dont le milieu, je crois l'avoir dit, avait une fâcheuse tendance à s'enliser ?

La dernière fois que j'étais entrée dans un établissement médical était le jour où j'avais tenté de circonvenir des femmes enceintes pour me procurer une échographie. Mais cette fois-ci, mon gros ventre me tenant lieu de laissez-passer, je trouvai un accueil nettement plus chaleureux.

— Puis-je vous aider ? me demanda la préposée à la réception avec un sourire qui laissait entendre que, vu mon état, mes désirs seraient des ordres.

— Je cherche la nursery, demandai-je en m'efforçant de surmonter ma timidité. Pouvez-vous m'indiquer le chemin ?

Aussitôt, elle se pencha vers son ordinateur.

— Bien sûr, quel est le nom du bébé que vous venez voir ?

Bon sang, je n'avais pas prévu cela. Un nom ?

— Smith, marmonnai-je en adressant une prière silencieuse au dieu des imposteurs.

Dans une aussi grande maternité, c'était bien le diable si on ne me trouvait pas au moins un Smith ! De fait, on m'en trouva deux.

— Robert ou Julia ?

— Oh, Julia.

— Traversez le hall, prenez l'ascenseur jusqu'au septième étage et tournez à droite, m'indiqua la réceptionniste.

L'ayant remerciée, je suivis ses indications. J'étais partagée entre une folle envie de pivoter sur mes talons pour m'enfuir en courant et une irréprensible curiosité. Il me semblait que si je ne faisais pas demi-tour sur l'instant, ma vie s'en trouverait transformée dans des proportions qui me dépassaient.

En me dirigeant vers la nursery, j'entendais crisser sous mes bottes le sol du septième étage, brillant de propreté. Je m'approchai de la vitre, le cœur battant. Qu'allais-je trouver derrière la glace ?

— Vous ne leur ferez pas de mal en les regardant, vous savez, me dit une infirmière qui passait par là. Approchez-vous donc !

Je me tournai vers elle en préparant un sourire attendri de circonstance, mais elle s'éloignait déjà dans le couloir.

Surmontant le cocktail détonant de timidité et d'excitation qui me paralysait, je m'obligeai à faire un pas en avant... et je stoppai net, interdite. Tous ces bébés ! Qu'ils étaient étranges ! Ils étaient couchés dans de petits lits aux parois transparentes, avec leurs petits poings fermés, à peine plus gros que des noisettes, et leurs petits visages crispés, sans que l'on comprenne bien s'ils étaient sur le point de pleurer, d'émettre un gaz ou s'ils réfléchissaient tout simplement à des choses complexes et mystérieuses auxquelles seuls réfléchissent les bébés.

Je m'étais attendue à les voir coiffés de rose pour les filles et de bleu pour les garçons, comme dans les reportages télévisés, mais ils portaient tous le même bonnet blanc, ce qui m'obligea à lire tous les prénoms pour trouver « ma » Julia.

Là, je l'avais localisée ! C'était un magnifique bébé, peut-être pas la plus jolie du lot mais certainement pas aussi repoussante que le petit au visage chafouin un peu plus loin. Celui-là, ils pouvaient le garder, je n'en voulais pas. Je préférais ma Julia.

A la réflexion, je commençais à comprendre que ces petits êtres n'étaient pas uniquement une bande d'affreux braillards. Ils pouvaient aussi être amusants, curieux, voire passionnants. Attention ! N'en déduisez pas que j'étais devenue une de ces foldingues qui se mettent à gazouiller dès qu'un enfant de moins de deux ans entre dans leur champ de vision, persuadées de parler à un ange ! Disons simplement que ces minuscules petites personnes prenaient à mes yeux un intérêt nouveau.

Entre nous, je peux bien l'admettre : si j'en avais eu l'occasion, je me serais peut-être penchée sur le berceau de Julia en poussant des gazouillis extatiques sur le petit ange. Mais ne le dites à personne.

C'est alors qu'il m'arriva quelque chose d'inattendu. Personne n'étant là pour me regarder, je n'avais aucun besoin particulier d'endosser mon rôle de future maman, mais je sentis pourtant un drôle de pincement au niveau de mon ventre, là où j'aurais porté mon bébé si j'en avais réellement

attendu un. Vraiment étrange ! me dis-je en parcourant du regard les bébés de l'autre côté de la vitre. Tout à coup, ils ne ressemblaient plus à des extraterrestres. Ils étaient même presque familiers.

Tandis que je les observais, j'eus l'impression de voir se dérouler devant eux une somme de possibilités infinies, et je me dis que chacun choisirait son chemin sur cette terre où ils venaient d'arriver. Je n'étais sans doute pas la première personne au monde à formuler une telle idée, mais je n'en fus pas moins bouleversée par ma découverte.

J'éprouvai les pires difficultés à m'arracher à ma contemplation, mais une fois dehors, je me sentis plus légère que jamais depuis de longs mois. Certes, j'étais encore très triste à l'idée qu'en renonçant à Tolkien, je me privais d'un immense bonheur. Mais j'étais revigorée, pleine d'une sérénité nouvelle.

Mon bébé mesurait à présent environ quarante-cinq centimètres de long, il pesait approximativement deux kilos et demi et son cerveau s'était considérablement développé. Il était capable de voir et d'entendre — et il était heureux que je n'aie pas un vrai bébé, car imaginez un peu ce que le malheureux aurait vu et entendu, de la part d'une mère aussi cinglée que moi ! La plupart de ses fonctions étaient opérationnelles, à l'exception peut-être de ses poumons, encore insuffisamment matures. Cela dit, s'il avait dû naître à ce moment, il aurait eu de très bonnes chances de vivre.

D'un point de vue strictement personnel, cependant, je préférais qu'il aille jusqu'à son terme, le temps que je trouve une issue à toute cette histoire.

Le neuvième mois

Tandis que je me dirigeais inexorablement vers l'inévitable point culminant de cette aventure dans laquelle je m'étais lancée quelque neuf mois plus tôt en toute insouciance, je me trouvais dans un état proche de la schizophrénie. J'oscillais entre des périodes de fatigue extrême et des débordements d'activité maniaque, entre la franche exaltation et la peur panique. J'avais de plus en plus de mal à trouver le sommeil et lorsque j'y parvenais, c'était pour vivre des rêves de folle béatitude dont je m'éveillais hagarde. J'étais pressée de voir cette histoire s'achever, et exaspérée de l'impatience de mon entourage à l'approche de mon terme. Au fond, je crois que j'étais soulagée d'être bientôt délivrée de mon personnage de future maman, et aussi de mon gros ventre.

J'achevai les derniers préparatifs en vue de la naissance, qui pouvait désormais survenir à n'importe quel moment. Le bébé était viable, il avait encore pris, si mes statistiques étaient exactes, cinq bons centimètres, ainsi qu'un gros kilo. D'après mes lectures, le nouveau-né moyen mesurait une cinquantaine de centimètres et pesait entre trois kilos et demi et quatre kilos. Bien sûr, étant moi-même plutôt petite et ayant pris les précautions que l'on sait pour contrôler ma prise de poids au cours des neuf mois précédents, il était probable que mon bébé serait un peu moins gros que la moyenne, et donc plus facile à mettre au monde. Ma fille devait être moins active à ce stade avancé de sa gestation, ce qui signifiait probablement qu'elle s'était déjà retournée pour descendre dans le pelvis, ce qui lui laissait moins de place pour gigoter. En un mot, c'était le calme avant l'orage.

Je faisais mes emplettes au rayon épicerie du Marks & Spencer près de chez moi lorsque, ayant malencontreusement fait rebondir mon ventre contre mon Caddie, je propulsai le chariot dans l'arrière-train d'un grand type occupé à comparer des boîtes de conserve. Depuis que j'avais noté, en consultant des magazines sur la grossesse et en observant des femmes dans mon entourage, que les futures mamans, à l'approche de leur terme, ressemblaient à des ballons au bord de l'éclatement, j'avais fixé de quelques points de couture maladroits du rembourrage supplémentaire à mon ballot de chiffon, ce qui me donnait une silhouette de montgolfière. J'en avais peut-être fait un peu trop car j'avais l'impression de rouler plutôt que de marcher, et je n'avais aucune conscience du volume exact que j'occupais dans l'espace. Je voyais encore moins mes pieds qu'auparavant, ni les éventuels obstacles dans lesquels ils étaient susceptibles de buter. Plusieurs fois déjà, j'avais renversé des objets et heurté des gens sans le vouloir, me plaçant dans les situations les plus délicates. Il semblait que c'était de nouveau le cas, si j'en jugeais à l'expression furibonde de l'homme qui venait de se tourner vers moi en frottant son arrière-train d'un air douloureux.

— Regardez où vous allez, espèce de..., commença-t-il, avant de reculer d'un pas, comme par peur que je me cogne de nouveau contre lui. Mon Dieu ! C'est toi, Jane ?;>

— Mon Dieu ! C'est toi, Trevor ? fis-je en écho.

Je bondis en arrière à mon tour, causant l'écroulement d'un savant échafaudage de raviolis en conserve.

— Que fais-tu à Londres ? demandai-je, une fois que j'eus retrouvé mes esprits. Je croyais qu'on t'avait envoyé en Asie pour sauver le monde ?

— On m’a rappelé à Londres. Il faut croire que j’étais plus utile ici que là-bas.

Il ne pouvait détourner son regard de mon ventre proéminent.

— Mais regarde-toi ! reprit-il. Je n’arrive pas à croire que tu aies poussé la plaisanterie jusque-là ! J’étais persuadé que tu reviendrais à la raison quand je t’ai quittée, et que tu aurais le courage d’avouer à ta famille et à tes amis que tu avais inventé cette grossesse. Si on m’avait dit que tu étais assez tordue pour mener cette mascarade jusqu’au bout !

— Eh, oui, marmonnai-je en essayant d’avoir l’air honteuse de ma propre conduite.

— Que comptes-tu faire une fois que les neuf mois seront passés — c’est-à-dire d’un jour à l’autre, à ce qu’il me semble ? Tu ne peux pas rester enceinte toute ta vie ! Les gens savent compter, tu sais ! Et c’est un peu tard pour prétendre qu’il ne s’agissait que d’une grossesse nerveuse, non ?

— Tu as certainement raison, mais je n’ai pas encore réfléchi à cette question.

Trevor ouvrit des yeux ronds de surprise.

— Tu n’as pas encore réfléchi à cette question ? TU N’AS PAS ENCORE REFLECHI A CETTE QUESTION ? ? ?

— Sois gentil, murmurai-je en jetant des regards inquiets à la ronde. Parle un peu moins fort, s’il te plaît. Tu veux que tout le monde nous entende ?

On nous observait avec curiosité, mais par chance, c’était plutôt vers Trevor que l’attention se portait. Jusqu’à présent, personne n’avait l’air de soupçonner l’objet de notre débat et on semblait juger avec sévérité ce sans-gêne qui s’adressait d’un ton aussi dur à une femme sur le point de perdre les eaux.

— Si je veux que tout le monde nous entende ?

Qu’il était agaçant, à répéter mes paroles d’un air furibond !

— Eh bien, pourquoi pas ? reprit-il d’un ton à peine plus bas. C’est peut-être exactement ce que je veux. Il est grand temps que tu assumes les responsabilités de tes actes. Tu n’as pas le droit de jouer avec les émotions des gens. Il faut bien que quelqu’un te ramène à la raison !

Je poussai mon Caddie de côté et regardai Trevor droit dans les yeux. Puis je dis, en articulant exagérément :

— Thames Waterway.

Il recula d’un pas :

— Pardon ?

Sa voix avait soudain grimpé d’une octave, et son visage avait pâli. Ah ah ! Je le tenais !

— J’ai dit Thames Waterway, pauvre type.

— Comment as-tu... ?

— C’est toi qui as. J’ai trouvé le dossier derrière le lit. Tu as dû t’endormir un soir en potassant ton mauvais coup, je suppose.

Cette fois-ci, c’était son tour de parcourir les environs d’un regard affolé.

— Je t’en prie, Jane, baisse un peu le volume.

J'ignorai sa remarque, trop heureuse de prendre ma revanche.

— Puis, quand tu m'as abandonnée alors que je venais de tomber enceinte...

— Tu sais très bien que c'est faux !

— ... tu étais si pressé de te sauver que tu as oublié tes précieux papiers derrière toi.

— Bon sang, gronda-t-il, que faut-il que je fasse pour que tu te taises ?

— Je parie que le fisc ne demanderait qu'à jeter un coup d'œil aux informations que je détiens sur toi. Ils seraient ravis de découvrir toutes ces sommes que tu n'as jamais déclarées. Quant à ton patron, je n'ose pas penser à sa joie quand il apprendra que son employé modèle est coupable de délit d'initié !

— Tu ne ferais pas ça ?

— On parie ?

Je lui adressai un clin d'œil complice.

— Ecoute, Trevor, voilà ce que je te propose. Si tu gardes mon petit secret, je veux bien avoir la gentillesse de t'éviter la prison pour fraude fiscale.

Ayant repris mon chariot, je le poussai vers Trevor pour faire reculer ce dernier.

— Et maintenant, sors de mon chemin. Mon bébé et moi avons des courses à faire.

C'était l'heure magique qui n'arrive qu'une fois dans l'année, le soir de Noël.

D'accord, le lendemain matin, stricto sensu, puisqu'il était minuit passé et que les derniers échos de la messe de Noël s'étaient tus depuis longtemps. Il était 2 heures du matin et je marchais seule au hasard des rues, incapable de trouver le sommeil. Oh, j'avais reçu un paquet d'invitations pour le réveillon. Tout le monde souhaitait me tenir compagnie, personne ne voulait me savoir seule ce soir, si proche de la naissance de mon bébé. J'avais refusé en bloc toutes les propositions. Je n'aurais pas supporté une fois de plus les conseils bienveillants de Mère et de Sophie à propos d'un bébé qui n'existait pas, et je n'avais pas le courage d'affronter la gentillesse de Dodo, de retour de son voyage aux USA. Le bonheur de David et Christopher me déprimait plus que jamais, quant à Constance, je n'osais penser à la couleur des lentilles qu'elle aurait choisies pour cette soirée de Noël. La seule idée de la voir me couvrir d'un regard rouge et vert me faisait frémir d'horreur.

C'était le soir idéal pour être seule et dresser l'inventaire des derniers mois. Pour la première nuit de Noël depuis des années, je n'avais pas bu une goutte d'alcool, j'étais donc parfaitement sobre. J'avais consacré la soirée à revivre les événements qui avaient marqué ma folle aventure, ce qui avait été pour moi l'occasion de comprendre combien ma « grossesse » m'avait transformée. Il paraît que toutes les femmes enceintes changent. Peut-être à cause des hormones, peut-être pas... qui pourrait le dire ?

Il était maintenant évident pour moi que David avait raison. Pour me délivrer du piège où je m'étais enferrée, je n'avais pas d'autre choix que de dire la vérité. A tout le monde. Peu importait maintenant que mon roman soit publié, qu'il rencontre ou non un succès intergalactique.

Rectification. Cela importait encore, mais plus de la même façon. Car j'avais pris conscience que je n'écrirais jamais rien de juste si je n'assumais pas la responsabilité de mes actes.

Il ne me restait qu'une seule chose à faire.

— Pourvu qu'il soit là, pourvu qu'il soit là, pourvu qu'il soit là, murmurai-je en composant le numéro de Tolkien.

Le téléphone sonna une fois, deux fois.

— Allô ? dit une fois que je reconnaissais entre mille.

Il n'avait pas l'air endormi, contrairement à ce que j'avais supposé.

— C'est Jane. Il faut que je te parle. Je peux venir ?

Il paraît que les Esquimaux disposent de soixante-douze vocables pour exprimer le concept de neige. Je ne sais pas quel terme ils auraient employé pour désigner celle qui tombait ce soir-là sur Londres — d'épais flocons qui descendaient lentement du ciel dans la lueur des réverbères pour se tasser en un manteau qui crissait sous les pas — mais une chose est sûre : j'avais l'impression d'évoluer dans un de ces films de Noël avec happy end à la clé. Il me semblait même entendre les premières notes du générique de fin, les traditionnels Christmas carols entonnés par des voix d'enfants dans le bourdonnement des cloches qui sonnaient à la volée. L'héroïne allait retrouver le héros pour lui avouer la vérité, puis tomber dans ses bras, et le mot Fin apparaîtrait sur l'écran en grandes lettres saupoudrées de neige...

Sauf que mon histoire ne se termine pas exactement ainsi.

Je me rendais bien chez Tolkien, à pied, car j'avais décidé qu'une bonne petite marche me serait des plus profitables pour mettre mes idées en ordre. De plus, il n'habitait pas loin de chez moi, et je doutais de mes chances de trouver un taxi à pareille heure, en cette nuit si particulière.

J'étais toujours aussi déterminée à lui avouer toute la vérité, mais il n'y avait pas de mal à chercher le meilleur angle sous lequel la présenter, n'est-ce pas ? Une chose était sûre : non seulement Tolkien méritait de savoir, mais il méritait de savoir avant les autres. Un peu comme un vrai père qui a le droit d'être le premier à apprendre qu'il va avoir un bébé... sauf que dans notre cas, il allait découvrir qu'il n'y avait pas de bébé. Tout du moins, pas dans l'immédiat.

Il m'avait expliqué au téléphone que lui non plus n'avait pas eu le cœur de supporter de la compagnie ce soir, et qu'il avait décliné plusieurs invitations. Il avait même travaillé mais il avait quitté son service à minuit et n'avait pas sommeil.

— J'arrive bientôt, lui avais-je dit, partagée entre l'impatience de le retrouver et la difficulté à interrompre notre conversation.

C'était tellement bon d'entendre de nouveau sa voix !

Après m'être résolue à raccrocher, je m'étais préparée pour sortir, décidant après réflexion de porter pour la dernière fois mon bébé de chiffon. Je n'avais plus personne à tromper désormais avec cet accessoire, mais je n'étais pas très rassurée à la perspective de marcher seule dans les rues au milieu de la nuit. Après tout, c'était le soir de Noël, et les gens étaient avec leurs amis... ou en train de se soûler tout seuls parce qu'ils n'en avaient pas. Les seuls passants seraient les flics faisant leur ronde et les gens mal intentionnés.

C'étaient ces derniers qui m'inquiétaient le plus. Ayant depuis quelque temps fait l'expérience qu'on a tendance à traiter avec plus de ménagement une femme enceinte, je choisis d'endosser, pour la dernière fois, mon personnage de future maman. Avec ses rembourrages supplémentaires,

mon ballot de chiffon était plus volumineux que jamais. Il était grand temps de m'en débarrasser !

J'étais donc pour la dernière fois Jane-future-maman, en route pour une petite promenade nocturne.

J'arrivai vite à la conclusion que le plus logique — les hommes aiment qu'on présente les choses sous leur aspect logique — était de commencer mon récit par le commencement. J'exposerais à Tolkien mon envie d'avoir un mari, comme toutes les autres, bien que Trevor ne possédât pas forcément les qualifications requises pour le poste, puis mes espoirs de grossesse déçus, et enfin ma décision de ne pas révéler la vérité tout de suite, car je pensais alors que cette grossesse tant désirée n'était qu'une question de semaines. Puis je lui avouerais ma difficulté à renoncer à mon personnage de femme enceinte, ma nostalgie d'être enfin comme les autres, pour avoir ce qu'elles avaient toutes : de la considération, de la sympathie. De l'amour.

Je lui parlerais bien sûr de mon manuscrit et de mon contrat avec Alice, mais plus tard. Chaque chose en son temps. Il était déjà assez dur pour moi d'admettre que j'étais devenue exactement le genre de personne dont je me serais moquée autrefois — une femme obnubilée par l'idée de fonder une famille, non pas par désir profond mais par conformisme social.

Seul problème : comment lui dire tout cela sans passer à ses yeux pour une minable ? Plongée dans mes réflexions, je poursuivis mon chemin, qui passait à présent devant une petite église. Tiens ? Nous étions au moins deux à arpenter les rues en cette nuit de Noël. Intriguée, je suivis du regard la silhouette qui se penchait vers les marches de l'église pour y déposer un paquet. Je stoppai net. Avais-je bien entendu ? Il me sembla qu'un petit cri venait de retentir.

La silhouette se redressa, demeura immobile quelques instants avant de se baisser de nouveau, la main tendue, comme pour effleurer ce qu'elle venait de déposer sur les degrés de pierre. Puis elle fit demi-tour et s'enfuit dans la nuit.

Je repris mon chemin dans la direction qu'avait suivie la femme. Je sus tout de suite que c'en était une car au bruit de mes pas, elle se tourna vers moi. Son visage exprimait toute la tristesse du monde, ainsi qu'une vive terreur. Cela ne dura qu'un instant. Le temps de cligner des yeux pour m'assurer que je ne rêvais pas, elle avait déjà disparu au coin d'une ruelle, tout en jetant derrière elle des regards effarés. Manifestement, je l'avais effrayée.

Je m'immobilisai de nouveau. Qu'avait-elle commis de si grave pour fuir avec une telle hâte ? Gagnée par la curiosité, je pivotai sur mes talons et retournai vers les marches de l'église. J'étais à la fois perplexe et inquiète. C'était peut-être dangereux. Et s'il s'agissait d'une bombe ? Même moi, je possédais quelques rudiments de sens civique. Si un engin explosif venait d'être déposé, il était urgent de prévenir la police.

Non, cela ne ressemblait pas à une bombe. Cela ressemblait... à un couffin. Tremblant de nervosité, j'approchai la main du panier en osier et soulevai un coin de la petite couverture qui s'y trouvait.

Il y avait un bébé endormi dans la couverture. Je m'approchai, le cœur battant la chamade. Oui, c'était bien un nourrisson. Qu'il était petit ! Sûrement un nouveau-né. Je dus le réveiller car il ouvrit soudain les yeux et me considéra avec calme.

— Salut ! dis-je, incapable de trouver mieux.

Qu'était-on censé dire dans ce cas-là ? Je lui caressai la joue, bouleversée.

— Comment a-t-on pu te laisser ici ? demandai-je très doucement.

Je ne savais pas s'il s'agissait d'une fille ou d'un garçon, mais Dieu qu'il était adorable !

— Areuh..., gazouilla-t-il.

— Areuh..., gazouillai-je.

Tiens ? J'étais capable de gazouiller ? Première nouvelle.

Je sais que mon premier réflexe aurait dû être d'apporter ce bébé au bureau de police le plus proche, mais je n'étais pas dans tout mon bon sens. Ou alors, pour la première fois de ma vie, j'étais réellement dans mon bon sens.

Un vertige me saisit. Je venais de comprendre que l'enfant que j'avais tant espéré, tant désiré, tant attendu, se trouvait là, devant moi. A portée de main. Soudain, je me sentais prête à prendre la responsabilité d'une petite vie tout juste née.

D'être mère.

Et cette petite vie dans son panier sur les marches d'une église dans la froide nuit de Noël avait autant besoin de moi que moi d'elle, si j'estimais correctement la situation. Une série d'images effrayantes défilèrent dans mon esprit. Le bébé passant de mains en mains dans un local de police aux murs gris, envoyé dans un hôpital, ou peut-être dans un orphelinat, ou encore baladé de famille d'accueil en foyer pour enfants... Non !

Sans penser un instant aux conséquences légales de mon geste, je soulevai le nourrisson et le serrai contre moi, avant de me redresser. A la réflexion, je pris aussi le couffin, au cas où il pourrait m'être utile. Ma décision s'était prise d'elle-même, sans que j'y eusse réfléchi. J'allais élever ce bébé, lui donner tout l'amour que j'avais à offrir et que sa mère biologique, manifestement, ne pouvait lui apporter.

J'allais être sa mère, et il allait être mon enfant.

Tout était d'une simplicité limpide. Ayant calé avec soin le petit contre moi, je lui murmurai :

— Tu ne vas pas passer la nuit tout seul dans ce panier ! Allez, viens, je t'emmène.

Puis je repris ma marche en le serrant doucement contre ma poitrine. Mon faux bébé sous mes vêtements, mon vrai bébé dans les bras, je frappai à la porte de Tolkien. Celui-ci m'ouvrit aussitôt, comme s'il avait guetté mon arrivée.

— Tolkien... il faut qu'on parle.

Vous avez envie de connaître
la suite de ce roman... Patience !

Rendez-vous le 1^{er} avril 2007.

Jane n'a pas fini de vous étonner !